This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

22. D. 25.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RENAISSANCE

ET

RÉFORME

ÉRASME — THOMAS MORUS — MÉLANCHTHON

II

Digitized by Google

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FORMAT GRAND IN-18

MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE	1 vol.
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE	1 —
PORTRAITS ET ÉTUDES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE	1 —
LES QUATRE GRANDS HISTORIENS LATINS	1 —
SOUVENIRS DE VOYAGE. (2e édition)	1 —

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

Digitized by Google

RENAISSANCE

ET

RÉFORME

ÉRASME

THOMAS MORUS — MÉLANCHTHON

PAR

D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by Google

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 DEC. 1939
OF OXFORD

Digitized by Google

RENAISSANCE

ET

RÉFORME

THOMAS MORUS

I

Mort de Henri VII. — Henri VIII son fils lui succède. — Mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. — L'épithalame.

Henri VII venait de mourir, laissant un royaume tranquille et respecté, une administration ferme, et les coffres de l'État pleins. On était fatigué de son long règne, et on ne le regretta point, parce que tous ces biens venaient de sources impopulaires : la tranquillité du royaume, d'une politique extérieure sans gloire; la fermeté de l'administration, d'un despotisme cruel; le bon état des finances, de trente ans d'avarice et d'extorsions. La nation anglaise avait pour ce prince le sentiment d'un héritier pour un parent qui ne lui a laissé son or que

Digitized by Google

faute de pouvoir l'emporter dans la tombe. Sur la fin de sa vie, Henri n'amassait plus que pour conserver ses angelots d'or dans ses coffres. Un héritage de dix-huit cent mille livres sterling, la jeunesse, un beau visage, une certaine instruction, la fatigue qu'on avait du mort, si favorable au survivant, faisaient du successeur de Henri VII le prince le plus riche, le plus puissant, le plus populaire de toute la chrétienté.

Les fêtes de son couronnement furent célébrées avec une allégresse sincère. Les richesses osaient enfin se montrer, délivrées de la crainte des collecteurs du dernier roi, lequel avait répandu sur tout le royaume un air d'avarice et de pauvreté. Les ceintures et les colliers d'or reparaissaient à la taille et au cou des dames, depuis qu'on n'avait plus peur que le trésorier du roi ne les prît comme redevances des pères ou des maris. Henri VIII et Catherine d'Aragon, sa femme, si comprimés eux-mêmes sous le feu roi, donnaient l'exemple et le ton à toute la noblesse de Londres, et paraissaient jouir naïvement de la splendeur de leurs habits royaux. Les diamants brillaient sur tous les bonnets. La cour, que Henri VII, ami des petits, comme Louis XI, mais non jusqu'à partager avec eux les dépouilles des grands, avait réduite, par ses lois somptuaires, à un état seulement décent, reluisait et scintillait au soleil. Le peuple battait des mains à tout ce luxe, car les nations aiment mieux dans les princes les

Digitized by Google

défauts brillants que les qualités vulgaires, et le roi qui dépense trop que celui qui thésaurise; préférence très-judicieuse, après tout, car, comme elles font les frais des deux espèces de caractères, et que, dans les deux cas, il s'agit toujours de payer, elles doivent préférer à celui qui garde le tout celui qui rend une partie de ce qu'il a pris.

Le mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, veuve de son frère le prince Arthur, avait été l'objet de discussions dans le conseil du nouveau roi. Le règne commençait par un genre d'affaire qui devait en ensanglanter la seconde moitié, par une affaire de mariage. Henri aimait sa belle-sœur, et il en était aimé[1]; il trouva des conseillers pour approuver son union avec elle, des casuistes pour la déclarer légitime selon les lois divines, et un pape qui n'avait rien à refuser à la maison d'Espagne, d'où sortait Catherine, pour donner la dispense exigée par l'Église. La virginité de la jeune reine fut solennellement vérifiée et jurée par des matrones. On la maria avec les cérémonies en usage aux noces des vierges, en longue robe blanche et les cheveux tombant sur les épaules[2]. Sur tout le chemin, de Westminster au palais du roi, les acclamations populaires accueillirent ces deux amants couronnés. Ce fut en juin 1509 que commencèrent les fêtes du mariage; elles durèrent jusqu'à la fin de l'année.

1. Le cardinal POLE.
2. Doct. LINGARD, *Henri VIII.*

Digitized by Google

Les lettres renaissantes payèrent leur tribut aux deux jeunes époux. Henri VII les avait peu encouragées. Pauvres à toutes les époques, elles l'étaient surtout dans ces temps d'ignorance universelle, où elles ne vivaient guère que des miettes des tables royales; mais le feu roi, qui faisait des morceaux avec des miettes mises ensemble, n'avait pas voulu de leurs louanges pour n'avoir pas à payer leurs travaux. Elles attendaient beaucoup de Henri VIII, lequel avait paru leur vouloir du bien avant son avénement, et, quoique fort retirées des affaires politiques, elles avaient pu entendre parler de son riche héritage. Il fut donc loué en grec et en latin, les deux seules langues littéraires d'alors dans l'Europe occidentale. Sa figure, sa bonne mine, sa grâce, la douceur de ses traits, ce qu'on supposait de courage militaire à un prince jeune, sain, beau cavalier, fournirent matière à des poésies où l'on promettait à la nation des perfections morales en harmonie avec toutes les qualités physiques du roi. La mythologie, qui inspirait alors sérieusement les poëtes, prêta toutes les beautés de ses dieux à Henri VIII. Il eut la majesté de Jupiter, la sagesse de Minerve, la valeur de Mars, invariables flatteries, ou invariables satires de tous les rois à leur avénement, pendant plus de deux siècles que régna la mythologie.

La plus curieuse de toutes ces pièces est celle dont je vais traduire quelques passages[1]. On y

1. Cette pièce est en distiques latins; elle a environ deux cents vers.

Digitized by Google

trouve une critique assez énergique du règne précédent. Un esprit honnête, sérieux, indépendant, s'y cache sous les banalités d'usage, et le conseil y suit de près la flatterie. En lisant, ou en se faisant lire ces vers, Henri VIII dut rougir pour son père. Sous ce rapport, cette pièce manquait trop de convenance pour n'être pas d'un auteur honnête homme. Un flatteur ordinaire eût trouvé moyen de louer le fils sans attaquer le père; l'auteur de cette pièce n'attaquait peut-être le père que pour donner une leçon au fils.

Après un début commun sur la félicité de l'Angleterre, le poëte oppose au tableau de la joie du peuple le contraste des misères du règne précédent.

« La noblesse, depuis longtemps exposée aux injures de la populace, relève aujourd'hui la tête, et triomphe sous un tel roi; et elle en a sujet! Le marchand, effrayé naguère par la multitude des taxes, lance de nouveau ses navires sur les mers, dont ils avaient désappris les chemins... Tous les citoyens se réjouissent, tous comptent sur les biens à venir pour se dédommager des pertes passées. Les richesses que la peur avait enfouies dans d'obscures cachettes, chacun se plaît à les montrer au grand jour, et ose être riche... La crainte ne murmure pas tout bas à l'oreille des mots mystérieux; personne n'a sujet de se taire ni de rien dire tout bas. Il y a plaisir à mépriser les flatteurs, et nul ne

Digitized by Google

craint la délation, s'il n'a été lui-même délateur... »

Suit une peinture de l'empressement universel, des rues encombrées de peuple, des fenêtres et des toits garnis de spectateurs, des curieux qui vont attendre le cortége à différents endroits pour voir encore le roi qu'ils ont déjà vu[1]; puis un portrait du roi, « le plus aimable objet qui soit sorti des mains de la nature. Il surpasse ses compagnons par la hauteur de sa taille, et semble avoir une force digne de son auguste corps. Ce prince n'est pas moins agile de la main que courageux du cœur, soit qu'il s'agisse de combattre à l'épée, soit qu'il faille courir avidement contre la lance tendue en avant ou faire voler une flèche au but. Le feu brille dans ses regards, Vénus se montre sur son visage, ses joues sont colorées de l'incarnat des roses. Cette figure, où la force le dispute à la grâce, tient de la jeune fille et de l'homme fait. Tel était Achille lorsqu'il se cacha sous les vêtements d'une nymphe; tel lorsqu'il traîna derrière son char le cadavre d'Hector. »

Tout cela était rigoureusement vrai. La beauté de Henri VIII était célèbre en Europe. Les ambassadeurs en parlaient dans leurs dépêches. Dix ans après, on mettait encore Henri VIII, alors âgé de vingt-neuf ans, fort au-dessus de François Ier, comme roi de belle mine, quoique François Ier eût

1. Nec semel est vidisse satis, loca plurima mutant,
Si qua rursus eum parte videre queant.

Digitized by Google

de plus que Henri VIII, alors écrivain en société de livres de théologie, un goût vrai pour les lettres et les arts, et des batailles gagnées, non dans les tournois, mais dans les plaines d'Italie. Le poëte ne flattait donc pas le portrait physique de Henri VIII. Peut-être, avec des yeux plus exercés ou plus défiants, eût-il remarqué cet œil à la fois impérieux et flatteur, et surtout ce bas de visage si lourd, si épais, si matériel, que lui prêtent les portraits d'Holbein, et qui font haïr sa figure comme le miroir le plus fidèle de tous les vices hypocrites de ce prince. Mais ce n'est pas dans les jours d'espérance qu'on songe à regarder les rois de si près, outre que la *physiognomonie* n'était ni une science ni une mode en 1519.

Le portrait moral de Henri VIII était moins facile à faire. Comme homme de gouvernement, il avait été trop effacé sous le feu roi, pour mériter plus que des espérances. Comme homme de guerre, toutes ses campagnes avaient été des lances brisées dans les tournois ou des paris gagnés au jeu d'arc. Cependant il fallait le louer par le côté moral. On va voir combien les règnes démentent les illusions des avénements.

« Quelle maturité de prudence! s'écrie le même poëte; quel calme dans cette âme paisible! De quel esprit il supportera tout à la fois et modérera l'une et l'autre fortune! *Quel soin de sa chasteté! quel trésor de clémence il garde dans son tranquille*

Digitized by Google

cœur! Quel éloignement pour le faste! Tous ces signes, qu'on ne saurait feindre, éclatent sur le visage de notre prince. Ce qui se voit sur nos visages à nous, ce qui se manifeste par les biens dont nous jouissons, c'est sa justice, c'est son art de gouverner, c'est sa bonté royale pour son peuple. La licence des mœurs a coutume d'énerver les meilleures âmes, les plus grands esprits. Henri, quoique pieux avant d'être roi, a apporté sur le trône des mœurs dignes du trône. Il nous a donné dès le premier jour ces biens qu'on n'attend que de la tardive vieillesse de quelques princes. L'ordre des grands, longtemps méprisé, est rentré dans ses droits; les magistratures et les charges, jadis vendues aux méchants, sont données aux gens de bien; le docte reçoit le prix de l'ignorant; les lois redeviennent fortes et honorées... »

Henri VII avait été le Louis XI de l'Angleterre. Comme Louis XI, il avait frappé la féodalité dans les hauts barons; mais la destinée de l'Angleterre n'était pas, comme celle de la France, d'arriver à la liberté en passant par la monarchie absolue. Dès lors les louanges du poëte sur le rétablissement de la noblesse étaient d'un bon Anglais et d'un esprit prévoyant.

Après le portrait du roi, il fait celui de la reine. C'est cette princesse qui l'emporte en vertus « sur les anciennes Sabines, en majesté sur les saintes; égale à Tanaquil par la prévoyance de son conseil,

Digitized by Google

supérieure à Cornélie par l'éloquence, à Pénélope par la foi conjugale. » La pièce se termine par les vœux d'usage. « Puissent les dieux favoriser, comme ils l'ont fait jusqu'ici, cet hymen ! et puisse le diadème, longtemps porté par Henri et Catherine, l'être un jour par leurs enfants, et les enfants de leurs enfants, et les petits-enfants de leurs petits-enfants ! »

Pendant la marche du cortége, une pluie soudaine arrosa, comme dit le poëte, toute la pompe. « Cependant le soleil ne disparut point, et le nuage qui avait crevé sur la ville ne fit que passer. Cette pluie était tombée à point pour calmer la chaleur, et, soit qu'on regarde la chose en elle-même soit qu'on y veuille voir un présage, rien ne pouvait arriver plus à propos. Phœbus par ses rayons, et Junon par sa pluie, promettent à nos princes des années d'abondance. »

Il y eut, à l'occasion du couronnement, des tournois où, chose rare, on n'eut à regretter ni tués ni blessés. Le poëte en fit le sujet d'un compliment à part, en vers iambiques, au roi Henri : « D'ordinaire quelque malheur rend fameux les spectacles de chevalerie. Tantôt c'est un combattant traversé par une lance, et souillant l'arène de son sang ; tantôt c'est quelque malheureux, dans la foule, écrasé sous les pieds des chevaux, ou une tribune qui tombe sur les spectateurs. Mais les spectacles que tu nous as donnés, ô roi ! ne sont marqués que par l'absence

Digitized by Google

d'accidents, innocuité digne de ton caractère. »

Enfin, dans une petite pièce qui pourrait servir de complément à la grande, le poëte, commentant une pensée de Platon sur les retours périodiques des choses, disait à Henri : « Platon a dit que tout ce qui se passait à une époque donnée, ou bien avait eu lieu autrefois, ou bien aurait lieu quelque jour. De même que le printemps s'enfuit et revient tour à tour, poussé par l'année rapide; de même que l'hiver sévit toujours dans le même temps; de même, dit Platon, après les longues révolutions du ciel, toutes les choses passées recommencent par d'innombrables vicissitudes. L'âge d'or fut le premier; puis vint l'âge d'argent; puis l'âge de fer, et enfin l'âge d'airain. L'âge d'or est revenu sous ton règne, ô prince! Puisse Platon n'être prophète que jusque-là! »

Ce dernier vœu pouvait n'être pas une phrase de rhétorique. L'homme qui faisait ces vers, quoique jeune encore, ne l'était déjà plus assez pour laisser échapper à la légère l'exclamation triste par laquelle se terminait ce long épithalame. En tout cas, il en aurait eu sujet; car cet homme, c'était Thomas Morus!

Digitized by Google

II

Naissance de Thomas Morus. — Les présages. — Morus est protégé par le cardinal Morton. — Ses succès à Oxford. — Caractère de ses premières poésies. — Ses austérités. — Les pieux entretiens chez le doyen de Saint-Paul, Colet. — Morus se marie deux fois. — Il est nommé à la chambre des Communes. — Sa fuite en France. — Il revient en Angleterre à l'avénement de Henri VIII.

Thomas Morus — je lui conserve son nom d'écrivain de la Renaissance — naquit à Londres, en 1480, de sir John More, chevalier, l'un des juges du banc du roi, et de mistress Handcombe de Holiewel, du comté de Bedford. Sa mère mourut en le mettant au monde. Comme il arrive pour tous les hommes illustres après leur mort, la piété de sa famille entoura sa naissance de mystérieux horoscopes et de prodiges. La nuit même de ses noces, mistress More avait eu un songe dans lequel il lui sembla voir gravé sur son anneau nuptial le nombre des enfants dont elle devait être mère et les particularités de chacun d'eux. L'un de ces enfants avait les traits si sombres et si vagues, qu'elle put à peine les distinguer; la figure de l'autre brillait d'un éclat extraordinaire. En effet, le premier n'arriva même pas à terme; le second fut Thomas Morus [1].

1. *Life of Thom. More*, by his grandson.

Digitized by Google

Peu de temps après sa naissance, comme sa nourrice traversait à cheval une petite rivière, portant l'enfant dans ses bras, l'animal fit tout à coup un écart, entra dans une eau profonde, et mit en péril de mort la femme et son nourrisson. Celle-ci, voulant sauver au moins l'enfant, le lança dans un champ voisin, par-dessus des haies qui bordaient la rivière, non sans l'avoir recommandé à Dieu. Le cheval sortit en nageant du trou, et mit la nourrice saine et sauve sur le bord. La pauvre femme courut bien vite à l'enfant, et, l'ayant relevé [1], elle le trouva sans blessure, souriant doucement à sa nourrice.

Il reçut la première éducation au collége Saint-Antoine, à Londres, où il se fit distinguer par sa facilité et son goût pour le travail. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles du cardinal Morton, archevêque de Cantorbéry et chancelier d'Angleterre; il demanda l'enfant à son père, lui donna des maîtres et le prit en amitié. Il n'était pas rare, à cette époque, que les ecclésiastiques d'un rang élevé se chargeassent ainsi de l'éducation de quelque enfant pauvre et heureusement né; mais d'ordinaire c'était pour en faire un homme d'Église. Thomas Morus se développa rapidement dans la maison du cardinal. Aux fêtes de Noël, le prélat donnait un grand repas, à la suite duquel on jouait de petites pièces en latin; les meilleures étaient toujours de la composition de

1. *Life of Thomas More*, by his grandson.

Digitized by Google

Thomas Morus, à la fois auteur et acteur. Morton faisait à ses amis les honneurs de l'esprit de son protégé. Il n'épargnait pas les prédictions, disant qu'un enfant si précoce ne manquerait pas d'aller loin. Il l'envoya bientôt faire ses humanités à Oxford. Morus avait alors environ quinze ans.

A Oxford, il fit successivement sa rhétorique, sa logique et sa philosophie, avec un succès prodigieux. On remarquait son application, son ardeur pour l'étude, son éloignement pour tous les amusements, quoiqu'il y fût porté par un enjouement naturel, et par une chose qui, d'ordinaire, fait aimer la société, je veux dire l'esprit de saillie. Une circonstance d'ailleurs lui aurait fait un devoir de raison de se tenir à l'écart, s'il n'y eût été porté par son ardeur pour l'étude. La plupart des amusements des écoliers d'Oxford étaient coûteux ; or sir John More, trop probe pour être riche, n'était pas exempt d'un grain d'avarice. Il ne paraît pas que le cardinal, de son côté, pourvût aux menus plaisirs de son protégé. Le jeune homme travaillait donc autant par nécessité que par goût. Son esprit se mûrissait à la dure école de l'inégalité et de la pauvreté. A dix-huit ans Morus était connu des érudits de l'Europe; à dix-huit ans il avait déjà des ennemis littéraires. C'était un plus sûr horoscope que le songe de sa mère. Les ennemis sont les premiers qui devinent le talent.

Il faisait des vers en anglais et en latin. La plu-

Digitized by Google

part de ces vers sont médiocres. Mais les sujets en sont intéressants; ils réfléchissent déjà le caractère de Thomas Morus, caractère à la fois enjoué et grave, également porté à la plaisanterie mondaine et à l'austérité ascétique. Dans les pièces anglaises, à côté de vers à Cupidon, de plaisanteries sur un soldat qui veut jouer le moine, il y a des vers sur l'éternité, sur la fragilité des biens de ce monde; un poëme sur la fortune, ses faveurs et ses revers[1]. De même, parmi les pièces latines, qui se composent, pour la plupart, de distiques ou d'épigrammes contre des ridicules de tous les temps, on trouve quelques petites pièces empreintes d'une tristesse chrétienne, et, si je ne me trompe, d'une certaine crainte vague de l'avenir. *Brièveté de la Vie; La vie est une course vers la Mort; Les Vicissitudes de la fortune;* tels en sont les titres.

On les dirait d'un homme qui aurait déjà beaucoup souffert ou beaucoup vu souffrir. Morus faisait par avance l'histoire de sa vie. « Quand on possède les plus grands biens, dit il dans une de ces pièces, les plus grands maux sont tout près; et, réciproquement, le souverain bien est tout près du souverain mal[2]. » N'est-ce pas là le chancelier tombé de la plus haute fortune dans un cachot de la Tour? N'est-ce pas là le prisonnier chrétien, ma-

1. *English Works of sir Thomas More*, knight; in-fol., 1557.
2. *Thomæ Mori Opera latina*, in-fol., 1556.

Digitized by Google

lade, dénué de tout, obsédé, qui aspirait à la mort comme à une délivrance et à une réparation éternelle ? « Je suppose que tu sois réservé à la longue vieillesse de Nestor, dit-il ailleurs, les longues années sont grosses d'une infinité de maux. Nous jouons avec la vie, pensant que la mort est bien loin de nous ; mais la mort est cachée dans notre sein. Dès la première heure de notre naissance, la mort et la vie cheminent ensemble du même pas. Nous mourons lentement ; pendant que nous parlons, nous mourons[1]. »

Voilà de tristes et hautes pensées chrétiennes. Thomas Morus devait commencer et finir par là.

Dès l'âge de dix-huit ans, il avait pris pour son héros Pic de la Mirandole, dont il écrivit en anglais la vie si pieuse et si savante, et dont il mit en vers *les douze Règles pour exciter et diriger un homme dans la bataille spirituelle*[2], poëme singulier, où tous les préceptes sont donnés par douzaine, et où l'on remarque, outre les douze règles, *douze propriétés ou conditions d'un amant*, au sens spirituel, et les douze épées qui doivent servir à l'homme dans la bataille mystique[3]. Le jeune Morus rêvait une vie

1. *Œuvres latines.*
2. *Œuvres latines.* — *English Works*, p. 21.
3. Ces douze épées sont : 1° peu de plaisir et court plaisir ; 2° la peine et la tristesse ; 3° la perte de la meilleure chose ; 4° cette vie n'est qu'un rêve et une ombre ; 5° la mort est sous notre main et imprévue ; 6° la crainte de partir dans l'impénitence ; 7° éternelle joie, éternelle peine ; 8° la nature et la dignité de l'homme ;

Digitized by Google

comme celle de Pic de la Mirandole, tout abîmée dans la science et en Dieu. Il cherchait dans l'étude et dans la méditation le secret de ce grand savoir et de cette grande piété qui n'ont fait de Pic de la Mirandole ni un savant ni un saint.

Les débuts littéraires de Thomas Morus causèrent quelque sensation dans l'Europe savante. On en parlait à Louvain, à Londres, à Paris. Érasme, Budé, Beatus Rhenanus, les connaissaient et s'en écrivaient. On trouvait l'auteur naïf, ingénieux, bon latiniste[1]. Ses épigrammes surtout étaient fort goûtées et fort répandues : elles n'avaient pas été imprimées, mais on les copiait et on les colportait. Déjà, d'un commun accord, Thomas Morus avait été agrégé à cette république littéraire et chrétienne dont Érasme et Budé se disputaient la royauté, mais dont Érasme demeura le chef du consentement de tous. C'était, dans l'Europe guerrière et barbare de cette époque, comme une nation délicate et choisie qui vivait et commerçait par l'esprit au milieu du tumulte des armes et des mouvements politiques dont elle ne comprenait ni ne cherchait le sens. Le jeune Morus avait été déclaré membre de cette nation. Érasme, qui le vit à son premier voyage en Angleterre, le reçut prêtre des Muses et des lettres sacrées, comme

9° la paix d'une bonne âme; 10° les grands bienfaits de Dieu; 11° la croix douloureuse du Christ; 12° le témoignage des martyrs et les exemples des saints.

1. Candidus est, argutus, latinus. (*Lettre de Beatus Rhenanus.*)

Digitized by Google

on disait alors. Il ne paraît pas qu'il en ait été très-vain : la religion avait alors toutes ses pensées.

A vingt ans, les sens commencèrent à parler. Malgré ses habitudes austères, sa pauvreté, son ardeur pour le travail, l'écolier d'Oxford était agité de désirs inconnus : le corps se révoltait contre l'esprit. Morus essaya de toutes sortes de mortifications pour éteindre ses sens. Il portait un cilice sur la peau, et s'il le quitta par intervalle, à l'époque où les affaires eurent attiédi en lui l'ardeur religieuse, il le reprit sur la fin de sa vie, pour ne plus le quitter. On se moquait de lui; on le plaisantait sur la chaleur que devait lui causer ce cilice en été. C'était une de ses mortifications de supporter les railleries et de ne pas se dépouiller de son cilice par respect humain. En outre, il se donnait la discipline tous les vendredis et les jours de jeûne, « afin de châtier, dit son petit-fils, la sédition de son corps, et de ne pas laisser la servante Sensualité prendre le dessus sur la maîtresse Raison[1]. » Il jeûnait et veillait souvent, dormait sur la dure quatre ou cinq heures au plus, la tête sur une bûche en guise d'oreiller, « traitant son corps, dit le naïf biographe, comme un âne, avec des coups et de la mauvaise nourriture, afin d'éviter les excitations de la bonne chère[2]. »

De telles austérités n'étaient guère compatibles

1. *Life of sir Th. More*, by his grandson JOHN MORE, p. 20.
2. *Ibid.*

Digitized by Google

avec la vie de famille, et exposaient trop souvent Morus à ces tentations de la raillerie et du respect humain, si dangereuses pour un jeune homme. Il le sentit, et vint se loger près d'un couvent de chartreux, prenant part à leurs exercices spirituels, mais sans faire de vœux. Il vécut ainsi quatre ans.

Il eut dans l'intervalle le désir d'entrer dans l'ordre des Franciscains. En y regardant de plus près, sa conscience fut blessée du relâchement de cette institution, et généralement de la corruption qui avait gagné tous les ordres religieux. Il changea donc d'avis et demeura libre comme auparavant, mais avec un besoin toujours croissant de direction et de frein, et souffrant toutes les angoisses du lent martyre de la chasteté. Vers ce temps-là, le docteur Colet[1] prêchait à Londres avec beaucoup de doctrine et d'onction. Le jeune Morus le prit pour son confesseur, et lui demanda tous les secours de sa science et de sa piété pour l'assister dans cette lutte qui le consumait sans l'apaiser.

Tout le temps que le docteur était à Londres, Morus se sentait calmé. Il allait entendre prêcher son directeur, et le soir il l'écoutait, soit en tête-à-tête, soit au milieu de quelques amis que le docteur édifiait par ses commentaires sur quelque lecture de piété. Colet était doyen de Saint-Paul, et, en

1. C'est le même docteur Colet qui répondait aux demandes d'argent d'Érasme par des vœux pour que Dieu l'assistât, et par des compliments sur sa gloire.

Digitized by Google

cette qualité, il avait à tenir table ouverte pour les étrangers et pour les ecclésiastiques de son collége. Sous son prédécesseur, on vantait la table du doyen de Saint-Paul pour sa magnificence et pour la longueur des repas, qui duraient jusque dans la nuit; Colet, par des habitudes de frugalité et un peu par cette tendresse pour l'argent que lui reproche discrètement Érasme, avait réduit la table du doyen au nécessaire, et abrégé la longueur des repas. Il avait remplacé les plats superflus par des lectures, et les libations prolongées par des causeries pieuses. Morus était quelquefois du festin et toujours des entretiens qui le suivaient.

Sitôt que les convives étaient à table, un des gens du doyen lisait d'une voix haute et claire quelque chapitre des Épîtres de saint Paul ou des Proverbes de Salomon[1]. Colet faisait choix d'un texte particulier, et, après avoir interrogé les assistants sur le sens de ce texte et recueilli tous les avis, il donnait lui-même sa propre interprétation avec une gravité de langage et une douceur de controverse qui édifiaient tout le monde. Le repas fini, et les grâces dites, l'entretien continuait. Si les interlocuteurs n'étaient pas du goût de Colet, on faisait une lecture que chacun écoutait en silence, et qui dispensait le doyen de parler. Du reste, très-tolérant pour les opinions, il l'était moins pour les fautes de langage;

1 *Lettres d'Érasme*, 455-457.

Digitized by Google

on le choquait presque plus par des solécismes que par des hérésies. Morus était le convive et l'interlocuteur de prédilection de Colet, parce que, sur le double point de la doctrine et du langage, il partageait toutes ses croyances de chrétien et tous ses scrupules de latiniste.

Mais le doyen de Saint-Paul faisait de fréquentes absences : il avait, à quelques milles de Londres, une maison de campagne où il allait se reposer des fatigues de son décanat. Tant que durait cette séparation, Morus était ressaisi par toutes ses tentations, et recommençait le rude combat de l'esprit et de la chair. « Jusqu'ici, écrivait-il à son maître, j'ai pu, en suivant vos pas, m'échapper de la gueule du lion. Aujourd'hui, comme une autre Eurydice, — avec cette différence que si Eurydice resta dans le Tartare, Orphée du moins avait tourné la tête pour la voir, tandis que moi je suis dans le même danger, parce que vous ne tournez pas la tête pour me regarder, — je retombe, poussé par une force et une nécessité irrésistibles, dans la sombre obscurité d'où vous m'avez tiré. Car, je vous prie, qu'y a-t-il dans cette ville qui porte un homme à bien vivre, mais, tout au contraire, qui ne le fasse reculer, et qui ne précipite dans toutes sortes de vices l'homme le plus disposé à gravir, avec mille efforts, la montagne escarpée de la vertu? Que rencontre-t-il sur son chemin, si ce n'est l'amour hypocrite et le mielleux poison de la flatterie : ici la haine

Digitized by Google

cruelle, là des querelles et des plaidoiries; çà et là des tavernes, des bouchers, des cuisiniers, des marchands de poisson, de volailles et de pâtisserie, qui ne pensent qu'à remplir nos ventres et à servir le prince de ce monde, qui est le diable?

» Oui, les maisons elles-mêmes nous privent d'une partie de la lumière du ciel, en réduisant notre horizon à la hauteur de leurs toits. C'est pour cela que je vous pardonne de grand cœur votre séjour à la campagne; vous y trouvez du moins une société de bonnes gens, purs de tout l'artifice des habitants des villes. Partout où vos yeux se reposent, la terre vous offre des aspects agréables; la douce température de l'air rafraîchit vos sens; la libre vue du beau ciel vous enchante : vous ne voyez que les magnifiques dons de la nature et les symboles sacrés de l'innocence[1]. »

On peut apprécier, par cette peinture des combats intérieurs de Morus, quelle force avaient alors les idées religieuses, et ce qu'elles pouvaient obtenir d'un homme tourmenté par ses sens, pour qui tout était tentation, piége, occasion de chute. Changez les temps, retirez les idées religieuses, le sentiment chrétien du devoir envers soi-même et envers Dieu, jetez l'homme au milieu des mêmes tentations sans autre frein qu'une morale à sa convenance, n'êtes-vous pas effrayé, par la comparaison

1. *Life of sir Th. More*, by his grandson, p. 21.

Digitized by Google

de la contrainte et des luttes du jeune Morus, de ce que va être la liberté de l'homme sans religion?

Cependant le jeune homme allait être vaincu. Deux manières s'offraient toujours à lui, le couvent et le mariage. Le couvent répugnait à sa conscience; il y aurait été dégoûté ou peut-être tenté par le mauvais exemple. Le mariage lui souriait, quoiqu'il eût fait des épigrammes contre les femmes. Il se sauva du libertinage dans une sainte union. Cette union fut un acte de délicatesse chrétienne. Sir Colt, gentleman d'Essex, avait deux filles; Morus, qui s'était d'abord épris de la cadette, pensa que ce serait une peine amère et une sorte de déshonneur pour l'aînée de se voir préférer sa sœur; il reporta toute son affection sur celle-ci, et l'épousa [1].

Le mariage l'avait enlevé à la vie contemplative. Il fallut enfin prendre un état. Le jeune ménage n'était pas riche, et les enfants allaient venir. Morus, par le conseil de son père, dont il faisait toutes les volontés depuis son enfance, étudia le droit, et se destina au barreau. Quatre années se passèrent dans de fortes études mêlées de pratique. Quoique marié, et tous les ans père d'un nouvel enfant, Morus avait gardé dans l'intérieur de sa maison les habitudes de chrétien chaste et austère. Il était sobre, se contentait d'un plat à ses repas, buvait de la bière au

1. *Life of sir Th. More*, by his grandson, p. 21.

Digitized by Google

lieu de vin, et poussait la négligence dans ses vêtements jusqu'à sortir dans la rue avec des chaussures trouées, comme le lui fit remarquer un jour son secrétaire Harris.

La jeune femme mourut en mettant au monde son quatrième enfant. Le célibat ne convenait plus à Morus, père de quatre enfants en bas âge, et déjà accablé d'affaires. Au bout de deux ans, il se remaria, non par concupiscence, dit Érasme, car la femme qu'il prit était veuve, laide, et déjà d'âge, mais pour donner à ses enfants une mère de famille active et vigilante. Ce fut mistress Alice Middleton, femme un peu mondaine, qui se moquait de la piété de son mari, « qui était avare d'un bout de chandelle, dit Morus, et gâtait en une fois la plus belle robe de velours », qui faisait la guerre à son désintéressement d'avocat, et lui voulait donner de l'ambition pour ses enfants; du reste, femme de cœur, dévouée, qu'il aima aussi solidement, sinon aussi tendrement, que Jeanne Colt, qui était charmante, s'il en faut croire Érasme[1]. Morus traita toujours mistress Alice avec bonté, quoiqu'il y ait sujet de croire qu'elle lui inspira sa comparaison, si plaisante et si connue, du mariage à un sac rempli de serpents, parmi lesquels se trouve une anguille. Alice Middleton ne lui donna pas d'enfants.

Sa réputation d'avocat, son crédit auprès du corps

1. Suavissima illius conjux. L. 238. A.

Digitized by Google

des marchands, où il avait acquis une grande autorité par ses connaissances dans le contentieux du commerce, le firent nommer membre de la chambre des Communes. Il résista en plein parlement au roi Henri VII, qui demandait un cadeau de noces pour sa fille. Déjà une première fois, pour un simple scrupule religieux, appelé subitement par le prince au moment où il assistait à la messe, il avait refusé de se rendre au palais, disant que le service de Dieu devait passer avant le service du roi. Cette indépendance de l'*imberbe enfant*, comme l'appelait le chambellan du roi, Tiler, l'avait mis mal en cour[1]. Menacé dans sa liberté, frappé dans la personne de son père que le roi fit incarcérer à la Tour, pour un prétendu déni de justice, puis rançonner, ce qui était la cause et la fin de tous ses démêlés avec ses sujets, Morus, pressé par ses amis, s'embarqua pour la France. Il attendit là quelque temps que l'orage fût passé, apprenant la langue française, l'arithmétique, la géométrie; quelquefois se désennuyant de l'exil à jouer de la viole. C'était son instrument favori; il l'avait fait apprendre à ses enfants, et même à la vieille Alice Middleton, qui jouait en outre du luth, du monocorde, de la lyre, et tous les jours étudiait un morceau pour son mari, très-exigeant sur ce point[2].

1. *Life of Morus*, by his grandson.
2. *Lettres d'Érasme*, 473. E. F.

Digitized by Google

La mort subite de Henri VII le ramena en Angleterre. Il y revenait avec la faveur d'un exilé du règne précédent et d'un opposant au régime d'exaction et d'avarice, dont le prince de Galles, devenu roi, avait souffert tout le premier. Outre ce titre, il se recommandait à ce prince par sa double réputation d'avocat et de lettré, par l'amitié d'Érasme, comptée dès lors comme un mérite, enfin par son poëme sur le couronnement. Ce prince voulut savoir qui avait fait ces vers si flatteurs. On lui dit que c'était l'avocat Morus, fils d'un des juges du banc du roi, le membre des Communes récalcitrant sous le roi son père, l'ami du docte Érasme. Il le fit appeler, le trouva à son gré, et le marqua de sa funeste faveur. C'était la fatalité sous laquelle Thomas Morus devait se débattre vingt-cinq ans et mourir.

III

Morus présenté à Henri VIII par le cardinal Wolsey. — Il est chargé de diverses missions à l'étranger. — Sa lettre à Érasme à ce sujet. — Ses mœurs domestiques. — Comment il trouve du temps pour écrire. — Première idée de l'*Utopie*. — Admiration que cet ouvrage excite en Europe.

Thomas Morus avait l'espèce d'ambition d'un homme qui attire à lui les honneurs par sa réputation, ses talents, plutôt qu'il ne les cherche et ne va au-devant. Il n'était pas ambitieux à la manière du

Digitized by Google

courtisan de tous les temps, qui poursuit sa fortune à travers toutes les servitudes et tous les dégoûts, ne se relâche pas un moment, ne manque jamais l'occasion, n'a que des scrupules d'homme habile, jamais d'honnête homme, qui compose avec les vices des princes, et se sert de leurs qualités comme de leurs défauts pour pousser ses affaires, qui arrache ce qu'on croit lui donner, qui, pour avoir une chose, ne regarde jamais au prix. Morus fut saisi par la fortune presque malgré lui, jeté au milieu de la cour avec des mœurs, de la probité, plus de force de principes que de caractère, en sorte qu'il ne céda jamais tout à fait, quoique cédant toujours beaucoup trop. Ses principes se rendaient maîtres de son caractère, mais, comme il arrive, toujours trop tard. C'était une ambition molle, incertaine, prenant mal son temps, se laissant faire, n'étant jamais de moitié dans ses succès, et par conséquent paraissant les devoir tout entiers à la bonté du prince, lequel exigeait de la reconnaissance en proportion. Morus ne sut ni se défendre de la cour ni s'y engager tout à fait. Là où il avait cru dans sa conscience ne prendre qu'un joug, on lui demandait le remercîment d'une faveur; là où il n'avait fait que se laisser porter par faiblesse, on le traitait comme s'y étant poussé de toutes ses forces, et comme ayant, en quelque manière, usurpé le bien d'autrui. Un tel homme devait être déshonoré ou tué par un tyran du caractère de Henri VIII; déshonoré s'il cédait jusqu'au bout, tué

Digitized by Google

à quelque point qu'il s'arrêtât. La fortune lui réserva le dernier sort. Sa mort fut le seul acte libre et volontaire de sa vie, le seul où son caractère et ses principes furent d'accord.

Ce fut Wolsey, parti de bien plus bas que Morus, qui présenta le jeune avocat au roi. Wolsey avait une supériorité rare dans un favori, celle de ne pas voir un rival et un successeur dans tout homme qui attirait l'attention de son maître. Morus, recommandé par lui, fut employé dans diverses ambassades, auprès de Charles-Quint et de François Ier. Ces places l'appauvrissaient et n'allaient pas à ses goûts : il s'y était laissé jeter, comme plus tard dans d'autres fonctions plus élevées, par cette ambition, ou plutôt cette disponibilité qui ne sait ni résister ni choisir, et qui reçoit une corvée comme un avancement. « La place d'envoyé, écrivait-il à Érasme au retour de l'ambassade de Flandre, ne m'a jamais beaucoup souri. Elle nous convient moins à nous laïques et gens mariés, qu'à vous autres prêtres, qui n'avez chez vous ni femmes ni enfants, ou qui en trouvez partout où vous allez. Quant à nous, à peine absents depuis quelques jours, nous sommes rappelés au logis par le regret de nos femmes et de nos enfants. En outre, un prêtre peut emmener partout avec lui toute sa maison, et nourrir aux frais du roi ceux qu'il aurait nourris chez lui de son argent. Mais moi, j'ai deux maisons à soutenir, l'une à Londres et l'autre à l'étranger. Le roi s'est montré

Digitized by Google

assez généreux pour ceux que j'ai emmenés avec moi ; mais il n'a point songé à ceux que j'ai laissés à la maison. Or je n'ai pu obtenir de ceux-ci, tout bon mari que tu me saches, père indulgent, maître facile, que, par amour pour moi, ils jeûnassent jusqu'à mon retour. Enfin, il est facile aux princes de récompenser, sans bourse délier, les ambassadeurs ecclésiastiques par le don de quelque abbaye. Mais, nous autres laïques, on ne nous rémunère ni si facilement ni si généreusement. Je dois dire pourtant, en ce qui me touche, que le roi a bien voulu, à mon retour, m'offrir une pension annuelle qui n'était nullement méprisable, soit pour l'honneur, soit pour le profit ; mais je l'ai refusée jusqu'à ce jour, et je suis porté à persévérer dans mon refus. En l'acceptant, il me faudrait soit abandonner ma position actuelle dans cette ville, position que je préfère même à une meilleure, soit, ce que je ne veux à aucun prix, la garder au risque de déplaire à mes concitoyens. En effet, s'il arrivait qu'une question de priviléges s'engageât entre eux et le roi, ils me croiraient moins sincère et moins dévoué à leurs intérêts, me voyant lié par les récompenses du prince[1]. » Morus avait depuis quelques années, dans la Cité de Londres, une charge qui répond à celle de syndic du corps des marchands. Cette charge l'appelait inévitablement à la chambre des Communes toutes

1. *Correspondance* d'Érasme, 221-222.

Digitized by Google

les fois qu'il plaisait au roi de tenir parlement.

Les affaires de ce syndicat, outre ses fonctions de sous-shérif, espèce de magistrature secondaire, ne lui laissaient guère de loisir pour les lettres. Toujours en plaidoiries ou en consultations, avocat, arbitre ou juge, accablé de clients, « il n'avait rien à donner à lui-même, c'est-à-dire aux lettres », comme il écrit à Egidius[1]. Rentré chez lui, il fallait bien causer avec sa femme, babiller avec ses enfants, communiquer avec les gens de la maison. C'étaient encore des affaires de devoir pour lui, « car, disait-il, il faut bien faire toutes ces choses, si l'on ne veut pas être un étranger dans sa propre maison. Il faut bien se montrer agréable à ceux que la nature, le hasard ou le choix, vous ont donnés pour compagnons de votre vie; il le faut, non pourtant jusqu'à les gâter par trop d'abandon, ni jusqu'à faire des domestiques vos maîtres. » Les heures, les jours, les années, s'en allaient ainsi dans les occupations du dehors et dans les délassements de la famille.

Morus ne parlait pas de deux autres distractions qui lui prenaient beaucoup de temps; c'étaient les animaux domestiques, oiseaux ou quadrupèdes, qui occupaient tout un corps de logis dans sa maison, et dont il aimait à observer les mœurs. C'était sa guenon favorite, venue des grandes Indes, ou bien des animaux du pays, un beau renard, un furet,

1. Voir au commencement des *Œuvres latines*, en tête de l'*Utopie*.

Digitized by Google

une belette, souvent achetés à grand prix. C'était encore son cabinet de choses précieuses, où étaient rassemblés des curiosités, soit du pays, soit exotiques, des minéraux, de grands coquillages des mers de l'Inde, des coraux, toutes choses dont il s'amusait beaucoup, et dont il faisait les honneurs à l'étranger que lui adressait quelque membre accrédité de la république littéraire et chrétienne. Là surtout les heures s'écoulaient à faire l'histoire de chaque pièce, et à s'amuser de l'étonnement ou du plaisir qu'elles causaient à ses hôtes[1].

Cependant Morus sentait le besoin de prendre rang parmi les lettrés de l'Europe. Ses amis lui rappelaient ses débuts et leurs propres espérances. Après le temps consacré aux affaires et à la famille, aux gens et aux bêtes, à recevoir les hôtes et à leur demander des nouvelles de Budé, d'Érasme, de Petrus Egidius, il ne lui restait de libre que l'heure des repas et le temps du sommeil. Les repas, que son extrême sobriété avait déjà rendus si courts, il les réduisit encore[2]. Ils consistaient en un morceau de viande salée, des œufs, quelques fruits, de l'eau bue dans un gobelet d'étain. Il n'y avait guère à retrancher d'un tel menu : il en ôta encore les doux entretiens de table avec la famille, lesquels donnent du charme au plus maigre dîner. Quant au som-

1. *Lettres d'Érasme*, 474. E. F.
2. *Œuvres latines.*

Digitized by Google

meil, que ses fatigues lui rendaient si nécessaire, il l'abrégea de quelques heures employées soit aux lectures dans sa bibliothèque, soit à la composition, lente et fréquemment interrompue, du livre qui allait faire sa gloire et marquer sa place dans le grand travail de la renaissance des lettres. Ce livre, c'était l'*Utopie*.

Morus avait alors trente-cinq ans. L'*Utopie*, terminée en 1517, ne fut publiée qu'en 1518. Ces années-là, quoique fort accablées, avaient été des années heureuses. A l'étranger, en Flandre, en France, Morus s'était rencontré avec des amis de la république des lettres; il avait joui de leurs entretiens, il s'était plongé dans leurs livres. Revenu à Londres, il retrouvait la considération, les affections de famille, à la cour une faveur modérée qui n'était point exigeante, et qui laissait un vaste champ aux espérances. C'est dans cette disposition d'un esprit libre et content que Morus écrivit l'*Utopie*.

Par une rencontre particulière, tandis qu'on parlait de l'apparition prochaine de l'*Utopie*, le bruit se répandait d'une guerre nouvelle avec le Turc, « nouvelle comédie, disait Érasme, que les princes et le pape veulent jouer sous le prétexte d'une guerre sacrée[1]. » Sélim, empereur des Turcs, après avoir conquis l'Égypte et la Syrie, venait de réunir une nombreuse armée, et menaçait hautement l'Eu-

1. *Lettres*, 1672, E. F.

Digitized by Google

rope de la destruction du nom chrétien. Léon X publia une bulle guerrière qui obligeait tous les hommes mariés, de vingt-cinq à cinquante ans, à prendre les armes. La bulle ordonnait aux femmes dont les maris étaient en guerre de ne prendre aucun plaisir[1] dans leurs maisons, de s'abstenir de toute toilette recherchée, de ne point boire de vin, de jeûner de deux jours l'un, « afin, disait la bulle, que Dieu protégeât leurs maris dans une guerre si sanglante ». La même prescription s'étendait aux femmes dont les maris avaient été exemptés du service militaire pour des affaires incompatibles avec les armes. Elles devaient dormir dans la même chambre que leurs époux, mais à part, et ne donner ni recevoir aucune caresse jusqu'à l'heureuse issue de la guerre. Une utopie qui vantait les douceurs de la paix, qui ne mariait que les amants, et qui promettait respect et liberté aux ménages, ne pouvait guère venir plus à point.

Morus, avant de faire imprimer son livre, l'avait montré à ses amis, à Tunstall, à Petrus Egidius, à Budé, à Deloine, à Érasme, à ce dernier avant tous les autres. Il était sincère en leur demandant des avis et non des éloges; il ne l'était pas moins en priant Érasme de faire les honneurs de son manuscrit à Tunstall, « afin, disait-il, que l'ouvrage lui parût plus élégant, expliqué par la bouche d'É-

1. Voluptuari. *Lettres*, 1672. E. F.

Digitized by Google

rasme[1]. » Naïve inconséquence de l'honnête homme et de l'homme de lettres, dont l'un voulait la vérité, et dont l'autre la craignait. Par une autre inconséquence de ce genre, en même temps qu'il faisait modestement passer son *Utopie* par la critique de ses amis, il avait le dédain d'un auteur superbe pour le pauvre public, lequel porte la faute de tous les échecs des auteurs, et qu'on récuse toujours avant de demander ses suffrages et son argent. « Les goûts des mortels, écrivait-il à Egidius, sont si divers, les esprits de la plupart si difficiles, leurs jugements si absurdes, qu'on ne réussit pas mieux à se livrer à toute la facilité et à toute la négligence de son génie, qu'à s'accabler de soucis pour faire quelque chose qui puisse être utile ou agréable à ces palais dégoûtés ou grossiers. Le barbare rejette comme dur ce qui n'est pas tout à fait barbare. Le demi-savant accuse de trivialité tout ce qui ne fourmille pas de mots vieillis. L'un est si austère, qu'il ne permet pas la plaisanterie; l'autre si fade, qu'il ne sent rien aux pointes : tels sont si mobiles, que ce qu'ils aiment debout, ils le critiquent assis. Puis viennent les beaux esprits de la taverne qui jugent les auteurs au bruit de leurs verres, les esprits sans gratitude qui, tout en prenant grand plaisir à un livre, n'en sont pas moins ennemis de l'auteur, pareils à ces hôtes grossiers qui, après avoir été

1. *Correspondance* d'Érasme, Supplément, 1664. C. D.

Digitized by Google

reçus à une table abondante, s'en vont dès qu'ils sont saouls, sans remercier les gens qui les ont invités[1]. » Tout cela est juste et piquant; mais la vraie gloire consiste à mettre tous ces goûts d'accord, ou à forcer les rares contradicteurs à se taire devant l'applaudissement universel.

L'*Utopie* avait réussi dans cette première épreuve. Budé en voulut faire la préface; Érasme se chargea d'en surveiller l'impression chez son ami Froben. L'*Utopie* allait avoir pour parrains, outre un libraire qui recommandait toutes ses publications, les deux plus grands noms littéraires de l'époque. Les amis de moindre marque suivaient l'opinion des maîtres. Morus ne recevait que félicitations et caresses. On mettait sa république fort au-dessus des républiques de Rome, de Sparte et d'Athènes. On disait le *divin génie* de Thomas Morus. Pour lui, il sentait la plus vive et la plus noble de toutes les jouissances, celle de l'homme de lettres honnête homme, quand il a fait une œuvre raisonnable et appréciée. Ce furent des jours d'or et de soie, comme on disait dans son temps, dans cette vie dont la fin devait être si sombre. Il avait la gloire, cette ivresse qui doit être si douce à l'homme dont le cœur est pur, et à qui les lettres n'ont pas ôté sa candeur.

« Que je meure, écrivait-il à Érasme, ô le plus doux de mes amis! si l'approbation que Tunstall a

1. Voir au commencement des *Œuvres latines*.

Digitized by Google

bien voulu donner à ma république ne m'a pas rendu plus heureux que ne l'eût fait un talent de l'Attique. Tu ne sais pas combien je me réjouis, combien je me sens grandi à mes propres yeux, combien je porte ma tête plus haut ! Il me semble que mes Utopiens vont me nommer à perpétuité leur roi : je me vois marchant à leur tête, couronné de la gerbe d'épis, insigne de la royauté dans Utopie, beau dans mon vêtement de franciscain, et, dans cette pompe si simple, allant au-devant des ambassadeurs et des princes étrangers, malheureux qui s'enorgueillissent de porter des ornements et des parures de femmes, des chaînes de cet or que nous méprisons tous dans Utopie, de la pourpre, des perles, et autres colifichets qui les rendent si ridicules. Je ne veux cependant pas que toi ni Tunstall vous me jugiez par l'exemple des autres hommes, dont la fortune change les mœurs. Et, quoiqu'il ait plu aux dieux d'élever mon humilité à cette grandeur suprême, à ce rang auquel nul monarque ne peut comparer le sien, vous ne me verrez jamais oublier la vieille amitié qui m'unissait à vous quand j'étais simple particulier. Que si vous ne craignez pas de faire un peu de chemin pour me venir voir en Utopie, je ferai en sorte que tous les mortels soumis à mon empire vous rendent les honneurs dus à ceux qu'ils savent être les plus chers amis de leur roi. — J'allais prolonger encore ce doux rêve, mais le lever de l'aurore a dissipé mes songes et

Digitized by Google

m'a chassé de ma royauté pour me replonger dans ce pétrin qu'on appelle le barreau[1]..... » Cela pourra paraître plus enjoué que fin, et plus naïf que délicat, à cause de cette diversité des palais dont parle Morus, si grande dans les hommes d'une même époque, si changeante d'une époque à l'autre; mais il n'est personne qui ne doive être touché du ton aimable de ces confidences, et qui ne reconnaisse le cœur de l'homme de bien dans les joies de l'homme de lettres applaudi.

L'*Utopie* parut en 1518. Le public confirma le suffrage particulier des amis de Morus. Ce fut une rumeur d'admiration dans toute l'Europe occidentale. Les savants, les politiques, les magistrats, les princes, lurent ce livre. Ni les *Colloques* d'Érasme, ni l'*Éloge de la folie*, n'avaient eu plus de débit. Les érudits lisent encore les *Colloques* d'Érasme et l'*Éloge de la folie;* mais personne ne lit l'*Utopie*, grande leçon pour les livres à succès. Toutefois il y a une gloire pour les ouvrages qui ont été utiles un jour; même quand on ne les lit plus, on les nomme avec respect. Ceux qui n'ont été écrits que pour le plaisir, et qui n'ont parlé qu'à l'imagination des contemporains, ne sont ni lus ni nommés.

1. *Correspondance* d'Érasme, Supplément, 1663-1664.

Digitized by Google

IV

L'Utopie.

Notre siècle a lu, sans le savoir, bien des contrefaçons de l'*Utopie*, quoique assurément les auteurs de ces contrefaçons ne connussent pas l'ouvrage original. Les doctrines de Saint-Simon et de Fourier sont dans l'*Utopie;* les attaques contre le droit de propriété sont dans l'*Utopie;* la défense de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre est dans l'*Utopie*. L'*Utopie*, c'est la phalange de Charles Fourier; l'*Utopie*, c'est la communauté de biens de Saint-Simon. Quelques idées applicables brillent au milieu de ces rêveries. Il y a telles maximes que Beccaria semble avoir transportées tout entières, avec leurs développements, du livre de l'*Utopie* dans le livre des *Délits et des Peines*. L'*Utopie*, c'est cet idéal du bien absolu que caressent, à toutes les époques, certains esprits honnêtes ou impatients, qui ne savent pas voir le bien relatif dans le monde où ils vivent.

Morus suppose qu'étant à Anvers, adjoint à Cuthbert Tunstall, dans une ambassade auprès de Charles V, il rencontrait souvent chez un ami un

Digitized by Google

certain Raphaël Hythlodæus[1], autrefois compagnon d'Améric Vespuce, qui avait beaucoup voyagé et beaucoup vu. Les conversations roulaient sur des points de philosophie, sur les malheurs qui affligent l'humanité, sur les moyens de rendre les hommes meilleurs, les gouvernements plus équitables, les vols moins communs. Cette question du vol est l'objet d'un entretien spécial. Hythlodæus en indique deux causes principales qui peignent le temps. La première, c'est la quantité de soldats blessés qui ne peuvent ni travailler à la terre, ni exercer les professions mécaniques, et qui sont réduits à voler pour vivre; la seconde c'est la quantité de valets ayant appartenu à des nobles, « guêpes qui vivent dans la fainéantise sans produire une goutte de miel. » Dès que le maître est mort, cette nuée de valets congédiés tombe dans la misère, et fait la guerre aux passants pour manger. Après l'examen de ces causes, Hythlodæus discute les châtiments. Il n'y a pas longtemps que l'Angleterre pouvait encore s'appliquer ces sages paroles : « Personne ne devrait ignorer combien il est absurde de punir le vol de la même peine que l'homicide. Si le voleur sait qu'il ne court pas un moindre risque en se bornant à voler qu'en ajoutant le meurtre au vol, il égorgera le malheureux qu'il se serait contenté de dépouiller; car, outre que le danger pour lui n'est pas

1. Ὕθλος, babil, enfantillage; δέομαι, avoir besoin de.

Digitized by Google

plus grand, il a une chance de plus d'impunité, en faisant disparaître le témoin de son crime. » A la peine de mort pour vol, Hythlodæus substitue un système de châtiments qui a beaucoup d'analogie avec les travaux forcés. Il parle aussi d'un certain pays tributaire de la Perse où on coupe une oreille aux voleurs.

Sa conclusion est que la société ne sera jamais bien gouvernée tant que subsistera le droit de propriété. Là-dessus, les interlocuteurs se récrient, et Morus, qui prend part à l'entretien, réfute l'idée d'Hythlodæus, surtout comme impraticable. Hythlodæus répond qu'il en a vu dans ses voyages une application qui a parfaitement réussi. — Où donc? demandent les interlocuteurs. — En Utopie. — On presse le voyageur de raconter tout ce qu'il sait de cette contrée merveilleuse. Hythlodæus commence son récit, et c'est ainsi que Morus amène sa description d'Utopie. Ces préliminaires occupent tout le premier livre, dans un ouvrage qui n'en a que deux.

L'île d'Utopie est située au delà de l'Océan Atlantique. Elle tire son nom d'Utopus, roi d'un pays voisin, qui l'a conquise et lui a donné les lois qui la gouvernent encore. La capitale d'Utopie, la première des cinquante-quatre grandes villes du pays, s'appelle Amaurote [1].

1. Ἀμαυρός, sombre, obscur, et, sans doute par analogie, inconnu.

Digitized by Google

La forme du gouvernement est républicaine. Tout s'y fait par élection, même le roi qui n'est qu'un simple magistrat. La seule chose qui le distingue des autres Utopiens, c'est qu'il porte une gerbe de blé à la main, en guise de sceptre. Le pontife, qui est le premier personnage de l'île après le roi, se fait précéder d'un homme portant un cierge allumé.

L'organisation civile est fondée sur la famille. Chaque famille se compose de quarante personnes, tant hommes que femmes, plus deux esclaves, car il y a des esclaves en Utopie. Pour trente familles il y a un magistrat appelé *philarque*, dont l'autorité s'étend sur les chefs de ces familles, et pour dix philarques il y a un magistrat supérieur nommé *protophilarque*. Ces protophilarques, au nombre de deux cents, et élus pour un an, choisissent, en cas de vacance du trône, le prince entre deux candidats nommés par le peuple, et forment le conseil du roi qui est en charge. Ce conseil s'assemble tous les trois jours. En cas d'affaires importantes, on consulte la nation. Chaque philarque assemble ses trente familles, recueille leur avis et va le porter au sénat. Cent soixante-deux citoyens, c'est-à-dire trois par chaque ville, forment ce sénat qui s'assemble tous les ans dans la capitale. On les choisit parmi les vieillards. Toutes les fonctions, soit législatives, soit exécutives, sont annuelles, hormis celle du roi, qui est nommé à vie.

Digitized by Google

Tout appartient à tous, sauf les femmes. Quiconque a besoin d'une charrue, d'un habit, d'un outil de travail, va le demander au magistrat, qui le lui donne. Les voyages, pour lesquels il faut obtenir la permission des magistrats et le consentement du père et de la femme, se font sans argent et sans viatique, tous les biens étant communs. L'étranger reçoit partout l'hospitalité, mais à la condition de la payer par quelque travail. Le temps du voyage est limité.

L'agriculture est une sorte de conscription à laquelle personne n'échappe. Chaque ville envoie tous les ans à la campagne vingt jeunes gens qui doivent apprendre à cultiver la terre. Il est vrai que ceux qui n'y ont pas de goût sont libres de revenir; on les remplace par d'autres.

Outre l'agriculture, tous les citoyens sont obligés de savoir un métier. Il faut être tisserand, maçon, charpentier ou menuisier. Ceux qui marquent des dispositions particulières pour les sciences sont dispensés de ces travaux; mais si les résultats ne répondent pas aux espérances qu'ils ont données, on les fait rentrer dans la classe des artisans. Le prince est choisi parmi ceux des artisans qui, par de grandes facultés, ont pris rang parmi les savants.

Le travail est modéré. La journée de l'Utopien se divise en trois parties : six heures pour travailler, dix heures pour se reposer ou faire ce qui lui plaît, huit heures pour dormir. Des cours publics sont

Digitized by Google

ouverts aux heures de récréation, pour ceux qui veulent cultiver les lettres et les sciences. Le soir, en été, on travaille au jardin; chaque famille a le sien. En hiver, on se réunit dans de grandes salles où l'on joue, non à des jeux de hasard, mais à un jeu moral, en manière d'échecs; on y fait combattre, en ordre de guerre, les vices et les vertus, représentés par des pièces de bois. C'est la seule guerre connue en Utopie. En cas d'attaque étrangère, ils opposent à l'ennemi une armée de mercenaires, les Suisses d'Utopie. On entretient cette armée avec l'argent amassé dans les coffres, et provenant des blés qu'ils exportent. C'est là tout l'emploi qu'ils donnent à l'argent, métal qu'ils méprisent pour eux-mêmes, comme la principale source des maux de l'espèce humaine, et dont ils font leurs vases de nuit. Les chaînes des galériens — car il y a des galériens dans Utopie — sont en or. Tout individu qui a commis quelque grave délit est condamné à porter des boucles d'oreilles d'or.

On dîne en commun dans de grandes salles où tiennent trente familles de quarante membres, c'est-à-dire douze cents convives, présidés par leur philarque. On ne soupe jamais sans musique dans cette île bienheureuse. Il y a au dessert toutes sortes de confitures et de friandises. Les parfums, les cassolettes, les eaux de senteur, embaument la salle du festin. Les Utopiens ont pour principe que toute volupté dont les suites ne sont pas fâcheuses doit

Digitized by Google

être permise. Ils sont extrêmement sensuels. Ils disent que tous les plaisirs ont été donnés à l'homme pour en jouir sans en abuser. Ils croient, en s'y livrant, suivre la voix de la nature et la volonté de Dieu. Les Utopiens sont de la secte de Fourier.

Quand une maladie mortelle vient les frapper au milieu de cette vie de plaisirs sans abus, de travail sans fatigue, de bien-être sans luxe, de liberté sans fainéantise, les prêtres et le philarque viennent exhorter le malade à prendre quelque potion calmante qui l'envoie sans douleur de cette vie dans l'autre. Mieux vaut mourir que souffrir est un des points de leur philosophie. Cependant le malade est libre d'attendre le moment où il plaira à Dieu de l'appeler à lui. On n'impose la potion calmante à personne; c'est un avis paternel et non une loi. Le suicide, honoré dans ce cas, est flétri publiquement dans tous les autres. Tout Utopien qui se tue par dégoût de la vie est privé de sépulture et jeté à la voirie.

Le mariage n'a lieu, entre fiancés, qu'après vérification mutuelle de leur état physique. Cette vérification se fait en présence de deux experts, d'une matrone et d'une sorte de médecin *ad hoc*, lesquels font subir aux deux jeunes gens une visite du genre de celle que passent nos conscrits devant les conseils de révision. Quand les futurs se sont ainsi vus face à face et sans voile, et ont déclaré se trouver satisfaits l'un de l'autre, on les marie. Si, — ce qui

Digitized by Google

ne se voit guère sur le corps, — il y a incompatibilité d'humeur, le divorce est permis par consentement mutuel. L'adultère est puni d'esclavage pour la première fois, et de mort pour la récidive. C'est le seul crime qui emporte la perte de la vie.

Toutes les religions sont tolérées en Utopie, même celle du Christ, que les Utopiens ne connaissent que par Hythlodæus et trois de ses compagnons. « Un des nouveaux convertis, raconte le voyageur, s'était mis, malgré nos conseils, à disserter du Christ et de son culte avec plus de zèle que de prudence ; il criait que notre religion était supérieure à toutes les autres, et la seule vraie ; que tout autre culte n'était qu'une profanation, et ses sectateurs que des sacriléges et des impies dignes du feu éternel. Comme il remplissait la place publique de ses clameurs, on le saisit, non comme coupable de mépris pour les religions d'Utopie, mais comme agitateur du peuple, et on l'exila. Ce fut un des premiers soins d'Utopus, en prenant possession de l'île, d'ordonner que chacun serait libre dans ses croyances, et qu'on ne pourrait y amener les autres que par les voies de la douceur et de la persuasion. Il pensa que c'était un acte absurde et insolent d'imposer à tout le monde, par la force et les menaces, la croyance d'un seul, cette croyance fût-elle la seule vraie, et toutes les autres vaines et mensongères. Mais il prévit que, pourvu que les

Digitized by Google

choses se fissent par la raison et la modération, la force de la vérité finirait quelque jour par l'emporter. C'est pourquoi il laissa chacun libre de croire ce qu'il voudrait[1]. »

Telles sont les principales idées de ce livre, si goûté à l'époque où il parut, si oublié maintenant. Était-ce une critique directe des gouvernements, de la société, des mœurs, de l'ardeur religieuse de cette époque? Toutes les félicités que Morus prête à l'île fortunée d'Utopie sont-elles autant de contre-vérités eu égard à son temps? Non. L'*Utopie* est comme tous les livres de ce genre, comme la république de Platon, comme la Salente de Télémaque, une création où il n'y a guère moins de fantaisie que d'intention critique. On pourrait, à l'aide d'une analyse ingénieuse et conjecturale, faire deux parts dans ces républiques en l'air, celle des allusions satiriques aux choses contemporaines, et celle des inventions de pur caprice. Mais vouloir donner à tout un sens ironique et profond, trouver à toute force un mécontentement amer sous chaque détail fantastique, un vœu de réforme sous chaque peinture d'un bien impossible, la préméditation de la raison sous toutes les rêveries de l'imagination, ce serait une puérilité.

1. J'ai cité ce passage, parce que les idées de tolérance qu'on y remarque, et que sans doute Thomas Morus ne prêtait pas à son héros imaginaire sans en être pénétré lui-même, ont été opposées, comme une contradiction déplorable, à la conduite de Morus devenu chancelier. Nous verrons plus tard ce qu'il garda de ces idées, et ce qu'il en laissa.

Digitized by Google

Sauf quelques passages où l'intention satirique est évidente, l'Utopie est plutôt l'aimable jeu d'esprit d'un érudit que la déclaration de principes d'un réformateur. C'est, par moments, l'image agréable et fidèle de l'esprit de Morus, dans les années où il fut le plus libre, le plus impartial, le plus ouvert à toute sorte d'idées, même à celles qui s'accordent le moins avec l'exaltation religieuse de sa première jeunesse, et avec l'âpreté dogmatique de la fin de sa vie.

Dans cet intervalle de moins de dix ans, le jeune ascète qui avait fait une si rude guerre à son corps, le chrétien qui n'avait pas trouvé le cloître assez dur pour y enfermer sa jeunesse révoltée, l'écrivain polémique qui allait défendre si ardemment la cause du catholicisme, avait senti ce relâchement des opinions et cette détente de l'esprit par lesquels nous passons tous vers cet âge-là, et qui nous rendent tolérants dans les matières religieuses, intelligents et modérés dans la critique de toutes choses, réformateurs sans haine, réservés dans la négation comme dans l'affirmation. En proclamant en Utopie la liberté des religions, en ne regardant comme obligatoire que la croyance à l'âme et à Dieu[1], Morus était plus près du doute philosophique que de la foi romaine. Son âme s'était adoucie, sans se corrompre, par la pratique des affaires, par la connais-

1. L'*Utopie*, t. II, p. 16.

Digitized by Google

sance des intérêts humains, et par la gloire qui rend bienveillant. Sa tolérance n'était qu'une juste vue des choses, une philosophie douce sur un fond d'humanité chrétienne, également éloignée de l'indifférence et de la passion.

V

La querelle de Morus et de Brixius. — Les dix années littéraires de la vie de Morus. — Son portrait par Érasme à quarante ans. — La gravure d'après Holbein. — Mot prophétique d'Érasme.

C'est pendant cette période trop courte de la vie de Morus que sa liaison avec Érasme fut le plus étroite et le plus amicale. Leurs lettres sont pleines de confiance et d'abandon. Il n'y est point parlé de religion, mais des amis communs, des lettres, des quartiers de pensions qu'Érasme prie Morus de réclamer pour lui, du compte que Morus rend à Érasme de la vente de ses livres en Angleterre, de la vie intérieure, des travaux, de l'emploi du temps, des ennemis littéraires, ce grand sujet de condoléances heureuses et de chagrins agréables pour les gens de lettres. Ces deux hommes se touchent et se conviennent par tous les points. La prudence d'Érasme prend aux yeux de Morus la couleur de sa propre tolérance. Son penchant au doute rencontre en

Digitized by Google

Morus une foi assoupie, qui ne sera réveillée que par la voix retentissante de Luther. Lorsque cet homme aura jeté dans le monde chrétien ces paroles qui deviendront des glaives, Morus et Érasme, jusque-là si tendrement unis, s'aimeront moins, comme il arrive aux amis qui se trouvent tout à coup enrôlés dans des partis opposés, et dont les opinions ont refroidi les sentiments.

Alors Érasme dira de Morus que si, dans les matières religieuses, il incline vers une chose, c'est plutôt vers la superstition que vers la religion[1]. Morus pensera d'Érasme que, s'il refuse la controverse active et quotidienne avec Luther, c'est qu'il penche secrètement vers l'hérésie, et que c'est faute de résolution qu'il a laissé à un autre le triste honneur d'en lever l'étendard. Érasme trouvera que Morus manque d'étendue d'esprit; Morus, qu'Érasme manque de décision et de courage. Ils ne se brouilleront pas, ils continueront même à s'écrire de loin à loin, mais avec réserve, et sans se dire les vrais motifs de leurs actions publiques. Morus, par exemple, devenu chancelier, et, deux ans après, se démettant de sa charge, ne donnera guère à Érasme que des raisons banales de son élévation, et lui cachera les vraies causes de sa retraite, comme on ferait à un étranger dont on a quelque sujet de suspecter la discrétion. La confiance aura cessé

1. *Correspondance d'Érasme, passim.*

Digitized by Google

entre les deux amis, et le trop prudent Érasme, en faisant, sous un nom supposé, le récit éloquent de la mort de son ancien ami, blâmera d'un manque de prudence et de souplesse le chrétien inflexible, mort martyr de sa conscience.

On sait qu'Érasme avait fait l'*Éloge de la Folie* pour Morus, et en jouant sur son nom [1]. La scolastique, les universités, les grammairiens, y sont tournés en ridicule. Martin Dorpion, de Louvain, théologien et grammairien, attaqua le livre d'Érasme. Morus, qui avait quelque liaison avec Dorpion, intervint, et lui écrivit une lettre sévère, dans laquelle il défendit la personne et les plaisanteries d'Érasme. Il renchérit sur ces plaisanteries par des pointes et des anecdotes, élargissant les blessures faites à Dorpion, et se montrant assez l'ami des deux adversaires pour dire la vérité à l'un et défendre chaudement l'autre. Érasme eût voulu rendre la pareille à Morus; mais, outre que les occasions manquaient de le faire avec éclat, c'était un champion plus tiède que son ami. Il le prouva, un peu à sa honte, dans la querelle de celui-ci avec Brixius, lettré allemand, plus lié avec Érasme que Dorpion ne l'était avec Morus. Cette querelle peint les mœurs littéraires de l'époque, et fait le plus grand honneur au caractère de Morus.

Ce Brixius avait fait un poëme en l'honneur d'un

1. Μωρίας Ἐγκώμιον.

Digitized by Google

vaisseau français dont le capitaine, Hervé, s'était fait sauter avec tout son équipage, plutôt que de se rendre aux Anglais. Le poëme avait paru pendant les dernières guerres entre la France et l'Angleterre. Les vers en étaient assez corrects, mais emphatiques, et mêlés de centons, ce que je dis pour être vrai, et non sans quelque regret, car Brixius s'y montrait Français de cœur. Le plus grand crime de Brixius aux yeux de Morus, bon Anglais d'abord, et auprès de qui l'on était mal venu à parler trop bien de la France, c'est que ce poëme renfermait quelques traits malins contre lui et contre ses épigrammes. Il répondit aux allusions satiriques de Brixius par une bordée de huit épigrammes, qui mirent les rieurs de son côté, dans un temps où l'on riait de peu, et où le latin donnait de l'esprit aux poëtes qui en manquaient. Brixius avait prêté au capitaine Hervé des traits de courage à la manière de Lucain, des morts entassés les uns sur les autres, des coups d'épée pourfendant cinq à six hommes à la fois, des traits (*tela*), — c'était pousser un peu loin la liberté du centon, car les traits ne faisaient plus alors partie des armes offensives, — clouant les guerriers dos à dos, et autres exploits d'érudit qui n'a jamais vu la guerre. Morus, dans ses épigrammes, lui demandait si son héros avait cinq mains. Brixius avait comparé Hervé aux Décius. « Oui, disait Morus, mais il y a une légère différence, c'est que ceux-ci mouraient volontairement,

Digitized by Google

et que celui-là est mort faute d'avoir pu fuir[1]. »

Brixius fut d'abord accablé de la riposte. Plusieurs années se passèrent sans attaque de part ni d'autre. Mais le succès de l'*Utopie* irrita Brixius ; il fit l'*Anti-Morus*, où, reprenant la querelle des épigrammes, — tant les haines littéraires sont vivaces ! — il éplucha tout le petit recueil de Morus, notant les fautes de quantité et d'euphonie échappées à l'enfant de dix ans ou à l'adolescent de moins de vingt. Il dénonça le fameux épithalame à Henri VIII, comme injurieux à la mémoire de son père ; méchanceté sérieuse, car c'était en 1520, à l'époque où quelques-unes des critiques faites au père pouvaient être déjà des reproches pour le fils. Puis venaient les aménités en usage alors. Brixius, faisant une pointe sur le nom de Morus, remplaçait Morus, par Mωrus (μωρός), qui veut dire fou.

La faute d'Érasme fut, ce semble, qu'ayant appris à temps que Brixius préparait un livre contre son ami, il n'usa pas assez tôt de son crédit sur lui pour le détourner de le publier, et que, l'ouvrage publié, il ne put obtenir de Brixius qu'il rachetât les exemplaires vendus et les détruisît. Quand le mal fut sans remède, il fit à Brixius de sévères reproches. « Personne ne lit votre livre, lui écrit-il ; je ne l'ai

1. Sed tamen hoc distant, illi quod sponte peribant,
Hic periit, quoniam non potuit fugere.
(*Œuvres latines*, p. 28.)

Digitized by Google

entendu louer de personne, pas même de vos Français. J'ai conseillé à Morus de n'y pas répondre, moins pour sa réputation que pour son repos. Il importe à la dignité publique, comme à l'intérêt des études, que ceux qui sont initiés aux lettres ne se fassent pas la guerre, et que les Grâces ne soient pas séparées des Muses, surtout lorsque tant de haines conspirent contre l'ordre des lettrés. » Érasme avait en effet conseillé à Morus de mépriser cette querelle, et de ne pas donner de l'importance à l'attaque par l'éclat d'une réponse. C'était un arbitrage qu'il s'attribuait, au nom des lettres sacrées et profanes, entre les gens d'Église et les gens de lettres, et loin que personne le lui contestât, tout le monde le lui déférait comme au plus illustre.

Morus était digne de son conseil. L'histoire des lettres offre peu d'exemples plus nobles que sa réponse à Érasme, où, malgré quelques duretés pour Brixius, bien pardonnables même à un auteur modeste, Morus se montre si digne comme homme et comme ami[1]. « Pour moi, cher Érasme, afin que tu voies combien je suis plus disposé à t'obéir que

1. Il faut qu'on me permette de conserver à la phrase de Morus sa longueur, son enchevêtrement et sa diffusion. Ce serait peut-être un manque de vérité locale que de couper cette phrase pour lui donner une vivacité qu'elle n'a pas, et un tour qui serait un contre-sens, eu égard à l'homme et à l'époque. De tous les gens de lettres de ce temps-là, Érasme est à peu près le seul dont la pensée soit dégagée et la phrase courte. Il était aussi supérieur à son siècle par ses idées que par sa diction.

Digitized by Google

Brixius, — encore que ta lettre me soit arrivée, non pas quand mon livre était sous presse, mais quand il était imprimé tout entier (comme tu pourras t'en assurer toi-même, puisque ce livre te parviendra très-certainement avant ma réponse), encore que j'y fusse poussé par tant d'amis, — au reçu de ta lettre, de cette lettre d'un homme dont le sentiment passe à mes yeux avant tous les calculs, je n'ai point imité mon adversaire Brixius, lui qui se vante d'obéir à tes moindres signes de tête, et qui dit avoir la bourse si bien garnie. Il a fait tant de cas de tes avertissements, qu'il n'a pu se résigner à racheter ses exemplaires et à les jeter au feu; il n'a pas voulu soustraire à tous les regards ces inepties qui doivent déshonorer ce nom de Brixius, qu'il veut, jusqu'à en faire pitié, rendre célèbre. Quant à moi, cher Érasme, sauf deux exemplaires partis d'ici avant l'arrivée de ta lettre, l'un pour toi, l'autre pour Petrus Egidius, et sauf cinq autres qu'avait déjà vendus le libraire, — car ta lettre m'a été remise comme on venait de mettre l'ouvrage en vente, et quand déjà on le demandait avidement, — j'ai racheté toute l'édition et je la tiens sous clef, attendant que tu décides ce que j'en dois faire [1]. »

Ce n'était encore que la moitié du sacrifice, et Morus ne s'y résignait pas sans quelque résistance. Tout en s'en remettant à la décision d'Érasme, il

1. *Correspondance d'Érasme*, 571. C. D.

Digitized by Google

ne négligeait pas les insinuations, afin de le faire pencher pour le parti de la publication. « Quelque grave rôle que ton amitié m'impose, ô Érasme, lui écrivait-il, puisque je suis encore parmi les mortels et non point parmi les saints, j'ai quelque assurance que le lecteur me pardonnerait d'avoir cédé à une de ces faiblesses de la nature humaine que nul ne peut secouer tout à fait[1]. » Malgré cette réserve des auteurs, qui ne s'accusent guère que pour s'absoudre, et se font les casuistes de leur amour-propre, Morus sut triompher de cette faiblesse. Soit qu'Érasme eût sagement insisté pour la suppression du livre, soit que le temps et la réflexion eussent adouci l'injure et rendu facile à Morus le sacrifice tout entier, la réponse à Brixius ne parut point.

Ainsi se passèrent ces dix années, pendant lesquelles les lettres furent la principale pensée de Morus. Sa réputation était si grande alors, et son nom si célèbre en Europe, où, dès ce temps-là, la dignité morale de l'homme privé ne nuisait pas à la gloire de l'homme de lettres, qu'on demandait de toutes parts à Érasme des portraits de son illustre ami. Il en traçait un en 1519, plein de traits charmants. C'est à la fois un portrait et un caractère[2]. Morus pouvait alors faire envie par son bonheur. Il approchait de

1. *Correspondance d'Érasme*, 571. E. F.
2. *Lettres d'Érasme à Ulric Hutten*, 471.

Digitized by Google

quarante ans. Sa taille était au-dessus de la moyenne, ses membres bien proportionnés, son allure noble, si ce n'est que, par l'habitude de pencher sa tête à gauche, son épaule droite paraissait un peu plus élevée que l'autre. Il avait le visage blanc et légèrement coloré, les cheveux de couleur châtain foncé, les yeux bleus et tachetés, ce qui passait alors pour la marque d'un génie heureux; l'air de bonté et d'enjouement que je retrouve dans une très-belle gravure d'après Holbein[1], avec je ne sais quoi de triste et de souffrant dans le sourire. Il est vrai que Morus était devenu chancelier d'Angleterre. A la date du portrait qu'en fait Érasme, le sourire était une habitude de l'âme; quand Holbein le peignit, ce n'était plus guère qu'une habitude de la face.

Érasme raconte qu'il avait les mains rudes et négligées, plus que de l'abandon dans sa toilette, nulle délicatesse dans sa manière de vivre, ni soie ni pourpre sur lui, ni chaîne d'or, à moins que sa charge ne l'y obligeât, et qu'il n'y eût inconvenance à n'en pas mettre; une voix douce, pénétrante, peu accentuée; le discours ni trop lent ni trop rapide. Ses manières étaient aimables, attirantes, libres de toute cette étiquette particulière à son pays et à son époque, et qu'il estimait affaire de femmes. Il aimait passionnément le repos et la liberté; mais, quand

1. Cette gravure est de George Vertue, d'après un portrait d'Holbein.

Digitized by Google

le devoir le voulait, il se montrait un modèle d'activité, de zèle et de patience. Il semblait né pour l'amitié, tant il était facile dans ses choix, d'un commerce commode et peu exigeant, fidèle à ses amis, auxquels il sacrifiait ses propres affaires; en ayant beaucoup, dit Érasme, malgré le mot d'Hésiode; et, s'il s'en trouvait un qui cessât d'être digne de lui, le quittant comme par occasion, et dénouant l'amitié plutôt que de faire éclat de la rupture. Du reste, il haïssait les jeux, soit de hasard, soit d'adresse, la paume, les dés, les cartes, préférant les entretiens avec ses amis, dont sa bonne humeur égayait les plus tristes. Il aimait la plaisanterie jusqu'à la trouver bonne même contre lui, et, pourvu qu'on y mît de l'esprit, on lui plaisait plus à le railler qu'à le louer. Il s'amusait de toutes sortes de discours, de ceux des sots comme de ceux des doctes, ne parlant guère sérieusement aux femmes, pas même à la sienne, car les femmes n'étaient pas encore, à cette époque, les égales de l'homme, même dans l'*Utopie;* enfin, prenant plaisir aux propos du peuple qu'il allait écouter dans les marchés, s'amusant de la mêlée des vendeurs et des acheteurs, et y apprenant cet anglais familier et bouffon qui devait populariser plus tard ses écrits de polémique religieuse.

Toutes ces qualités mêmes devaient être ses plus grands ennemis. Sa réputation d'activité, de vigilance, d'aptitude aux affaires, ses talents de lettré

Digitized by Google

l'appelaient au gouvernement; son enjouement, ses saillies, le rendaient agréable, et allaient le rendre nécessaire à Henri VIII, prince lourd, pesant, plus sérieux par humeur que par réflexion, et qui, quoique auteur, en avait plus les prétentions que l'application. Aussi Morus devint-il en peu d'années, de conseiller du conseil privé, trésorier de la couronne, puis trésorier et peu après chancelier de Lancastre, avancements successifs qui faisaient dire à Érasme cette parole prophétique : « Comme je le vois, écrivait-il à Richard Pacœus, la cour lui réussit si bien que j'en ai pitié pour lui[1] ! »

VI

L'amitié du roi Henri VIII. — La maison de Morus à Chelsea. — Refroidissement du roi. — Le parlement et le cardinal Wolsey en 1523. — Morus est nommé *orateur* malgré lui. — Wolsey veut faire exiler Morus dans une ambassade; Morus obtient du roi de rester en Angleterre. — Son genre de vie à Chelsea. — L'éducation de ses enfants. — Marguerite Roper, sa fille, traduit et commente les Pères grecs et latins. — Sévérité de mœurs et piété croissante dans la maison de Morus. — Il réfute la réponse de Luther à un livre de Henri VIII. — Caractère de ses croyances à cette époque. — Henri le nomme lord-chancelier d'Angleterre.

Henri VIII s'éprenait pour un homme comme pour une maîtresse, et, le dégoût venant, il se dé-

1. *Lettres d'Érasme*, 646. B. C. Pacœus était un lettré, ami commun d'Érasme et de Morus.

Digitized by Google

barrassait de l'un comme de l'autre, par le meurtre judiciaire, moyen exécrable quand la victime est un homme, exécrable et lâche quand la victime est une femme. Je hais presque moins Néron tuant, dans un accès de colère sauvage, sa concubine Poppée d'un coup de pied dans le ventre, que Henri VIII renouvelant tous les trois ans son lit impudique par des meurtres judiciaires. Ce prince eut envie de Morus, comme il aurait eu envie d'un bouffon, sur la réputation de ses saillies. Wolsey reçut l'ordre d'amener bon gré mal gré Morus à la cour. Il avait échoué une première fois contre son désir sincère d'obscurité et de vie paisible; mais il réussit à cette seconde attaque, et amena la victime aux pieds du roi, qui lui donna à baiser la main qui devait signer son arrêt de mort.

Par une fatalité étrange, le premier à qui Morus fit part de son entrée à la cour, fut Joseph Fisher, l'évêque de Rochester, son ami, l'homme qui devait mourir sur le même échafaud que lui, frappé par la même main et pour la même cause. « Je suis arrivé à la cour, lui écrit Morus, tout à fait contre ma volonté (*extremely against my will*), comme tout le monde le sait, et comme le roi me le reproche en plaisantant. Je m'y tiens aussi gauchement qu'un apprenti cavalier sur sa selle. Mais notre roi est si affable et si courtois pour tout le monde, que chacun peut se croire l'objet de sa bienveillance particulière, quelque mince opinion qu'il ait d'ail-

Digitized by Google

leurs de lui-même. C'est comme ces bonnes bourgeoises de Londres qui s'imaginent que la sainte Vierge de la Tour leur sourit du fond de sa niche toutes les fois qu'elles lui font une prière. Pour moi, je ne suis pas assez heureux pour m'imaginer que j'ai mérité en quoi que ce soit son affection, et pour croire que je l'ai déjà. Toutefois, si grandes sont ses vertus, que je commence à trouver de moins en moins fastidieuse la vie de courtisan[1]. » On s'attriste en voyant le peu qui séparait un contentement si médiocre de l'effort de résolution qu'il eût fallu faire pour échapper à la cour. Hélas! ce faible intervalle, c'est la distance d'une vie paisible et honorée à la mort sur l'échafaud!

L'amitié de Henri VIII pour son malheureux favori avait toute la vivacité d'un goût exclusif, toute l'importunité d'une tyrannie. Tous les jours de fête, — ils étaient nombreux alors, — après avoir fait ses dévotions, il l'envoyait quérir, et s'enfermait avec lui dans son cabinet. Il le faisait causer sur les sciences, la théologie, les lettres, quelquefois sur l'administration de Wolsey, qu'il aimait à entendre critiquer, comme tous les rois qui ne peuvent ni se passer ni se débarrasser d'un principal ministre. D'autres fois, quand les nuits étaient belles, ils se promenaient sur les plombs du palais, et là, ils discouraient ensemble d'astronomie, de mouvements

1. *Life of Morus*, by his grandson.

Digitized by Google

et de révolutions des planètes, science que Morus avait apprise dans sa jeunesse, et qui faisait partie à cette époque d'une éducation complète. La reine partageait le goût de son mari pour Morus. Il leur arrivait souvent de le faire appeler à leur souper, et de lui donner place à la table royale. Morus les amusait par ses bons mots et par cette conversation semée de saillies qui rompait si agréablement un tête-à-tête conjugal dont Henri VIII commençait à être las. Le plus honnête homme de l'Angleterre faisait ainsi le métier de bouffon du roi. L'humeur ne l'y portant pas toujours, il en était réduit, pour échapper aux provocations de son royal maître, à feindre une sorte de stérilité d'esprit. Sa vie, de jour en jour plus sombre, ne lui rendait cette feinte que trop facile.

En remontant la Tamise, à deux milles de Londres, on passe devant le village de Chelsea. L'église, bâtie sur le bord du fleuve, est visitée pour la chapelle qu'y fit construire Morus, dans l'aile méridionale, en 1520, et où fut enterré son corps séparé de la tête. Dans ce village il avait une jolie maison avec un jardin ouvrant sur la Tamise, une belle bibliothèque, et cette ménagerie, si négligée depuis qu'il était devenu courtisan. Sa femme et ses enfants y demeuraient pendant toute l'année. Son seul plaisir, après les devoirs de ses différentes charges, et les servitudes de son emploi à la cour, était d'aller passer une journée à Chelsea, au milieu de sa fa-

Digitized by Google

mille, de ses livres et de ses bêtes. Dans le commencement, ces voyages étaient fréquents. Plusieurs fois dans la semaine, la barque de Morus, menée par quatre rameurs à la livrée du chancelier de Lancastre, venait le prendre au pont de Londres et le transportait à Chelsea. Mais, la faveur royale augmentant, Morus avait fini par vivre plus dans le ménage du roi que dans le sien. Ses voyages à Chelsea étaient très-rares. Il n'osait plus s'éloigner de Londres, attendant à chaque minute le messager de la cour, lequel arrivait à toute heure et à tout caprice, comme si Morus eût été le seul médecin de cet ennui que commençait à sentir Henri VIII, partagé dès lors entre son dégoût croissant pour sa femme et le scrupule d'y échapper par l'annulation de son mariage.

Morus ne pouvait pas se plaindre, ni intéresser à ses privations de mari et de père un roi qui pensait déjà à répudier sa femme et à déshonorer sa fille. Il prit le parti de ruser avec cette amitié tyrannique; il se montra grave les jours où l'on avait le plus besoin de saillies, ne voulant ni n'osant rompre, — c'était sa pratique dans les amitiés ordinaires, — mais tâchant de se délivrer de ce lien fatal. Le stratagème réussit. On l'appela moins souvent à la cour. Il est vrai que le roi faisait maison séparée d'avec la reine, et que les repas en tête-à-tête ayant cessé, il n'avait plus besoin d'un grave bouffon pour en égayer l'ennui. Morus était devenu moins nécessaire

Digitized by Google

à Henri VIII, qui le lui compta comme un grief. Cependant le roi revenait de temps en temps à l'ancien favori. Il le reprenait à peu près comme fait un enfant d'un jouet longtemps laissé de côté, et il lui venait redemander ses bons mots en attendant qu'il eût besoin de sa conscience.

L'occasion s'en présenta en l'année 1523. Le trésor était épuisé. La politique de Wolsey avait prodigué les traitements et les présents aux princes étrangers et à leurs favoris. Pour avoir de l'argent, on prétexta des griefs contre la France, et la nécessité de se mettre en mesure par des armements considérables. Le parlement, qu'on n'avait convoqué depuis le commencement du règne que pour lu faire voter des subsides, se rassembla aux Blackfriars. La somme à demander ne s'élevait pas à moins de huit cent mille livres, réalisables par un impôt de vingt pour cent. Thomas Morus était membre du parlement. On voulut le faire nommer président afin d'enlever le vote par son influence. Morus n'approuvait pas la demande de subsides; il résista. Wolsey, qui le savait probe et consciencieux, mais trop bien avec le roi et peut-être trop timide pour oser ne pas servir la cour, en une affaire où Henri VIII avait tant à cœur de réussir, Wolsey le fit nommer malgré lui. La partie de la chambre attachée à la cour et au premier ministre, augmentée d'un bon nombre de membres dont Morus avait la confiance, formèrent la majorité qui

Digitized by Google

le choisit pour *speaker*. Le roi ne manqua pas de confirmer l'élection.

Morus essaya vainement de faire revenir le roi sur sa nomination. Henri VIII tenait trop à son subside pour vouloir se passer de la probité de Morus, laquelle en couvrait la cause secrète et en pouvait assurer le vote. Il maintint donc son choix. Morus voulut du moins faire ses réserves; il écrivit à son maître une lettre en forme de supplique, où, tout en acceptant, il osait prendre la liberté d'y mettre deux conditions, l'une pour lui, l'autre pour l'assemblée qu'il allait présider. La première, c'est que, s'il lui arrivait de faillir involontairement dans sa commission, soit par maladresse, soit par défaut d'exactitude, le roi voulût bien pardonner à sa simplicité; la seconde, c'est qu'il plût « à l'inappréciable bonté du roi » qu'aucun mal n'arrivât à aucun membre de l'assemblée pour avoir exprimé librement son opinion, mais que toute parole prononcée dans le parlement, dût la forme n'en être pas parfaitement convenable, fût interprétée par le roi comme une preuve de zèle pour le bien du royaume et pour l'honneur de sa personne royale [1].

Wolsey annonça qu'il viendrait lui-même aux Communes soutenir le bill et proposer les moyens d'exécution. Un peu avant son arrivée, la chambre délibéra s'il serait reçu avec une suite de quelques

1. *Life of sir Th. Morus*, by his grandson.

Digitized by Google

seigneurs seulement, comme le voulait la majorité, ou si on lui permettrait d'entrer avec tout son train. « Messieurs, dit Morus, milord cardinal ayant récemment rendu vos langues responsables de ce qui transpirerait des débats de cette chambre dans le public, je pense qu'il n'y a aucun inconvénient à le recevoir avec toute sa pompe, ses massiers, ses hallebardiers et porte-hache, sa croix, son chapeau rouge, et même avec le grand sceau; car, s'il trouve quelque sujet de se plaindre de notre discrétion, nous ferons retomber le blâme sur ceux que Sa Grâce aura amenés avec elle[1]. »

Wolsey prononça un discours solennel, long et subtil, pour prouver la nécessité du subside. Le chiffre de la demande était si exorbitant, que l'assemblée répondit par un silence universel. Irrité de cette froideur, Wolsey interpella quelques membres, et nommément un M. Murray, un des chefs de l'opposition, lui demandant d'un ton de menace ce qu'il pensait faire. « C'est, dit celui-ci, au président de répondre. » — Morus, se mettant à genoux, donna pour excuse au silence des Communes leur stupéfaction à la vue d'un si haut personnage, capable d'intimider les plus sages et les plus instruits du royaume. Puis, venant au vif de l'affaire, il prouva par d'abondantes raisons que cette manière de procéder n'était ni utile, ni conforme aux anciennes

1. Roper's *Life of sir Th. More.*

Digitized by Google

libertés des Communes. « Quant à moi, conclut-il, à moins qu'on ne prétende que j'ai tous les esprits de mes collègues dans ma tête, je suis incapable, en matière si grave, de donner à moi seul satisfaction à Votre Grâce. » Wolsey se leva brusquement et sortit.

Quelque temps après, rencontrant Morus dans la galerie de Whitehall : « Par Dieu, lui dit-il, que n'étiez-vous à Rome quand je vous ai fait *orateur !* — Je l'aurais voulu comme vous, milord, me le pardonne Votre Grâce, car c'est une ville que j'ai depuis longtemps le désir de voir. » Le cardinal ayant fait quelques pas sans ajouter un mot : « Voilà une belle galerie, dit Morus; je la préfère à celle d'Hampton-Court. » Wolsey ne répondit rien. Ils se séparèrent mécontents l'un de l'autre, Wolsey avec le projet de se débarrasser de Morus à la première occasion. En effet, peu de temps après, les affaires ayant nécessité l'envoi d'une ambassade en Espagne, Wolsey persuada au roi d'en charger Morus. Celui-ci déjoua l'intrigue, et obtint de Henri de rester à Londres.

Il alléguait au roi, pour motifs de sa répugnance à quitter l'Angleterre, sa santé plus délicate que forte, que la sobriété seule avait soutenue contre les fatigues du travail, et ses enfants qu'il voyait déjà si peu, qu'il ne verrait plus du tout. Toutes ses pensées s'étaient tournées depuis longtemps au soin de leur éducation. De ses trois filles, deux étaient déjà

Digitized by Google

mariées, et les gendres demeuraient à Chelsea, avec toute la famille. Tous prenaient part à l'éducation commune, laquelle se composait de bien plus de choses que l'éducation moderne, et se prolongeait bien au delà du temps qu'on y consacre. Quand Morus était à Chelsea, il dirigeait lui-même les travaux et aidait les maîtres particuliers de ses enfants. Si les affaires le retenaient à Londres, il se faisait envoyer de Chelsea les *devoirs* et écrire des lettres sur des sujets littéraires; il y répondait par des jugements détaillés, et, selon le cas, par des critiques ou par des louanges.

Dans une de ses lettres, il félicite gaîment ses enfants d'avoir appris de maître Nicolas, qui leur enseignait l'astronomie, à connaître non-seulement l'étoile polaire et l'étoile caniculaire, et toutes les autres constellations du ciel, mais, « ce qui prouve un astronome accompli, comment on distingue le soleil de la lune. » Puis, tirant de l'époque de l'année un sujet d'exhortations pieuses : « Ne manquez pas, leur dit-il, quand vos yeux s'élèvent vers les étoiles, de vous ressouvenir du saint temps de Pâques, et de chanter cet hymne pieux où Boëce nous enseigne qu'il faut pénétrer dans les cieux par notre esprit, de peur que, tandis que le corps s'élève en haut, l'âme ne se ravale à terre avec les brutes. »

Une autre fois, il leur conseille d'examiner avec grand soin ce qu'ils viennent d'écrire, avant de le mettre au net, de lire la phrase entière, puis

Digitized by Google

chaque membre à part; — l'avis était bon à une époque où les phrases avaient la longueur de pages; — de corriger les fautes, de recopier la lettre et, après l'avoir recopiée, de la relire encore; car les fautes qu'on a effacées sur le brouillon, dit-il, se glissent quelquefois dans la copie. Et il ajoute : « Par votre application, vous gagnerez cet avantage que des riens finiront par vous paraître des choses sérieuses; car, comme il n'y a rien de si charmant qui ne puisse devenir déplaisant par le bavardage, de même il n'y a rien de si déplaisant de sa nature à quoi le travail ne puisse donner de la grâce et de l'agrément. »

Une autre fois, il loue ses filles de leurs *éloquentes* lettres; mais il regrette qu'on ne lui parle pas assez des entretiens qu'elles ont avec leur frère, de leurs lectures, de leurs *thèmes*, de l'emploi de leurs journées, « au milieu des doux fruits de la science. » Un jour, c'est Jean, le plus jeune de la famille et son seul fils, qu'il félicite de sa dernière lettre, parce qu'elle est plus longue et plus soignée que celle de ses sœurs. Non-seulement Jean traite son sujet avec goût et élégance : il sait de plus plaisanter avec son père discrètement, lui rendant bons mots pour bons mots, mais sans sortir de la retenue, et sans jamais oublier avec qui il fait assaut d'esprit.

L'enfant de prédilection de Morus, l'enfant de son cœur, c'était sa fille aînée, Marguerite, mariée à

Digitized by Google

Roper, et déjà mère de plusieurs enfants. Marguerite pouvait passer pour un savant; elle écrivait également bien en anglais et en latin, et traduisait elle-même ses propres ouvrages de l'anglais en latin, ou du latin en anglais. Elle répondit à la déclamation de Quintilien, où un pauvre accuse un riche d'avoir empoisonné ses abeilles par les fleurs vénéneuses de son jardin, et elle plaida la cause du riche. Elle traduisait Eusèbe du grec en latin. Habile commentateur, dans le sacré comme dans le profane, elle expliquait un passage de saint Cyprien qui avait mis à la torture tous les savants de son temps[1]. Son goût pour l'astronomie était très-vif; son père la plaint de passer tant de nuits froides à contempler les merveilles « du tout-puissant et éternel ouvrier ». Toute cette science ne l'empêchait pas d'être bonne femme d'intérieur, mère soigneuse, épouse dévouée.

Dans ce temps-là, la vie était bien remplie. Des occupations, qui aujourd'hui s'excluent, se conciliaient à merveille; on faisait entrer deux fois plus de choses dans le même temps, et il y avait peu d'heures oisives. La contemplation même avait un but d'activité. Une femme trouvait le temps d'être à son mari, à ses enfants, à son père, à ses frères et à ses sœurs, et d'étudier l'astronomie, de déchiffrer les Pères, de réfuter Quintilien, de traduire les

1. Au lieu de *nisi vos sinceritatis*, elle lut *nervos sinceritatis*.

Digitized by Google

auteurs grecs, d'être savante sans être précieuse, occupée des choses de l'esprit sans avoir de distractions, auteur sans cesser d'être femme. C'est que l'instruction chez les femmes n'était ni une mode, ni une rareté, ni une profession; il s'y mêlait une idée de devoir chrétien, d'obligation religieuse envers soi et envers Dieu. La religion préservait les femmes de la corruption de la science.

Aux conseils littéraires, Morus ajoutait le plus souvent des exhortations à l'humilité chrétienne. Il faisait la guerre à toutes les petites vanités, soit des gendres, soit de leurs femmes, soit de madame Alice, soit de son fils Jean. Il raillait les vêtements trop serrés, les prétentions à une taille fine, « les cheveux relevés en l'air pour se donner un grand front », ridicule qui ne date pas d'aujourd'hui; les chaussures étroites pour faire ressortir la petitesse du pied. Il disait que Dieu leur ferait injustice s'il ne les envoyait pas en enfer, car ils mettaient bien plus de soin à plaire au monde et au diable que les personnes vraiment pieuses n'en mettent à se rendre agréables à Dieu. Craignant que sa haute position dans l'État, ses places, ses honneurs, n'étourdissent ses enfants, il leur prêchait sans cesse le mépris de l'or et de l'argent, de ne pas se croire meilleurs que ceux qui en avaient moins qu'eux, ni moins bons que ceux qui en avaient plus; « d'éviter tous les gouffres et tous les abîmes de l'orgueil, mais de passer par les douces prairies de la modestie »,

Digitized by Google

enfin de regarder la vertu comme le principal bonheur.

La maison était réglée sur ce pied. La religion se mêlait à tous les travaux et à tous les plaisirs. Après le souper, pendant lequel on lisait quelque livre édifiant, et avant qu'on ne fît de la musique, ce qui était l'amusement de la veillée, il parlait aux siens de choses de piété, et leur recommandait le soin de leurs âmes. Dans la journée, chacun était occupé à quelque chose d'utile. Jamais on ne jouait, contre la coutume de l'époque. Pour les maîtres comme pour les domestiques, séparation des hommes et des femmes. On ne se mêlait qu'aux heures de repas, pour la prière, pour la lecture de piété, sous l'œil du chef de famille, les jours qu'il était à Chelsea. La maison de Morus avait pris peu à peu l'air d'un couvent.

A mesure qu'il s'élevait dans les honneurs, son esprit revenait à la religion austère de sa jeunesse. L'humilité augmentait de jour en jour, comme un correctif croissant de la fortune. Sa prospérité lui faisait peur; les faveurs l'épouvantaient comme autant de tentations et de piéges, et il n'engageait dans les affaires que ses talents, réservant sa conscience à Dieu. Soit qu'il doutât de sa santé, soit qu'il eût vu sa mort dans le regard sec et flatteur de Henri VIII, de plus en plus il s'accablait de scrupules, multipliait et exagérait ses devoirs, redoublait d'austérités, comme s'il se fût cru à la veille de combat-

Digitized by Google

tre le dernier combat. Et pourtant le ciel était encore serein, et rien n'annonçait l'orage. Mais pour le chrétien l'orage est dans le ciel le plus pur, et la disgrâce au fond de toutes les faveurs. Morus se tenait donc prêt à tout événement[1]. Il s'arrangeait pour que les habitudes ne devinssent pas des besoins, et pour que, la fortune changeant, les pertes ne fussent pas des privations. Il savait par l'histoire de son pays qu'il avait étudiée dès sa jeunesse[2], comment les rois reprennent ce qu'ils ont donné, et il gardait au sein de la richesse les mœurs de la pauvreté, afin que, dans les mauvais jours, n'y ayant d'ôté que l'appareil de sa vie, le fond en demeurât le même.

D'ailleurs, ainsi que je l'ai déjà dit, les écrits de Luther avaient réveillé sa foi distraite par les affaires, attiédie par la tolérance, et quelque peu inclinée vers le déisme de l'Utopie. Il fut secoué profondément par cette parole qui remuait toute la chrétienté, et contre laquelle les empereurs provoquaient des assemblées et les papes lançaient des bulles. Une circonstance l'engagea de sa personne dans la lutte.

On sait que Luther compta parmi ses antagonistes Henri VIII, à qui Wolsey laissait tout le temps de jouter contre les hérétiques. Luther répondit à

1. *Ego animum mihi in omnem eventum composui.* Lettre à Érasme. *Correspondance d'Érasme*, 570, A.

2. On a de lui une assez faible histoire de Richard III, en latin.

Digitized by Google

Henri VIII comme il répondait au pape, en le traitant d'ignare, d'âne couronné, de blasphémateur, de bavard. Henri VIII, après avoir, au préalable, demandé à l'Électeur qui protégeait Luther de fermer la bouche à son antagoniste, riposta par un écrit sévère, dit le docteur Lingard, mais plein de dignité. On en attribuait les meilleures parties à Wolsey et à Fisher, évêque de Rochester. Morus, non plus, n'y était pas étranger. Quoi qu'il en soit, il se crut atteint en particulier par les injures lancées au roi, et, tandis que Fisher, dans un écrit plein de doctrine, entreprenait la défense du livre de Henri, Morus, sous le nom supposé de William Ross, fit une réponse très-développée à Luther, où d'abondantes injures servent de sel grossier à une polémique qui sent plus le barreau que l'église.

Le docteur Lingard a tort, à mon sens, de réduire l'intention et le fond du livre de Morus à un parti pris de s'amuser à contrefaire le style injurieux du réformateur[1]. Ce livre est méthodique; toutes les objections y sont réfutées; la doctrine des sept sacrements dont Henri VIII s'était fait le champion, y est établie avec un grand appareil de preuves. Mais la raillerie et un persiflage très-lourd y dominent. Les pointes, les jeux de mots, les injures, y discréditent, sans les égayer, les opinions orthodoxes et les croyances ranimées du catholique. Morus se

1. *Hist. d'Angleterre* par LINGARD, *Henri VIII*.

Digitized by Google

propose « de souffler sur ces paroles qui ont pu faire illusion aux lecteurs et de dissiper ces pailles stériles que le réformateur ose donner pour du froment. ». Il montrera « que les insipides facéties du bouffon de Wittemberg » ne tombent que sur lui. Morus *se constitue le débiteur de ses lecteurs*, pour tous les points où le libelle du réformateur exige une réponse, sous peine, *s'il ne paye pas ses œufs*, de ne pas trouver mauvais que Luther dise de lui comme Horace du poëte au début ronflant : « Que nous donnera ce prometteur qui soit digne d'un tel éclat de voix [1] ? »

Voici un curieux passage de l'écrit de Morus, d'après lequel on a bien pu se méprendre sur l'intention de l'écrit tout entier. C'est un récit burlesque de la manière dont Luther est supposé s'y être pris pour répondre au livre de Henri VIII [2].

« Quand Luther eut reçu le livre du roi et qu'il l'eut goûté, ce mets salutaire parut amer à son palais corrompu. Ne pouvant le digérer et voulant en faire passer l'amertume en buvant, il convoqua son sénat de compagnons de bouteille. Là, bien qu'il eût mieux aimé que le livre restât enseveli dans d'éternelles ténèbres, après avoir affermi son esprit par de fréquentes libations, il se résigna à le produire aux yeux de l'assemblée. La lecture des

1. *Œuvres latines*, p. 61.
2. *Œuvres latines*, p. 61 *bis*.

Digitized by Google

premières pages commença à mordre toutes ces oreilles d'âne. Ils le ferment, le rouvrent; puis ils l'épluchent pour y chercher quelque chose à reprendre. Rien ne s'y montrait qui prêtât à la calomnie. Comme dans tous les cas difficiles, on alla aux opinions. Le sénat devint sombre, et déjà Luther pensait à s'aller pendre, lorsque Brixius le consola par cet adroit discours :

« Que leur importe ce qu'a écrit le roi d'Angle-
» terre, et ce qu'il faut croire de la religion, à eux
» qui n'ont d'autre but que de provoquer des sédi-
» tions et des tumultes, et d'y rendre leurs noms
» célèbres? Que veulent-ils, sinon tirer de l'argent
» des simples et prendre plaisir à lire les écrits des
» hommes plus instruits qu'ils ont poussés dans la
» querelle? En quoi peut leur nuire la vérité des
» paroles du roi et la réfutation de leur propre hé-
» résie? Que Luther réponde seulement à sa ma-
» nière accoutumée, c'est-à-dire avec force injures
» et railleries. Qu'il ne se décourage pas; surtout
» qu'il ne s'imagine pas qu'il faille combattre avec
» la raison. Des invectives, des outrages à toutes les
» pages, plus pressées que la neige, voilà les raisons
» qu'il faut donner; Luther n'en manquera pas de
» reste, lui qui en possède une source inépuisable.
» Ce sont là des armes dont il frappera sûrement
» son ennemi, et qu'on ne retournera pas contre
» lui. Qui donc pourrait lutter contre Luther, lui

Digitized by Google

» qui tiendrait tête à dix des plus bavardes et des
» plus impertinentes commères? Les amis, d'ail-
» leurs, ne lui manquent pas; qu'il prenne la
» plume, la victoire est à lui. »

« Cet avis rendit du cœur à Luther, qui déjà s'était échappé par la porte de derrière. Mais, comme il vit qu'il fallait encore plus d'injures que sa pratique habituelle ne lui en fournissait, il exhorta ses compagnons à aller chacun de leur côté, partout où ils pourraient faire provision de bouffonneries et de gros mots, et à lui rapporter tout ce qu'ils auraient ramassé en ce genre. C'est de cette farine qu'il voulait composer sa réponse. Ces ordres donnés, il congédie l'assemblée. Tous s'en vont l'un d'un côté, l'autre de l'autre, là où chacun est porté par ses goûts. Ils hantent les voitures, les bateaux, les bains, les maisons de jeu, les boutiques de barbier, les tavernes, les moulins, les maisons de prostitution. Là ils observent de tous leurs yeux, écoutent de toutes leurs oreilles, et consignent sur leurs tablettes tout ce qu'ils ont entendu dire de gros sier aux cochers, d'insolent aux domestiques, de médisant aux portiers, de bouffon aux parasites, d'immonde à la courtisane, d'infâme aux baigneurs [1], etc... Après quelques mois d'une recherche assidue, tout ce qu'ils avaient recueilli de tous

1. Aut cacator obscœne loquutus sit.

Digitized by Google

pour voir et écouter les gestes des deux promeneurs. Après une de ces promenades, où le roi s'était entretenu pendant une demi-heure avec Morus, le bras familièrement passé autour de son cou, son gendre Roper le félicitait d'une marque d'amitié que Henri VIII n'accordait pas même à Wolsey. Morus lui dit tristement : « Je trouve en effet, mon fils, que le roi est bien bon pour moi, et qu'il me témoigne plus de faveur qu'à aucun autre de ses sujets. Mais je puis bien vous le dire, à vous, il n'y a guère lieu de nous en vanter; car, si ma tête pouvait lui faire gagner un seul château en France, il n'hésiterait pas à la faire tomber. » C'était la première fois que Morus laissait voir sa pensée secrète sur cette amitié mortelle, dans laquelle il s'engageait de plus en plus par les efforts mêmes qu'il faisait pour s'y dérober. Mais il n'avait plus ni la volonté de reculer, ni le pouvoir de ne pas aller plus avant. Le chrétien ardent devenait aussi nécessaire à Henri que le diseur de bons mots. C'est d'ailleurs pour un autre office qu'on allait avoir besoin de lui.

Quelque temps après la scène de Chelsea, Morus était nommé lord chancelier d'Angleterre.

Digitized by Google

VII

Disgrâce de Wolsey. — Discours d'installation du nouveau chancelier. — Le père de Thomas Morus préside à quatre-vingt-dix ans la cour du banc du roi. — Henri demande à Thomas Morus un avis favorable au divorce. — Refus de Morus. — Son application à ses devoirs judiciaires. — Caractère de sa justice. — La *Requête des pauvres*. — Morus y répond. — Sa polémique contre Tyndall. — Il refuse un présent d'argent des évêques. — Sa démission de la charge de chancelier. — Il licencie sa maison. — Il fait son épitaphe.

Je n'ai point à raconter la disgrâce du cardinal Wolsey, ni les circonstances, assez compliquées, qui l'accompagnèrent. Il suffira de dire que l'administration qui remplaça le cardinal fut l'ouvrage d'Anne de Boleyn; ce fut proprement le ministère du divorce et du nouveau mariage. Wolsey, d'abord opposé à l'un et à l'autre, puis, par amour de sa place, par crainte du danger qu'il courait en la perdant, réconcilié faiblement avec cette double intrigue, Wolsey avait succombé pour ne l'avoir pas toujours voulue et pour n'y avoir pas réussi après s'y être entremis. On cherchait qui pouvait le remplacer dans le titre et les fonctions de chancelier, le seul poste dont le roi n'eût pas disposé dès l'abord en formant la nouvelle administration. On

Digitized by Google

ne voulait plus d'un homme d'église ; Wolsey avait dégoûté de ces ministres, sujets de deux maîtres, qui presque toujours vendaient l'un à l'autre. « Je crois bien, disait l'évêque de Bayonne, ambassadeur de France à Londres, que les prêtres ne toucheront plus aux sceaux. » Henri en était las ; outre qu'un haut dignitaire ecclésiastique eût été déplacé dans une administration nommée contre le pape, et dont le chef réel, dit malignement le même évêque, « était par-dessus tout mademoiselle Anne. »

Le roi jeta les yeux sur Thomas Morus. Celui-ci fit la faute d'accepter, en homme habitué à se laisser pousser où l'on avait besoin de lui, et à devenir ambitieux par la suggestion d'autrui. On l'avait choisi à deux fins : d'abord pour conjurer le parlement, avec qui l'on allait avoir de grands démêlés, ensuite pour attaquer sa conscience par sa reconnaissance. Il entra dans le ministère, avec une opinion arrêtée contre le divorce qui devait en être l'unique affaire, espérant peut-être que le roi serait guéri de sa fatale passion par l'impossibilité d'y convertir son royaume. Aussi bien, une première fois, Henri avait cessé un moment de voir Anne de Boleyn, et témoigné le désir de revenir à la reine.

Morus apportait aux affaires un esprit fatigué et une âme attristée. Au dehors, les guerres entre la France et l'Empire, les progrès de la réforme, les déchirements de l'Allemagne ; au dedans, cette malheureuse question du divorce, le remplissaient de

Digitized by Google

soucis et de pressentiments. Un jour qu'étant à Chelsea, il se promenait avec Roper sur les bords de la Tamise, il prit tout à coup le bras de son gendre, et, lui montrant le fleuve : « Il y a trois choses que je voudrais voir arriver, fils Roper, dussé-je à ce prix être mis dans un sac et jeté dans cette rivière. — Quelles sont donc ces choses, dit Roper, pour lesquelles vous donneriez votre vie? — Écoutez-moi, fils : en premier lieu, je voudrais qu'au lieu de la guerre qui divise en ce moment tous les princes chrétiens, nous eussions la paix universelle; en second lieu, que l'Église du Christ en ce moment déchirée par les hérésies, rentrât dans l'unité de la foi catholique; en troisième lieu, que l'affaire du mariage, qui cause tant de discussions, fût, pour la gloire de Dieu et la tranquillité de tout le monde, menée à bonne fin[1]. » Sur cette question du divorce et du mariage il s'était toujours abstenu de donner une opinion formelle, encore plus par charité chrétienne que par prudence; mais, comme il avait une conscience où chacun pouvait lire sans qu'il parlât, Roper comprit ce que signifiait ce vœu discret d'une *bonne fin*.

C'était la première fois qu'on voyait les sceaux d'Angleterre donnés à un homme qui n'était ni noble ni prélat. Il fallut justifier cette nouveauté. On en chargea le duc de Norfolk, chef nominal du nou-

1. *Life of sir Th. Morus*, by his grandson.

Digitized by Google

veau conseil, qui devait en cette qualité installer Morus. Aux éloges que fit le duc des vertus et du savoir qui compensaient dans le nouveau chancelier le désavantage de son peu de naissance, Morus répondit par d'humbles remercîments. « Il avait été forcé, comme Sa Majesté se plaisait à l'avouer, d'entrer à son service et de devenir courtisan. De toutes les dignités dont on l'avait comblé, la dernière et la plus haute était elle qu'il avait le moins désirée et qu'il acceptait avec le plus de répugnance. Mais telle était la bonté du roi, qu'il tenait compte du dévouement du moindre de ses sujets, et qu'il récompensait avec magnificence, non-seulement ceux qui en étaient dignes, mais ceux mêmes qui n'avaient pour tout mérite que le désir de l'être. » Ces paroles, semblables en apparence à celles de tous les ambitieux qui semblent se résigner à ce qu'ils ont le plus envié, étaient sincères dans la bouche de Morus. Peut-être même y avait-il, dans cette phrase où il prenait le roi en témoignage de sa résistance à sa propre fortune, une vague prière de ne pas trop lui demander pour des fonctions acceptées par obéissance.

Son langage fut admirable de convenance et de courage, lorsque, se retournant vers le siége où il allait s'asseoir, et d'où Wolsey était tombé, il dit avec une émotion qui passa dans toute l'assemblée :

Digitized by Google

« Mais, quand je regarde ce siége et que je considère quels grands personnages s'y sont assis avant moi; quand surtout je me rappelle l'homme qui l'a occupé le dernier, son étonnante sagacité, son expérience consommée, quelle fut sa haute fortune pendant quelques années, et comment il finit par une chute si triste, mourant sans honneur et sans gloire, j'ai quelque raison de regarder les dignités humaines comme chose de peu de durée, et la place de chancelier comme beaucoup moins désirable que ne le pensent ceux qui m'en voient honoré. C'est pour cela que j'y vais monter comme à un poste plein de travail et de dangers, dépourvu de tout honneur véritable et solide, et d'où il faut d'autant plus craindre de tomber que l'on tombe de plus haut. Et, en vérité, je trébucherais dès le premier pas, si je n'étais soutenu par la bonté du roi et rassuré par les marques d'estime que je reçois de vous. Sans quoi ce siége ne me sourirait pas plus qu'à Damoclès l'épée suspendue sur sa tête par un crin de cheval, lorsque, assis sur le trône de Denys, tyran de Syracuse, il s'oubliait dans la bonne chère d'un festin royal. Au reste, il est deux choses que j'aurai toujours devant les yeux : d'une part, que ce siége sera pour moi honorable et glorieux, si je remplis mes devoirs avec zèle, diligence et fidélité; d'autre part, qu'il peut arriver que la jouissance en soit courte et incertaine : or mon travail et ma bonne volonté devront m'assurer la première chose;

Digitized by Google

l'exemple de mon prédécesseur m'édifiera sur la seconde. Qu'on juge maintenant combien doivent me plaire et la dignité de chancelier et les éloges du noble duc[1]. »

Ce fut un spectacle touchant de voir, dans le palais de Westminster, les deux plus grandes chambres du royaume, celle de la justice du banc du roi, et celle des lords, présidées, l'une par le père, et l'autre par le fils. Le père de Morus était alors âgé de quatre-vingt-dix ans. Tous les jours, avant d'aller remplir sa charge, le chancelier demandait à genoux la bénédiction du vieillard, lequel eut le bonheur de mourir, son fils étant encore en charge, sans que ses derniers moments fussent troublés par la crainte de cette chute à laquelle le successeur de Wolsey se tenait prêt.

A peine Morus fut-il en possession de sa charge que le roi vint lui en demander le prix. Il s'agissait de se prononcer pour le divorce. Henri usa d'adresse. Au lieu d'exiger une adhésion immédiate, il se contenta de recommander la matière à ses méditations, comme s'il se fût agi, non d'ouvrir à la maîtresse le lit de la femme légitime, mais de mettre d'accord le *Lévitique* avec saint Paul. Morus, qui comprit où en voulait venir le roi, se jetant à ses genoux, le pria de lui continuer ses bonnes grâces d'autrefois, ajoutant que rien au monde n'avait été

1. *Life of sir Thomas Morus*, by his grandson.

Digitized by Google

si sensible à son cœur que de ne rien trouver dans cette affaire où sa conscience lui permît de satisfaire Sa Majesté. Il lui rappela le serment que lui avait fait prêter le roi, en le prenant à son service, de penser d'abord à Dieu, et, après Dieu, au roi, ce qu'il avait toujours fait et ferait toujours. Henri, déconcerté, le releva, et, cachant son dépit sous des paroles de bienveillance, il lui répondit gracieusement que, s'il ne pouvait pas, en conscience, le contenter sur cela, ses services lui seraient toujours agréables en toute autre chose; il ajouta que, tout en retenant, sur cette question, les avis de ceux de ses conseillers dont les consciences pouvaient s'accorder avec son sentiment, il lui garderait sa faveur accoutumée, et ne le troublerait plus de ce sujet.

Morus, un moment délivré, se renferma dans les devoirs judiciaires de sa charge. Il n'assistait jamais aux conseils où s'agitait la redoutable question du divorce, et ne prenait aucune part à la direction générale des affaires, abaissant cette haute position de chancelier que Wolsey avait élevée au niveau du trône, se mettant à l'ombre, dérobant derrière le magistrat affairé le catholique austère de qui l'Angleterre attendait un avis dans une question qui occupait toute l'Europe. Mais Morus était un de ces hommes qui ne peuvent pas se cacher, et dont la conscience, ayant longtemps réglé celle du public, ne peut se taire dans les circonstances graves sans être interpellée de toutes parts. Il allait être trahi

Digitized by Google

par l'estime de toute l'Angleterre, et, quoiqu'il n'eût laissé rien voir de sa pensée, l'opinion publique, habituée à y lire, ne permettait déjà plus au roi de ne pas s'inquiéter de son silence. Tel était le malheur de sa position, que ce silence même, loin de diminuer la responsabilité morale de Henri, comme le voulait Morus en bon chrétien et en fidèle sujet, nuisait plus au roi qu'une opposition déclarée, par la façon dont on l'interprétait dans le public. La faute de la position devint le crime de l'homme.

Le soin presque exclusif que Morus donnait aux affaires purement judiciaires rendit à la justice publique l'activité qu'elle avait perdue sous Wolsey, qui n'était ni un juriste ni un homme de détail. Les procédures qui s'éternisaient sous son administration, plus brillante que solide, furent reprises et menées avec vigueur par Morus. Le nouveau chancelier mit à flot toutes les affaires laissées en suspens, et donna une impulsion forte et utile à tous les corps de la judicature, lesquels s'étaient relâchés, faute d'un contrôle supérieur. Comme magistrat, nul ne porta plus loin que lui les vertus de sa profession, probité, intégrité, vigilance. Dans des temps réguliers, où la promptitude et la sûreté des jugements auraient été comptées comme un des plus grands biens dans un vaste État, l'administration de Morus eût été assez utile et assez glorieuse pour qu'on lui reconnût le droit de s'abstenir dans toute autre

Digitized by Google

affaire. Mais, dans l'état des esprits et de la civilisation d'alors, son application aux devoirs de sa place ne fut pas appréciée, et nul ne lui en tint compte, si ce n'est peut-être quelques clients qui languissaient après une décision, et qu'il retira des mains de la justice subalterne. La nation, qui l'attendait ailleurs, lui sut à peine gré d'avoir rendu des services qu'on ne lui demandait pas.

Dans le cas où la loi et le bon sens étaient d'accord, Morus montrait la seule qualité qu'on exige du magistrat, la promptitude. Dans ceux où le bon sens était offensé par la loi, il tempérait l'une par l'autre. Dans les cas imprévus, il avait une sorte d'équité ingénieuse, à la manière de Salomon, plus piquante qu'élevée, et marquée, si cela peut se dire, d'un peu de rusticité. On en citait des traits qui reportent l'esprit aux temps antiques. Un joli chien, volé à une pauvre femme, avait été vendu à lady Morus. La véritable maîtresse de l'animal, ayant su où il était, se présenta devant le chancelier, alors en pleine audience, et se plaignit de ce que lady Morus retenait son chien. Le chancelier fit aussitôt appeler sa femme. Il prit le chien dans ses mains, et, faisant placer lady Morus au haut bout de la salle, à cause de son rang, et la pauvre femme au bas bout, il leur dit à toutes les deux d'appeler le chien. L'animal, entendant la voix de sa première maîtresse, courut aussitôt à elle. « Le chien ne vous appartient pas, dit Morus à sa femme : il faut vous

Digitized by Google

en consoler. » Comme elle réclamait contre ce jugement, le chancelier acheta le chien trois fois sa valeur, ce qui mit tout le monde d'accord.

N'étant encore que sous-shérif de la cité de Londres, il avait remarqué, en assistant aux sessions de Newgate, un vieux juge qui grondait toujours les pauvres gens dont on avait coupé la bourse, disant que c'était leur faute si l'on voyait tant de voleurs aux assises. Morus envoya chercher un des plus habiles coupeurs de bourse de la prison de Newgate, et lui promit de parler pour lui s'il voulait enlever la bourse du vieux juge à l'audience du lendemain. Le voleur n'eut pas de peine à y consentir. Le lendemain, au commencement de la séance, son affaire est appelée. Il dit qu'il est sûr de prouver son innocence, si on lui permet de parler en particulier à l'un des juges. On lui demande lequel. Il désigne le vieux censeur des gens volés. A cette époque, on portait sa bourse suspendue à la ceinture. Pendant que, penché à l'oreille du juge, il l'amusait par des aveux, il lui coupe habilement sa bourse et revient à sa place avec un air de solennité. Morus, prenant alors la parole, demande aux juges de vouloir bien faire l'aumône à un pauvre diable qui se trouvait là. Lui-même donne l'exemple. Tous mettent la main à leur bourse. Le vieux juge, ne trouvant pas la sienne, s'écrie qu'on la lui a volée. — « Eh quoi! dit plaisamment Morus, est-ce que vous nous accuseriez de vous avoir volé? » — Le bonhomme commençant à se

Digitized by Google

fâcher, Morus fait appeler le filou, lui reprend la bourse, et la rendant au vieux juge : « Je puis vous conseiller, dit-il, d'être moins sévère pour les pauvres gens qui se laissent couper leur bourse, puisque vous vous laissez prendre la vôtre en pleine audience[1]. »

Outre ses devoirs judiciaires, Morus continuait en son nom la polémique religieuse qu'il avait engagée sous un nom supposé avec Luther. Divers ouvrages de doctrine l'avaient signalé depuis ce débat au ressentiment des réformés. Avant son élévation au poste de chancelier, il avait publié une piquante réponse à un ouvrage contre les moines, intitulé la *Requête des pauvres*. Dans ce livre, les pauvres se plaignaient que les charités qui leur étaient destinées fussent dévorées par des moines fainéants. Ils opposaient les besoins des vrais pauvres à la grasse oisiveté de ces pauvres de nom, et, poussant l'attaque jusqu'au saint-siége, ils prétendaient que les papes étaient condamnables, puisqu'en n'ouvrant le purgatoire qu'à ceux qui font des dons, ils en excluaient les âmes des pauvres tant affectionnées du Christ. La réponse de Morus était une sorte de contre-requête *des âmes du purgatoire*. Il y décrivait les souffrances de ces âmes, et le bien que leur faisaient les messes des moines. Il défendait avec beaucoup de preuves la croyance au purgatoire que la *Requête*

1 *Life of sir Th. Morus*, by his grandson, p. 37 et 177.

Digitized by Google

des pauvres mettait en doute. Il importait à l'avocat des moines de sauver le purgatoire, dans l'institution duquel ceux-ci jouaient le rôle d'intermédiaires entre les âmes rachetables et Dieu. Morus fut réfuté. Il riposta. La prose anglaise y gagnait, à défaut d'autre résultat. Morus la manie dans ses écrits avec fermeté, vivacité, quelquefois avec éclat, et, sous ce tissu de phrases longues, chargées d'incidentes, manquant de proportion et de grâce, on voit se former cet idiome anglais qui, sous l'influence féconde de la liberté réglée par la loi, deviendra une des plus belles langues politiques qu'aient parlées les hommes.

Cette première polémique en suscita une autre plus grave. Des réformés anglais, retirés à Anvers pour échapper à la justice sévère dont les conciles armaient les évêques, inondaient l'Angleterre de livres et de pamphlets où tout le catholicisme romain était bouleversé. Un des plus hardis, Tyndall, avait fait grand bruit par un ouvrage qui touchait avec scandale à tous les points de la foi. Morus, alors chancelier d'Angleterre, y fit une réponse qui formerait la matière de plusieurs volumes. Une moitié seulement parut pendant qu'il était chancelier; l'autre ne fut écrite et publiée qu'après sa sortie de charge. Les questions y sont traitées avec plus de doctrine, de profondeur et de sévérité, que dans la *Requête des âmes du purgatoire*, ouvrage qui sent plus la plaidoirie que la théologie.

Digitized by Google

On retrouve dans la réfutation du livre de Tyndall ce gros sel, cette ironie plus vive que délicate, et ces inévitables bons mots dont Morus farcit tous ses ouvrages; mais une certaine colère s'y fait sentir, sourde et cachée; et, pour parler comme Érasme, la superstition s'y montre déjà plus que la foi. C'en est fait, Morus n'est plus libre. Il commençait à se passionner plus contre les hommes que pour la cause, signe trop certain que cette belle et noble intelligence allait glisser de la foi dans le fanatisme. Morus était arrivé à cette limite suprême du raisonnement, où l'idée de contraindre ses adversaires par la force se mêle à l'idée de les convertir par la raison, et où il semble que la main qui tient la plume soit impatiente de prendre la hache. Il était chancelier d'Angleterre et l'homme le plus puissant du royaume après le roi : allait-il être tenté de déployer la force? Allait-il se souiller par des meurtres? L'humilité de jour en jour croissante du chrétien n'allait-elle être pour Morus, comme pour tant d'orthodoxes impitoyables, qu'un leurre de la conscience qui cache à l'homme l'orgueil de son esprit? La postérité devait-elle dire de Morus, assassiné juridiquement par Henri VIII, que, comme il avait tiré l'épée, il devait périr par l'épée? Nous en jugerons tout à l'heure. Ne devançons pas les événements.

C'est dans les courts instants de relâche que lui laissait sa place de chancelier, accrue à dessein de

Digitized by Google

mille devoirs inconnus à ses prédécesseurs ; c'est la nuit, dans le temps pris sur son sommeil, que Morus écrivait ses réponses à Tyndall. Elles étaient fort lues et fort goûtées. Morus voulait-il, en se renfermant dans les choses de pur dogme, se faire libérer de toute compétence en une matière mêlée de politique, comme était le divorce du roi, et, par ses immenses travaux de magistrat et d'antagoniste des protestants, faire croire à l'Angleterre qu'il ne pouvait guère avoir un avis dans une affaire qu'il n'avait pas le temps d'étudier? Quoi qu'il en soit, l'impression générale qui resta de ses écrits, fut que l'homme qui savait si bien lire au fond des choses sacrées, était le seul capable de résoudre les contradictions des textes, dans la question du divorce. Plus Morus faisait d'efforts pour échapper à la compétence que lui déférait l'Angleterre, plus l'Angleterre lui trouvait de droits à se l'attribuer. Placé entre deux tyrans impitoyables, le roi et l'opinion, l'un qui voulait sa honte, et l'autre qui lui imposait une désobéissance glorieuse, Morus ne dut-il pas penser pour la première fois au martyre comme au moyen de s'en délivrer?

Sa place de chancelier, la plus lucrative de tout le royaume, entre les mains d'un homme qui en eût accepté tous les petits profits détournés et illicites, tels que présents et épices de clients; cette place, avait été volontairement réduite par Morus au traitement qu'il recevait du roi. Elle l'avait laissé pauvre

Digitized by Google

comme auparavant. Les évêques d'Angleterre, pour la plupart ardents catholiques, et dont quelques-uns même avaient usé contre les hérétiques des lois portées par les conciles, se cotisèrent pour offrir à Morus une somme de huit mille livres[1]. C'était, disaient les prélats, une faible récompense des services qu'il rendait à l'Église et des longues veilles qu'il dépensait à ses ouvrages. Morus reçut la députation des évêques avec de grands témoignages de reconnaissance; mais il refusa l'argent. Les évêques voulurent offrir quelque présent à lady Morus et aux enfants. « N'en faites rien, milords, s'écria le chancelier; j'aimerais mieux voir jeter tout cet argent dans la Tamise, que moi ou quelqu'un des miens nous en prissions un sou. Votre offre me fait le plus grand honneur, milords; mais j'estime si fort mon plaisir et si peu mon intérêt, que, pour beaucoup plus d'argent que vous ne m'en offrez, je ne voudrais pas avoir perdu le repos de tant de nuits passées dans ces travaux. Et pourtant, ajouta-t-il avec tristesse, je voudrais voir tous mes ouvrages brûlés et tout ce travail jeté au vent, si je pouvais obtenir à ce prix que toutes les hérésies eussent disparu. »

Henri VIII, autrefois le frère d'armes de Morus dans la défense de la papauté, ne pouvait guère lui savoir gré de son zèle catholique depuis qu'il s'était

1. *Life of sir Th. Morus*, by his grandson, p. 174.

Digitized by Google

tourné lui-même contre le pape. Les choses n'en étaient pas au point où elles vinrent plus tard, quand on vit saint Thomas de Cantorbéry accusé de lèse-majesté, et ses os enlevés de leur châsse et brûlés en place publique. Mais c'était déjà hautement déplaire au roi, que de soutenir l'orthodoxie catholique dans un moment où le chef de cette orthodoxie était brouillé avec lui. La place n'allait plus être tenable pour Morus.

Henri, ne pouvant le faire parler, voulut du moins l'amener à une épreuve où son silence ne pût être qu'un acte de rébellion ou un acte de lâcheté. Il convoqua le parlement pour lui demander le subside de noces. Avant d'obtenir l'argent, il importait d'abord de détruire l'effet d'un bref du pape, publié récemment en Flandre, par lequel il était défendu à tous les archevêques, évêques, cours ou tribunaux, de rendre aucun jugement dans l'affaire du divorce. Il fallait répondre à ce bref par la lecture des consentements extorqués aux universités de Cambridge et d'Oxford sur la légalité du divorce, et vanter en plein parlement le zèle d'hommes pour la plupart intimidés ou corrompus. C'était là l'épreuve où l'on attendait Morus. Forcé, comme président de la chambre des lords, d'aller aux Communes, avec un cortége de nobles ou d'évêques, lire ces adhésions arrachées ou vendues, et en faire l'éloge comme d'opinions libres, il s'acquitta de sa charge froidement, avec gravité, mais sans rien laisser pénétrer de sa

Digitized by Google

pensée. Ce n'était ni de la révolte ni de la soumission, et Morus avait tiré sa conscience du piége que lui tendait Henri. Toutefois, ce rôle était trop équivoque pour un homme de tant de droiture, et cette épreuve trop menaçante pour que Morus la regardât comme la dernière. Il songea donc à se démettre de sa place.

Il s'en ouvrit au duc de Norfolk, qui était de ses amis jusqu'à ce qu'il fût de ses juges, et il le pria de communiquer sa résolution au roi, alléguant quelques infirmités qui le rendaient incapable des fatigues de son office. Le duc pensait qu'il y avait plus de péril pour lui à sortir qu'à rester ; il essaya de le faire changer d'avis. Il lui parlait en ami, car il n'y allait pas encore de sa sûreté à se tourner contre lui, et il voulait sincèrement le voir rentrer dans les bonnes grâces du roi. Morus fut inflexible. Toutefois, pour éviter jusqu'au bout toute apparence d'opposition, il pria le duc d'obtenir du roi la permission de remettre les sceaux entre les mains royales, voulant ainsi se montrer obéissant et fidèle jusque dans un acte que la cour allait qualifier de désertion.

Henri reçut les sceaux avec grâce, et congédia Morus en le comblant d'éloges et de remercîments pour tous ses bons services.

Morus crut avoir obtenu du roi une sorte de pardon pour l'acte le plus honnête et le plus ferme de sa vie. Il s'en trouva si soulagé et si libre d'esprit,

Digitized by Google

qu'il reprit tout à coup sa gaieté et cette humeur particulière qui tirait des sujets de plaisanterie des choses les plus sérieuses. On le vit dans la manière dont il annonça sa démission à lady Morus. C'était un samedi que l'ex-chancelier avait été reçu par le roi. Le lendemain, qui était un jour de fête, peu de personnes sachant encore ce qui s'était passé, il alla entendre la messe dans l'église de Chelsea avec sa femme, ses gendres et ses enfants. C'était l'usage, la messe finie, qu'un des gentilshommes du chancelier allât trouver lady Morus à son prie-Dieu et l'avertît du départ du chancelier. Cette fois, ce fut Morus lui-même qui vint en personne au prie-Dieu de sa femme et qui lui dit, en faisant une profonde révérence, le bonnet à la main : « S'il plait à votre seigneurie, milady, de vous en venir, milord chancelier n'est plus ici. » Celle-ci ne comprit rien à ces paroles, et crut que son mari plaisantait; mais Morus prenant un ton triste, lui dit qu'il n'était que trop vrai qu'il venait de quitter sa charge, et que le roi avait bien voulu accepter sa démission. Lady Morus se tut d'abord; puis le caractère l'emportant : « Chansons, chansons, que tout cela! s'écria-t-elle. Et que comptez-vous donc faire, monsieur Morus? Voulez-vous donc rester au coin de votre feu à tracer des figures dans la cendre? Croyez-moi, il vaut mieux gouverner qu'être gouverné. »

Il y eut une conversation sur ce ton aigre jusqu'à la maison de Chelsea, que Morus croyait posséder

Digitized by Google

pour la première fois. Lady Morus était une femme mondaine, pour qui descendre du rang de femme du chancelier d'Angleterre au rôle de mère de famille, dans la maison d'un homme disgracié, était un coup mortel. Elle blâmait donc avec amertume la conduite de son mari, qui n'avait jamais songé, disait-elle, étant chancelier, à pourvoir ses enfants, et qui quittait sa charge sans se soucier de leur avenir, préférant son loisir à sa famille. Morus, pour rompre ce sujet, se mit à critiquer sa toilette et à railler la pauvre femme du peu de soin qu'elle prenait de sa personne. Il n'en fallut pas plus pour arrêter court lady Morus. Oubliant la démission pour ne penser qu'à ce nouveau grief, elle se tourna vers ses filles, et, leur renvoyant le reproche, se plaignit qu'elles n'eussent pas remarqué ce qui manquait à sa toilette. Les filles répondirent qu'elles n'y voyaient rien à reprendre. « Eh quoi! dit Morus en riant, ne voyez-vous pas que le nez de votre mère est un peu de travers? » Lady Morus ne tint pas à ces derniers mots, et quittant brusquement son mari et ses filles, elle rentra seule à la maison[1].

Bientôt il rassembla ses principaux serviteurs, dont quelques-uns étaient de bonne famille et gens de mérite; il leur dit qu'il ne pouvait plus les garder, quelque désir qu'il en eût, mais qu'il ferait tous ses efforts pour les placer à leur contentement.

1. *Life of sir Th. Morus*, by his grandson, p. 186.

Digitized by Google

Ceux-ci, les yeux en larmes, répondirent qu'ils aimaient mieux le servir gratuitement que d'autres aux plus belles conditions. Morus les consola, et après quelques jours, il les plaça tous honorablement, les uns chez des évêques, les autres chez des lords. Il donna sa barque avec les huit rameurs à milord Audley, qui lui succéda aux sceaux. Il fit présent de son fou Patenson au lord-maire de Londres, à condition qu'il serait le fou de la Maison de ville et non de l'homme, et que chaque année il appartiendrait au nouveau lord-maire : disposition singulière, qui prouve que les fous étaient des objets de luxe plutôt que d'amusement, puisqu'ils pouvaient ainsi appartenir successivement à plusieurs maîtres.

Sa maison licenciée, il s'occupa de faire descendre le train de sa vie au niveau de ses ressources. Il appela devant lui tous ses enfants, et leur demanda s'ils pensaient qu'avec le peu qui lui restait de bien il pût continuer de les garder avec lui, comme c'était son plus cher désir. Les voyant tous silencieux et aucun ne donnant son avis : « C'est donc moi, leur dit-il, qui vous ouvrirai mon cœur là-dessus. J'ai passé tour à tour par le régime d'Oxford, par celui de l'école de la chancellerie, puis par Lincoln's Inn, puis par la cour du roi depuis la condition la plus humble jusqu'aux plus hautes dignités de l'État. De tout cela, il ne m'est resté guère plus de cent livres sterling de revenu annuel. Si donc nous vou-

Digitized by Google

lons rester ensemble, il faut que chacun y mette un peu du sien. Mais voici mon conseil : ne nous laissons pas tomber tout d'abord au régime d'Oxford, ni à celui de la chancellerie. Commençons par la diète de Lincoln's Inn, dont s'accommodent très-bien des personnes de grand mérite, distingués, et d'un âge avancé. Si nos ressources n'y suffisent pas, l'année suivante, nous nous rabattrons jusqu'au régime d'Oxford, dont se trouvent à merveille certains pères et docteurs très-âgés et très-doctes qui y passent leur vie dans de continuels entretiens. Si cela même est encore trop pour nos bourses, eh bien ! nous irons, la besace au dos, tendant la main ensemble, avec l'espoir que quelque âme charitable nous fera l'aumône, et nous chanterons devant la porte de chacun un *salve regina !* De cette sorte, nous ne nous séparerons point et nous nous consolerons mutuellement. »

La première chose que fit Thomas Morus, rentré dans la vie privée, fut de se préparer un tombeau. Il y fit transporter les cendres de sa première femme, et attacher à la muraille, au-dessus, une feuille de marbre noir sur laquelle on grava cette singulière épitaphe, composée par lui, en manière de brève histoire de sa vie :

« Thomas Morus, de la ville de Londres, né d'une famille qui n'était pas noble, mais honorable, quelque peu versé dans les lettres, ayant plaidé pendant une partie de sa jeunesse, et rendu la

Digitized by Google

justice dans sa ville en qualité de shériff, fut appelé à la cour par l'invincible roi Henri VIII, — le seul de tous les rois qui ait eu la gloire, jusqu'alors inouïe, d'être appelé à juste titre le défenseur de la foi, rôle qu'il remplit doublement avec l'épée et la plume; — admis dans son conseil, créé chevalier, trésorier et bientôt après chancelier de Lancastre, enfin, par une étonnante faveur de ce prince, chancelier d'Angleterre. Dans l'intervalle, il fut choisi par le sénat du royaume (la chambre des Communes), pour être orateur du peuple (assez hardie explication du titre de *Speaker*), ambassadeur du roi en différents pays, et, en dernier lieu, adjoint en qualité de collègue, dans l'ambassade de Cambrai, au chef de la légation Cuthbert Tunstall, alors évêque de Londres et bientôt après de Durham; le monde n'a pas aujourd'hui un homme plus savant, plus sage, ni meilleur[1]. — Il (Morus) vit avec joie un résultat auquel il contribua, comme ambassadeur, les traités refaits entre les plus puissants monarques du monde, et la paix, si longtemps désirée, rendue à l'univers. Puissent les dieux l'affermir et la rendre éternelle!

« Quam superi pacem firment, faxintque perennem!

» Durant cette carrière d'emplois et d'honneurs,

1. Tunstall, quoique ayant reçu plusieurs faveurs de Henri VIII, eut le courage de protester contre la prétention du roi au titre de chef spirituel de l'Église catholique d'Angleterre. — LINGARD, *Hist. d'Angleterre, Henri VIII.*

Digitized by Google

où il se conduisit de telle sorte que son excellent roi voulut bien ne pas être mécontent de ses services, et qu'il ne fut ni odieux à la noblesse, ni désagréable au peuple, mais seulement fâcheux aux voleurs, aux homicides et aux hérétiques, son père, Jean Morus, chevalier, l'un des juges du banc du roi, homme civil, agréable, inoffensif, doux, miséricordieux, juste et intègre, alors accablé d'années, mais d'un corps merveilleusement alerte pour son âge, voyant qu'il avait eu assez de jours pour être témoin de l'élévation de son fils au poste de chancelier, et pensant qu'il était resté assez longtemps sur cette terre, s'envola plein de joie dans le ciel. Le vieillard mort, son fils, qui, comparé à lui encore vivant, était qualifié de jeune homme, et croyait l'être à ses propres yeux, cherchant ce père qu'il avait perdu, et regardant ses quatre enfants et ses onze petits-enfants, commença à se trouver vieux. Cette disposition fut augmentée par une souffrance de poitrine qui suivit cette perte et qui fut comme un signe des approches de la vieillesse. C'est pourquoi, rassasié de toutes les choses mortelles, il demanda une faveur qu'il avait toujours souhaitée depuis son enfance, celle d'avoir sur la fin de sa vie quelques années libres, pendant lesquelles, s'arrachant insensiblement aux affaires de la vie présente, il pût méditer sur l'éternité de la vie future. Il l'obtint enfin de l'incomparable bonté du plus bienveillant des princes, aux mains duquel il résigna tous ses hon-

Digitized by Google

neurs. Il s'est fait élever ce tombeau près des cendres de sa première femme, afin de se souvenir de la mort qui fait tous les jours quelques pas vers lui. Et maintenant, pour que ce tombeau n'ait pas été préparé en vain, pour que celui qui doit y reposer ne s'effraye pas de la mort prête à fondre sur lui, mais bien plutôt qu'il la reçoive avec plaisir de la volonté de Jésus-Christ, et qu'il trouve moins une mort que la porte d'une vie plus heureuse, excellent lecteur, dites une pieuse prière pour lui vivant et pour lui mort[1]. »

Il ne faudrait pas conclure du rapprochement de deux dates, celle de sa sortie de charge et celle de son épitaphe, qu'il se considérât dès lors comme un homme mort. Il y aurait de l'exagération à le dire. L'historien et le biographe doivent savoir se priver de l'effet fastueux d'un synchronisme pour rester fidèles à la vérité. Beaucoup de chrétiens, à cette époque, faisaient construire leur tombeau de leur vivant; ils n'attendaient pas l'approche des catastrophes pour s'occuper de leur mort, dans un temps où la mort effrayait peu, n'étant que « la porte d'une vie plus heureuse. » Mais si ces apprêts funéraires ne prouvent pas que Morus se crût menacé, dès ce temps-là, de mourir de mort violente, on ne le voit pas sans un serrement de cœur y préparer à son

1. Il envoya cette épitaphe à Érasme, en lui annonçant sa démission. — *Correspondance d'Érasme*, 1441-1442.

Digitized by Google

insu sa pensée, et, des deux dates fatales, la première, 14 juin 1532, être si près de celle de sa mort, 5 juillet 1535!

VIII

La réhabilitation. — Mes premiers doutes sur la vérité du reproche fait à Thomas Morus d'avoir fait couler le sang des protestants. — Jugements de Burnet, de Hume, de Voltaire, de Mackintosh. — Témoignage d'Érasme. — Sévérité des opinions catholiques de Morus. — L'opinion générale et la légalité l'autorisent à frapper les protestants. — Il résiste à sa propre logique et à la provocation universelle. — Sa déclaration. — Histoire de Frith. — Polémique avec le *Pacificateur*. — Les combats intérieurs de Morus. — En quoi son inconséquence est plus glorieuse que la logique de certains hommes.

On vient de lire, dans l'épitaphe de Morus, cette phrase expressive : « Il fut *fâcheux* aux voleurs, aux homicides et aux *hérétiques*. » Dans quel sens faut-il entendre le mot *fâcheux?* Est-ce la froide confession d'un catholique austère qui croit n'avoir été qu'un *fâcheux* pour les gens qu'il a fait mourir? ou bien n'est-ce que l'expression exacte et littérale de la conduite de Morus envers les protestants? Aurons-nous à accuser le magistrat d'avoir été plus rigoureux que les lois, ou bien à louer l'homme de leur avoir refusé toute la rigueur qu'elles exigeaient du magistrat? J'ai hâte de dire que ce second rôle fut celui de Morus, et que des faits qui vont suivre

Digitized by Google

résultera sa complète réhabilitation. Qu'on me pardonne la confiance avec laquelle je l'annonce d'avance. Je suis moins pressé de me faire honneur des preuves que j'en ai trouvées, que d'en faire profiter la vérité; je suis bien moins heureux de pouvoir mettre à néant une opinion accréditée, que de laver la noble vie de Morus du crime d'avoir versé le sang.

Morus est un de ces hommes plus solides que brillants, dont le trait distinctif est l'unité du caractère. Ils sont faciles à comprendre et à expliquer, parce qu'ils ne varient point. Soit que leur caractère contienne leur esprit, soit que cet esprit échappe à la mobilité par le manque d'étendue, ils ne sont pas sujets à ces contradictions où tombent certains hommes supérieurs, chez qui l'esprit domine le caractère. Ces derniers, vivant plus au dehors qu'en eux-mêmes, plus mobiles que le vent qui souffle, ne peuvent pas se passer de la faveur de l'opinion; si elle change, ils la suivent, sans souci de se contredire, moins pour les profits du changement que par l'impossibilité d'être seuls et de ne penser que pour eux-mêmes. Tel n'est point Morus. Sauf dans les dix années données aux lettres et aux soins de la fortune, pendant lesquelles cet esprit si accoutumé à vivre avec lui-même est un moment mêlé à tout le monde, et plie sous ce vent de réforme et de doute qui soufflait sur toute l'Europe, Morus représente le catholique immuable, restant debout au

Digitized by Google

milieu de la chute universelle, comme Caton sur les ruines de la vieille république. Plus il avance dans la vie, plus il se retire en soi, plus il soustrait ses actions et ses pensées aux influences extérieures, plus il se renferme dans sa foi, plus il est un.

Outre l'ardeur catholique, un autre trait distingue Morus et rend aimable l'austère apologiste de l'Église de Rome : c'est la bonté, aussi constante que la foi, et qui devait empêcher la foi de devenir cruelle; une bonté encore plus de réflexion que d'abandon, une sorte d'équité bienveillante, appliquée à toutes les choses de la vie. Dans l'histoire de Morus, l'homme débonnaire et le catholique fervent marchent du même pas; l'homme débonnaire, pour tempérer le catholique fervent, celui-ci pour préserver celui-là des faiblesses et des chutes [1].

C'est sous ce double aspect que Morus m'était apparu tout d'abord, dès mes premières recherches.

1. Bonté, rondeur, douceur avec quelque chose d'enjoué, c'est ce qu'expriment tous les portraits de ce temps, celui surtout qui se voit au musée d'Anvers, et qui est d'Holbein. Morus avait alors quarante ans. Le musée de Bâle possède, de la main du même artiste, un grand dessin, où Morus est représenté, au milieu de sa famille, en costume de chancelier d'Angleterre. Les mêmes traits aimables s'y retrouvent, mêlés de quelques rides et légèrement assombris par dix années de plus, par les soucis du pouvoir, et peut-être par les pressentiments. Autour de lui le peintre a groupé son père, sa femme, ses fils et son gendre. Seule, sa fille chérie, Catherine Roper, est tournée vers lui, et le regarde comme celle qui doit être sa vraie compagne dans ses épreuves. Dans toute cette famille aux traits un peu bourgeois, seule elle a un grand air, et je ne sais quoi d'aristocratique, qui rappelle la beauté anglaise.

Digitized by Google

C'est encore le catholique inflexible et l'homme bon que je retrouve après toutes mes lectures achevées, maintenant que, recueillies çà et là, ces notes s'animent, prennent un corps, un visage et une âme que j'aime comme s'ils étaient d'un ami. Plein de mon idée, j'éprouvai au début une de ces angoisses que connaissent, pour avoir passé par là, ceux qui poursuivent dans des recherches historiques la découverte d'une vérité, d'une convenance cachée entre les actions d'un personnage et son caractère, d'une de ces harmonies éternelles de la nature humaine qui se dérobent souvent à une première vue sous les ténèbres des témoignages contradictoires. Où trouver la part de l'homme bon dans ces supplices reprochés à Morus par Burnet, par Voltaire, par Hume, par le grave Mackintosh, si judicieux et si calme, qui explique le reproché, mais qui l'admet?

J'avais beau tenir compte du préjugé philosophique dans Voltaire et Hume, d'un peu d'incurie et de facilité à s'en rapporter à l'opinion commune dans Mackintosh, de la partialité protestante dans Burnet; l'excès de sévérité de leurs jugements infirmait-il nécessairement le fait qui y donnait lieu? Sans être « plus zélé pour l'Église romaine et plus persécuteur qu'aucun inquisiteur du saint office », comme le peint l'historien Hume; ni « un barbare digne du dernier supplice pour les cruautés qu'il avait commises étant chancelier, et non pas pour avoir nié la suprématie de Henri VIII », comme le

Digitized by Google

représente Voltaire; ni « superstitieusement dévoué aux passions et aux intérêts des gens d'Église, jusqu'à faire torturer et battre de verges, dans sa propre maison, les hérétiques, avant de les envoyer au bûcher », comme l'en accuse à regret Burnet, copié par tous les historiens postérieurs, Morus ne pouvait-il pas avoir succombé à la tentation de frapper?

Dans l'humble vie de l'écrivain, ce sont là des peines d'esprit qui l'attristent, qui le poursuivent jusqu'au milieu des siens, comme s'il s'agissait de quelque proche parent souillé d'une grande faute, et qu'il y eût une solidarité morale entre le biographe et son héros. Je portai plusieurs jours le poids de cette incertitude, ne pouvant pas me résoudre à adhérer, même sous la caution d'historiens illustres, à l'opinion qui faisait de mon image aimée un de ces hommes violents et vulgaires dont les révolutions abondent, du chancelier Morus le sanglant contradicteur de l'utopiste Morus. Enfin, las d'un doute qui devenait presque une souffrance, je commençai à incliner vers une sorte de transaction. Le fait n'est que trop vrai, me disais-je; il ne me reste plus qu'à le décharger de toutes les interprétations passionnées des historiens, et à réhabiliter Morus, non de sa faute, mais des aggravations de leur point de vue personnel et de la morale particulière au nom de laquelle ils l'ont accusé. Déjà je ne feuilletais plus les vieux livres que d'une main

Digitized by Google

découragée, lorsque je tombai sur ce passage de la correspondance d'Érasme :

« Ce fut pourtant une assez grande preuve d'une clémence singulière que, sous sa chancellerie, personne ne perdit la vie pour les nouvelles croyances, quoiqu'il y eût, dans les deux Germanies et en France, de nombreux exemples de gens punis pour ce fait du dernier supplice [1]. »

Cette affirmation, si positive, me rendit toute mon ardeur. J'avais à opposer à Burnet, prélat protestant, écrivain sage, mais intéressé à charger les portraits des persécuteurs de l'Église naissante d'Angleterre, le témoignage d'Érasme, mi-catholique, mi-protestant, peut-être d'une parole moins sûre que celle de Morus, mais d'un caractère qui le portait plutôt à atténuer qu'à mentir, et à expliquer qu'à nier. Au lieu de nier les rigueurs de son illustre ami, Érasme ne pouvait-il pas trouver, dans l'entraînement de l'époque, de quoi les pallier? Il était tout près de l'événement; il avait un commerce suivi de lettres avec Morus et ses amis. Il savait, il devait savoir tout : quel intérêt avait-il à nier un fait de notoriété universelle, lui surtout qui ne nie rien et qui n'affirme pas grand'chose? Burnet, à plus d'un siècle de là, allègue le fait contraire. Où

1. *Lettres*, 1811, A. B.

Digitized by Google

a-t-il pris ses preuves? Il n'en cite aucune. Certes, si ce n'était pas assez des graves paroles d'Érasme pour m'inscrire en faux contre l'opinion commune, c'était assez pour la suspecter. Je recommençai donc mes recherches, je me plongeai de nouveau dans l'in-folio de théologie qu'a laissé Morus, que Burnet n'a lu qu'avec distraction, et j'y trouvai sur le fait en litige des déclarations qui ne permettaient plus le doute.

Si l'historien avait le droit de conclure des opinions aux actions, de ce qu'un homme approuve à ce qu'il a dû faire, certes Morus aurait pu commettre tous les meurtres juridiques que lui impute Burnet, et bien d'autres encore. Mais entre la parole et le fait, entre le jugement intérieur de l'homme et l'arrêt exécutoire du magistrat, il y a une distance que l'historien doit voir et apprécier; car ce peut être la distance d'une erreur d'esprit à un crime, d'un abus de logique à un abus de pouvoir, d'une faiblesse à une cruauté. Dans cet intervalle, qui se dérobe aux mesures ordinaires, il y a la place d'une des plus belles gloires et des plus rares qu'il ait été donné à l'homme d'acquérir, celle d'un logicien qui recule devant sa logique, le jour où elle lui commande de verser le sang.

Les opinions de Thomas Morus touchant l'Église catholique devaient l'amener à haïr les dissidents, et cette haine à faire tomber leurs têtes. On va voir, par sa profession de foi, quel effort dut faire l'homme

Digitized by Google

bon pour triompher du catholique dogmatique, et quelle douloureuse et noble lutte s'engagea en lui, au moment suprême, entre la nature et la loi.

Morus est le catholique de la tradition, des conciles, le catholique selon le cœur de saint Thomas, qu'il appelle « la fleur de la théologie[1]. » Pour lui, l'Église représentée par les papes et les conciles est infaillible; elle ne peut se tromper, ni se méprendre sur le sens des Écritures; elle ne peut perdre la vérité ni faillir dans la connaissance des lois de Dieu; elle est éternelle, elle durera toujours. Tout ce qui émane de ses organes légitimes, le pape et les conciles, vient directement de Dieu. Morus ne fait aucune concession aux catholiques avec amendements, tel qu'était Érasme. Il n'abandonne aucun point de la croyance; il sait qu'on rompt la chaîne, si l'on en détache un seul anneau. Il défend tout, baptême, communion, vœux, confession, adoration des saints, culte de la Vierge, tous les sacrements, tout, jusqu'à l'eau bénite, jusqu'à certaines cérémonies, sur lesquelles beaucoup de prêtres d'alors croyaient de bon sens et de bonne politique de transiger avec les dissidents. Il défend le purgatoire; il explique la transsubstantiation dans le sens rigoureux et traditionnel : « C'est le corps et le sang de Jésus-Christ que nous mangeons et buvons dans l'Eucharistie. » Selon lui, la confession est indispen-

1. *English Works*, 679. G.

Digitized by Google

sable pour le salut; elle est d'institution divine[1]; Dieu est spécialement présent dans la confession.

La foi, une foi ardente, absolue, étendue à tout, surveillant la raison, la traitant en ennemie, anathématisant la curiosité comme une tentation du diable, disant : « Prenez garde au mot *comment?* ne demandez pas le *comment* dans les œuvres de Dieu »[2]; voilà le catholicisme de Morus. Pensez ce que doit être pour lui un protestant. On tremble que la puissance de vie et de mort ne tombe aux mains d'un chrétien si jaloux de sa foi! Ajoutez à cette ardeur de croyance une conscience intacte, rien de mondain, rien d'intéressé, rien d'équivoque dans le cœur; la pureté qui fait accomplir froidement à l'ange des œuvres de colère et de destruction; un juge intérieur qui absout d'avance et qui rend toute responsabilité facile et sainte, même celle de tuer son semblable! On frémit à l'idée qu'une sorte d'ivresse de conscience et de vertu ne s'empare du chancelier de l'Angleterre, l'homme le plus puissant après le roi!

En théorie, nul n'était allé plus loin que Morus. Selon lui, l'hérésie est le plus grand des crimes[3]. L'hérésie, au double point de vue des lois spirituelles et des lois temporelles, est justement assimilée au crime de haute trahison. Dans l'un comme dans

1. *English Works*, 250. A.
2. *Ibid.*, 1052. G.
3. *Ibid.*, 866. D.

Digitized by Google

l'autre crime, comme en matière de meurtres et de félonie, l'audition des témoins est légale[1]. Ainsi on peut être dénoncé pour crime d'hérésie, et les délits latents d'opinion sont soumis à la même procédure que les crimes matériels! Les hérétiques sont pires que les Turcs, les Juifs et les Sarrasins[2]. Le brûlement des hérétiques est légal, nécessaire, juste[3]. Le clergé n'a pas tort de livrer les hérétiques au bras séculier, lors même que mort s'ensuit. Les princes sont tenus de châtier les hérétiques, et de même qu'ils ne doivent pas souffrir que leurs peuples soient envahis par les infidèles, de même ils doivent empêcher que ces peuples soient séduits et corrompus par les hérétiques. « Car il y aura, en peu de temps, un double danger : d'abord, que les âmes ne soient enlevées à Dieu; ensuite, que les corps ne soient perdus et les biens détruits par la sédition, l'insurrection, les guerres ouvertes, dans le cœur même de leur royaume[4]. »

Dans cet épouvantable corps de doctrine sur les hérétiques, il faut discerner deux préoccupations, celle du catholique inquiété dans sa foi et celle de l'officier du pouvoir temporel. Or on faisait alors dans toute l'Europe une confusion, que font et feront toujours toutes les sociétés attaquées par des

1. *English Works*, ch. XII de l'Apologie, p. 910. D.
2. *Ibid.*, 382. G. H.
3. *A Dialogue concerning heresyes*, 274. H.
4. *Ibid.*, 279. D.

Digitized by Google

opinions nouvelles, entre la liberté de conscience et la révolte matérielle. Cette confusion n'était que trop justifiée par les troubles et les malheurs de l'Allemagne, par la jacquerie des paysans de la Souabe, par les excès des briseurs d'images, et par tant de séditions civiles, suites ordinaires des querelles religieuses. Morus ne séparait pas l'idée d'hérétique de l'idée de rebelle; tant d'exemples avaient appris que là où la liberté de conscience était tolérée, on l'avait vue dégénérer bientôt en révolte!

Soit que les hommes ne vaillent jamais la cause qu'ils défendent, soit que les plus nobles idées, condamnées à se faire aider par les passions violentes, se discréditent par cette complicité, il est certain que tous les hommes raisonnables du XVIe siècle jugeaient les réformés comme Morus. Érasme exprime la pensée de tous quand il disait que, sous des noms religieux, c'était la querelle de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent. Comme tout le monde, il approuvait Morus d'avoir fait emprisonner quelques dogmatistes séditieux. « Si on n'eût pas pris ces mesures depuis longtemps, disait-il, les faux évangélistes se seraient rués sur les coffres et les trésors des riches, et quiconque aurait possédé quelque chose eût été papiste[1]. » Les révolutions sont suspectes aux esprits les moins pré-

1. *Correspondance*, p. 1811. B. C.

Digitized by Google

venus, parce que les convoitises y paraissent au premier rang, et que les idées ne viennent qu'à la suite de ces ardents auxiliaires. Au XVIe siècle, on n'aperçut pas dans la bataille la profondeur des rangs, mais seulement la première ligne, qui était composée d'aventuriers, d'intrigants et de brouillons, et les adversaires de la réforme ne s'imaginèrent pas que la liberté de conscience venait derrière la liberté du pillage.

Outre cette première confusion, Morus en faisait une autre encore avec toute son époque, entre le mal fait aux corps et le mal fait aux âmes. Il donnait à ces paroles de l'Écriture : *Dieu a confié à chacun le soin de son prochain*, un sens spirituel, entendant ce soin non du corps, mais de l'âme. Dès lors, les dommages faits à l'âme étaient assimilés à ceux faits au corps, le mal de la contagion religieuse au mal d'une invasion étrangère à main armée, le crime du prosélytisme au crime de l'occupation, le droit d'attaquer l'hérétique envahissant la conscience au droit d'attaquer l'ennemi envahissant le territoire[1]. Morus, chancelier, punissait dans un juge le simple soupçon d'hérésie comme un manquement à son devoir, et, sur de simples informations secrètes, qu'il regardait comme des preuves suffisantes en cette matière, il lui ôtait sa charge[2]. Il voulait

1. *English Works*, 277. BB. C.
2. *Apologie*, 909. D.

Digitized by Google

bien qu'on avertît les hérétiques, qu'on les réprimandât, mais non qu'on disputât avec eux[1]. Comparant l'hérésie à un chancre qui gagne la main qui le touche, il disait qu'aucun homme ne devait avoir le fatal courage de parler souvent à un hérétique, ni de se rencontrer souvent avec lui, « de peur que comme la peste s'empare de la main du médecin qui veut la guérir, les hommes d'une foi faible ne fussent empoisonnés par l'hérésie à laquelle ils auraient touché[2]. »

Telle était, sur l'hérésie et sur les hérétiques, l'opinion de tous les chrétiens attachés à l'Église romaine, de tous les catholiques spéculatifs, comme de tous ceux qui avaient de grands emplois dans les gouvernements, et, sauf quelques différences, de tous les hommes graves qui, comme Érasme et ses nombreux partisans, n'acceptaient pas tout le détail de la pratique imposée ou non désavouée par Rome. Cinq ans après les premières attaques de Luther, tous les hommes de sens étaient bien moins touchés du droit que de l'abus du droit, et de la liberté de conscience que de ses désordres. Ceux qui différaient de l'opinion commune sur la cause des excès des réformés étaient d'accord avec elle sur la gravité de ces excès et sur la nécessité de les réprimer.

1. Refutation of *the frere Barn's Church*, 831. G.
2. Preface of the Answer to the first part of *the Lord's supper*, 1036. A. B.

Digitized by Google

Luther même, par un de ces retours qu'il fit si souvent contre sa propre logique, autorisait, en attaquant les briseurs d'images et les nouveaux jacques de la basse Allemagne, la confusion qu'on tendait à faire généralement entre un hérétique et un rebelle, entre la liberté de conscience et l'esprit de sédition. Morus, dans ses opinions si dures sur les protestants, ne faisait donc que donner à la réprobation générale l'exagération et la couleur de son austérité personnelle. L'opinion et la légalité étaient pour lui. Il y avait des lois et des juridictions dans toute l'Europe catholique pour le châtiment régulier de l'hérésie. En Angleterre, où ces lois avaient été de tout temps sévèrement appliquées, et toujours soutenues par l'opinion, les premières affaires soumises au jury, dans chaque session, étaient les accusations d'hérésie [1].

Outre la justice temporelle, il existait une juridiction ecclésiastique qui attribuait aux évêques le droit de connaître des délits de religion, de prononcer des jugements en forme de bulles, et de livrer les coupables au bras séculier. Les deux justices étaient indépendantes l'une de l'autre, sauf pour les exécutions capitales, où la justice ecclésiastique empruntait toujours la main de la justice civile. La première paraissait humaine, raisonnable, miséricordieuse, puisqu'elle permettait au coupable de sauver

1. *Apologie*, 909. G.

Digitized by Google

sa vie en se rétractant. On croyait faire beaucoup en laissant aux dissidents cette chance de salut, et telle était la confusion des idées sur la liberté de conscience, qu'on ne pensait pas qu'un homme pût aimer mieux mourir que se rétracter d'une erreur, à moins de « malice », nom dont on qualifiait, entre autres crimes, celui de haute trahison. Morus, qui défendit cette législation, ne voyait pas, dans le courage de l'homme mourant pour sa croyance, le plus haut point de perfection morale de l'homme; il ne comprenait pas dans les autres une vertu à laquelle il devait lui-même rendre témoignage par son admirable mort.

Le plus grand nombre des accusations pour crime d'hérésie était porté par les évêques; ils rendaient le jugement, la justice civile l'exécutait. A la première faute, le coupable comparaissait devant l'évêque, qui lui imposait une punition. S'il se rétractait, il était reçu de nouveau dans la faveur de l'Église chrétienne. Dans le cas de récidive, un jugement solennel de l'évêque le rejetait hors de la chrétienté par l'excommunication; et, comme le commerce d'un excommunié pouvait être dangereux dans une société de chrétiens, l'évêque en donnait connaissance au pouvoir temporel, *sans toutefois exhorter le prince ni aucun autre homme à le frapper de mort*. L'officier de la justice temporelle venait demander le coupable au pouvoir spirituel, *qui ne le livrait pas, mais le laissait prendre par le*

Digitized by Google

bras séculier[1]. Malgré la pieuse douceur de ces formules de la justice ecclésiastique, et quoique le bras qui *laissait prendre* essayât de se cacher du bras qui prenait, on voit qu'il ne mourait que ceux que l'Église avait condamnés.

C'est par cette juridiction particulière des évêques que furent livrés au bras séculier quelques réformés, environ vers le temps où Thomas Morus fut nommé chancelier d'Angleterre. Cette sévérité était-elle commandée aux évêques par Henri VIII, lequel, ayant alors besoin du pape, cherchait à gagner le saint-siége à son divorce par des cadeaux d'argent et par des cadeaux de sang? Ou bien était-elle le résultat d'une réaction d'ardeur catholique, causée par les progrès de la réforme en Allemagne et les livres brûlants des réfugiés anglais? Quoi qu'il en soit, quelques victimes furent immolées au catholicisme romain, dans le même pays où plus tard, au nom du même roi, on devait voir tomber des têtes pour leur fidélité à Rome; et il n'y a pas à nier que ces exécutions n'aient eu lieu partie avant, partie après Morus. Mais c'est faute d'avoir distingué les deux ordres de justices, c'est parce que tout a été confondu, époques, noms, dates, qu'on a pu charger sa mémoire de supplices où il n'avait pris part, ni de son chef, ni comme exécuteur des jugements de la justice ecclésiastique. Non, le chancelier

1. *A Dialogue concerning heresyes*, 276. G. H. 277. A.

Digitized by Google

Morus n'a pas tué! Non, celui à qui l'opinion, les lois, les exemples plus forts que les lois, une foi ardente et pure d'arrière-pensées humaines, une conscience de saint auraient pu rendre si facile et si légère la responsabilité d'un meurtre juridique, non, celui-là n'a pas commis de meurtre! il n'a pas donné l'exemple de tirer l'épée dont on devait le frapper!

Écoutez-le se justifier lui-même dans ce singulier récit, où il va se montrer dans tout son caractère, avouant ses duretés en homme que la polémique, les mœurs, les circonstances ont endurci, mais qui est demeuré assez bon pour s'approuver de n'avoir pas fait tout ce qu'il lui était permis de faire. Il se livre naïvement sur certains points, s'accuse là où il croit s'absoudre, se confesse gaîment de choses que la moralité plus douce ou plus relâchée de notre temps nous fait trouver cruelles. Jusque dans des déclarations qui doivent réhabiliter sa mémoire, il ne blâme pas chez les autres les rigueurs dont il se disculpe pour son compte; il entend simplement rendre hommage à la vérité. Si je dis que la découverte de cette confession m'a pendant quelques jours rendu heureux comme d'un bonheur de famille, on me comprendra et on m'enviera ma chance. Le passage est tiré de l'*Apologie de Morus*, ouvrage que personne n'avait lu jusqu'au bout, parce que le titre trompe, et qu'au lieu d'une apologie de sa conduite, on n'y voit guère que d'insipides ré-

Digitized by Google

capitulations de ses opinions religieuses. C'est au dernier quart des deux cents colonnes in-folio de l'*Apologie* qu'on lit ce qui suit [1] :

« Moi-même j'ai beaucoup d'expérience des réformateurs, et les mensonges que plusieurs membres de cette sainte confrérie ont faits et font journellement sur mon compte, ne sont ni petits, ni en petite quantité. Plusieurs ont dit que pendant que j'étais lord chancelier, je faisais, dans ma propre maison, appliquer la torture aux hérétiques que j'interrogeais, et que quelques-uns avaient été attachés à un arbre dans mon jardin et fouettés sans pitié [2]. Que ne pourraient dire après cela ces confrères, puisqu'ils ont perdu la honte jusqu'à mentir ainsi? Car, en toute vérité, quoique pour un vol considérable, pour un assassinat, pour un sacrilége dans une église, accompagné de vol des vases sacrés, ou pour le crime d'avoir jeté ces vases avec mépris, j'aie pu faire fouetter certains criminels par les of-

1. Le temps que j'aurais mis à tâcher de raccourcir et d'alléger le récit de Morus, soit en coupant les phrases, soit en les variant, sans toutefois sortir du sens, j'ai cru devoir l'employer plus utilement à en reproduire, avec toute la clarté possible, les longueurs, les accumulations et les embarras. C'est que ce morceau, à la fois si triste et si piquant, écrit par Morus deux ans avant sa mort, a en quelque sorte l'autorité d'un testament. Je devais en garder religieusement le tour, d'ailleurs si semblable, sauf la différence des deux langues, à celui des écrits français du seizième siècle.

2. Cela détruit l'assertion de Burnet, répétée par Hume et exagérée par Voltaire.

Digitized by Google

ficiers de la prison; quoique, en agissant ainsi, et par des peines si méritées, dont aucune d'ailleurs ne leur faisait assez de mal pour laisser de traces, j'aie pu réprimer plusieurs de ces malheureux (*desperate wretches*) qui autrement se seraient répandus dans le monde, et y auraient fait beaucoup plus de mal aux honnêtes gens que je ne leur en ai fait à eux; quoique encore une fois j'aie traité de cette sorte des assassins et des voleurs sacriléges, *et quoique les hérétiques soient pires que tous ces gens-là, je n'ai jamais fait subir aucun traitement de ce genre à aucun d'eux, dans toute ma vie, excepté de les tenir bien enfermés;* — sauf à deux pourtant, dont l'un était un enfant, et l'un de mes domestiques, attaché à ma propre maison. Son père, avant de le mettre chez moi, l'avait élevé dans les nouvelles doctrines, et fait entrer au service de George Jaye, prêtre, qui, malgré ce caractère, s'est marié à Anvers, et a reçu chez lui deux religieuses enlevées à leur couvent par John Byrt, dit Adrien, lequel en fit des filles de joie.

» Ce George Jaye apprit à l'enfant sa détestable hérésie contre le saint sacrement de l'autel, hérésie que l'enfant, étant entré à mon service, transmit à un autre enfant qui dénonça la chose. Quand j'eus reconnu le fait, j'ordonnai à un de mes domestiques de fouetter l'enfant en présence de toute ma maison pour sa propre correction et pour servir d'exemple aux autres.

Digitized by Google

» L'autre était un homme qui, après avoir donné dans ces doctrines insensées, tomba bientôt dans une folie parfaitement caractérisée. Quoiqu'on l'eût fait enfermer à Bedlam, et que, par le moyen de coups et de corrections, on l'eût rappelé à lui, à peine fut-il mis en liberté que ses vieilles imaginations lui revinrent à la tête. Je fus averti de divers côtés et par des personnes sûres qu'on le voyait toujours errer dans les églises, y faisant plusieurs mauvais tours et niches, au grand trouble du bon peuple qui assistait au service divin, et qu'il choisissait pour faire le plus de bruit le moment où le silence était le plus profond et où le prêtre célébrait le mystère de l'élévation. Et, s'il voyait une femme agenouillée devant son banc, la tête baissée dans de pieuses méditations, il se glissait tout doucement derrière elle, et, à moins qu'on ne fût assez prompt pour l'en empêcher, il relevait ses jupons et les retournait par-dessus sa tête. Étant informé de tous ces scandales, et supplié par des personnes très-pieuses d'y mettre ordre, un jour qu'il passait devant ma maison, je le fis saisir par les constables, qui l'attachèrent à un arbre dans la rue et le battirent jusqu'à ce qu'il en eût assez, et quelque peu au delà. Et il paraît que sa raison n'était pas si mauvaise, sauf qu'elle s'en allait lorsqu'on ne la rappelait pas avec des coups. Alors il savait très-bien avouer ses fautes, parler raisonnablement et promettre de mieux faire à l'avenir. Et en effet, grâces à Dieu, je

Digitized by Google

n'ai pas entendu qu'on s'en soit plaint depuis[1].

» *Et de tous ceux qui sont jamais tombés dans mes mains pour crime d'hérésie, j'en prends Dieu à témoin, pas un n'a reçu de moi d'autre mal que d'être enfermé dans un endroit sûr, — pas si sûr pourtant que George Constantin, nommément, n'ait réussi à s'en échapper;* — SAUF CELA, JE N'AI DONNÉ A AUCUN NI COUPS, NI HEURT QUELCONQUE, PAS MÊME UNE CHIQUENAUDE SUR LE FRONT[2].

» A propos de George Constantin, on a prétendu que la nouvelle de son évasion m'avait jeté dans un accès de fureur épouvantable. Certainement je n'aurais pas voulu qu'il s'échappât; mais quand il montra, malgré tout ce qu'on en dit, qu'il n'était ni assez affaibli par le manque de nourriture pour n'avoir pas la force de casser les ceps, ni si perclus de ses jambes, à force de rester couché, qu'il ne pût escalader légèrement les murs, ni si hébété et abruti par les mauvais traitements, qu'il ne conservât assez de présence d'esprit pour savoir qu'une fois sorti il ne lui restait tout bonnement qu'à courir droit son chemin; quand, dis-je, la chose arriva, je n'en étais pas tellement affligé que je ne sentisse qu'il

1. On retrouve dans ces paroles, si naïvement cruelles, toute l'inhumanité des idées populaires de cette époque sur les fous. Aujourd'hui, nous sommes meilleurs pour les fous; mais sommes-nous aussi bons qu'était Morus pour les gens raisonnables?

2. Ce sont des paroles sacrées Voici le texte anglais : ... « ELSE HAD NEUER ANY OF THEM ANY STRIPE OR STROKE GIVE THEM, SO MUCHE AS A FYLIPPE ON THE FOREHEAD. » — *Apologie*, ch. XXXVI, g. 901-902.

Digitized by Google

me restait encore assez de jeunesse et de temps pour m'en consoler, ni si fâché contre aucun des miens, qu'il m'échapât une seule parole un peu aigre, si ce n'est que je recommandai à mon portier de faire raccommoder les ceps et de les fermer à double tour, de peur que le prisonnier n'y rentrât comme il en était sorti. Quant à Constantin lui-même, je ne pouvais en vérité que le féliciter; car je n'ai jamais été déraisonnable au point de me fâcher contre quiconque se lève, s'il le peut, quand il ne se trouve pas assis commodément.

» Parmi tant de mensonges que les nouveaux frères ont répandus sur les prétendus tourments que je faisais subir aux hérétiques, ils citent, entre autres, un certain Segar, libraire à Cambridge. Ce Segar, qui demeura quatre ou cinq ans dans ma maison, *sans y recevoir le moindre mauvais traitement*, *sans y entendre une seule parole dure*, osa rapporter depuis qu'il avait été attaché à un arbre dans mon jardin et fustigé à faire pitié, et qu'en outre on lui avait serré si fort la tête avec une corde qu'il en était tombé évanoui et comme mort.

» Tyndall, qui racontait cette histoire à un de mes amis, ajouta que, pendant qu'on fustigeait ce pauvre homme, ayant aperçu une petite bourse à son justaucorps, dans laquelle il avait, selon son compte, cinq marcs, je m'en emparai et la cachai sous mes vêtements. Segar dit qu'il n'avait jamais revu cette bourse ni les cinq marcs; il dit vrai; il ne les

Digitized by Google

a pas plus vus avant qu'après, lui plus que moi.

» En vérité, si je puis augmenter mon bien par des moyens si faciles, il n'est pas étonnant que je sois devenu si riche, comme disait Tyndall à ce même ami, lui affirmant que je ne possédais pas moins de vingt mille marcs, tant en argent comptant qu'en vaisselle et en meubles. J'avouerai franchement que si, en effet, j'ai amassé tant de biens, la moitié au moins n'a pu être acquise honnêtement. Ce qui est vrai, c'est que, de tous les voleurs, assassins, hérétiques qui ont passé par mes mains, je n'ai jamais retiré un penny, grâce à Dieu, mais bien plutôt j'y ai mis du mien. J'ajoute que si ces gens ou d'autres personnes qui ont porté des causes devant moi ou qui ont eu affaire à moi, se trouvent tant appauvries par ce que je leur ai pris, ils ont eu au moins le temps de réclamer[1]. »

Frith, qu'un historien fait brûler par le chancelier Morus, quoique nous voyions Morus, sorti de charge, entamer une longue polémique avec lui, le réfuter et en être réfuté, Frith avait rapporté une prétendue parole de Morus qui aurait dit « qu'il lui ferait bientôt suer tout le meilleur sang de son corps ». — « Il y avait, dit Morus, assez de vérité dans ce propos pour bâtir un infâme mensonge. Car un jour quelqu'un m'étant venu dire que Frith, — il était alors enfermé à la Tour, — suait sang et eau en écrivant

1. *Apologie*, p. 901, 902, 903.

Digitized by Google

un livre contre le sacrement de l'eucharistie, je témoignai combien j'étais fâché que ce jeune étourdi prît tant de peine pour une œuvre si diabolique, et combien il était à désirer qu'il se trouvât un bon chrétien pour l'avertir du danger que couraient son corps et son âme. J'ajoutai que je craignais bien que le Christ n'allumât pour lui un bûcher dans ce monde, et, après lui avoir fait suer tout le sang de ses veines, n'envoyât tout droit son âme dans les feux de l'enfer. Or, loin que, par ces mots, j'aie voulu ou veuille dire que je le désire, Dieu m'est témoin que, pour beaucoup plus qu'on ne pense, je serais heureux de conquérir ce jeune homme au Christ et à la vraie foi, et de le sauver de la perte de son corps et de son âme[1]. »

Plus loin[2], résumant ses sentiments sur les personnes accusées d'hérésie, il dit : « *En ce qui touche les hérétiques, je déteste leur hérésie et non pas leurs personnes, et je voudrais de tout mon cœur que l'une fût détruite et les autres sauvées. Et combien il est vrai que je n'ai pas d'autre sentiment envers qui que ce soit*, — quelque démenti que m'en veuillent donner les nouveaux frères, professeurs et prêcheurs de vérité, — vous le verriez clairement et pleinement, si vous connaissiez tout ce que j'ai eu de bonté et de pitié pour eux, et tout ce que j'ai fait pour leur

1. *Apologie*, ch. XXXVII, p. 903. C. H.
2. *Ibid.*, ch. XLIX, p. 925. H.

Digitized by Google

amendement, comme j'en pourrais produire des témoignages, si besoin était. »

Se peut-il qu'une confession si explicite, où il y a tant à apprendre sur l'homme et sur le temps, ait été ignorée, ou, si elle a été connue, n'ait pas été comptée au moins comme un témoignage à décharge? De quoi faut-il accuser Burnet, Hume, Voltaire, Mackintosh, qui d'ailleurs se montre doux pour Morus; Lingard, qui reste neutre, et qui omet ce qu'il n'a pas le temps ou le goût d'éclaircir? Comment ose-t-on condamner un des plus grands personnages de l'histoire sans l'entendre? Comment charge-t-on la mémoire d'un homme de meurtres qu'il n'a pas commis? Comment dort-on tranquille quand on a jugé sans pièces ni témoignages? Et, pour ne parler que du tort de manquer de curiosité, comment passe-t-on à côté d'un caractère si intéressant sans chercher à le pénétrer, à le comprendre, à le concilier avec lui-même? Comment ne montre-t-on de pareils hommes qu'à demi et par un côté, celui par lequel ils ont été saisis et emportés par le torrent des passions contemporaines, et laisse-t-on dans l'ombre d'une incertitude calomnieuse le côté par où ils sont restés libres et bons?

Mais sur quelle preuve ai-je osé, humble biographe, casser le jugement de si graves historiens? Sur la parole écrite de Morus, dira-t-on. Depuis quand donc la parole d'un accusé est-elle une garantie suffisante de son innocence? Oh! si la parole

Digitized by Google

d'un accusé tel que Thomas Morus n'était pas un gage de vérité, si l'homme qui va mourir pour l'honneur de sa conscience n'est pas digne de foi quand il se défend d'avoir versé le sang, rien n'est vrai, rien n'est certain, ni du monde extérieur, ni de nous, ni de Dieu, ni de la morale, ni de la conscience, et l'histoire n'est qu'un puéril exercice de bel esprit et de rhéteur. Je répondrai à ceux qui douteraient de la parole de Morus ce qu'il répondait lui-même à l'auteur du *Pacificateur*, espèce d'intermédiaire entre les catholiques exclusifs et les catholiques tolérants. L'orgueil de l'innocence éclate dans ces lignes :

« Maintenant quelle foi le *Pacificateur* va-t-il ajouter à ma parole, donnée dans ma propre cause? En vérité, je ne puis le dire, et je n'en ai pas grand souci. Mais je ne doute pas assez de moi-même pour n'être pas convaincu que, dans l'opinion des honnêtes gens, où j'aime à croire que je dois le compter, ma parole toute seule, même dans ma propre cause, ferait plus foi que le serment de deux membres de la nouvelle confrérie, dans une affaire qui ne les concernerait point[1]. »

Le *Pacificateur* répondit à l'*Apologie* de Morus par un dialogue où, sous le nom de *Salem* et de *Bysance*, deux Anglais en réfutaient les doctrines. L'auteur de l'écrit se cachait sous l'anonyme : On

1. *Apologie*, ch. XXXVI, p. 902. H.

Digitized by Google

DIT « *Some say* », ce qui lui valut le sobriquet plus burlesque que piquant que lui donnait Morus de M. *Some Say*. Du reste, dans sa réfutation de l'*Apologie*, il ne faisait aucune allusion de doute à la déclaration de Morus; ce qui le prouve, c'est que Morus, dans la *Défense de l'Apologie*, ne revient pas même indirectement sur cette déclaration. Il ne s'y défend que de l'interminable longueur de ses écrits, dont le raillaient les protestants, avec trop de raison.

Dans cet écrit, dont le titre réel est un long quolibet[1], et le titre résumé, la *Débellation de Salem et de Bysance*, Morus persistait à justifier les lois pénales appliquées aux hérétiques, tantôt par des motifs tirés de la grandeur du crime, de la modération des juges chargés d'appliquer ces lois, tantôt par des motifs généraux, par les inconvénients du changement trop fréquent des lois, par l'impossibilité de faire sortir d'une assemblée de tous les sages réunis une loi pénale dont jamais un innocent n'eût à souffrir[2]; principes d'un bon Anglais et peut-être d'un sage politique, mais qui démentaient plus d'un passage de l'*Utopie*. Le livre de la *Débellation*, comme tous les écrits de Morus, est plus abondant que bien composé et digéré, parfois éloquent, parfois plus subtil qu'éloquent. L'habitude de la chicane y donne

1. *English Works*, 1034. B.
2. *Ibid.*, 920. B. C. F. G.

Digitized by Google

à la bonne foi la plus incontestable un faux air de casuisme. Une prière le termine, prière belle et charitable, où Morus demande à Dieu de pardonner à tous, mais où le disputeur se montre jusqu'à la fin, en exhortant les lecteurs à prier pour les âmes du purgatoire, « qui existe réellement, dit-il, et dont le feu brûle comme celui de l'enfer », quoique moins fort et moins longtemps.

Je sais bien que toutes les doctrines de Morus menaient droit au meurtre juridique des hérétiques; qu'il n'y avait pas loin de les assimiler, pour le crime, aux assassins et aux voleurs, à les y assimiler par la peine; que l'homme qui approuvait les évêques d'Angleterre livrant les hérétiques au bras séculier, dût la mort s'ensuivre, s'associait moralement à ce qu'il ne blâmait pas : je sais que les paroles qui absolvent le juge et le bourreau, sont bien près, à l'apparence, des actions qui tuent;

Mais je sais que Thomas Morus n'a pas tué.

Il ne reste donc plus qu'à admirer la sublime inconséquence d'un logicien qui, comme chrétien, prend sa part de toutes les responsabilités de son Église, et ne veut pas d'une innocence qui accuserait ses frères; mais qui, comme homme, s'arrête devant la conclusion de son raisonnement, et descendant en lui-même, se trouble, hésite, et ne frappe point.

Certes les combats ne durent pas être médiocres dans cette conscience, quand, poussé par son austé-

Digitized by Google

rité, par sa logique, par l'opinion commune qui assimilait le crime d'hérésie au crime de sédition, par des lois qu'il croyait venues de Dieu, par la contagion des bûchers de l'Allemagne et de la France, par les libèlles des protestants qui l'attaquaient dans sa vie privée, malade d'esprit et de corps, tourmenté de je ne sais quel désir de mourir qui dispose mal à respecter la vie d'autrui, dans une place pleine de tentations où l'homme qui venge ses opinions peut ne se croire que le magistrat pourvoyant à la sûreté publique, maître en plus d'une occasion de la personne de ses adversaires, il résista, au dernier moment, à tant de passions qui donnent la bonne foi, et à la bonne foi qui absout jusqu'au meurtre!

Il n'est jamais hors de propos d'admirer ce courage, le plus difficile et le plus héroïque de tous, parce qu'à toutes les époques, même dans la nôtre, où, s'il plaît à Dieu, la civilisation et les mœurs le doivent rendre rare, il y a des esprits honnêtes, fort imprudemment appelés logiciens, qui croient et qui font croire à la foule qu'il faut au besoin savoir conclure par l'échafaud. Si quelqu'un de ces théoriciens de la politique, chez qui le fanatisme est poussé jusqu'à vouloir la destruction de leurs contradicteurs, venait à lire ces lignes où j'exalte en Morus l'homme donnant un démenti au logicien, il rirait ou s'offenserait de mes paroles. Aussi n'est-ce point pour leur faire abjurer leur aveugle et cruelle foi, c'est pour la foule qui les écoute et qui peut être

Digitized by Google

tentée de se laisser sauver par eux, que j'ai osé refuser pour Morus l'indulgence de l'historien, compensant froidement ses prétendus crimes avec ses vertus et sa mort. C'est pour toutes ces consciences incertaines, qui rendent à la violence le culte de la peur, que j'ai osé dire qu'il peut y avoir plus de courage à résister au droit de frapper qu'à frapper, à être inconséquent qu'à être logicien, et que du Morus falsifié par l'histoire au vrai Morus, il y a la distance d'un homme ordinaire, qui a un beau moment, à un grand homme.

Mais la grandeur de Morus est principalement dans l'ordre moral, où les noms moins éclatants, sont plus purs et plus aimés. Morus est un grand homme dans le rang des Boëce, des L'Hospital, des Vincent de Paul, grands esprits et grandes âmes dont les titres sont moins dans les imaginations que dans les cœurs. Leur gloire est de celles qui appartiennent à l'homme intérieur, et ne sont que des victoires remportées sur lui-même, dont le monde a eu connaissance.

Maintenant va commencer le martyre du juste. Les deux années qui lui restent encore à vivre ne sont plus qu'un long chemin jusqu'au lieu du supplice, avec des stations dans un cachot. Il va passer devant nous, revêtu de sa robe blanche dont il a effacé la tache de sang que la calomnie y avait jetée; il va mourir, non de la peine du talion, car il n'a fait mourir personne, mais parce que sa vie est

Digitized by Google

devenue un remords pour toutes ces consciences de cour qui vont faire sortir d'une intrigue d'alcôve une réforme et une Église.

IX

La famille de Morus se disperse. — Ses inquiétudes. — Comment il se prépare et prépare les siens à un dernier malheur. — Présent d'argent que lui font des évêques. — Mariage de Henri VIII avec Anne de Boleyn. — Conduite de Morus avant et après le mariage. — On cherche à l'impliquer dans un procès capital. — Accusations de corruption. — On lui impute le livre de Henri VIII contre Luther. — Morus est renvoyé de toutes les accusations. — Ses pressentiments.

La pauvreté disperse les familles. Le projet de continuer à vivre en commun, proposé et agréé dans ce premier besoin de rapprochement qui suit les grandes calamités, ce projet facile et doux dans l'abondance de tous les biens, devenait impossible entre gens qui ne pouvaient plus s'aider que par des privations. On n'aime pas être pauvre en commun. Les enfants de Morus demandèrent à quitter Chelsea, et à se retirer chacun dans leur maison. Morus y consentit. La séparation se fit sans refroidissement. Les enfants continuèrent à venir voir leur père dans une maison dégarnie de tous ses meubles. Morus les avait vendus pour une somme de cent livres qu'il joignit à son revenu.

Digitized by Google

Quand il se vit seul dans cette maison, autrefois si animée, il fut troublé de terreurs secrètes. Les premières nuits d'inquiétude qu'il passa, non plus dans le lit séparé du chancelier, mais dans le lit commun, à côté de sa femme, furent pleines de larmes. La chair, pour parler sa langue chrétienne, prenait le dessus sur l'esprit. Morus avait une grande appréhension de toutes les douleurs physiques, et surtout de la plus terrible et de la dernière de toutes, la mort. Il connaissait le roi; il savait que sa tête allait être de moindre prix, n'étant plus couverte du bonnet de chancelier, et qu'aux yeux d'un tel prince, une disgrâce recherchée était un plus grand crime qu'une disgrâce reçue. Il n'avait pu retirer du monde que sa personne; il y avait laissé sa renommée, et sa renommée faisait plus de mal au roi que sa personne. L'homme qui, pour une ville de France, aurait fait tomber la tête d'un favori, pour la possession d'une femme ménagerait-il une tête disgraciée? Au terme de toutes ses perplexités, Morus voyait donc la mort, et tout son être frémissait, car, ainsi qu'il l'avouait lui-même, il avait peur d'une chiquenaude [1]. Cependant l'ardeur de la prière finit par le raffermir. A force d'exaltation religieuse, il en vint à ne plus craindre la mort; plus tard il la désira.

Toutes ses conversations avec ses enfants roulaient sur ce sujet. Il avait besoin d'en parler sans

1. *The Life of sir Th. Morus*, by his grandson, p. 204.

Digitized by Google

cesse, soit pour tromper la nature, qui a de si fréquentes défaillances, même chez les hommes les plus héroïques, soit pour y préparer peu à peu sa famille. Il les entretenait des joies ineffables du ciel et des peines de l'enfer, des vies des saints martyrs, de leur patience merveilleuse, de leurs morts souffertes pour ne pas offenser Dieu. Il leur disait combien il est glorieux, pour l'amour de Jésus-Christ, d'endurer la prison, la perte des biens et de la vie; puis, quand il avait élevé tout le monde par ces paroles ardentes, quittant les généralités, il s'ouvrait à ses enfants sur tous les malheurs qu'il prévoyait. C'était comme dans les premiers temps du christianisme, à l'approche des grandes persécutions, quand le chef de la famille préparait les siens aux calamités qui allaient fondre sur le troupeau de Dieu, et que toute la maison entonnait le chant du martyre.

Toutes les actions, toutes les paroles de Morus montraient cette double pensée de l'homme et du père de famille. L'un voulait se soutenir lui-même contre sa propre faiblesse; l'autre tâchait d'endurcir les siens sur les menaces du sort qui l'attendait, afin qu'ils fussent plus courageux, ou qu'il ne leur restât plus de larmes à verser au moment suprême. C'est dans ce dessein qu'un jour il avait aposté un homme, en manière d'officier subalterne de la justice, lequel vint à l'improviste, pendant que la famille était à table, frapper brusquement à la porte,

Digitized by Google

et sommer Morus, au nom du roi, de comparaître le lendemain devant les commissaires royaux. Ces fausses terreurs familiarisaient sa femme et ses enfants aux terreurs réelles qui leur étaient réservées. Singulier, mais touchant raffinement, qui faisait de la désolation et des angoisses une sorte d'habitude de sa maison, et qui mettait d'avance la mort dans tous les cœurs pour leur éviter le passage de l'extrême sécurité à l'extrême désespoir!

Après ce premier effroi, la justice du roi n'arrivant pas encore, Morus reprit sa polémique avec Frith. Il y règne un ton remarquable d'indulgence et d'aménité. Morus y traite Frith, qui était jeune et qui fut brûlé plus tard, avec un mélange de raillerie aimable et de réprimande paternelle qui prouvait un grand adoucissement dans ses antipathies religieuses. Le malheur faisait sur la fin de sa vie ce que les lettres avaient fait vers le milieu. D'ailleurs, les persécuteurs avaient dégoûté Morus de la persécution. C'était une dure leçon de tolérance que l'exemple de ce roi, jadis l'antagoniste de Luther, aujourd'hui celui du pape, qui ne souffrait plus la foi chez les autres, quand elle ne s'accommodait pas de l'obéissance servile. Morus en était venu où en viennent tous les honnêtes gens qui ont vu de grands scandales de religion, les adversaires devenus amis, et toute foi attaquée à titre de liberté; il sentait plus le besoin d'être chrétien pour lui-même que contre les autres, et de prier que de menacer. Il avait

Digitized by Google

quitté les rangs de l'Église triomphante, et il discutait comme les chrétiens de l'Église des martyrs qu'un édit de l'empereur pouvait, du jour au lendemain, livrer aux lions de l'amphithéâtre. Du reste, l'homme seul s'était radouci. Le croyant restait le même. A la veille de recueillir l'héritage sacré, il n'en voulait pas abandonner la moindre partie. C'était toujours le chrétien fidèle à Grégoire VII, chef et fondateur de l'Église d'Angleterre; or, dans un moment où l'on agitait la séparation de cette Église d'avec le saint-siége, cette fidélité même avait un air de révolte qui devait aigrir profondément le roi, usurpateur de la souveraineté spirituelle de Grégoire VII.

Vers ces temps-là le mariage d'Anne de Boleyn avec Henri fut résolu. Quand Morus l'apprit, il dit tristement à Roper, son gendre : « Dieu veuille, fils, que dans peu ce mariage ne soit pas suivi de serments! » Roper, qui avait vu tant de fois ses prédictions réalisées, fut tout troublé par cette parole. Les choses se firent comme Morus l'avait prédit. Ses pressentiments ne manquaient jamais de s'accomplir; ce qu'il craignait, il l'avait vu longtemps d'avance dans le cœur du roi.

Quelques jours avant le couronnement de la nouvelle reine, les évêques de Durham, de Winchester et de Bath le firent prier de les y accompagner, et d'accepter vingt livres pour s'acheter un vêtement de cérémonie. Morus reçut l'argent et le garda,

Digitized by Google

mais il n'alla pas au couronnement. Ayant rencontré peu après les trois évêques, il leur dit gaiement : « Je n'ai eu aucune répugnance à prendre l'argent, car je sais que vous n'êtes pas pauvres, et je connais trop bien que je ne suis pas riche. Pour l'autre demande, elle m'a rappelé cette loi d'un empereur qui punissait de mort un certain crime, je ne sais plus lequel, à moins que le coupable ne fût une vierge. Or il arriva que le premier coupable fut précisément une vierge, ce qui embarrassa beaucoup l'empereur, lequel voulait un exemple. Son conseil assemblé, après de longues discussions, un membre se leva et dit : « A quoi bon tant de dis» cours? faites déshonorer la fille, et vous la con» damnerez ensuite en toute conscience. » Ainsi, quoique vos seigneuries aient gardé jusqu'ici leur virginité dans tout ce qui touche le mariage du roi, qu'elles prennent soin de la bien défendre jusqu'à la fin; car il s'en trouvera qui, après avoir obtenu de vous d'assister au couronnement, vous demanderont d'écrire des livres pour justifier le mariage, et qui, après vous avoir déshonorés, ne tarderont pas à vous perdre. Pour moi, dit-il en finissant, il n'est plus en mon pouvoir d'empêcher qu'ils me ruinent, mais ils ne me déshonoreront jamais, Dieu étant mon bon maître [1]. »

Après le mariage vint l'affaire des serments, comme

1. *The Life of sir Th. Morus*, by his grandson, p. 102.

Digitized by Google

Morus l'avait prévu. On présenta au parlement un bill qui obligeait tous les sujets anglais à prêter serment de fidélité à la reine Anne et à ses descendants, et à reconnaître le roi comme chef spirituel de l'Église d'Angleterre. C'était la conclusion de cette grande querelle qui occupait tous les théologiens de l'Europe depuis bientôt dix ans, et qui allait changer la religion du peuple anglais. Ainsi le divorce n'avait été agité que pour amener le mariage, et la suprématie spirituelle du roi que pour se passer de l'approbation du pape.

Dès le commencement de cette affaire, Morus avait déclaré au roi qu'il ne pouvait pas approuver le divorce. Il n'était ni évêque ni théologien. Il jugeait la position de Catherine et de sa fille Marie, non d'après des textes sacrés sujets à des interprétations contradictoires, mais avec son cœur d'époux et de père, avec ses mœurs de famille. La première fois que le roi s'en ouvrit à lui, c'était à Hampton-Court, à son retour d'une ambassade sur le continent[1]. Après quelques tours dans la galerie, Henri, l'attaquant brusquement sur le divorce, le mena devant une Bible ouverte, et lui montrant le passage du *Lévitique*, il lui voulut prouver que son mariage avec Catherine ne violait pas seulement les lois de Dieu, mais les lois mêmes de la nature. Il lut les versets qui l'avaient déterminé, lui et d'autres

1. Th. Morus, *English Works*, p. 1426-1427.

Digitized by Google

personnes instruites, à examiner la matière, et il engagea Morus à en faire autant. Morus dit au roi que, comme l'opinion de son *pauvre esprit*, dans une si grave question, ne devait pas faire que la chose parût à Sa Majesté ni plus ni moins prouvée, il avait moins de scrupules à lui avouer que la Bible ne lui semblait pas condamner son mariage avec la reine. Henri ne prit pas mal sa franchise, mais il lui recommanda d'aller voir son aumônier, qui lui ferait lire un livre qu'on préparait sur la matière. Morus n'osa pas être de l'avis du livre. Tant que le procès fut pendant devant la justice spirituelle, il s'en prévalut pour s'abstenir; il ne lui convenait pas, disait-il, de donner ni blâme ni approbation préalables. Devenu chancelier, et l'Église s'étant prononcée, nous avons vu que le roi le mit en demeure de parler. Les choses alors avaient bien changé. N'être pas de l'avis du *Lévitique*, c'était résister au roi. Morus prit l'engagement d'en conférer avec les membres du conseil, les archevêques de Cantorbery et d'York, l'aumônier du roi et un moine italien, maître Nicolas, docteur en théologie. Après d'inutiles conférences, il demanda au roi la faveur de se retirer du débat; Henri la lui accorda, mais ne la lui pardonna point.

La manière dont Morus résistait au roi était pleine de réserve et de prudence; il prodiguait les marques de déférence, les aveux d'humilité; il mettait aux pieds du monarque ce *pauvre esprit* qui

Digitized by Google

résistait à toutes ses séductions et à toute sa puissance. Nul homme sérieux ne va tête baissée au-devant de sa fin, et il est rare qu'on ne conjure pas jusqu'au dernier moment la main qui va vous frapper. Morus ne pouvait pas faire que son refus d'adhérer ne fût pas de l'opposition; il voulut du moins lui ôter l'air d'obstination et de mauvais vouloir que ses ennemis s'étaient hâtés d'y dénoncer. Il ne prétendait pas mettre sa conscience au-dessus des lumières de tous les évêques consentant au divorce; mais il demandait simplement la liberté de ne pas prendre parti par des actes publics, offrant de se laisser éclairer dans son privé par tous ceux dont les consciences pouvaient n'être pas d'accord avec la sienne. C'est ainsi qu'il mit une certaine affectation à ne point lire les livres contraires au divorce, et à en lire qui l'approuvaient [1].

Malgré cette prudence, et quoiqu'il s'abstînt de tout ce qui pouvait donner à son dissentiment un air d'opposition, sa réputation se jetait à la traverse de ce qui voulait Henri, et c'est moins par ses paroles que par son silence qu'il conspirait. Il fut donc résolu qu'on le déshonorerait ou qu'on le ferait mourir. Mais, comme il eût été monstrueux de s'en prendre au silence d'un homme, on fouilla dans sa vie privée pour y trouver prétexte à une accusation capitale. Il ne manquait alors ni de gens du roi

1. *English Works*, 1427 F.

Digitized by Google

pour inventer des crimes, ni de juges pour les punir. On lui attribua des libelles injurieux, afin de le forcer à parler pour s'en défendre, et peut-être de trouver dans sa défense de quoi l'accuser de pis. Ce fut par une accusation de ce genre que ses épreuves commencèrent.

Le conseil avait fait imprimer un livre apologétique de la conduite du roi et de ses ministres dans l'affaire du nouveau mariage. Un matin, un des parents de Morus, William Krustal, reçut la visite d'un agent du secrétaire Cromwell, qui l'accusait d'avoir entre les mains une réponse à ce livre, composée, disait-il, par Morus. Celui-ci, averti par Krustal, écrivit à Cromwell, et donna des explications qui rendaient toute poursuite impossible. Il avait été chef de la justice criminelle et avocat éminent; dans ces deux emplois il avait acquis une double expérience, celle des accusations sans preuves et celle des défenses habiles. Il savait éviter le piége qu'on lui tendait, sans s'offrir à celui qu'on n'avait pas pensé à lui tendre. Il écrivait de longues lettres sans donner prise à la moindre interprétation, et il défendait l'innocence d'un saint avec la dextérité d'un avocat[1].

L'accusation ayant manqué de ce côté, on rechercha dans sa longue carrière judiciaire s'il n'avait pas reçu quelque présent d'une assez grande valeur

1. *English Works*, 1122.

Digitized by Google

pour justifier un procès de corruption. Morus, avec un mot, une anecdote, une preuve fournie à propos, dissipait toutes ces charges, à la honte des plaignants apostés par la cour. Tantôt c'était une dame qui lui avait offert des gants et de l'argent ; — oui, mais il n'avait pris que les gants, trouvant que c'eût été de mauvais goût de refuser un cadeau de dame. Tantôt c'était un client qui lui avait envoyé une coupe d'or richement ciselée ; — oui, mais il lui avait offert en retour une coupe d'une plus grande valeur, ne voulant pas recevoir de présents, et ne pouvant résister au plaisir de garder les ciselures.

L'accusation la plus grave fut portée par un M. Parnell, soutenu par le marquis de Wiltshire, père d'Anne de Boleyn, l'ennemi mortel de Morus, et l'instrument du roi, qui ne craignait pas de laisser voir sa main dans ce honteux échafaudage de justice rétroactive. Ce M. Parnell se plaignait amèrement d'avoir perdu un procès contre un M. Vaughan, dont la femme, prétendait-il, avait donné à Morus un magnifique vase en vermeil. Celui-ci avoua le fait, ajoutant que le vase lui avait été offert longtemps après le procès, au nouvel an, comme cadeau d'étrennes, et qu'en effet il n'avait pas cru séant de résister aux instances de la dame. Sur quoi le marquis de Wiltshire, s'étant tourné vers les juges d'un air de triomphe : « Ne vous l'avais-je pas bien dit, milords, que vous trouveriez

Digitized by Google

cette accusation fondée? » Les juges, qui attendaient leurs épices de la cour, s'étaient déjà levés pour condamner, quand Morus, prenant la parole : « Milords, dit-il humblement, puisque Vos Révérences ont bien voulu écouter la première partie de cette histoire, je les prie de daigner en entendre la fin. » Ceux-ci s'étant rassis, Morus raconta qu'après avoir reçu le vase, il l'avait fait remplir de vin par son sommelier, et l'avait vidé à la santé de la dame; que la dame, à son tour, ayant bu à la sienne, il l'avait priée de reprendre le vase à titre d'étrennes, ce qu'elle avait consenti à faire, non sans résistance. En même temps il produisit des témoins à l'appui de sa déclaration. Les juges, le plaignant et le marquis furent confondus [1]. Morus n'avait pas résisté au plaisir de leur donner des espérances par son premier aveu pour les mieux confondre par ses explications. Je retrouve là le tour d'esprit à la fois naïf et ironique du sous-shériff donnant une leçon au vieux juge, et du chancelier jugeant contre sa femme dans l'affaire du chien volé.

Toutes ces accusations, dont la honte retombait sur la cour, augmentaient le danger de Morus. En faisant éclater son innocence, en relevant la gloire de sa vie passée, en popularisant son nom, elles aggravaient le tort de n'avoir pas pour soi un homme à qui même des juges gagnés ne trouvaient

1. *The Life of sir Th. Morus,* by his grandson

Digitized by Google

rien à imputer. Henri VIII et Morus n'allaient plus pouvoir respirer le même air. Le plus fort précipita la perte du plus faible. Si les accusations ne réussissaient pas à le noircir, elles pouvaient, venant coup sur coup et sans relâche, le lasser et le réduire, et peut-être l'amener à une transaction qui eût été ce déshonneur préalable auquel la loi impériale soumettait la vierge romaine pour pouvoir la faire mourir légalement. Il y a des dégoûts dont on a plus peur que de la mort, et, pour certaines âmes, une mort retardée offre plus de tentations et de périls qu'une mort imminente. A force de petites persécutions, de craintes présentées et retirées, de caresses et de menaces, d'alternatives extrêmes; à force de ballotter cette victime illustre entre la promesse de faveurs inouïes et l'échafaud, entre une place au pied du trône et un cachot à la Tour, on espérait mettre Morus hors de lui et le rendre indigne de sa mort.

C'est pour cela qu'on l'impliqua, sans le plus léger motif, dans le bill de conviction d'Élisabeth Barton et de ses complices. Cette Élisabeth Barton, appelée la sainte fille de Kent, était une fille sujette aux spasmes, qui débitait, dans un langage mêlé de vers et de prose, des paroles incohérentes dont quelques moines s'imaginèrent de faire des oracles. On lui fit prédire la ruine de l'Angleterre et la mort prochaine de Henri VIII, s'il consommait son mariage avec Anne de Boleyn. Cette fille avait écrit à

Digitized by Google

Morus, alors chancelier; celui-ci, sans vouloir l'entendre, lui avait conseillé de ne plus prédire et de se guérir. Questionné, dès le commencement, par le roi sur ce qu'était cette pauvre créature, il en avait parlé comme d'une fille simple et sans malice, dont les prédictions ressemblaient à toutes les folies qui peuvent sortir d'une tête malade. Depuis lors, dans le plan de destruction des monastères et des abbayes proposé par Cromwell, comme on voulait trouver de grands coupables dans les personnes pour justifier la guerre contre les choses, on accusa de haute trahison les moines qui avaient exploité la fille de Kent, et on leur prit leur monastère. Pour Morus, il était compris dans l'accusation, parce qu'en ne lui faisant pas son procès, il s'était implicitement déclaré son complice.

Quelques jours avant la présentation du bill au parlement, Morus écrivit au secrétaire Cromwell, pour lui demander de vouloir bien en parler au roi, et obtenir que son nom fût rayé du bill. Il niait avec fermeté toute intelligence avec les rêveries de la prétendue prophétesse. Soit que Cromwell, qui ne voulait pas la perte de Morus, mais qui voulait encore moins déplaire au roi, y eût mis de la tiédeur, soit que tout conseil de douceur à l'égard de Morus fût désormais offensant pour Henri, le nom de l'ancien chancelier fut maintenu dans le bill. Alors Morus s'adressa directement au roi, et, dans

Digitized by Google

une lettre pleine d'humilité[1], *prosterné à ses gracieux pieds, selon son humble manière*, il le pria de ménager *sa pauvre honnêteté* et de considérer, *avec sa prudence et sa bonté accoutumées*, une matière qu'il ne croyait pas convenable de discuter avec lui. Il insistait sur cette prière de *bien considérer* la chose, et c'était, sous une forme suppliante, un conseil blessant; car à force de solliciter l'impartialité du roi, il paraissait la mettre en doute. Henri affecta de voir dans sa lettre l'acte d'un homme qui se refusait à la discussion par défaut de preuves. Il ordonna que le bill eût son plein effet.

Blessé de cette dureté, Morus put avoir l'idée de se venger du roi en donnant le plus grand éclat à sa défense, et il demanda à la présenter lui-même au parlement. Sa demande fut rejetée. On le cita devant un conseil composé de l'archevêque de Cantorbéry, du lord chancelier, du duc de Norfolk et du lord secrétaire Cromwell. Il n'y fut parlé ni de la fille de Kent ni de ses complices. Le lord chancelier vanta longuement à Morus les anciennes bontés du roi, et toutes celles dont Sa Majesté se plairait à le combler de nouveau, pensant l'ébranler à la fois par la reconnaissance et par un reste d'ambition. Morus répondit avec beaucoup de douceur que nul n'était plus attaché que lui au roi, mais qu'il s'étonnait qu'on lui reparlât d'un sujet dont on lui avait

1. *English Works*, 1424. F.

Digitized by Google

promis de ne plus le troubler. Les lords, jusque-là polis et caressants, prirent alors le ton de la menace, et l'accusèrent avec véhémence d'avoir été l'auteur et le provocateur du livre de Sa Majesté sur les sept sacrements et sur le maintien de l'autorité du pape, et d'avoir poussé le roi à mettre dans les mains du saint-siége une épée qui devait être tournée contre lui.

Les menaces agissaient moins sur Morus que les caresses. Il dit que ces terreurs étaient tout au plus bonnes pour effrayer des enfants; puis, venant au fait dont on l'accusait, il fit l'histoire de ce livre fameux, à la confusion du roi, qui, pour charger Morus, consentait à se donner le ridicule d'avoir signé un livre qui n'était pas de lui. Personne ne pouvait dire plus de choses que Henri à la décharge de l'ancien chancelier. Morus n'avait point conseillé le livre, il n'avait fait que le débrouiller et mettre en ordre les principales matières. Quant aux doctrines qu'on y établissait sur l'autorité du pape, il avait vu avec inquiétude la part trop grande qu'on faisait au saint-siége, et s'était permis de faire observer au roi que le pape pouvant, comme prince temporel, se liguer contre lui avec les autres princes de la chrétienté, il était imprudent de tant favoriser une puissance avec laquelle on pouvait avoir à rompre. Henri avait insisté pour que la doctrine restât entière, disant qu'il ne saurait trop honorer le saint-siége de Rome, auquel il devait tant. Morus

Digitized by Google

lui avait rappelé les statuts particuliers du royaume, et notamment le statut de *Præmunire*, par lequel des bornes étaient mises à l'autorité spirituelle du pape. Mais le roi, tranchant la discussion, avait répondu que, tenant du saint-siége sa couronne royale, il n'était obstacle qui pût l'empêcher de proclamer cette autorité. C'est ainsi que les choses s'étaient passées, « et, dit Morus avec une noble fierté, j'espère que, ces éclaircissements étant rapportés au roi, si Sa Majesté veut bien se souvenir de ce que j'ai fait et dit dans cette affaire, elle n'en parlera plus, et me renverra elle-même de cette accusation. »

Après la séance, Morus et son gendre Roper montèrent en bateau pour retourner à Chelsea. Morus paraissait très-gai; il parlait vivement, et de toutes choses, et sur un ton auquel les siens n'étaient plus accoutumés. Roper, par une discrétion mêlée de crainte et d'espérance, ne lui avait point parlé du bill; mais, le voyant pendant toute la route si gai et si libre d'esprit, il s'était plu à penser qu'il avait été mis hors de cause. Quand ils furent dans le jardin : « Je pense, dit Roper, que tout va bien, puisque vous êtes si joyeux. — Oui, tout va bien, fils, et j'en rends grâces à Dieu! — Vous êtes donc délivré de ce malheureux bill? — Par ma foi, je ne m'en souvenais plus. — Quoi! vous oubliez une chose qui vous touchait de si près? Qu'il me chagrine de vous entendre parler ainsi, moi qui avais

Digitized by Google

pensé, à votre visage, que c'était fini de ce bill! — Voulez-vous savoir, fils, pourquoi je suis si joyeux? De bonne foi, je me réjouis d'avoir fait faire une chute au diable, car j'ai été si loin avec ces lords, que je ne puis plus reculer sans la dernière honte. » Henri l'avait compris ainsi.

Quand il sut le résultat de la conférence, il entra dans une violente colère, et dit qu'il entendait qu'on donnât suite au bill du parlement. On lui objecta la faveur que la chambre des lords montrait à Morus. Henri parla de s'y rendre en personne pour leur imposer le bill. Les membres du conseil se jetèrent à ses genoux, et lui représentèrent le danger qu'il courait de recevoir des démentis; Morus, disaient-ils, loin d'être coupable dans l'affaire de Kent, n'avait mérité que des éloges. Le roi céda, mais avec un surcroît de haine contre l'homme dont l'innocence était plus forte que sa volonté.

Morus fut renvoyé de l'accusation : il n'y vit qu'une affaire ajournée. Quand on vint le lui annoncer : « Ce qui est différé n'est pas perdu », dit-il; comme si, à ce moment, il eût lu dans le cœur du roi[1].

Le duc de Norfolk, son collègue dans l'administration précédente, et son ami à la façon du secrétaire Cromwell, c'est-à-dire jusqu'au bon plaisir du roi, le vint voir quelque temps après, et, revenant

1. *Quod differtur non aufertur... The Life of sir Th. Morus*, by his grandson, p. 215.

Digitized by Google

sur la dernière affaire : « Par la messe! monsieur Morus, lui dit-il, il est périlleux de lutter avec les princes. Je vous conseille donc, en bon ami, d'incliner au bon plaisir du roi : car, corps de Dieu! monsieur Morus, l'indignation d'un prince c'est la mort[1]. — N'est-ce que cela, milord? répondit Morus; alors il n'y a d'autre différence entre vous et moi, sinon que je mourrai aujourd'hui et vous demain. Et si la colère d'un prince ne peut donner qu'une mort temporelle, combien plus devons-nous craindre la mort éternelle où peut nous condamner le roi des cieux, si nous risquons de lui déplaire pour plaire à un roi terrestre! »

Deux ans auparavant, ce même duc de Norfolk, l'ayant trouvé un dimanche dans l'église de Chelsea, chantant la messe à pleine voix, et en surplis, lui avait dit qu'il dégradait, par ces pratiques, son office de chancelier d'Angleterre. C'est pourtant dans ces pratiques mêmes, dans l'humilité de son cœur et dans la force de sa foi que Morus avait trouvé le secret de cette résistance aux colères des princes, que ne comprenait pas le duc, bon courtisan et médiocre chrétien.

1. *Indignatio principis mors est. Sir Th. Morus life*, by his grandson, p. 217.

Digitized by Google

X

Le double serment. — Morus refuse de le prêter. — Il est envoyé à la Tour. — Sa lettre, écrite au charbon, à Marguerite Roper.

Ce fut le parlement de 1534 qui vota les bills d'allégeance aux descendants de la reine Anne, et de suprématie spirituelle du roi d'Angleterre. Sur tous les points du royaume ce double serment fut exigé de tous les sujets, et reçu par des commissaires royaux. Pour le clergé de Londres et de Westminster, la prestation se fit à Lambeth, sur les bords de la Tamise, dans le palais du secrétaire Cromwell, entre les mains de Cranmer, archevêque de Cantorbéry, et d'autres personnes de marque. Tous les évêques, abbés, prêtres, et un seul laïque, Thomas Morus, avaient été mandés. Pour tout ce clergé, sauf Fisher, la séance était de pure formalité. Ce grand appareil n'avait pour objet que d'intimider les deux seuls récalcitrants, Fisher et Morus.

Le matin, avant de se rendre à Lambeth, ce dernier entendit la messe et reçut le sacrement de l'eucharistie, comme c'était son usage dans les circonstances graves. Ses enfants et sa femme le reconduisaient, d'ordinaire, jusqu'au rivage, et ne le quittaient

Digitized by Google

qu'après l'avoir vu monter dans le bateau. Ce jour-là, il voulut qu'ils demeurassent à la maison, et, fermant la porte derrière lui, il partit seul avec son gendre Roper. Quand il eut mis le pied dans le bateau, il dit à Roper, dans une sorte de transport extatique : « Fils, je remercie Notre-Seigneur; le champ est gagné », désignant par ce champ le ciel qu'il allait conquérir par le martyre. Roper, qui voulait toujours se tromper, interprétant cette parole en bien : « J'en suis charmé, monsieur », dit-il. Peu après il comprit et s'attrista profondément.

Quand Morus fut arrivé devant les juges, il pria qu'on lui montrât la formule du serment. Après quelques moments de réflexion intérieure, il dit qu'il n'y trouvait rien à reprendre et qu'il ne blâmait ni ceux qui l'avaient rédigée, ni ceux qui seraient disposés à s'y soumettre; mais que, pour lui, il se regarderait comme en danger de mort éternelle s'il prêtait ce serment. On lui montra la liste de tous les grands personnages de la noblesse qui y avaient apposé leurs signatures. Il lut cette liste, mais ne changea rien à ses premières paroles. Alors on l'invita à quitter la salle, et à attendre dans le jardin, jusqu'à ce que le tribunal eût reçu les serments de toutes les personnes convoquées. Les juges voulaient lui donner le temps de se consulter.

On était en septembre et il faisait une extrême chaleur. Morus, dont la santé était fort délicate, aima mieux attendre dans une chambre du palais qui avait

Digitized by Google

vue sur le jardin. Là, au lieu de délibérer avec lui-même, il se mit à regarder les nouveaux assermentés qui se promenaient dans les allées. Il les voyait sortir tout joyeux de la salle des commissaires et marcher d'un pied léger dans le jardin, soit gaieté de gens indifférents, soit soulagement de gens timides, après un grand péril évité. Le plus gai de la troupe était le docteur Latimer, chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, qui riait aux éclats avec quelques docteurs de ses amis, se jetant à leur cou et les serrant dans ses bras. Venait ensuite le vicaire de Croydon, joyeux prêtre, suivi d'ecclésiastiques dont on n'avait pris le serment que pour la forme, « et à qui, dit Morus, on n'avait pas fait faire le pied de grue, comme c'est le lot des plaideurs ». Maître de Croydon, fort connu de l'archevêque, alla sans façon à l'office, et s'y fit servir un grand verre de bière, qu'il but tout d'un trait [1]. La conscience n'était pas si exigeante chez le bon abbé que la soif. Morus, de sa fenêtre, notait ces petites circonstances, non sans malice, ni sans s'étonner que ces gens prissent si gaiement une chose où, selon sa foi, il y allait de ses deux vies.

Quand tous les serments furent reçus, on le rappela et on lui montra la liste des nouveaux noms. Il persista dans sa première déclaration, ne blâmant personne, mais ne voulant imiter personne. On lui

1. *English Works*, 1429, A. B. C. D.

Digitized by Google

reprocha son opiniâtreté; on lui dit qu'il y avait un double crime à refuser le serment et à n'en pas donner les raisons. Il répondit que c'était assez de son refus pur et simple pour lui attirer l'indignation du roi et qu'il ne voulait pas l'aggraver en le motivant; que, toutefois, si on pouvait l'assurer par de bonnes garanties que le développement de ses raisons n'irriterait pas davantage le roi, il s'empresserait de les donner, s'engageant, si à ces raisons on en pouvait opposer d'autres qui le satisfissent, à prêter le serment. Cranmer, raisonneur habile et qui connaissait Morus, comprit qu'on ne pouvait avoir de prise sur cet homme qu'en opposant à ses hésitations de conscience le devoir certain d'obéir au prince. Cet argument, venant avec tant d'autorité d'un personnage si considérable, frappa si vivement Morus, qu'il en fut d'abord interdit[1]. L'objection était embarrassante, sinon par sa propre force, du moins par le danger de la réponse. Après un moment de silence et de réflexion rapide, il répondit d'abord à Cranmer que, « si l'autorité du roi était une raison concluante, il fallait que, sur son commandement, tout doute cessât entre les docteurs, dans quelque question que ce fût »; puis à l'abbé de Westminster, qui avait renchéri sur l'archevêque, que : « le témoignage de toute la chrétienté avait plus de force à ses yeux que l'opinion particulière

1. *English Works*, 1430. A.

Digitized by Google

d'un royaume ». Par cette réponse, il sauvait le droit de sa conscience sans augmenter son péril.

On lui demanda s'il voulait prêter serment d'allégeance à la reine Anne. « Volontiers, dit-il, mais à condition que ce soit dans de tels termes que je puisse le prêter sans parjure. » C'était le refuser indirectement.

Les quatre jours qui suivirent, il fut enfermé à Westminster, sous la garde particulière de l'abbé. Pendant ce temps, le roi consulta ses ministres sur le parti à prendre. Le conseil fut d'avis qu'on devait se contenter d'un serment quelconque. C'était l'avis de Cranmer et surtout de Cromwell, qui, à l'issue de la séance de Lambeth, avait dit et affirmé sur son honneur, qu'il aimerait mieux que son fils unique — jeune homme de grande promesse — fût mort, que de voir Morus refuser le serment. La nouvelle reine ne voulut pas consentir à cette transaction. On représenta donc derechef le même serment à Morus, qui le refusa encore : cette fois pourtant il y mit des formes si discrètes et si atténuantes, qu'avec de la politique ou du bon vouloir on eût pu en rester là. Mais la reine, devenue mère, y était poussée par deux passions à la fois : l'amour maternel et le ressentiment d'une femme qui, sans le serment, n'était plus qu'une concubine. Morus fut condamné à la prison perpétuelle et conduit à la Tour.

Quand il eut passé la porte d'entrée, le gardien

Digitized by Google

lui demanda son vêtement de dessus. « Le voici, dit Morus, ôtant sa cape; je suis fâché pour vous qu'elle ne soit pas neuve. — Ce n'est pas tout, dit le gardien, il me faut encore votre robe; c'est l'usage. » Morus s'en dépouilla et la lui remit. On l'enferma dans une des chambres de la Tour et on lui donna, pour le servir, John Wood, l'un de ses gens, auquel on fit jurer de dénoncer tout ce qu'il pourrait écrire ou dire contre le roi.

Quelques jours après il écrivit, avec du charbon, sur un bout de papier, la lettre qui suit, à sa fille chérie Marguerite Roper, qui fut, pendant toute sa captivité, l'intermédiaire de cœur entre le prisonnier et sa famille.

« Ma chère bonne fille, grâce à Notre-Seigneur, je suis en bonne santé, et, j'espère, en pleine tranquillité d'esprit, et, de tous les biens du monde, je ne désire que ce que j'en possède. Je supplie Notre-Seigneur, de vous rendre tous joyeux dans l'espoir du ciel. Il y a bien des choses que j'aurais envie de vous dire touchant la vie éternelle : puisse-t-il vous les enseigner lui-même, comme j'espère qu'il le fait, et mieux que moi, par son saint esprit! Puisse-t-il vous conserver et vous bénir tous!

» Écrit au charbon par votre tendre et affectueux père, qui, dans ses pauvres prières, n'oublie aucun de vous, ni vos *babes* (petits enfants), ni vos nourrices, ni les méchantes petites femmes de vos maris, ni la femme de votre père, ni vos autres

Digitized by Google

amis. Et adieu de tout mon cœur : le papier me manque [1]. »

XI

Entretiens de Morus et de sa fille dans la prison. — Le lord chancelier fait appeler sa belle-fille Alice. — Les deux fables. — Marguerite essaye d'amener son père à prêter le serment. — La *mère Ève*. — Morus écrit des traités spirituels au charbon. — Il reçoit la visite de sa femme. — On attaque sa conscience par tous les moyens. — Le conseil du dernier jour d'avril 1535. — Interrogatoire de Morus. — Rigueurs de sa prison. — Le solliciteur Rich.

Marguerite avait obtenu la permission de le voir à la Tour. La première fois qu'elle y vint, le père et sa fille bien-aimée se mirent à genoux et récitèrent les sept psaumes et les litanies, et, avant tout épanchement, rendirent grâces à Dieu. Morus parla ensuite de sa prison; il dit qu'il considérait comme une faveur spéciale du ciel d'être enfermé dans cette étroite chambre; que Dieu l'avait *pris et bercé sur ses genoux* [2], comme il avait fait pour ses meilleurs amis, saint Jean-Baptiste, Pierre et Paul. C'est par des prières et des discours de ce genre que commençaient toujours les longs entretiens du

1. *English Works*, 1430. G. H.
2. And settleth me upon his lappe, and dandeleth me.

Digitized by Google

père et de la fille; puis, l'exaltation passée, la conversation prenait un ton gai. Morus demandait des nouvelles de Chelsea. On parlait des enfants, de leur mère, de la bonne conduite du fils et de ses sœurs [1], qui tous travaillaient de plus en plus à mépriser le monde et à se réfugier en Dieu, des amis de la famille, des voisins, dont aucun n'oubliait le pauvre prisonnier dans ses prières. Morus était attendri par ces souvenirs de tous les biens qu'il n'avait plus. C'est alors que Marguerite hasardait de timides conseils sur ce fatal serment qui le séparait pour jamais des siens. Mais Morus, souriant au piége que lui tendait *madame Ève*, comme il appelait Marguerite, repoussait avec force la tentation, « prêt à partir le lendemain, disait-il, s'il plaisait à Dieu de l'appeler » [2]. Et Marguerite, qui approuvait dans son cœur la conduite de son père, gagnée peu à peu à son enthousiasme, versait d'ardentes larmes et n'avait plus la force de lui disputer la gloire de mourir.

Il lui venait des avis détournés de quelques membres du conseil, et entre autres, du lord chancelier et de Cromwell, qui, n'ayant pas à craindre son ambition, l'honoraient pour sa vertu. Le premier, successeur de Morus, était allé, non sans dessein, chasser le chevreuil dans le parc du mari d'Alice,

1. *English Works*, 1434. C. D.
2. *Ibid.*, 1431. A.

Digitized by Google

belle-fille de Morus [1]. Il la fit prier de le venir voir le lendemain. Alice s'y rendit de bonne heure, toute joyeuse, s'attendant à quelque bonne nouvelle pour celui qu'elle appelait son père. Après des protestations d'amitié pour Morus, le chancelier lui dit qu'il s'étonnait beaucoup de l'entêtement de son père, quand tout le monde s'arrangeait du contraire, excepté l'*évêque aveugle* (Fisher). « Et en vérité, ajouta-t-il, je me félicite de n'avoir point d'instruction, si ce n'est pour me rappeler deux ou trois fables d'Ésope, et celle-ci entre autres : Il y avait un pays dont tous les habitants, sauf quelques sages, étaient fous. Ces sages, prévoyant qu'il devait tomber une grande pluie qui rendrait fous tous ceux qui en seraient mouillés, se creusèrent des cavernes sous terre, où ils attendirent que la pluie fût passée. Alors ils reparurent au jour, pensant bien qu'ils allaient faire des fous tout ce qu'ils voudraient. Mais ceux-ci les repoussèrent et s'obstinèrent à se gouverner eux-mêmes. Alors les sages se repentirent, mais trop tard, de ne pas s'être laissé mouiller comme tous les autres. » Alice ne se trompa point sur le sens de cette fable; et elle demanda au lord chancelier s'il ne se montrerait pas, dans l'occasion, bon ami pour son père. Dudley, pour toute réponse, lui conta une autre fable.

Il s'agissait, cette fois, d'un lion, d'un âne et d'un

1. *English Works*, 1433. C. H.

Digitized by Google

loup qui étaient allés se confesser. « Le lion dit qu'il avait dévoré tous les animaux qui s'étaient trouvés sur son chemin. — Vous êtes tout pardonné, dit le confesseur, car vous êtes roi et votre naturel vous poussait à cela. — L'âne vint ensuite, d'un pas humble, et dit qu'un jour, mourant de faim, il avait mangé un brin de la paille des souliers de son maître, et qu'il craignait que cela n'eût contribué à l'enrhumer. Le confesseur se déclara incompétent pour prononcer sur un si grand crime, et renvoya le coupable devant l'évêque. Ce fut ensuite le tour du loup, qui reçut, pour toute pénitence, l'ordre formel de ne jamais faire de repas qui coûtât plus de six sous. Après quelques jours de ce régime, pressé par la faim, il voit passer une vache et son veau. L'eau lui en vint à la bouche, mais la crainte de son confesseur le retenait. A la fin, il résolut de prendre sa conscience pour juge du cas. L'ayant donc interrogée, elle lui répondit que la vache ne valait certainement pas plus de quatre sous, et, qu'en estimant le veau à moitié prix, le tout ne dépasserait pas la somme fixée par son confesseur. Et il les mangea tous deux, et il fut fort en paix avec sa conscience. » Alice ne comprit que trop le sens de cette autre fable, et elle en fut si confuse, qu'elle ne sut que répondre. Du reste, le lord chancelier avait du moins le mérite, étant du côté des fous et des loups, de ne pas affecter, comme le roi son maître, la sagesse ni les scrupules.

Digitized by Google

Alice écrivait ces choses à Marguerite, sa belle-sœur, qui les rapportait à Morus. C'était le sujet de conversations douces, mais tristes, entre le prisonnier et sa fille. La fable de la pluie qui rend fous tous ceux qu'elle mouille était un dicton de Wolsey que lord Audley, peu riche de son fonds, avait trouvé dans les traditions de la chancellerie. Morus, s'appliquant la fable avec bonne grâce, en portait un jugement plein de sens. « Si les sages, remarquait-il, au sortir de leur trou, regrettaient de ne pas être fous, par dépit de voir les fous se refuser à être gouvernés par eux, ces sages avaient dû recevoir quelques gouttes de pluie jusque dans leurs cachettes souterraines. » Et il ajoutait : « J'espère que lord Audley m'aura compté parmi les fous, au nombre desquels je me range moi-même, et où me place mon nom en grec. Il est très-vrai que Dieu et ma conscience savent combien je mérite peu d'être compris parmi ceux qui désirent tant de gouverner les autres. »

Il se faisait sa part dans l'autre fable avec la même bonne grâce. Sans prétendre deviner quels personnages cachaient ce lion qui mangeait toutes les bêtes sur son passage, et ce loup qui n'était que le lion devenu casuiste, ni ce que pouvait être ce confesseur qui se montrait si doux aux grands et si dur aux petits, il se reconnaissait dans ce pauvre âne si scrupuleux, si inquiet, et qui attachait tant d'importance à ce que les habiles eussent regardé comme

Digitized by Google

une peccadille. Mais, disait-il, dût lord Rochester, son ami, sa seconde conscience, l'en blâmer, il n'eût pas changé son rôle d'âne contre celui d'aucun des trois autres personnages de la fable, ni son innocence de captif contre le savoir-vivre de l'homme puissant d'où lui venaient, sous forme d'apologues, ces lâches conseils.

Dans un de ces entretiens que rendait si mélancoliques la pensée de mort qui était au fond, Marguerite essayait timidement de justifier ceux des amis de Morus qui inclinaient vers le parti d'une transaction. « Ce n'est pas, remarquait-elle, pour vous faire rentrer dans la vie publique qu'ils cherchent à ébranler votre conscience; c'est qu'étant homme de bien et de grandes lumières, comme ils n'ont point cru mettre leur âme en danger en prêtant le serment, ils se demandent pourquoi vous ne faites pas comme eux. »

— Ma petite Marguerite, répondit le prisonnier, vous ne jouez pas mal votre rôle : mais, de grâce, écoutez-moi. » Et il lui montra, avec une grande abondance de preuves et de citations, dans quel cas on pouvait ne pas prêter serment à des lois émanées des hommes. Quant à l'opinion des doctes, que lui opposait Marguerite : « J'en sais beaucoup, dit-il, qui, après avoir blâmé le divorce et le mariage, s'en sont déclarés partisans. Est-ce pour plaire au prince, ou par la crainte de l'irriter, de perdre leurs biens, d'attirer des malheurs sur leurs fa-

Digitized by Google

milles et leurs amis? J'espère que leurs moins sont plus courageux; mais je ne veux point les imiter, étant aussi sûr de bien faire en refusant le serment, que je le suis que Dieu existe. »

Marguerite, le voyant si ferme dans son dessein, baissa la tête, le cœur gros de larmes, pensant au danger, non de son âme, mais de son corps.

« Eh bien! mère Ève, dit Morus, que faites-vous là? Sans doute vous couvez dans votre sein quelque autre serpent, qui va vous persuader encore une fois d'offrir la pomme au père Adam?

— En vérité, reprit Marguerite, je ne sais plus que dire, et me voilà, comme Cressida dans Chaucer, *au bout de mon esprit.* Car, puisque les exemples de tant d'hommes éminents ne vous peuvent pas ébranler, que puis-je ajouter, ô mon père! à moins de vous dire comme votre fou, maître Patenson, lequel demandant à l'un de nos gens où vous étiez, entra dans une grande colère, et dit : « Qui l'empêche donc de prêter serment? moi, je l'ai bien prêté! » Et moi aussi, je ne puis vous dire que cela : J'ai prêté ce serment [1].

— Eh bien! dit Morus, c'est une ressemblance de plus avec la mère Éve, laquelle n'offrait de si mauvais fruit à Adam qu'elle n'en eût auparavant mangé [2]. »

1. Elle l'avait prêté, mais avec restriction.
2. *English Works,* 1434.

Digitized by Google

Ces entrevues avec Marguerite n'étaient pas la seule liberté qu'on lui eût laissée dans sa prison. Outre sa fille, il recevait tous ceux de sa famille ; il entendait la messe dans la chapelle ; il pouvait descendre et se promener dans le jardin de la Tour [1]. Ses longues journées se passaient à prier, à méditer, à écrire des traités spirituels, tantôt à la plume, tantôt au charbon, selon que les ordres du roi étaient au relâchement ou à la rigueur. C'est au charbon que furent écrits, en grande partie, les trois livres du *Comfort in tribulation*, espèce d'ouvrage allégorique où, sous le nom de deux interlocuteurs hongrois, qui, à l'approche d'une irruption des Turcs dans leur pays, se préparent à le défendre et à périr, Morus peint le danger de l'Angleterre menacée par l'hérésie, et montre comment les bons catholiques doivent se préparer à perdre leur liberté, leurs biens et leur vie pour leur foi. C'est encore au charbon que furent écrits les vers suivants à la fortune [2], inspirés, dit son petit-fils, par une visite du secrétaire Cromwell, qui lui avait parlé d'un retour possible du roi :

« Allons, caressante fortune, bien que tu ne m'aies jamais paru si belle, ni souri plus doucement, comme si tu voulais réparer tous mes malheurs, désormais tu ne me tromperas plus ; car j'ai l'espoir

1. *English Works*, Lettre de Marguerite, 1446. D. E.
2. *Ibid.*

Digitized by Google

que Dieu me fera bientôt entrer dans le port sûr et immuable de son ciel :

« O fortune! après ton calme, j'entrevois toujours une tempête[1]. »

La première fois que sa femme vint le voir, moitié de son propre mouvement, moitié par le conseil indirect de la cour, qui avait compté parmi ses moyens d'influence l'importunité d'une femme dont la tendresse et l'humeur avaient quelque empire sur Morus, elle l'aborda par des reproches : « Qu'était-ce donc qu'un prétendu sage qui se résignait à vivre enfermé dans la compagnie des rats, quand il pouvait recouvrer sa liberté et revoir sa jolie maison de Chelsea, sa bibliothèque, sa galerie, son jardin, son verger, sa femme et ses enfants, pour peu qu'il voulût faire ce que tous les hommes instruits de l'Angleterre avaient fait? » Après un peu de silence : — « Dites-moi, dame Alice, dites-moi une seule chose. — Quoi? dit-elle. — Cette maison-ci n'est-elle pas aussi près du ciel que ma jolie maison de Chelsea? »

La bonne dame s'emporta.

« Chansons! chansons! dit-elle. — Je ne sais, reprit Morus, pourquoi je tiendrais tant à ma maison et à tout ce qui s'y trouve; car si, après avoir

1. Le texte est admirable.
Euer after thy calme loke y for a storme.

Digitized by Google

été six ans sous terre, je sortais de ma tombe et revenais à Chelsea, je ne manquerais pas d'y trouver des gens qui me mettraient à la porte, et qui me diraient que ma maison n'est pas à moi. Pourquoi donc, encore une fois, aimerais-je tant une maison qui oublierait sitôt son maître? Voyons, dame Alice, continua-t-il, combien me donnez-vous d'années à vivre et à jouir encore de Chelsea? — Vingt ans, dit-elle. — En vérité, reprit-il, si c'était mille, il y aurait à y regarder. Et encore serait-ce un mauvais marché que de perdre l'éternité pour mille années. Mais combien pire serait le marché, s'il est vrai que nous ne sommes pas sûrs d'un jour[1] ! »

Le plan du roi, qui avait plus besoin de son parjure que de sa vie, avait été, dans le commencement, de le prendre par les affections de famille, et de le mettre aux prises avec les regrets, les reproches, les prières, les larmes, les souvenirs de la liberté perdue, rendus si vifs par la présence de ceux au milieu desquels il avait vécu libre. Mais, toute la famille ayant échoué contre l'homme à qui sa foi commandait de mettre le Christ avant les siens, on lui ôta brusquement toutes ces petites consolations, et la rigueur succéda aux ménagements. On l'attaquait par tous les points. Tantôt on répandait le bruit qu'il avait prêté serment, et on lui ôtait ainsi l'appui de l'opinion publique dont

1. *The Life of sir Th. Morus*, by his grandson, p. 237.

Digitized by Google

l'homme le plus ferme a besoin [1]. Tantôt les agents royaux investissaient sa maison sous prétexte de sommes cachées, et fouillaient sa noble pauvreté comme ils eussent fait des coffres secrets de quelque exacteur du dernier roi. Morus, dans une lettre à ce sujet, témoigne l'espoir que le roi ne prendra pas la ceinture et le collier d'or de sa femme, et ne touchera pas à sa garde-robe [2]. Tantôt on parlait de lui arracher le serment par des tortures [3]. Tantôt c'était quelque affidé qui lui reprochait de n'avoir pas écrit au roi depuis qu'il était en prison, comme s'il eût pu le faire sans se démentir ou sans l'irriter davantage [4] !

Un moyen de terreur plus significatif, ce fut l'exécution du prieur d'un couvent de chartreux, d'un prêtre et de quatre moines, qui furent pendus à Tyburn, puis décrochés vivants du gibet, démembrés, et leurs entrailles arrachées du ventre et dispersées [5]. Il fut appelé devant le conseil sous l'impression de ces supplices, pendant que le sang des victimes fumait encore; mais il ne fléchit pas. Sa famille avait pris l'épouvante. Il lui écrivit pour la rassurer. Il ne voulait pas qu'ils eussent plus de craintes, hélas! ni plus d'espérances qu'ils n'en avaient sujet [6].

1. *English Works*, 1450. E.
2. *Ibid.*, 1446.
3. *Ibid.*, 1450. F. G. H.
4. *Ibid.*
5. Doct. LINGARD, *Henri VIII.*
6. *English Works*, 1451. C. D.

Digitized by Google

Ce conseil avait lieu le dernier jour d'avril 1535, un vendredi après midi. Morus alla changer d'habit pour paraître plus convenablement devant les personnes qui le composaient, et s'étant rendu dans la galerie, il s'y trouva entouré de gens de connaissance et d'inconnus. Vainement on le pria de s'asseoir; il resta debout, soit humilité, soit pour montrer que désormais aucune conférence ne pouvait plus être longue avec lui. On lui parla des nouveaux statuts du parlement; il déclara ne les avoir lus qu'avec peu d'attention. On lui demanda s'il n'avait pas lu celui qui conférait au roi le titre de chef de l'Église d'Angleterre, et, sur sa réponse qu'il l'avait lu, le secrétaire Cromwell l'invita obligeamment à dire ce qu'il en pensait. « A présent, dit Morus, que j'ai mis mon esprit en repos sur ces matières, je ne suis plus d'humeur à discuter les titres des rois et des papes. Mais je suis et je veux être le fidèle sujet du roi, et chaque jour je prie pour lui et pour tout ce qui lui appartient, et pour tous ceux qui composent son honorable conseil, et pour tout le royaume; hors de cela, je ne me mêlerai plus de rien. — Cela ne satisfera pas le roi, répondit Cromwell; il veut une réponse plus précise. C'est d'ailleurs, ajouta-t-il, un prince bon et compatissant, prêt à pardonner des actes d'obstination suivis de repentir, et qui désire en particulier vous voir rentrer dans le monde parmi les autres hommes. — Le monde! dit vivement Morus, jouant sur le mot, je n'y vou-

Digitized by Google

drais pas rentrer, dût-on me le donner tout entier[1]. » Puis, continuant, il déclara qu'il voulait rester étranger à tout, et passer désormais ses jours à méditer sur la passion du Christ et sur son propre passage dans l'autre monde. On le fit retirer un moment pour concerter ce qu'il restait à lui demander.

Appelé de nouveau devant le conseil, on lui dit que sa condamnation à la prison perpétuelle ne le dispensait pas d'obéir, et que le roi pouvait lui imposer le statut aux mêmes peines qu'à tous ses autres sujets. Morus ne le nia pas. Cromwell lui parla de l'influence qu'allait avoir son exemple. « Que veut-on de moi? répondit Morus; je ne fais pas de mal, je ne dis pas de mal; si cela n'est pas assez pour garder un homme en vie, eh bien, je ne désire pas de vivre plus longtemps. D'ailleurs, je suis déjà mourant, et, depuis que je suis entré ici, j'ai dû penser plusieurs fois que je n'avais pas une heure à vivre. Mon pauvre corps est à la disposition du roi. Dieu veuille que ma mort lui fasse du bien! » Le conseil, que ces belles paroles embarrassaient fort, voulut rentrer dans la question; Morus s'y refusa, déclarant qu'il ne parlerait plus. Alors Cromwell leva la séance, après lui avoir promis de ne pas prendre avantage de ses dernières paroles.

1. I woulde never medle in the worlde agayn, to have the worlde geven mee... *English Works*, 1452. A.

Digitized by Google

On fit appeler le lieutenant, et on lui remit le prisonnier, qu'il ramena dans sa chambre.

Le roi voulait que Morus se prononçât pour ou contre le statut. Les mêmes personnages revinrent donc à la Tour, quelques jours après, pour l'interroger de nouveau. C'étaient milord de Cantorbéry, le lord chancelier, lord Suffolk, lord Wiltshire, et le secrétaire Cromwell, l'âme de ces interrogatoires, et, de tous les membres du conseil, le mieux disposé pour Morus.

On lui déclara la volonté irrévocable du roi. Morus rappela encore une fois la maxime de Henri : « Servez Dieu d'abord, et le roi après Dieu ». C'était la seule vengeance de l'honnête homme.

On lui objecta les hérétiques qui avaient été obligés, sous son administration, de reconnaître le pape pour chef de la chrétienté, et d'exposer avec précision leur croyance sur ce point. Morus protesta contre la confusion qu'on voulait faire entre deux cas si différents. « La loi, dit-il, en vertu de laquelle on a contraint les hérétiques était fondée sur une croyance universelle; la loi au nom de laquelle on exige de moi que je me prononce n'est qu'une loi particulière à un royaume. Or, en matière de croyances, un homme est moins lié, dans sa conscience, envers un règlement local contraire à une loi de tout le corps de la chrétienté qu'envers une loi émanée de tout ce corps, fût-elle contredite

Digitized by Google

par les statuts particuliers d'un État. » C'était la vraie doctrine catholique.

La discussion se prolongea inutilement. On finit par lui poser ces deux questions :

— Avez-vous lu le statut?

— Il répondit : Oui.

— Est-il légal, oui ou non? — Il se tut.

Un membre pensa le prendre en paraissant douter de son mépris de la vie. C'était la plus forte des tentations. Il dit à Morus : « Si vous avez un si grand désir de quitter le monde, que ne vous prononcez-vous nettement contre la légalité du statut? Votre silence ferait croire que vous seriez moins content de mourir que vous le dites. »

Morus fit cette sublime réponse : « Je n'ai pas été un homme d'une vie si sainte que je puisse oser m'offrir de moi-même à la mort. Je craindrais que Dieu ne me punît de ma présomption en m'abandonnant. Aussi, au lieu de me jeter en avant, j'ai cru devoir plutôt me retenir et reculer [1]. »

Cromwell lui dit qu'il était moins content de lui qu'à la dernière conférence, et que, cette fois, il le croyait malintentionné. Trop de grandeur d'âme devient suspect aux âmes ordinaires. Cromwell pouvait être de bonne foi en ne voyant qu'un commencement de mauvaise intention là où commençait en effet l'héroïsme suprême. Ne pouvant sauver

1. *English Works*, 1453-1454.

Digitized by Google

Morus, et forcé, pour son propre intérêt, de s'associer à ceux qui voulaient sa perte, il devait saisir avec empressement toutes les apparences qui, en donnant une couleur de justice au meurtre de Morus, allégeraient la part qu'il allait y prendre. Il devait en venir à soupçonner la conscience de Morus pour décharger d'autant la sienne, outre que la grandeur d'âme offusque et impatiente à la longue un courtisan.

Après ce dernier interrogatoire, le roi envoya à la Tour, sous le prétexte officiel d'en enlever tous les livres et papiers de Morus, mais avec l'ordre secret de lui tirer des aveux sur le statut, un certain M. Rich, solliciteur général, depuis lord Rich. Magistrat de fortune, c'était un de ces ambitieux qui se prêtent à tous les genres de services. Sir Richard Southwell et un M. Palmer l'accompagnaient. Rich amena la conversation sur le droit qu'avait le parlement de déférer au roi le titre de chef suprême de l'Église d'Angleterre. Morus, qui ne savait pas se refuser à la discussion, parce qu'il y réussissait, accepta le débat, mais sur le terrain où il l'avait tenu jusque-là, entre un oui qu'il ne voulait pas donner et un non qu'il atténuait par toutes sortes d'humilités ou de réticences. C'en était assez pour les affaires de Rich. Il courut chez le roi se vanter de confidences qu'il n'avait pas reçues, « laissant, dit le naïf biographe de Morus, une si mauvaise odeur sur son passage, que M. le

Digitized by Google

lieutenant de la Tour en fut incommodé, et que sir Thomas la sentit[1]. »

On lui avait tout pris une seconde fois, papier, plumes, encre, livres. Il ne put achever son commentaire sur la passion du Christ, ouvrage latin, en forme de paraphrase, et, chose singulière, sans allusion à sa situation. Il en était resté à ce mot si solennel : « Alors ils s'approchèrent et mirent la main sur Jésus; *tunc accesserunt et injecerunt manus in Jesum...* » Ce devait être, quelques jours après, le premier verset de sa passion.

Quand le solliciteur Rich et ses compagnons furent partis, Morus ferma la fenêtre : « Que faites-vous donc là? lui dit le lieutenant de la Tour. — Quand toutes les marchandises sont parties, reprit Morus, n'est-il pas temps de fermer la boutique? »

XII

Procès d'État. — Condamnation. — Mort. — Conclusion.

Mai, juin, juillet 1535.

Pourvu que l'opposition de Morus cessât, il importait peu à Henri VIII que ce fût par son déshonneur ou par sa mort. On se fût mieux arrangé de son déshonneur; on eût fait ainsi disparaître à la

1. *The Life of sir Th. Morus*, by his grandson, ch IX.

Digitized by Google

fois l'homme et l'exemple; la mort ne pouvait faire disparaître que l'homme. Mais, quand on vit le prisonnier s'opiniâtrer dans sa résistance, et qu'il fallut désespérer de sauver son corps au prix de son âme, le roi voulut mettre fin à cette lutte de toutes les forces d'un royaume contre la conscience d'un homme. Morus fut cité devant la barre du banc du roi, le 7 mai 1535, pour s'y voir accuser du crime de haute trahison. Il y avait un peu plus d'un an qu'il languissait à la Tour.

Il vint de la prison au palais de Westminster, à pied, malgré la longueur du chemin, s'appuyant sur un bâton, tant l'avaient affaibli les rigueurs de sa captivité, le corps voûté par la maladie, mais le visage calme et serein [1]. Les juges étaient : Audley, le lord chancelier; Fitz-James, le lord chef de justice; sir John Baldwin; sir Richard Leister; sir John Port; sir John Pilman; sir Walter Luke; sir Antony Fitz-Herbert. Ces personnages composaient le banc du roi, lequel était chargé de diriger les débats, de recueillir le verdict du jury et d'appliquer la peine.

L'attorney avait bâti un acte immense d'accusation, selon la pratique des officiers royaux de tous les temps, qui est de grouper mille crimes imaginaires autour de celui qu'on ne peut pas préciser. On avait espéré l'embarrasser dans ce chaos de dé-

1. *Corresp. d'Érasme*, 1761. A.

Digitized by Google

tails, et énerver sa défense en l'éparpillant. Il vit le piége, et, dans l'interminable lecture de l'attorney, il distingua quatre chefs dont la réfutation devait faire tomber tout le procès et sauver son innocence, sinon sa vie. L'attorney, dans ses conclusions, le déclarait traître au roi et au royaume, pour avoir nié la suprématie spirituelle du roi, au principal, et pour mille autres crimes au particulier.

Lecture faite de l'acte, le lord chancelier, comme chef suprême de la justice, et le duc de Norfolk, comme membre du conseil, lui promirent qu'il obtiendrait son pardon du roi, s'il voulait abjurer son opinion. « Je prie Dieu, dit Morus, qu'il m'y affermisse et m'y fasse persévérer jusqu'à la mort. » On l'invita à se défendre. « Quand je pense, dit-il, combien l'acte d'accusation est long, et combien de griefs y sont mis à ma charge, je crains que mon esprit et ma mémoire, qui sont affaiblis, comme mon corps, par la maladie, ne me fournissent pas assez promptement les preuves que je devrais donner, et que, dans un autre état, j'aurais pu donner. » Les juges lui firent apporter un siége, et il s'assit pour la première fois depuis son départ de la Tour. Alors il commença sa défense.

Le premier chef était son opposition au second mariage du roi. Il ne le nia pas; mais il dit qu'il lui semblait qu'il en avait été assez puni par tant de maux de corps et d'esprit, depuis un an, par la

Digitized by Google

perte de tous ses biens et par une condamnation à la prison perpétuelle.

Le second était sa désobéissance au statut du parlement touchant la suprématie du roi, et le refus qu'il avait fait de donner son opinion. Il dit qu'il n'existait ni statuts, ni loi dans le monde qui punît un homme de n'avoir rien dit ni en bien, ni en mal; qu'il n'y avait de punissable que les actions et les paroles; que, pour les pensées secrètes, Dieu seul en était juge. « C'est de ce silence même qu'on vous accuse, dit brusquement l'attorney. — Le silence implique consentement, » répliqua Morus. Mais, pour qu'on ne tournât pas contre le chrétien cette parole échappée à l'avocat, il se hâta d'ajouter qu'il y avait des cas où l'on devait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et avoir plus de souci de sa conscience que de toute autre chose.

Le troisième chef capital était une prétendue machination contre le statut, prouvée par des lettres écrites de la Tour à l'évêque Fisher, où Morus encourageait son ami à la résistance. Ces lettres avaient été brûlées par Fisher, ce qui permettait à l'attorney d'y lire tout ce qu'il jugerait bon pour le besoin de la cause. Morus avoua naïvement ce qu'elles contenaient. Plusieurs traitaient de choses privées, comme de leur vieille amitié et accointance. Dans l'une, Morus répondait à Fisher, qui l'avait prié de lui mander ses réponses dans l'affaire du serment, que sa conscience était en repos sur ce point, et qu'il

Digitized by Google

réglât de son côté la sienne pour son plus grand bien.

Une preuve de complot, plus forte que ces lettres, formait le quatrième chef : c'était une comparaison, commune à Fisher et à Morus, du statut du parlement avec un glaive à deux tranchants, tuant l'âme si l'on s'y soumettait, tuant le corps si l'on y résistait. Morus expliqua cette conformité dans les deux réponses par la conformité d'esprit et de doctrine qui l'avait, depuis tant d'années, attaché à Fisher. « Pour conclure, dit-il en finissant, je déclare que je n'ai jamais dit un mot contre le statut à aucun homme vivant, encore qu'on ait pu affirmer le contraire à Sa Majesté. »

L'attorney ne répondit à cette défense que par un mot qui courut dans toute la cour : *Malice*. Il n'en ajouta pas un second, et il ne prouva pas celui-là. Rich fut interrogé sur son entretien avec Morus. Il assura que le prisonnier avait nié le droit du parlement. Morus lui répondit avec véhémence, l'accabla de sa vie passée, de sa mauvaise réputation, de ses désordres, et dit combien il était invraisemblable qu'il se fût ouvert sur un point aussi grave à un homme si léger et si mal famé, lui qui n'en avait voulu rien dire au roi ni à ceux de ses conseillers qui l'avaient interrogé à la Tour. Rich, pour relever son témoignage, fit appeler sir Richard Southwell et M. Palmer. Le premier dit qu'il n'avait été envoyé à la Tour que pour procéder à l'enlève-

Digitized by Google

ment des livres du prisonnier, et qu'il n'avait pas eu l'oreille à la conversation; le second, qu'il était si occupé à jeter les livres dans un sac, qu'il n'avait pas pris garde à ce qui se disait. Réponses de gens timides, mais honnêtes, qui ne voulaient ni mentir contre Morus, ni dire la vérité, au risque de se perdre sans le sauver. Le solliciteur Rich devint lord Rich, et Morus fut condamné à mort.

Les jurés étaient au nombre de douze. Après un quart d'heure de délibération, il rendirent le verdict de mort : *Guilty* [1].

Le chancelier se leva pour prononcer la sentence, Morus l'interrompit : « Milord, dit-il, quand j'étais dans les lois, on demandait au prisonnier, avant la sentence, s'il avait quelque chose à dire contre le jugement. » Le chancelier lui dit de parler. Morus se mit alors à discuter librement le statut du parlement. Il l'attaqua comme violant à la fois toutes les lois de l'Église, les prérogatives du saint-siége, les lois mêmes de l'Angleterre, qui déclaraient l'Église nationale libre et indépendante. Il rappela les liens de reconnaissance qui attachaient cette île au saint-siége, dont elle tenait le bienfait de la foi catholique, héritage de Grégoire le Grand et de saint Augustin. Il répondit à tout avec une fermeté et une promp-

1. Voici leurs noms : sir Thomas Palmer, sir Thomas Peirt, George Lowel, esq., Thomas Barbage, esq., Geoffroy Chambers, Edward Stokmore, Williams Browne, Gaspar Leuke, Thomas Bellington, John Parnell, Richard Bellame, George Stoahes.

Digitized by Google

titude admirables, en homme qui n'était plus troublé par le soin de sa vie, et qui s'abandonnait au plaisir de décharger sa conscience si longtemps opprimée. Tout était consommé. Ce dernier espoir de salut, ce dernier attachement de l'homme à la vie, qu'on eût trouvé peut-être au fond du cœur des plus héroïques martyrs, ne retenaient plus sa langue, et ne mêlaient plus les précautions et les subtilités de la défense aux libres accents du chrétien rendant témoignage.

Le lord chancelier, soit qu'il ne sût que répondre, soit pour diminuer sa part dans la responsabilité de l'arrêt, demanda hautement au lord chef de justice, sir John Fitz-James, si l'accusation était fondée ou non. « Milords, dit celui-ci, par saint Gillian, je dois déclarer que si l'acte du parlement n'est pas illégal, dans ma conscience, l'accusation est suffisamment fondée. » Parole à double sens, comme toutes celles des hommes publics dans les temps de tyrannie, quand il arrive que chacun, sommé de dire son avis, se replie sur les autres, dérobe sa lâcheté derrière la lâcheté générale, et se lave les mains, comme Pilate, dans une eau que tout le monde a salie.

Le chancelier lut la sentence. Elle portait que *le criminel serait ramené à la Tour de Londres, par les soins de William Bingston, shérif, et de là traîné sur une claie à travers la Cité de Londres, jusqu'à Tyburn, pour y être pendu jusqu'à ce qu'il*

Digitized by Google

fût à demi mort; qu'en cet état il serait déchiré vif, ses parties nobles arrachées, son ventre ouvert, ses entrailles brûlées; que les quatre quartiers seraient exposés sur les quatre portes de la Cité, et la tête sur le pont de Londres. Henri commua la peine en celle de la tête tranchée. « Dieu préserve mes amis, dit Morus, de la compassion du roi, et toute ma postérité de ses pardons! » Ce fut le seul mot dur qu'il laissa échapper sur le roi; encore était-ce dit avec un ton de gaieté qui en cachait l'amertume.

Quand Morus eut entendu sa sentence : « Maintenant, dit-il, que je suis condamné, Dieu sait de quel droit je dirai librement ce que je pense de votre loi. Voilà sept années que j'applique mon esprit et que je tourne toutes mes études à cette matière, et je déclare que je n'ai lu dans aucun des docteurs avoués par l'Église qu'un laïque, ou, comme ils disent, un personnage séculier, ait été ni pu être chef d'une Église.

— Vous prétendez donc, maître Morus, dit le chancelier, être plus sage et de meilleure conscience que tous les évêques, toute la noblesse, tout le peuple de ce royaume?

— Milord chancelier, répondit Morus, pour un évêque que vous avez de votre opinion, j'ai de mon côté plusieurs centaines de saints et orthodoxes personnages; pour votre assemblée unique, j'ai tous les conciles généraux qui se sont tenus depuis

Digitized by Google

mille ans; pour un seul royaume, j'ai toute la chrétienté. » Le duc de Norfolk, son ancien ami, l'accusa de malveillance. Morus repoussa doucement le reproche, sans se plaindre de celui qui le lui faisait. Il voulait se justifier; il ne voulait pas récriminer.

La longueur de la discussion prouvait combien ces hommes faisaient à regret leur métier de juges. Le sang qu'on allait verser ne profitait à aucun d'eux et pouvait quelque jour rendre le leur moins précieux. A la fin de la séance, ils dirent à Morus qu'il les trouverait prêts, chacun en particulier, à recevoir tout ce qu'il voudrait communiquer ultérieurement pour sa défense. Morus, touché, leur répondit avec effusion : « Je n'ai plus qu'une chose à ajouter, milords. Nous lisons, dans les Actes des apôtres, que le bienheureux apôtre saint Paul était présent et consentant à la mort du premier martyr Étienne, et qu'il garda les habits de ceux qui le lapidaient. Et cependant Paul et Étienne sont maintenant deux saints dans le ciel, et deux amis pour toujours. De même, j'espère de tout mon cœur, — et je prie Dieu à cet effet, — que, quoique vos seigneuries aient été sur la terre les juges pour ma condamnation, nous pourrons nous retrouver ensemble dans le ciel pour notre salut éternel. Que Dieu vous conserve tous, et, en particulier, mon souverain seigneur le roi, et qu'il lui accorde de sages conseillers[1] ! »

1. *The Life of sir Th. Morus*, by his grandson, ch. XI passim. *Corresp. d'Érasme;* 1764-1766.

Digitized by Google

Il fut reconduit à pied de Westminster à la Tour, la hache portée devant lui, le tranchant de son côté. Son fils, John More, qui l'attendait hors de la salle de justice, se mit à genoux devant lui, et lui demanda sa bénédiction ; Morus l'embrassa et le bénit. Arrivé sur le quai de la Tour, sa fille Marguerite, passant à travers les hallebardes et les haches qui l'entouraient, se jeta à son cou et y resta suspendue sans pouvoir dire d'autre parole que celle-ci : « O mon père ! ô mon père ! » Morus lui donna sa bénédiction, et lui dit que, bien qu'il dût mourir pour un crime qu'il n'avait pas commis, cela n'arrivait pas sans l'expresse volonté de Dieu, et qu'il fallait s'y soumettre. Après ces mots, Marguerite se retira ; mais, à peine eut-elle fait quelques pas, que, revenant tout à coup, et rompant la foule qui s'était refermée derrière elle, elle se jeta de nouveau au cou de son père, et couvrit son visage de baisers pleins de larmes. Le sang-froid du prisonnier ne tint pas à cette seconde épreuve. Il ne dit rien à sa fille ; il pleura. Ce fut le moment, dans toute la foule, d'une émotion déchirante, qui gagna jusqu'aux soldats de l'escorte. Tout autour de Morus on n'entendit qu'un long sanglot. Les soldats arrachèrent enfin Marguerite des bras de son père. Alors ses autres enfants et petits-enfants vinrent recevoir sa dernière bénédiction. Quant à ceux des siens qui étaient demeurés à la maison, « ils trouvèrent, dit son pieux petit-fils, que ceux qui l'avaient touché à

Digitized by Google

ce moment suprême en avaient rapporté une bonne odeur[1]. »

Morus resta sept jours et sept nuits dans la Tour, après son jugement, s'armant par la prière, la méditation, l'enthousiasme religieux, pour le jour du martyre; se promenant dans sa chambre en chemise, comme un homme prêt à être enseveli, et se flagellant lui-même, pour faire taire cette chair délicate qui *aurait eu peur d'une chiquenaude.*

Les deux dernières lettres qu'il écrivit sont adressées, l'une à Antonio Bonviso, marchand italien, son intime ami, qu'il remercie de ses services, et qu'il espère revoir « là où il n'y aura plus besoin de lettres, où une muraille ne séparera point les amis, où un gardien ne viendra pas interrompre leurs entretiens »[2]; l'autre, en anglais et au charbon, à sa fille Marguerite, qu'il charge de ses dernières recommandations et adieux à tous ses enfants, petits-enfants, gendres, brus, et aux amis de sa famille[3]. Elle est datée du 5 juillet 1535; Morus devait être décapité le lendemain. Il rappelle à sa fille leurs derniers adieux. « Je n'ai jamais mieux aimé, écrit-il, votre manière envers moi, que lorsque vous m'avez embrassé la dernière fois; j'approuve cette piété filiale et cette tendresse de cœur

1. *The Life of sir Th. Morus*, by his grandson, ch. XI.
2. Elle est écrite en latin. *English Works*, 1455.
3. *English Works*, 1457.

Digitized by Google

qui ne s'inquiètent pas du respect humain. » Il prie son bon fils Jean, si la terre paternelle doit lui échoir, de ne rien changer à ses dispositions dernières pour sa sœur. Avec cette lettre, il envoyait pour cette sœur son portrait sur parchemin, pour sa belle-fille Alice une pierre précieuse, pour Marguerite, sa fille chérie, un mouchoir, son cilice et le fouet dont il s'était flagellé. Le combat fini, il envoyait à sa fille ses armes.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, sir Thomas Pope vint lui apporter le message du roi et de son conseil, qui lui annonçait qu'il devait mourir le jour même, avant neuf heures, et qu'il eût à s'y préparer.

« Monsieur Pope, dit-il, je vous remercie de tout mon cœur pour vos bons offices. Je dois beaucoup au roi pour les honneurs et les bienfaits dont il m'a comblé; mais je lui dois plus encore pour m'avoir mis dans cette prison, où j'ai eu le temps et un lieu convenable pour me souvenir de ma fin. Et, je le jure devant Dieu, ce dont je suis le plus obligé envers Sa Majesté, c'est qu'il lui plaise de me faire sortir sitôt des misères de ce pauvre monde.

— La volonté du roi, dit sir Pope, est que vous ne prononciez pas de discours à votre exécution.

— Vous faites bien, monsieur Pope, reprit Morus, de me transmettre la volonté du roi; car je m'étais proposé de dire quelques paroles, dont aucune d'ailleurs n'eût offensé Sa Grâce ou tout autre

Digitized by Google

personne. Quel qu'ait été mon désir à cet égard, je suis prêt à obéir au commandement de Sa Majesté. Je vous prie, bon monsieur Pope, d'obtenir du roi que ma fille Marguerite assiste à mes funérailles.

— Le roi, reprit M. Pope, a déjà permis que votre femme, vos enfants et vos amis fussent libres d'y assister.

— Combien je lui suis reconnaissant, dit Morus, d'avoir eu tant de considération pour mes pauvres funérailles! »

Sir Thomas Pope, prêt à prendre congé de lui, ne put retenir ses larmes. Morus le consola. « Ayez confiance, monsieur Pope, nous nous reverrons quelque jour l'un l'autre, dans un lieu où nous serons sûrs de nous aimer au sein d'un bonheur éternel! »

Quand Morus fut seul, il quitta sa chemise de mortification, et, comme un homme invité à un banquet solennel, il s'habilla du mieux qu'il put et revêtit une robe de soie que lui avait donnée son ami Antonio Bonviso. Le lieutenant de la Tour, le voyant ainsi paré, lui dit que c'était grand dommage qu'il s'habillât si bien pour le profit du misérable qui devait lui donner le coup de la mort.

« Quoi! monsieur le lieutenant, dit Morus, un homme qui va me rendre un si grand service! Si cette robe était d'or, je ne ferais qu'une chose juste en la lui donnant. Saint Cyprien ne donna-t-il pas trente pièces d'or à son exécuteur en reconnaissance

Digitized by Google

de l'ineffable bienfait qu'il en allait recevoir?

Le lieutenant insistant, sans doute par un scrupule de haut fonctionnaire qui ne veut pas qu'on gâte les subalternes, Morus ôta sa robe de soie, et la remplaça par une robe de laine de Frise. Toutefois il donna un angelot d'or au bourreau pour qu'il ne le fît pas souffrir, « mais qu'il se montrât son ami ».

A neuf heures, il fut livré par le lieutenant de la Tour au shérif, et s'achemina vers l'échafaud. Sa barbe était longue, ce qui ne lui était pas accoutumé; son visage pâle et amaigri; il tenait dans ses mains une croix rouge, et levait souvent les yeux au ciel. Une bonne femme lui offrit un verre de vin; il le refusa en disant : « Le Christ à sa passion ne but pas de vin, mais du fiel et du vinaigre. » Deux malheureuses, apostées, dit-on, pour détruire l'effet de sa noble mort, l'apostrophèrent sur son passage. L'une lui redemandait certains livres qu'elle lui avait donnés en garde pendant qu'il était lord chancelier. L'autre se plaignait d'une injustice qu'il lui avait faite dans le même temps. A la première, il répondit doucement que le roi l'allait débarrasser de tout souci de ses papiers, livres et autres choses de ce genre; à la seconde, qu'il se souvenait de son affaire, et que si c'était à recommencer, il rendrait la même sentence.

Le dernier qui l'interrompit, mais pour un tout autre motif, ce fut un homme de Winchester, lequel ayant senti autrefois de violentes tentations de

Digitized by Google

désespoir, s'était fait présenter par un ami à sir Thomas, alors chancelier. Morus lui avait promis de prier pour lui, et, depuis lors, trois ans s'étaient passés sans qu'il se ressentît de son mal. Quand Morus fut mis en prison, cet homme, ne pouvant plus le voir, avait été repris de ses tentations jusqu'à vouloir se tuer. Le jour de l'exécution, il vint à Londres, se mit sur le chemin du cortége funèbre, et quand Morus passa, il le pria de se souvenir de lui dans ses prières, disant qu'il était enfoncé si avant dans le désespoir, qu'il ne pensait plus pouvoir s'en retirer.

« Allez, dit Morus, et priez pour moi, je prierai de grand cœur pour vous. »

Ce fut le dernier incident de la route.

Arrivé au pied de l'échafaud, il le trouva si branlant, qu'il dit au lieutenant de la Tour : « Veillez, je vous prie, à ce que je puisse monter sûrement; pour la descente, je m'en tirerai comme je pourrai. » Comme il commençait à parler au peuple, le shérif l'interrompit. Morus se borna à demander à la foule de prier pour lui, et d'être témoin qu'il mourait dans la foi catholique, fidèle serviteur de Dieu et du roi. Puis, s'agenouillant, il récita avec un grand recueillement le psaume *Miserere*. L'exécuteur lui demanda pardon. Morus l'embrassa et lui dit :

« Tu vas me rendre le plus grand service que je puisse recevoir d'aucun homme. N'aie pas peur de

Digitized by Google

faire ton devoir. Mon cou est court; prends garde de ne pas frapper à faux et sauve ton honneur. »

L'exécuteur voulut lui bander les yeux.

« Je me les banderai moi-même », dit-il, et il se couvrit d'un mouchoir qu'il avait apporté dans ce dessein. Alors il posa sa tête sur le bloc, disant à l'exécuteur d'attendre qu'il eût écarté sa barbe, qui n'avait jamais commis de trahison.

Ce fut sa dernière parole. L'exécuteur, d'un seul coup, sépara la tête du tronc.

Cette tête, exposée d'abord sur le pont de Londres, puis rachetée par Marguerite, fut pour cette femme tendre et exaltée, pendant les douze années qu'elle survécut à son père, un lugubre sujet de douleurs filiales et de méditations religieuses. Deux actes du parlement déclarèrent confisqués tous les biens que Morus avait reçus de Henri et une portion de ses biens particuliers. Sa femme fut expulsée de la maison de Chelsea, et reçut du roi une pension de vingt livres. John Morus, son fils, d'abord enfermé à la Tour pour la même cause que son père, fut relâché comme de trop peu de valeur pour rien ajouter à l'exemple paternel.

Henri jouait aux échecs avec Anne, dans son palais de Richemond, quand on vint lui apprendre que Morus avait cessé de vivre. Lançant sur elle un regard irrité : « C'est votre faute, lui dit-il, si cet homme est mort. » Et il se retira brusquement dans sa chambre, où il se tint enfermé tout le jour.

Digitized by Google

Etait-ce remords du meurtre de Morus, ou commencement de dégoût pour la nouvelle reine?

Érasme, qui était lui-même près de sa fin, écrivit, sous le nom de Nucérinus, une relation touchante de la mort de son ami et de celle de Fisher, exécuté quelques jours après Morus. Il y fait un portrait éloquent de celui-ci, dans un langage où l'on reconnaît encore un esprit jeune dirigeant une main affaiblie. « J'ai vu beaucoup de gens, dit-il, pleurer Morus, qui n'en avaient reçu aucun service, et moi-même, en écrivant ces lignes, je sens mes larmes couler malgré moi. Quelle sera la douleur de notre Érasme, lequel était lié avec Morus d'une de ces amitiés dont Pythagore a dit que c'est la même âme en deux corps! En vérité, je tremble que le bon vieillard ne survive pas à son cher Morus, si toutefois il est encore parmi les vivants. » Je reconnais Érasme à ces paroles où l'estime parle comme l'amitié; mais je le reconnais bien plus encore à ces conseils qu'il aurait donnés, dit-il, aux deux illustres victimes. « Si ceux qui sont morts m'avaient demandé mon sentiment, je leur aurais dit de ne point résister publiquement à l'orage. La colère des rois est violente; si on la brave, elle soulève des tempêtes. On adoucit les chevaux farouches, non avec la force, mais avec des mots caressants. Les pilotes ne vont pas de l'avant contre la tempête, ils l'éludent en louvoyant, ou attendent à l'ancre un vent plus favorable. Le temps remédie à beaucoup de maux que nulle force

Digitized by Google

humaine ne peut empêcher. Ceux qui sont au service des rois doivent dissimuler beaucoup de choses, et, s'ils ne peuvent les amener à l'avis qu'ils jugent bon, tâcher du moins de modérer par quelque moyen leurs passions. Mais, dira-t-on, il faut savoir mourir pour la vérité. Pour toute vérité, non. » Ce n'est plus là le « bon vieillard », mais le vieillard aride, et l'homme qui doute même de l'utilité de la vertu[1].

Voici, dans une autre lettre, un passage où se montre l'homme sage et plein d'expérience, qui flattait les rois, mais non jusqu'à leur engager sa liberté, et qui avait fui les honneurs parce qu'il savait à quel prix l'on y reste et l'on en sort : « Si Morus m'avait con-

1. La lettre est datée de juillet 1535, et de Paris. D'après l'opinion de M. Gaston Feugère, cette lettre ne serait pas d'Érasme. La raison qu'en donne M. Feugère, c'est la réserve plus que circonspecte avec laquelle Érasme dans sa correspondance donne, ou plutôt se défend de donner son avis sur la lutte de Henri VIII et de Morus. Les extraits de cette correspondance, rapprochés par l'historien, ne permettent pas en effet de douter que, tout au moins aux yeux des personnes auxquelles écrit Érasme, il tenait à rester neutre entre le prince dont il se déclarait honnêtement l'obligé et son malheureux ami. Mais ce qu'il se gardait bien, par trop de souci de son repos, de dire tout haut, quoi de plus vraisemblable qu'il se soit donné le soulagement de l'écrire sous le voile du pseudonyme? Et puisqu'il s'est trouvé des contemporains pour lui attribuer, et publier comme venant de lui, une lettre qui l'honore, et qui d'ailleurs est marquée de son tour d'esprit et de son style, pourquoi lui en disputer le mérite? Aussi bien la réserve n'y manque pas, et la contradiction même qu'on relève, entre ses habitudes de circonspection et l'expression éloquente de ses sentiments sur la mort de son ami, me semble la meilleure preuve de l'authenticité de cette pièce où, par un double trait de son caractère, en même temps qu'il laisse parler son cœur honnête, il cache prudemment sa personne.

Digitized by Google

sulté quand on lui proposa la place de chancelier, le connaissant d'une conscience scrupuleuse, je l'aurais détourné de l'accepter. Il est impossible à ceux qui occupent des fonctions élevées auprès des princes d'être aussi rigoureusement justes dans les grandes que dans les petites choses. Aussi, quand on me félicite d'avoir pour ami un homme placé si haut, j'ai coutume de répondre que je ne le complimenterai de sa prospérité que s'il me l'ordonne[1].»

Mélanchthon, à qui Henri VIII faisait des avances, et qui en recevait des assurances écrites de protection et d'amitié, l'année même où ce prince fit mourir Morus, écrivit sur son épistolier: « Cette année a été fatale à notre ordre. J'apprends que Morus et d'autres ont été mis à mort[2]. » Et plus loin : « Je suis attristé du malheur de Morus, et ne me mêlerai plus de ces affaires-là[3]. »

Les morts des hommes illustres ne peuvent être jugées, comme leurs vies, avec impartialité, que quand les faits et les idées, les religions et les sociétés où ils ont vécu, ont péri. Tant qu'il en reste quelques parties encore vivantes, cette impartialité n'est pas possible. Nous jugeons sainement la vie et la mort de Socrate; mais qui peut dire que nous ne nous trompons pas encore sur Thomas Morus? Là société antique, au milieu de laquelle a vécu Socrate,

1. *Correspondance d'Érasme*, 1768-1769-1770.
2. *Lettres de Mélanchthon*, liv. IV, let. 177.
3. *Ibid.*, 182. E.

Digitized by Google

a disparu tout entière, gouvernement, mœurs, politique, religion; le christianisme, pour lequel Morus a porté sa tête sur le billot, enveloppe à cette heure le monde moderne, ici de ses dogmes encore pleins de vie et assis sur le trône; là, de ses schismes mêmes, aussi vivaces que la mère croyance; ailleurs, de ses souvenis et de son ombre.

Nous sommes tous chrétiens, au XIXe siècle, chrétiens ardents ou tièdes, ceux-ci de cœur, ceux-là d'habitude, la plupart indifférents, quelques-uns révoltés et continuant les haines du XVIIIe siècle; mais tous, en naissant, marqués du sceau de l'Évangile, et nul n'étant assuré qu'à la mort il repoussera ses consolations et ses espérances. Nos jugements sur les hommes illustres qui ont fait de grandes choses et souffert de grandes morts pour cette croyance ne peuvent guère être que des admirations sans réserve, des répugnances sans justice, ou des impressions légères, sans valeur morale. Le chrétien fidèle se prosternera devant ces grands hommes et les adorera; le chrétien révolté les traitera de fous et de barbares; le chrétien tiède ne les aimera pas jusqu'à feuilleter quelque livre oublié dont une page inconnue les présenterait à la postérité tels qu'ils sont aux yeux de Dieu. Entre cette tiédeur et une prévention trop forte, ai-je trouvé la véritable disposition d'esprit que demandaient mon sujet et mon héros? Morus a-t-il été bien jugé dans les pages qu'on vient de

Digitized by Google

lire? Je ne le sais. Mais j'ai la confiance que ce n'est pas pour un personnage falsifié que mes yeux se sont plus d'une fois mouillés en les écrivant.

Arrivé à la fin, une idée m'attriste. Je regarde autour de moi, peut-être aussi en moi-même, et je ne vois guère que des consciences isolées n'ayant, pour lutter contre toutes les tentations et tous les piéges de l'extrême civilisation, que ce vague instinct du bien et du mal et ce goût inné d'ordre moral que Dieu a mis en nous. L'homme est placé entre des traditions plus qu'à demi rompues et un avenir inconnu. Il est son commencement à lui, son milieu, sa fin. Beaucoup d'entre nous, dont les pères vivent encore, sont orphelins par cet isolement que nous appelons indépendance. Qui nous rendra cette force qui faisait dire à Morus aux prises avec la puissance publique de son temps : « J'ai pour moi la chrétienté tout entière, quinze siècles de tradition, et, derrière toutes ces autorités, Dieu leur source et le premier anneau de la chaîne »? Qui nous rendra ce courage dont il châtiait son corps fragile et délicat pour le rompre à la souffrance, cet homme si dur pour lui-même et si doux pour les autres, ne doutant pas de sa foi quand il y va de sa vie, en doutant peut-être quand il y va de celle d'autrui? Beaucoup commencent à dire que la même religion d'où lui est venue cette force nous la rendra dans un temps prochain, quoique, plaise à Dieu! pour des épreuves différentes. Quelques-

Digitized by Google

uns le croient sincèrement; les gouvernements le désirent pour leur commodité; bon nombre suivent le mouvement, qui se laisseraient emporter à un retour d'impiété, si l'impiété redevenait une mode. Pour moi, je crois voir bien de l'imagination dans tout cela, et, d'un côté, plus de politique du moment que d'intelligence supérieure de l'avenir, de l'autre plus d'esprit d'imitation que de véritable rénovation intérieure; je doute que les époques où l'on comprend tant de choses soient propices à la croyance; je doute que la foi puisse refleurir là où l'arbre de la science plie sous le faix de ses fruits, et c'est ce qui me rend triste et me fait trembler pour moi.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANCHTHON

I

L'école de Pfortzheim. — Jean Hungarus. — Première éducation de Mélanchthon. — Jean Reuchlin. — Le père de Mélanchthon. — Querelle des moines de Cologne contre Jean Reuchlin. — L'inquisiteur Hoocstrate. — Mélanchthon à Tubingue. — Il est appelé à Wittemberg par l'électeur de Saxe. — Le repas académique donné en son honneur à Leipsick. — Il arrive à Wittemberg; il y est chargé de l'enseignement du grec.

En l'an 1508, l'école de Pfortzheim[1], alors citée parmi les meilleures de l'Allemagne rhénane, comptait au nombre de ses écoliers deux frères, George et Philippe Schwarzerd, lesquels y vivaient en pension avec Jean leur oncle, presque aussi jeune qu'eux, chez une sœur du célèbre Reuchlin. L'aîné des deux frères, Philippe, à peine âgé de douze ans, montrait une rare aptitude à tous les exercices de l'esprit. Il était déjà très-versé dans la grammaire et les éléments du latin. Son premier

1. Petite ville du duché de Bade.

Digitized by Google

maître, Jean Hungarus, les lui avait inculqués avec un soin particulier, aidant ses bonnes dispositions par un moyen fort innocent alors; il le battait à chaque faute de construction dans l'explication de Virgile. Hungarus, d'ailleurs, de l'aveu de son élève, administrait ces corrections avec une modération convenable. Il n'en aimait pas moins comme un fils le jeune Philippe, qui l'honorait lui-même comme un père, et qui toute sa vie lui fut reconnaissant de lui avoir appris le latin, même à ce prix.

Aux heures de récréation, Philippe, au lieu de jouer, cherchait avec qui s'entretenir des leçons du jour. Venait-il à Pfortzheim des écoliers du dehors, comme c'était alors la coutume, il les examinait, il tâchait de les pénétrer, s'attachant surtout aux plus âgés que lui, et, pour peu qu'il les y trouvât disposés, les provoquant à des disputes où il montrait un esprit vif et heureux, une conception surprenante, et avec un peu d'emportement contre les idées, beaucoup de facilité pour les personnes.

Reuchlin, alors en grand crédit à la cour d'Ulrich, duc de Wittemberg, faisait souvent de petits voyages à Pfortzheim, sa ville natale. Il y employait son loisir à interroger les trois pensionnaires de sa sœur sur ce qu'on leur avait enseigné à l'école. Les réponses de Philippe étaient de beaucoup les meilleures, soit pour la solidité du fonds, soit pour la manière, qui en était charmante. Aussi Reuchlin prit-il cet enfant en grande affection. Il lui faisait

Digitized by Google

des petits présents appropriés à ses études, et de grand prix alors, car c'étaient des livres. Les biographes ont noté, entre autres, le lexique grec-latin dont Reuchlin était l'auteur. C'était le premier qui eût paru en Allemagne. Aidé de ce lexique, Philippe fit de rapides progrès dans les deux langues. En peu de temps, non-seulement il put écrire en prose, mais il faisait aussi des vers, où Reuchlin admirait la facilité et la sûreté précoce de celui qu'il appelait son fils.

Ce fut pour le récompenser d'une pièce qu'il avait composée, que cet homme illustre, alors la lumière de l'Allemagne, le prenant sur ses genoux, mit sur la tête de cet enfant de douze ans le bonnet qu'il avait reçu lui-même avec le titre de docteur. Philippe ne voulut pas être en reste avec son maître. Au voyage suivant, quel ne fut pas le plaisir de Reuchlin de voir des acteurs improvisés, entre lesquels Philippe avait distribué les rôles, jouer une petite comédie que Reuchlin avait composée et fait jouer lui-même à la cour de l'électeur palatin[1]?

Tout présageait que le nom de Philippe Schwarzerd serait célèbre. Reuchlin traduisit ce nom,

1. Probablement la pièce sur les *Sophismes du barreau*. Reuchlin s'était réfugié à la cour de l'électeur palatin, après la mort d'Ébérard, duc de Wittemberg, dont le successeur, Ulrich, venait d'être dépossédé de ses États. Ayant été parmi les conseillers d'Ébérard et étant partisan d'Ulrich, Reuchlin avait été menacé de la prison par un certain moine augustin, ministre et complice de l'usurpateur.

Digitized by Google

selon l'usage du temps, dans la langue savante qui était alors la langue universelle. Schwarzerd signifie en allemand *terre noire*. Reuchlin y substitua un composé des deux mots grecs μέλας χθών, et appela son élève du nom de Mélanchthon, comme lui-même avait échangé le sien, qui veut dire *légère fumée*, contre celui de Capnion, dont le sens est le même en grec [1].

Mélanchthon était né à Bretten, dans le palatinat du Rhin, le 16 février 1497; les biographes ont marqué l'heure et la minute. « Il naquit, dit un annotateur de Camérarius [2], pour le bien de tous, à sept heures six minutes du soir. »

Son père, George Schwarzerd, était un armurier d'Heidelberg, fort habile dans la fabrication des armes de tournoi. Les princes en faisaient cas, parce qu'il leur rendait la victoire moins périlleuse et plus facile. Camérarius en fait naïvement l'aveu. Il parle d'un combat singulier entre l'empereur Maximilien et un Italien qui s'était fait redouter. Grâce à l'armure que lui avait fabriquée tout exprès George Schwarzerd, « le très-courageux héros, dit-il, eut si promptement l'avantage sur l'Italien, que celui-ci jeta ses armes, et, tombant à genoux, demanda pardon à l'empereur. » Maximilien reconnaissant autorisa George Schwarzerd à porter pour

1. CAMÉRARIUS, *Vita Philippi Mélanchthonis*, ch. II.
2 Le principal biographe de Mélanchthon.

Digitized by Google

armes de famille un lion assis sur un bouclier noir, la patte droite sur un marteau, la gauche sur une enclume.

Mélanchthon passa deux ans à Pfortzheim. L'enseignement n'y suffisant plus à l'élève, sa mère l'envoya à Heidelberg, dont l'académie avait alors de la réputation. Il s'y fit d'abord assez distinguer pour qu'on le jugeât capable de faire une classe. A peine âgé de quatorze ans, il fut chargé de donner des leçons de style. Il reçut, le 4 juin 1512, le grade de bachelier, sous le rectorat du docteur Léonard Dietrich. Il voulut monter plus haut, et se présenta pour le grade de maître ès arts; mais on le trouva trop jeune, et il fut refusé. Même chose devait arriver dans le siècle suivant à Leibnitz, que l'école de Leipsick trouva aussi trop jeune pour le bonnet de docteur.

Cet échec le dégoûta d'Heidelberg, outre des fièvres fréquentes qu'il attribuait à l'insalubrité de la ville. Il la quitta donc pour Tubingue, dans le Wurtemberg, où il arriva le 17 septembre 1512, Jean Schemern étant recteur de l'académie. Les facultés de théologie, de droit et de médecine y étaient florissantes. Mélanchthon étudia tout ce qu'on y enseignait. Les théologiens, les jurisconsultes, les médecins, eurent en lui un auditeur qui savait distinguer le vrai et le faux de leur science, et un écolier qui parla bientôt des objets de ses études plus pertinemment que ses maîtres. Dans le même temps qu'il

Digitized by Google

recevait le grade de maître de philosophie, le premier sur onze candidats, il expliquait publiquement Virgile, Cicéron, Tite-Live, Térence, qu'on croyait un auteur en prose, et dont les premiers exemplaires avaient été imprimés sous cette forme[1]. Il en rétablissait la métrique et en interprétait le sens et les beautés avec une sûreté de goût qui n'était ni de son temps ni de son pays. On le voit tout à la fois composer des livres élémentaires, diriger une imprimerie, lire en public des discours et des déclamations à la manière des Latins de la décadence, avec un goût plus sain, et dans un but plus pratique.

Reuchlin avait alors avec les moines de Cologne une querelle qui fit grand bruit, et dont voici l'origine. Il y avait à Cologne un juif apostat fort lié avec Hoocstrate, l'inquisiteur, et avec ses amis. Il leur dit qu'il a trouvé un moyen excellent de tirer des juifs une grosse somme, sans difficultés et sous d'honnêtes prétextes. Il s'agit d'obtenir de l'empereur un édit qui oblige les juifs à remettre tous leurs livres entre les mains du sénat de chaque ville, afin que tout ce qui n'est pas la *Bible* soit brûlé par les inquisiteurs. On espérait que les juifs rachèteraient leurs livres, et c'est le prix de ce rachat que le juif et l'inquisiteur comptaient se partager. L'édit est rendu; tous les livres sont apportés à Francfort. Mais les juifs avaient des amis auprès

1. *Éloge funèbre de Mélanchthon*, par Heerbrand de Tubingue.

Digitized by Google

de l'empereur; ils obtiennent que leurs livres soient soumis à l'examen de docteurs hébraïsants. Reuchlin, depuis longtemps le premier dans cette science, reçoit l'ordre de donner son avis. Caché dans son petit jardin de Stuttgard, où il achevait dans l'étude sa vie laborieuse et brillante, il ignorait l'intrigue du juif de Cologne. Il se contente de noter, parmi les livres de religion, ceux qui attaquent le Christ, et sauve tous les autres, particulièrement ceux de grammaire et de médecine. L'empereur adopte son avis, les livres sont restitués aux juifs, et l'inquisiteur et son complice s'en vont, selon l'expression d'un écrivain du temps, la bouche béante, comme le corbeau de la fable [1].

Hoocstrate, furieux, accusa d'hérésie le rapport de Reuchlin et le fit brûler. Reuchlin envoya sa défense à l'empereur et au pape, lequel commit l'évêque de Spire pour examiner l'affaire. L'évêque nomma des juges, qui se prononcèrent en faveur de Reuchlin. Les moines de Cologne, qui faisaient cause commune avec l'inquisiteur, ne se tinrent pas pour battus. Ils en appelèrent au pape; mais Reuchlin avait plus de défenseurs à Rome qu'en Allemagne. Pendant que le saint-siége examine de nouveau l'affaire, Érasme, Ulrich Hutten, écrivent pour Reuchlin. Les moines répondent du haut de la chaire par des excommunications, et font colporter des

1. *Oratio de Joanne Capnione.* (*Orationes Melanchthonis*, t. III.)

Digitized by Google

images injurieuses où figurent Reuchlin, Érasme et Hutten. L'affaire durait encore en 1517; mais la querelle des indulgences fit oublier celle des moines de Cologne.

Au fond, c'était la même; la réforme était au bout de toutes les questions. Le vieux catholicisme monacal, celui dont ne veut pas Bossuet lui-même, barrant alors toutes les voies de l'esprit humain, il fallait bien que toute curiosité, toute résistance, tout savoir, le rencontrât et l'attaquât. Tout était bon pour commencer la guerre, parce que tout menait droit à l'ennemi. Une chicane de bibliographie ou de grammaire aurait, à défaut d'autres, soulevé l'immense question de la réforme. Tous les esprits étant mûrs pour la traiter et la résoudre, l'auto-da-fé simoniaque machiné par Hoocstrate y eût amené l'Allemagne, si les scandales de la vente des indulgences ne l'eussent posée publiquement, et comme affichée à tous les carrefours et à la porte de tous les couvents.

Le jeune Mélanchthon avait aidé Reuchlin dans sa querelle. Il copiait sa défense, mais en copiste auquel on donne le droit d'ajouter ou de retrancher. Tantôt il allait à Stuttgard, où habitait Reuchlin; tantôt c'était le tour de Reuchlin de venir à Tubingue, où, après avoir parlé de l'affaire principale, il passait de douces heures à s'entretenir avec Mélanchthon de leurs communes études. Quelquefois Mélanchthon lui amenait de ses camarades; on vi-

Digitized by Google

sitait la bibliothèque; puis on allait jouer dans le jardin. Reuchlin, qui aimait la compagnie des jeunes gens, leur donnait à boire de son meilleur vin; lui-même, par sobriété, n'en buvait que de très-faible.

Après six années de séjour, Mélanchthon s'ennuya de Tubingue. Il avait hâte de quitter une académie où ses succès lui attiraient l'envie, et que les disputes des réalistes et des nominaux avaient partagée en deux camps ennemis. Lui-même avait été forcé d'y prendre parti. Il penchait pour Aristote et les nominaux, mais avec une modération qui ne blessait pas les réalistes, même en les réfutant, et qui maintint entre les deux partis une sorte de concorde extérieure, fort à l'honneur de Mélanchthon, si l'on considère que les querelles allaient ailleurs jusqu'aux coups. D'après les statuts académiques, son titre de maître ès arts lui donnait une certaine part dans le gouvernement intérieur. Il usa de son autorité pour maintenir la paix. C'était la première fois qu'il s'essayait à ce rôle de médiateur, où il persévéra toute sa vie au prix de tant d'agitation. Pour la première fois aussi, il put en reconnaître l'impuissance. On ne lui sut pas gré d'avoir mis tant de goût et de vrai savoir du côté de la modération, et d'en avoir rendu l'exemple si beau que la violence fût devenue impossible : tout ce que les combattants furent obligés, par pudeur, de contenir de dépit et d'acrimonie, fut tourné contre lui.

La hardiesse et la nouveauté de ses vues sur l'en-

Digitized by Google

seignement, son savoir, ennemi des formules scolastiques, et pris tout entier aux sources, ne lui avaient fait guère moins d'ennemis. Aussi ne respirait-il plus à l'aise dans cette ville où tout était dispute et routine. « Je vivais, écrivait-il plus tard, dans une école où c'était un crime capital de s'entendre un peu mieux que les autres aux lettres. » Il suppliait Reuchlin de le tirer de « cette prison ». — « J'aimerais mieux, dit-il, vivre caché dans quelque caverne d'Héraclite, que d'être ici occupé à ne rien faire [1]. » Il se mettait à la disposition de Reuchlin. « Où que tu m'envoies professer, lui dit-il, il y faut aller. C'est mon métier, quoi que rien ne me plaise moins que cette vie publique, et que je sois las d'entendre bourdonner autour de mes Muses le murmure populaire. » La perspective d'une existence contentieuse l'épouvantait. « Je désirerais, dit-il à Reuchlin, passer ma vie dans les loisirs littéraires et le silence sacré de la philosophie; mais, puisque la fortune ne me le permet pas encore, vivons comme nous pouvons, non comme nous voulons. Suivons l'applaudissement des hommes et ce jeu de hasard qu'on appelle la faveur du public. Un jour peut-être, après ce labeur, le loisir me sera plus doux [2]. »

Il apprit bientôt par Reuchlin que l'électeur l'ap-

1. *Corpus reformatorum*, liv. I, n° 15.
2. *Ibid.*

Digitized by Google

pelait à Wittemberg, et lui promettait bienveillance et protection. « Va, lui écrivait son maître, en lui citant le texte des promesses faites à Abraham; sors de ton pays, de ta parenté, de la maison de ton père, et viens dans le pays que je te montrerai. Je te ferai la source d'une grande nation, et je te bénirai, et je rendrai grand ton nom. Voilà, ajoutait Reuchlin, ce que je présage qu'il t'arrivera, ô Philippe, mon ouvrage et ma consolation! » Il lui recommanda de hâter ses préparatifs, d'envoyer ses bagages par une voiture, et, après avoir été embrasser sa mère et la sœur de Reuchlin, d'accourir à Augsbourg, où était l'électeur, afin de ne pas partir sans lui. « Pour que tu juges, lui disait Reuchlin, à quel point tu es agréable aux personnes de la cour et aux chambellans du prince, je t'envoie une lettre de Spalatin, qui est accoutumé de partager la voiture ou la litière du prince. » Et plus loin : « Hâte-toi, car les dispositions des princes sont changeantes [1]. »

Mélanchthon quitta Tubingue au commencement d'août 1518, peu regretté des professeurs, que son départ rendit à leurs habitudes routinières. Un seul, Simler, de qui Mélanchthon avait appris le grec, le plus habile de tous, se fit honneur en disant « que ce départ était un malheur pour la ville de Tubingue, et qu'on n'y avait pas compris jusqu'où s'étendait le savoir de celui que leur enlevait Wittemberg [2]. »

1. *Corpus reformatorum*, liv. I, nº 16.
2. *Éloge funèbre de Mélanchthon*, par Jac. Heerbrand.

Digitized by Google

Mélanchthon alla saluer, à Augsbourg, l'électeur Frédéric et son conseiller Spalatin, et après quelque séjour à Nuremberg, où il fit en passant de nobles et solides amitiés, il se rendit à Leipsick. « Le 20 août, écrivait-il vingt-huit ans après, je vins pour la première fois à Leipsick, ignorant, jeune homme que j'étais, combien est douce la patrie. » Le collége académique de cette ville lui offrit un repas d'honneur. A chaque plat qui paraissait, un des professeurs se levait et adressait une harangue à Mélanchthon. Celui-ci répondit aux deux premières; mais, à la troisième, les convives étant nombreux, et les plats menaçant de se succéder longtemps : « Illustres hôtes, dit Mélanchthon, je vous supplie de trouver bon que je fasse une seule réponse à tous les discours que je vais entendre. Pris à l'improviste, je n'ai pu recueillir de quoi parler tant de fois. » Mélanchthon, qui aimait à raconter ce trait, se félicitait d'avoir fait supprimer un usage ridicule. C'est par là surtout que l'anecdote est intéressante; en même temps qu'elle peint les mœurs des écoles de ce temps, elle fait voir dans Mélanchthon la manière douce et insinuante dont il ramenait toute chose au bon sens.

Il arriva le mercredi 25 août 1518 à Wittemberg, à une heure de l'après-midi. Quatre jours après, il fit un discours d'ouverture sur les réformes à introduire dans l'enseignement de la jeunesse. Voici ce que Luther en écrivait à Spalatin : « Philippe a pro-

Digitized by Google

noncé, quatre jours après son arrivée, un discours très-savant et très-soigné, qui lui a valu tant de faveur et d'admiration, que vous n'avez plus à songer à quels titres nous le recommander[1]. »

L'électeur le chargea de l'enseignement du grec. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que sa chaire était la première de toute l'Allemagne, et que ses succès lui avaient valu le surnom de *Grec*. Il n'avait pas encore vingt-deux ans.

II

Fondation de l'académie de Wittemberg.

Mon objet, dans ces études, étant de mêler à l'histoire particulière d'un homme tout ce qui peut s'y rattacher de l'histoire générale, il n'est pas hors de propos de raconter comment fut fondée cette académie, où s'exécutèrent les plus grands travaux de la renaissance et de la réforme.

Les académies ne furent instituées en Allemagne que sur la fin du xve siècle. Dans une diète tenue à Worms, en 1495, par l'empereur Maximilien, il fut

1. *Lettres de Luther.*

Digitized by Google

convenu entre les sept électeurs du Saint Empire que chacun d'eux fonderait une académie. Jusqu'alors la superstition et le règne des moines avaient étouffé toutes les lueurs qui venaient de l'Italie, cette première patrie de la Renaissance. Le peu que l'Allemagne comptait de savants allaient chercher au loin et à grand frais les moyens d'étudier. Cette sorte de pèlerinage avait remplacé le pèlerinage en terre sainte.

L'électeur de Saxe, Frédéric III, à peine rentré dans ses États, en délibéra avec son principal conseiller, le docteur Martin Mellerstadt, qui l'avait accompagné dans un voyage en Palestine, et l'avait sauvé d'un grand péril. C'était un homme de beaucoup de savoir et célèbre dans toute l'Allemagne. Après avoir passé en revue toutes les villes des États de l'électeur qui pouvaient recevoir une académie, Mellerstadt nomma Wittemberg. L'électeur sourit. « Wittemberg, dit-il, un village étroit, obscur, un amas de cabanes de boue, où l'on ne peut offrir l'hospitalité à personne! vous n'y pensez pas. Il suffirait de quelques étrangers pour affamer une ville entourée, pour toutes plaines, de sables stériles et profonds. — Pourquoi, répondit vivement Mellerstadt, vous défier de Dieu? Vous devez à cette province cette marque de reconnaissance, que, vos ancêtres en ayant tiré leur principal titre, il vous faut l'agrandir et l'élever. L'académie que vous fonderez à Wittemberg effacera toutes celles de

Digitized by Google

l'Allemagne. — J'accepte le présage, dit l'électeur, et je prie Dieu qu'avec d'honnêtes conseils et de pieux efforts, l'événement y réponde ! Que Wittemberg soit donc le siége de l'académie[1] ! »

On se mit aussitôt à l'œuvre. Frédéric fit bâtir une église dédiée à tous les saints. Il y recueillit des reliques achetées à grands frais par toute l'Allemagne. Son désir était qu'il n'y eût pas d'église qui ne cédât en richesses, sinon en grandeur, à celle de Wittemberg. Il rétablit l'évêché, et il voulut que l'évêque fût à la fois le chef des études et de la religion; enfin il appela des professeurs, et leur donna pour premier recteur Mellerstadt. Au bout de six mois, quatre cents jeunes gens étaient déjà inscrits sur les registres. L'électeur donna à l'académie un sceau où il était représenté lui-même avec la pourpre du roi des Romains, et l'épée que l'électeur de Saxe a seul le privilége de porter dans les diètes devant l'empereur. L'exergue portait ces mots : « Sous mes auspices, Wittemberg a commencé d'enseigner. »

Mellerstadt vit entreprendre et achever les nouvelles constructions; mais il ne vit pas cette splendeur qu'il avait prédite, et qui devait obscurcir les autres académies. « Il mourut, dit un écrivain de Wittemberg, en 1514, trois années avant que le

1. *Discours sur la fondation de l'académie de Wittemberg (Orationes Melanchthonis).*

Digitized by Google

docteur Martin Luther, inspiré du Saint-Esprit, eût attaqué et détruit le règne de la superstition[1]. »

C'est un exemple étrange que celui de cet électeur, qualifié par l'histoire du nom de sage, qui bâtit une église dédiée à tous les saints, qui la remplit de leurs reliques, et qui, trois ans après, inaugure, sous le nom de réforme, la révolte contre les images et la destruction de tout culte extérieur!

III.

Situation de Luther à l'époque où Mélanchthon s'établissait à Wittemberg. — Son admiration pour Mélanchthon. — Première ardeur de celui-ci pour les lettres. — Détail de ses travaux d'érudit et de professeur. — Son caractère. — Il est gagné par Luther.

Au commencement, ce fut moins Luther qui parut un homme extraordinaire à Mélanchthon que Mélanchthon à Luther. Ce dernier semblait alors embarrassé de la hardiesse de ses propositions contre les indulgences, et il avait consenti à ne pas continuer la guerre, si les défenseurs des indulgences se taisaient. Sa situation était critique. Il savait l'empereur Maximilien d'accord avec le pape, et il

1. *Discours sur la fondation de l'académie de Wittemberg.*

Digitized by Google

avait sujet de craindre que son seul protecteur en Allemagne, l'électeur de Saxe, quoique déjà gagné à ses idées, ne le défendît pas contre les menaces impériales concertées avec les excommunications romaines. Ses inquiétudes étaient si vives, qu'il eut un moment la pensée de s'exiler pour ne pas éprouver jusqu'au bout la protection de l'électeur, ou pour ne pas la lui rendre périlleuse. Mélanchthon ne le vit donc pas tout d'abord dans tout son éclat, et ce saisissement dont parle Bossuet ne fut pas soudain. Luther n'avait encore secoué ni ses vœux, ni le pape, et il n'était pas assuré de sa vie. Celui que Mélanchthon devait appeler notre Achille n'était encore qu'un moine un peu effrayé du bruit qu'il avait fait.

Au contraire, Mélanchthon arrivait à Wittemberg, désigné par Reuchlin, annoncé au monde savant par Érasme, appelé partout où il n'était pas, envié partout où il avait été. Érasme lui-même n'avait pas fait lire à l'Allemagne des pages plus naturelles et plus élégantes que les essais de cet enfant. Mélanchthon avait toute l'ardeur des premières luttes et toute la confiance des premiers succès. Lui aussi avait entrepris une réforme, celle de l'enseignement, sans laquelle la réforme religieuse eût avorté, et il était précédé à Wittemberg par la réputation d'érudit et d'écrivain, beaucoup moins commune alors en Allemagne que celle de théologien.

Digitized by Google

Le saisissement fut donc du côté de Luther. Les documents ne permettent pas d'en douter. Dans le même temps que Mélanchthon parlait de Luther en termes plus que modérés, et comme « d'un excellent homme et d'un vrai théologien », Luther, dans ses lettres à Spalatin et à d'autres, ne parle qu'avec étonnement de Mélanchthon. « Nous avons, écrit-il à Langus, pour professeur de grec, le très-savant et très-grécisant Philippe Mélanchthon, un enfant ou à peine un adolescent, si vous regardez son âge, un des nôtres si vous considérez la diversité de ses connaissances, et son savoir dans les deux langues. » Et ailleurs, écrivant à Reuchlin : « Notre Philippe Mélanchthon, dit-il, homme admirable ; que dis-je? n'ayant rien qui ne soit au-dessus de l'homme, mon ami le plus particulier et le plus intime. » Luther pressait Spalatin d'augmenter le traitement de Mélanchthon. Il craignait qu'on ne l'attirât ailleurs par l'appât d'un salaire plus honorable. Déjà ceux de Leipsick lui avaient fait des offres. Luther eut le bonheur d'épargner à son ami les demandes et de réussir.

Mélanchthon fut d'abord tout entier aux lettres et à l'enseignement. Deux mois après son entrée en fonctions, il publiait le petit traité de Lucien sur la calomnie, et le dédiait à l'électeur. Il avait un nombreux auditoire, composé principalement de théologiens, qui entendaient parler de grec pour la première fois. Les occupations les plus diverses par-

Digitized by Google

tageaient son temps : « J'enseigne, écrit-il, j'imprime des livres, pour que les jeunes gens en soient pourvus; je professe dans une école fréquentée, pour leur apprendre à s'exercer. Déjà l'Épître à Tite est sous presse. J'ai presque achevé un dictionnaire grec. Viendra ensuite une rhétorique. Après quoi j'entreprendrai la réforme de la philosophie, pour, de là, arriver tout préparé aux choses de la théologie, où, s'il plaît à Dieu, je rendrai quelques services [1]. » N'oublions pas cette dernière phrase. Ce fut là sa méthode d'enseignement et sa règle de conduite. Cette préparation par les lettres anciennes qu'il veut apporter pour son compte à l'étude de la théologie, il la recommanda toute sa vie et dans tous ses écrits.

C'est cette première ardeur pour les lettres qui l'empêcha d'être entraîné dès l'abord par Luther. Ce que dit Bossuet en termes si forts de l'effet que produisirent les écrits de Luther sur ce qu'il appelle les beaux esprits de l'Allemagne ne fut pas vrai d'abord de Mélanchthon, lequel ne s'y laissa prendre que quand il s'y trouva préparé. Mais ce fut avec d'autant plus de force, son admiration ne lui paraissant qu'une adhésion réfléchie.

En arrivant à Wittemberg, Mélanchthon trouva tout à faire dans l'enseignement. Les moines, empêché par le prince de faire des entreprises ou-

1. *Corpus reformatorum*, t. I. Lettre à Spalatin.

Digitized by Google

vertes contre les lettres, les attaquaient sourdement, et en éloignaient les peuples comme de sources empoisonnées. Wittemberg n'avait ni imprimerie, ni livres grecs. Vitus Winshemius nous a laissé un témoignage curieux de ce dénûment. « Je me souviens, dit-il, qu'après deux ans de séjour à Wittemberg, Mélanchthon expliquant les *Philippiques* de Démosthènes, nous n'étions que quatre auditeurs, avec un seul exemplaire, celui de notre maître, que nous étions forcés de copier sous sa dictée [1]. » Ajoutez que des leçons sur Démosthènes étaient une nouveauté presque plus étrange, en Allemagne, que les dogmes de Luther.

Outre les travaux de son enseignement, ses écrits particuliers et les éditions qu'il surveillait, Mélanchthon tenait une classe privée. Sa santé, moins forte que son courage, suffisait à peine à tant de travaux. « Je ne crains qu'une chose, écrit Luther à Spalatin, c'est que sa faible constitution ne supporte pas la manière de vivre de ce pays. » L'électeur Frédéric, lui envoyant du vin de sa cave, lui citait cette parole de saint Paul : *Il faut honorer son corps.* « Si tu crois, ajoutait ce prince, que les autres paroles de cet apôtre sont vraies, crois-le aussi de celle-ci, et qu'il faut y obéir [2]. »

La vie de nos professeurs les plus occupés ne

1. *Oraison funèbre de Mélanchthon.*
2. *Oraison funèbre de Mélanchthon*, par Vitus Winshemius.

Digitized by Google

peut pas donner une idée de celle de Mélanchthon. Il faisait deux leçons par jour à l'académie, et probablement autant et de plus longues chez lui. Il prenait l'élève au sortir de l'enfance, le conduisant, de degrés en degrés, des éléments de la grammaire jusqu'à l'étude de la théologie, qu'il regardait comme le couronnement de l'éducation littéraire. Il composait des grammaires grecques et latines, écrivait des traités élémentaires de toutes les sciences, distinguant dans chacune ce qui y appartient naturellement de ce que la barbarie y avait importé d'étranger et d'hétérogène; séparant, par exemple, la théologie de la philosophie, et, pour me servir de sa forte expression, la purgeant de ce grossier mélange des *Ethiques* d'Aristote et de l'Évangile, où l'on n'aurait su dire qui était Dieu d'Aristote ou de Jésus. Au reste, il ne faut pas admirer sans réflexion une telle capacité de travail. Les forces de l'homme, à toutes les époques, sont mesurées à sa tâche. Or, du temps de Mélanchthon, on avait tout à faire et une foi en proportion de l'œuvre. La première moitié du XVIe siècle fut la période héroïque des temps modernes. Les travaux de l'esprit y sont les travaux d'Hercule.

Si Mélanchthon eût été libre de choisir, nul doute que, des deux tâches qu'eurent à remplir les hommes du XVIe siècle, il n'eût pris la tâche littéraire. Il n'avait ni le caractère ni le genre d'esprit qui conviennent à un réformateur religieux. Trop de doute, et, pour

Digitized by Google

toute passion, des impatiences passagères contre les idées plutôt que contre les hommes; aucun amour du bruit; le dégoût de la multitude, à laquelle il ne pardonnait pas sa foi brutale et aveugle à la merci de tous les sophismes; un talent pratique, méthodique, sans mélange de déclamation; un esprit modeste, timide, s'agitant plus pour obéir que pour dominer; tels étaient les traits particuliers du caractère de Mélanchthon. Il eût fait comme les grands érudits de l'Italie, comme Bembo, le Pogge, Marcile Ficin; il eût édité les anciens. Avant Luther, le choix était possible; après Luther, il fallait être ou avec lui, ou contre lui. Mélanchthon n'essaya pas de se soustraire à la destinée commune; mais il laissa plus d'une fois échapper des plaintes, et l'aigreur des disputes théologiques lui fit regretter souvent les pacifiques conférences de cette académie platonicienne de Florence, où ne disputaient que des esprits d'élite, présidés par un prince magnifique.

Ce fut après moins d'un an de séjour à Wittemberg qu'il commença de sentir l'influence de Luther. La mort de l'empereur Maximilien[1] venait de délivrer celui-ci de ses craintes. N'ayant plus affaire qu'au pape, il avait relevé la tête. Il ne songeait plus à s'exiler. Le vicariat de l'empire, confié, pendant l'interrègne, à son protecteur l'électeur de

1. 17 janvier 1519.

Digitized by Google

Saxe, faisait de Luther comme le chef religieux de l'Allemagne. La réforme, un moment suspendue par la crainte d'un accord entre le pape et l'empereur Maximilien, reprenait sa marche victorieuse. La chaire de Wittemberg avait recouvré la parole. L'esprit de Luther, soulagé de ce qu'il appelait, dans sa langue hardie, les obsessions du diable, c'est-à-dire le doute et les craintes de la chair, avait recouvré toute son audace. Il gagna Mélanchthon par ce mélange si extraordinaire de fougue et de subtilité, par cette domination qu'il exerçait sur tous ses amis, et qui, jusqu'à sa mort, les retint presque tous sous son joug, soumis, quoique frémissants.

IV

La dispute de Leipsick.

Le premier écrit où Mélanchthon s'engagea dans les doctrines nouvelles fut une préface sur le prix de la vraie théologie et sur l'étude des saintes lettres. Je ne parle pas d'une ode grecque à la louange de Luther, qui parut à la même époque. Dans cette préface, il ne touchait pas au fond des idées de Luther; il s'en tenait à des considérations géné-

Digitized by Google

rales sur l'importance des matières et sur la préparation qu'il y fallait apporter. Il fit d'abord plusieurs préfaces de ce genre, moins en manière d'adhésion formelle qu'à titre d'hommages d'un lettré à un théologien célèbre. Il n'y laissait voir encore qu'une très-vive curiosité, tant pour les choses que pour l'homme.

Dans ce temps-là, on envoyait à Luther, de tous côtés, en forme de défi, des conclusions : c'était la manière de jeter le gant entre théologiens. Parmi les champions de la scolastique qui s'étaient offerts à croiser leurs doctrines contre les siennes dans un combat singulier, Jean de Eck ou Eccius, théologien d'Ingolstadt, était de beaucoup le plus renommé. On le disait chargé secrètement par le pape d'exciter Luther, et d'en tirer par l'impatience quelques propositions assez manifestement hérétiques pour qu'il y eût moyen d'en finir avec lui comme on avait fait avec Jean Huss. Luther accepta le défi; mais, soit qu'il craignît un piége, soit qu'il trouvât son adversaire insuffisant, il offrit d'abord de le faire réfuter par écrit, et il en chargea le plus ardent de ses disciples, Carlostadt, archidiacre de Wittemberg. Jean de Eck, qui passait pour n'avoir pas la plume facile, et qui, au contraire, avait eu de nombreux succès de parole, ne voulut pas d'une dispute de plume. Il importait que la réforme ne refusât pas le premier combat public avec la scolastique. Luther accepta donc le défi de Jean de

Digitized by Google

Eck. Le lieu fut Leipsick, où était la cour du duc de Saxe; le jour, le 17 juin 1519.

Jean de Eck se rendit à Leipsick, suivi seulement d'un domestique; et encore, dirent ses adversaires, ce domestique lui avait été prêté. Pour Luther, il y fit une entrée triomphante, ayant avec lui Carlostadt, qui devait être son second, et tous les professeurs de l'académie de Wittemberg, y compris Mélanchthon. Ils avaient attiré un si grand concours d'abbés, de nobles, de chevaliers, qu'aucune église ne parut assez grande pour contenir toute cette foule; il fallut que le duc de Saxe fît disposer pour les recevoir la grande salle de la citadelle. Après une messe célébrée dans l'église de Saint-Thomas, en grande pompe et avec musique, on se rendit en procession au lieu des séances. Des gardes placés aux portes protégeaient l'entrée des personnes admises à assister au colloque, et repoussaient la multitude qui faisait irruption sur leurs pas. Mosellanus, conseiller du prince, et chargé de la harangue d'ouverture, n'y put pénétrer que par une porte secrète.

On se prépara à la dispute par des chants religieux et par un repas qu'un héraut d'armes fit cesser. Jean de Eck et Carlostadt engagèrent le combat. Ils disputèrent sur le libre arbitre. Carlostadt en nia l'efficace pour l'œuvre du salut : il dit que Dieu est l'ouvrier, et notre libre arbitre le marteau avec lequel il fabrique notre salut. Jean de

Digitized by Google

Eck soutint que le libre arbitre y est pour une part, et la grâce pour une autre. Il invoquait l'autorité d'Aristote, le seul Père de l'Église dans l'étrange catholicisme des scolastiques.

Voici, du reste, comment ce nom se trouvait mêlé au débat du libre arbitre et de la grâce. La philosophie aristotélique accorde tout à la force de l'homme, à la volonté, au libre arbitre; c'était la doctrine païenne, dont l'excès alla jusqu'à égaler la volonté de l'homme à la toute-puissance des dieux. Or les scolastiques s'autorisaient de cette philosophie pour défendre le libre arbitre. De là la haine de Luther et de ses disciples contre Aristote, auquel ils ne pardonnaient pas l'importance qu'il donne à la volonté dans la conduite morale de l'homme, leur doctrine étant que la grâce seule fait les mérites et la moralité des actions.

A Carlostadt succéda Luther, qui souleva la question de la suprématie de Rome et de son évêque. Il dit que cette suprématie ne résultait que de décrets d'une date récente. Sur quoi Jean de Eck se récria qu'il reconnaissait là un reste de la faction de Jean Huss. Luther sentit le piége, et sut échapper avec beaucoup d'adresse à la comparaison.

Vingt jours se passèrent en disputes de ce genre. Un incident les interrompit. Le marquis de Brandebourg revenant par Leipsick de la diète qui avait élu Charles-Quint empereur, le duc de Saxe eut besoin, pour le recevoir, de la salle de la citadelle;

Digitized by Google

il congédia l'assemblée. Les deux partis s'adjugèrent la victoire.

De tous les champions que les scolastiques opposèrent à Luther, et plus tard à Mélanchthon, Jean de Eck fut le plus célèbre. Il représentait cet amalgame d'une religion toute en pratiques superstitieuses, sans profondeur et sans savoir, et d'une prétendue philosophie aristotélique que depuis longtemps on n'apprenait plus dans Aristote. C'est là seulement ce que les catholiques crurent avoir à défendre dans les premiers colloques, de même que les réformateurs n'avaient cru et prétendu établir que la distinction de la religion et de la philosophie, et l'interprétation plus saine des textes sacrés.

Le rôle des scolastiques, évidemment inférieurs en savoir, et toujours battus dans l'interprétation des textes, se réduisait à citer beaucoup et sans choix, et à prodiguer les mouvements oratoires. C'est à quoi excellait Jean de Eck. Il avait, comme on dit d'un acteur, le physique de son rôle. Mosellanus, dans une lettre à Pflug sur la dispute de Leipsick, en fait un portrait piquant : « Il a, dit-il, une taille élevée, un corps vigoureux et carré, une voix pleine et tout à fait allemande, poussée par de vastes flancs, qui eût convenu non-seulement à un acteur tragique, mais à un crieur. Tant s'en faut qu'il ait cette douceur naturelle du visage tant louée dans Fabius et dans Cicéron. Sa bouche et

Digitized by Google

ses yeux, tous ses traits enfin, sont plutôt d'un boucher ou d'un soldat de Carie que d'un théologien. Quant aux qualités de l'esprit, il a une mémoire puissante, qui eût fait de lui un homme accompli, si elle eût été au service d'une intelligence de même force. Mais il n'a ni la conception vive, ni la finesse du jugement, sans lesquelles les autres qualités sont des dons stériles. Il n'a souci que de multiplier les citations, sans prendre garde à celles qui ne vont pas à son sujet, et qui sont froides ou sophistiques. Ajoutez à cela une incroyable audace, cachée sous une astuce qui ne l'est pas moins. S'il se sent pris à un piége, ou bien il détourne la dispute d'un autre côté, ou bien il s'empare de la pensée de son adversaire, se l'approprie en la revêtant de paroles à lui, et il lui renvoie sa pensée personnelle, avec toutes les absurdités qu'on en peut déduire[1]... »

Ce portrait de Jean de Eck ne ressemble guère à celui que Mosellanus fait de Luther dans le même récit. « Il est, dit-il, d'une taille moyenne, d'un corps grêle, tellement épuisé par les études et les soucis, qu'en le regardant de très-près on pourrait compter ses os. Il est dans l'âge mûr. Sa voix est perçante et claire. Admirable par sa doctrine et la connaissance qu'il a de l'Écriture, dont

1 Petri Mosellani Epistola ad Pflugium, *de Disput. Leips.*

Digitized by Google

il pourrait compter tous les versets, par une grande richesse de pensée et d'expression, il laisse à regretter un certain manque de jugement et de méthode. Civil et facile dans les relations; rien du stoïcien, rien de sourcilleux; toujours homme et à toute heure; dans les réunions, jovial et aimant les plaisanteries; vif et plein d'assurance, la joie sur un visage fleuri, malgré les atroces menaces de ses adversaires, il est visible qu'un homme n'entreprend pas de si grandes choses sans la protection des dieux. » Ces deux portraits, faits dans le temps même de la dispute de Leipsick, ne sont-ils pas ceux de deux adversaires dont l'un doit vaincre et l'autre succomber?

Mélanchthon ne joua pas un premier rôle dans ce colloque; mais il fut loin, quoiqu'il le dise quelque part, d'y être un personnage muet. Ne pouvant combattre de sa personne, il assistait ses amis, soit en leur découvrant les piéges de la logique de Jean Eck, soit en leur fournissant des citations à opposer aux siennes. Il aida surtout Carlostadt, qu'une voix étouffée et sans accent, une mémoire défaillante, une extrême irritation, rendaient plus vulnérable. Il lui soufflait de vive voix, ou lui passait des arguments par écrit avec si peu de précaution que Jean de Eck s'en aperçut et lui cria : « Tais-toi, Philippe; occupe-toi de tes études, et ne me trouble pas. » Une lettre que Mélanchthon écrivit à Œcolampade sur ce colloque lui attira une vive réponse de Jean

Digitized by Google

de Eck. Il répliqua. Ce fut le premier gage qu'il donna aux nouvelles doctrines.

V

Mélanchthon s'engage dans le parti de Luther. — Petits traités élémentaires. — Partage de sa vie entre la Renaissance et la Réforme. — Sa facilité pour ses amis; son obligeance pour tout le monde. — Il se laisse marier avec Catherine Krapp. — Le distique qui l'annonce à ses élèves. — Ses difficultés à l'académie. — Il refuse une offre de Reuchlin. — On le charge malgré lui de l'enseignement de la théologie. — Son désintéressement. — Ses efforts inutiles pour se tenir en dehors des luttes imminentes. — Érasme l'y invite vainement. — La Réforme avait besoin de lui. — Il s'y engage.

Il revint à Wittemberg entièrement conquis par Luther. Non-seulement il s'associa à ses travaux, mais il les fit valoir et les expliqua par ses préfaces. Il publia ses sermons, se jeta dans ses querelles, et, comme il arrive aux esprits modérés qui viennent de perdre leur indépendance et se sont donnés à un maître violent, il se montra lui-même injurieux et passionné dans des réponses pseudonymes aux adversaires de Luther, et plus tard, sous son propre nom, en le défendant contre les condamnations de la Sorbonne.

Les expressions les plus exaltées avaient remplacé, dans ses lettres, les qualifications à peine suffisantes d'homme bon et de théologien savant qu'il

Digitized by Google

donnait à Luther. « Je n'ai qu'un souci, écrit-il à Spalatin, c'est pour la santé de notre père. J'ai peur qu'il ne se tue d'anxiété d'esprit, non pour sa cause, mais pour la nôtre. Tu sais avec quelle sollicitude il faut conserver le vase fragile qui renferme un si grand trésor. Que si nous le perdions, je croirais la colère de Dieu implacable. La lampe a été allumée par lui en Israël : si elle vient à s'éteindre, quel autre espoir nous restera? » Et plus loin : « Puissé-je, au prix de ma misérable existence, racheter la vie d'un homme tel que l'univers entier n'a rien de plus divin! » Et ailleurs, parlant de l'effigie de Luther brûlée à Rome, de ce *Martin de papier*, comme disait Luther lui-même, *brûlé, exécré et dévoué*, il s'écrie : « L'Allemagne n'a-t-elle pas, elle aussi, son phénix? Vrai phénix, et plût à Dieu que la malheureuse Europe le connût[1]! »

Bientôt il s'engagea plus avant. Il fit des petits traités élémentaires sur la nouvelle doctrine, à l'usage des enfants et des personnes simples. Ces petits traités étaient dans toutes les mains. Par là les nouveaux dogmes descendaient dans la foule, qui jusqu'alors n'avait compris de la théologie raffinée de Luther que le fonds de révolte et l'esprit de nouveauté qui s'y cachaient sous des discussions de textes. Mélanchthon s'était livré. En lui allait être personnifiée la méthode, comme en Luther la pensée

1. *Corpus reformatorum*, t. I, nº 118.

Digitized by Google

de la réforme. Il se croyait encore libre, et n'être qu'un auxiliaire qui combat, pour se retirer quand il sera las; mais il ne s'appartenait déjà plus. Il était devenu aussi nécessaire que Luther à la cause commune. Il lui fallait y donner le même temps que Luther, quoiqu'il fût loin de l'aimer, comme celui-ci, sans partage. Pour y suffire, il fit deux parts de sa vie : il donna l'une aux lettres, l'autre à la réforme.

Toutefois son penchant le plus vif était pour les lettres. Dans les affaires de la théologie, il n'était que soldat; dans celles des lettres, il était chef. Outre ses occupations régulières, sa facilité lui en suscitait tous les jours de nouvelles et d'imprévues. Comme il excellait à mettre l'ordre et la lumière dans un discours, tous ses amis, vrais ou d'occasion, lui soumettaient leurs écrits, qui prenaient sous sa plume si sûre une forme mieux appropriée à l'intelligence des lecteurs. Nul n'éprouva de lui un refus. Il appelait tout le monde à profiter de qualités dont il rapportait tout l'honneur à Dieu, et qu'il disait n'avoir reçues que pour l'usage commun. Il fut généreux de son esprit jusqu'à ce qu'il pût l'être de sa bourse; et son savoir fut, comme plus tard sa maison, au service de tous ceux qui se présentaient à lui avec le titre d'hôtes.

Dans cette bonté admirable, nul doute qu'il n'entrât un peu de faiblesse. Comme ses préfaces augmentaient la valeur vénale des livres, on lui en

Digitized by Google

demandait de toutes parts ; il se laissait même aller à en écrire pour des ouvrages qui démentaient sa recommandation. Il prodiguait aussi les lettres de crédit et les attestations un peu au hasard, ne disant de personne rien de médiocre, et ne rendant jamais le service à demi. Etait-il sollicité par quelque personne suspecte dont il ne crût pas pouvoir en conscience rendre bon témoignage, il s'en débarrassait avec de l'argent [1].

Mélanchthon ne savait pas résister, et ce qu'on a dit de Fénelon, qui lui ressembla par tant de traits, qu'il tenait à plaire à tout le monde, même à ses valets, est vrai de Mélanchthon; il fit beaucoup d'ingrats, jamais de mécontents. Excepté dans certaines déterminations capitales, qui ne se prennent qu'au plus profond de la conscience, où ne pénètrent pas les influences extérieures, Mélanchthon se laissa vivre de la vie qu'on lui faisait. Mais telle était l'excellence de sa nature, que tout ce qui lui fut suggéré ou imposé par ses amis tourna aussi bien que s'il fût venu entièrement de lui. Pour les charges surtout et les devoirs, quel qu'en fût le poids, il ne pensa jamais à s'y soustraire, sous prétexte qu'on l'avait surpris.

C'est ainsi qu'il se laissa marier, vers le milieu de l'année 1520, avec Catherine Krapp, fille de Jérôme Krapp, consul de Wittemberg. On attribua ce ma-

1. Camérarius, ch. XVII.

Digitized by Google

riage à Luther, qui ne s'en défendit pas. Il voulait retenir Mélanchthon à Wittemberg par les liens de famille; il voulait, comme il l'avoue à Spalatin, travailler à l'accroissement de l'Évangile, en mettant la frêle santé de son jeune disciple à l'abri des incertitudes et des agitations du célibat. Le mariage fut décidé avant qu'on eût l'agrément de Mélanchthon. Il l'apprit par le bruit public. « On dit, écrit-il à Hessus, que j'ai aussi la prétention de me marier, encore que je n'aie jamais été si froid [1]. » Et, plus loin, à Langus : « On me donne pour femme Catherine Krapp; je ne dis pas combien contre mon attente et à quel froid mari on la donne; mais tels sont les mœurs et le caractère de cette jeune fille, que je n'en aurais pas osé demander une autre aux dieux immortels. » Du reste, il se prêta de si bonne grâce à son bonheur, que les mêmes amis qui lui avaient trouvé une femme le décidèrent, quoiqu'il eût voulu quelque délai, à hâter son mariage, « pour éviter, écrit Luther à Spalatin, le danger des mauvaises langues [2]. » Le 29 novembre 1520, un agréable distique, affiché à la porte de l'académie de Wittemberg, annonçait aux étudiants que Philippe Mélanchthon prenait ce jour-là de doux loisirs, et qu'il ne ferait pas de leçon sur saint Paul [3].

1. *Corpus reformatorum*, t. I, n° 83.
2. *Lettres de Luther.*
3. A studiis hodie facit otia grata Philippus,
Nec vobis Pauli dogmata sacra leget.

Digitized by Google

Cette union, qui dura trente-sept ans, fut heureuse. Catherine Krapp était une femme pieuse et fort attachée à son mari. Excellente mère de famille, telle était sa bienfaisance pour les pauvres, qu'après avoir épuisé sa bourse, elle allait importuner ses amis de ses demandes d'aumônes. Elle n'avait d'ailleurs nul souci de sa personne et nul soin de son extérieur, ce qui ne choquait pas Mélanchthon, lequel était insensible à toute espèce de délices [1]. Deux ans après son mariage, il faisait à un ami cet aveu touchant : « Je pense que je n'ai pas reçu du ciel un médiocre bienfait, puisqu'il m'a fourni matière à bien mériter d'une femme, et qu'il m'a rendu père d'un enfant [2]. »

Sa situation comme professeur, d'abord très-gênée, s'était peu à peu améliorée, grâce aux soins de Luther. Au reste, les embarras d'argent étaient les moindres ; il lui en venait de plus grands, soit des étudiants, soit des magistrats.

Ceux-ci, soit défaut de lumières, soit jalousie du crédit des professeurs, ne se prêtaient pas ou s'opposaient aux mesures de discipline que prenait l'académie. Mélanchthon voulait deux choses : qu'on tînt les élèves renfermés, et que chacun eût un professeur pour répondant. Il demandait qu'aucun élève ne pût être logé en ville que sur la permission

1. Camérarius, *Vita Phil. Mel.*
2. *Corpus reformatorum*, t. I.

Digitized by Google

écrite du recteur; mais, cette prétention entreprenant sur les priviléges de la cité, les magistrats s'y refusaient. De là toutes sortes de désordres.

De plus, par un abus que nous n'avons guère à craindre de notre temps, les étudiants d'alors, voulant tout savoir, et croyant que le vrai savoir consiste à entendre beaucoup de choses diverses, suivaient tous les cours à la fois. Mélanchthon insistait pour que chaque professeur en prît sous sa direction personnelle un certain nombre, qui recevraient un enseignement déterminé. Là encore il trouvait, outre la résistance des magistrats et celle des familles, celle des professeurs eux-mêmes, que cette responsabilité directe eût incommodés, et dont un ou deux à peine savaient assez de latin ou de grec pour enseigner ces langues avec fruit. Réduit à ses propres forces, Mélanchthon tâchait de corriger par son zèle les effets de la mauvaise volonté universelle. Par ses exhortations, par l'autorité de son nom, quelques professeurs se chargeaient d'une classe particulière, et bon nombre d'élèves s'attachaient à un professeur et à son enseignement. Lui-même donnait l'exemple. Sa maison était une école publique de grec et de latin. Il tâchait de retenir le plus longtemps possible dans les études préliminaires et générales tant de jeunes intelligences qu'attiraient les nouveautés théologiques, et qui s'y précipitaient, pour la plupart, sans provision et sans préparation, exposées à toutes les surprises et

Digitized by Google

à toute la violence des premiers mouvements.

Quoique simple professeur, et le plus jeune de tous, sa supériorité lui donnait le droit d'entretenir Spalatin des besoins de l'académie. Il lui en écrivait fréquemment. Toutes ses vues sont justes et pratiques. Tantôt il demande qu'on ne confie pas l'explication de Pline l'Ancien, auteur fort goûté dans ce temps-là et pendant tout le XVIe siècle, à un grammairien, mais à un naturaliste. Une autre fois, il veut qu'on dédouble l'enseignement des mathématiques, et qu'on les divise en deux branches, dont on chargera deux professeurs, « afin, dit-il, de mettre de la clarté dans cette partie des études, si nécessaire, mais si obscure. » Il indique les professeurs pour chaque enseignement. Il demande qu'on applique aux besoins de l'académie les revenus des prébendes restées vacantes par la mort des titulaires. Enfin, dans l'entraînement universel vers la théologie, il lutte pour que les lettres profanes ne soient pas abandonnées, et que ceux qui ne sont pas attirés vers l'Église par une vocation irrésistible puissent du moins entrer dans le monde avec un esprit cultivé.

Le succès de l'académie de Wittemberg l'avait fait désirer comme professeur par plusieurs villes. Il se refusa à toutes les offres, par devoir envers l'électeur, et aussi par son penchant pour ses nouveaux amis, et pour leurs idées sur lesquelles le doute ne l'avait par encore atteint. La plus embarrassante de

Digitized by Google

ces offres fut celle de Reuchlin, qui l'appelait, avec l'autorité de la vieillesse et de ses bons offices, à le remplacer dans sa chaire de professeur de grec à Ingolstadt. La lettre de Reuchlin, qu'on a perdue, devait être, à en juger par la réponse de Mélanchthon, d'un maître qui gourmande son élève. Mélanchthon, dans sa réponse, se défend du reproche de trop donner aux plaisirs de la jeunesse, et d'aimer ses amis par enthousiasme de jeune homme plutôt que par jugement. Reuchlin l'aurait-il blâmé de ses liaisons avec Luther et ceux de son parti? Rien de plus probable. Reuchlin logeait alors chez ce même Jean de Eck, à qui Mélanchthon avait fait de si importunes piqûres dans le colloque de Leipsick. Il était vieux, et il avait dû se rapprocher des scolastiques moitié par scrupule de religion, moitié de dépit que les chefs de la réforme eussent fait oublier l'adversaire des moines de Cologne. Quoi qu'il en soit, Mélanchthon résista, mais à sa manière, sans vouloir ôter tout espoir à Reuchlin, et promettant d'obéir, en cas d'insistances qu'il soupçonnait que Reuchlin ne ferait point. Celui-ci s'en vengea en léguant au collége de Pforzheim sa bibliothèque, qu'il avait promise à son élève à diverses fois, en présence de témoins. Mélanchthon eut tort d'en écrire à Spalatin sur un ton piqué, et de parler des premiers encouragements et des services de cet homme illustre sous l'impression des changements d'humeur d'un vieillard qui n'était peut-être que timoré.

Digitized by Google

Ce sont là les petitesses des amitiés humaines, plus regrettables quand l'exemple en est donné par des esprits supérieurs, parce qu'on leur croit plus de force qu'aux autres hommes pour résister aux mauvais penchants et pour faire durer les bons.

Luther, que touchait assez peu la prospérité des lettres profanes, si ce n'est par le chagrin qu'en avaient les moines et les scolastiques, et parce que la cause en était liée à celle des nouvelles doctrines, importunait Mélanchthon, soit directement, soit par Spalatin, pour qu'il enseignât la théologie. Il demandait qu'on le déchargeât du grec; il insinuait que Mélanchthon réussissait mieux à interpréter saint Paul que Pline. Mélanchthon s'en plaint à Spalatin. « Les lettres humaines, dit-il, ont trop besoin de maîtres nombreux et habiles; car elles ne sont pas moins négligées dans ce siècle qu'elles l'étaientdans l'âge sophistique qui l'a précédé. » Il supplie qu'on le laisse tout entier au soin de ces jeunes gens qu'il a retirés « de je ne sais quelles études vagues et universelles où ils languissaient, et dont quelques-uns ont déjà traduit en latin des vers d'Homère [1]. » Luther n'en poussait pas moins son dessein. Il sentait tout le prix pour la doctrine de cette connaissance des langues, de ce don de bien dire, de cet art d'éclaircir les choses douteuses, de dissiper les ambiguïtés, de cette onction qui rendait la parole

1. *Corpus reformatorum*, t. I, nº 216.

Digitized by Google

de Mélanchthon si populaire. Il finit par déterminer Spalatin, qui y penchait déjà par ses opinions, et Mélanchthon fut chargé du cours de théologie.

On obtint moins son consentement qu'on ne le surprit. S'étant présenté pour le grade de bachelier biblique, il avait eu à faire, selon l'usage, une leçon de théologie. On l'y trouva excellent, et on le chargea de remplacer Luther pendant son voyage à Worms. Cette suppléance dura près de deux ans. Enfin Mélanchthon, fatigué, demanda à Spalatin d'être délivré de cet enseignement et de revenir à la grammaire, aux lettres enfantines, comme il les appelle. Il s'y plaisait trop pour les sacrifier à la théologie, où d'ailleurs il ne s'avançait que jusqu'où son esprit juste et méthodique pouvait mettre l'ordre et la lumière. Il n'avait pas, il ne devait jamais avoir l'enthousiasme qui l'eût emporté, comme la plupart de ses amis, au delà de cette limite. Dans ce temps-là, il était fort occupé de recherches sur le système monétaire de la Bible. Si l'on compare ce qu'il écrit « du merveilleux plaisir qu'il a eu à examiner une matière si désespérée » avec le témoignage grave et triste qu'il se rend d'avoir traité clairement certains points des croyances nouvelles, on voit que, dans les choses d'érudition, il a l'ardeur et les illusions d'un homme qui marche en tête des autres, et que, dans la théologie contentieuse, il ne fait que suivre avec hésitation et soumission. « Si l'on jugeait que l'académie en eût besoin, écrit-il à

Digitized by Google

Spalatin, j'y accepterais même les fonctions de bouvier; sinon, qu'on me rende à ma classe. Dans les matières de théologie, je suis l'âne portant les mystères. Il y a d'ailleurs tant de ces professeurs de théologie, que la jeunesse en reçoit plus de fatigue que d'instruction. »

Il semblerait, aux efforts qu'il fit pour échapper à ce fardeau, qu'il pressentît les déchirements d'esprit qui l'attendaient dans les luttes de religion, et qu'il n'y voulût pas prendre de responsabilité publique. Mais Luther ne s'en opiniâtrait que plus à ce qu'il professât la théologie. Les chefs de parti sont les plus rudes de tous les maîtres. Non content d'écrire à Spalatin, il demanda directement à l'électeur de vaincre ce qu'il appelait l'obstination de Mélanchthon. « J'ai fait de vives instances, écrit-il à ce prince, auprès de Philippe, pour qu'au lieu du grec il enseigne l'Écriture sainte. Il est richement doué pour cet enseignement par une grâce spéciale de Dieu, et l'école entière, et nous tous, désirons ardemment qu'il en soit chargé. Cependant Philippe résiste, par la seule raison qu'il est nommé et payé par Votre Grandeur pour enseigner le grec. Voilà pourquoi ma prière respectueuse est que Votre Grandeur veuille bien intimer à Philippe l'ordre de s'occuper de l'Écriture avec zèle, et, dût-on augmenter son traitement, il doit le faire, il faut qu'il le fasse [1]. »

1. *So soll und mustz er hieran.* (*Lettres de Luther.*)

Digitized by Google

Mélanchthon, ne pouvant obtenir un congé régulier, cessa, de son propre mouvement, ses leçons. « On m'a pris mes heures, écrivit-il à Spalatin. J'ai dû, de nécessité, quitter ma chaire. » C'était sa manière de résister.

Ni du côté de la théologie, ni du côté des lettres, la perspective n'était riante. L'électeur négligeait l'académie de Wittemberg, et Mélanchthon osait s'en plaindre jusqu'à s'attirer des reproches de Spalatin. Il n'abondait dans la réforme que sur un point où les protestants se montrèrent toujours fort pressants, je veux dire l'application aux besoins des académies des revenus ecclésiastiques, restés vacants par suite des extinctions. « Les récompenses de la vertu et des études, écrit-il à Spalatin, sont toutes aux mains des marchands de messe. » « C'est le devoir des princes, dit-il ailleurs, d'éveiller et d'entretenir l'étude des lettres : mais ils continuent à être des Midas. » Il ne pensait guère mieux de son siècle que des cours, et il déplorait cette indifférence qui laissait enfouis dans la poussière tant de monuments de l'antiquité. « Souvent, écrit-il à Spalatin, quand je jette les yeux sur mes écrits, qui ne me sont guère moins chers que mes enfants, je gémis et je pense en moi-même : Les marchands de poisson en enveloppèront leur denrée. »

Le traitement qu'il recevait, quoique supérieur à celui de ses collègues, suffisait à peine à tous ses besoins, et le payement n'en était pas assuré; mais,

Digitized by Google

à force d'ordre, il trouvait moyen de se tenir dans ce milieu dont il parlait à ses amis, entre les dettes et l'avarice. Un aveu touchant à Spalatin nous fait voir à quel prix : « Tu peux, lui dit-il, apprécier par un fait quelle a été mon économie; depuis mon mariage, ma femme n'a pas acheté une nouvelle robe [1]. » Je n'en admire que plus l'insouciance dont la loue Camérarius du côté de la toilette; elle avait fait de nécessité vertu.

Toutefois, en père prévoyant, Mélanchthon eût été heureux de laisser à ses enfants quelque peu de patrimoine honnêtement acquis. « Mais je vois, ajoute-t-il, que, dans ces temps si durs, je ne leur laisserai que le misérable et vain bruit de mon nom, et la petite réputation d'érudit qui s'y attachera. » En quittant les lettres pour la théologie, il eût pu s'enrichir. « Je pourrais être tout doré, dit-il dans la même lettre, si je voulais tirer profit de la théologie; mais je ne le ferai à aucun prix. »

C'est ainsi qu'un des plus grands théologiens de la réforme commença par se débattre contre la théologie et par la tenir pour suspecte, quoique tout l'y appelât, et qu'il y eût pu trouver dès le commencement faveur et argent. L'histoire de la résistance de Mélanchthon n'a d'ailleurs rien de particulier; c'est l'histoire de tous les hommes

1. *Corpus reformatorum*, t. I, n° 306. — Il était marié depuis trois ans.

Digitized by Google

supérieurs qui veulent garder leur indépendance au milieu d'une révolution reconnue par eux comme nécessaire, et qu'ils approuvent. Ils se recommandent et se rendent inévitables par leurs efforts mêmes pour n'y pas prendre partie. Vainement ils veulent rester à l'écart, sous le noble prétexte qu'ils renoncent à tout profit dans les conquêtes de l'esprit nouveau sur l'esprit ancien, à toute part dans les dépouilles opimes du passé. Dieu ne permet à personne cette adhésion timide et spéculative. Il veut que tout le monde combatte, n'importe dans quels rangs; car, vainqueurs ou vaincus, il aime tous ceux qui ont été sincères et qui ont agi : les indifférents seuls ne trouveront pas grâce à ses yeux. Mais il doit avoir en dilection particulière ceux auxquels il a donné à la fois un cœur qui pousse au sacrifice et des yeux qui en voient toute l'étendue : ceux-là sont les vrais martyrs.

Dans le temps même que Mélanchthon se défendait contre toutes les influences liguées pour l'attirer dans les luttes théologiques, Érasme fortifiait sa répugnance par des lettres pleines de sens et de grâce, lui montrant, sous les traits les plus aimables, l'image même de cette modération où il mettait tant de prix à le retenir. Ce grand homme offrait à Mélanchthon l'exemple tentant d'une vieillesse glorieuse s'achevant au sein des lettres divines et humaines, en partie restaurées par lui, à égale distance de la routine scolastique et des nouveautés

Digitized by Google

violentes. On lui avait insinué de Rome qu'il essayât de tirer son jeune ami de ces querelles. « Je me suis contenté, écrit-il à Mélanchthon, de témoigner l'espoir que tu es demeuré libre. » Et ailleurs : « J'aurais aimé que ton esprit, qui est né pour les belles-lettres, s'y consacrât sans réserve; il n'eût pas manqué d'acteurs à cette tragédie qui finira on ne sait comment[1]. » Rien de plus délicat ni de mieux mené que cette négociation, qui fut d'ailleurs inutile. Érasme n'y pouvait mettre l'ardeur d'un catholique, puisqu'il pensait comme Mélanchthon sur la plupart des choses attaquées par Luther. Il ne sut que lui vanter les douceurs des lettres, la part qu'il avait déjà prise à leur renaissance, et lui exprimer combien il était regrettable qu'il ne s'y pût donner tout entier.

Je m'explique très-bien pourquoi Érasme écrivit en faveur du libre arbitre, et pourquoi, aux emportements près, Mélanchthon se rangea à l'avis de Luther, qui le rejetait. Toutes les opinions humaines, même celles des théologiens, ont des motifs secrets dans la conduite et le caractère de ceux qui les professent. Il convenait à Érasme, qui avait su défendre toute sa vie son libre arbitre contre les autres et contre lui-même, de revendiquer ce dogme pour tous les hommes, et de le concilier avec celui de la toute-puissance et de la toute-pres-

1. *Corpus reformatorum*, t. I, nº 302.

Digitized by Google

cience divines. Un esprit si prudent et si maître de lui, qui, pour rester plus libre, s'était fait une patrie nomade sur les frontières de l'Allemagne, de la France et de l'Espagne, loin des villes où la dispute pouvait être périlleuse, ne devait pas être ingrat envers le principe même de sa conduite et la sauvegarde de son indépendance. Mais quel intérêt pouvaient prendre au libre arbitre, soit Luther, si souvent esclave de sa propre fougue, qu'il confondait avec la grâce, soit Mélanchthon, qui ne s'était presque rien réservé du sien, et qui, dans le temps même de la dispute sur cette matière, s'était successivement laissé marier, sans y avoir de goût, et charger de l'enseignement théologique, où il ne se sentait ni propre ni utile?

Au reste, Érasme pouvait demeurer indépendant et s'abstenir; Mélanchthon ne le pouvait pas. Le premier n'eût été approuvé de personne, s'il eût commis son savoir, son expérience, sa gloire, dans des luttes dont les principaux acteurs étaient des jeunes gens, et dont l'Achille, pour me servir de son expression, était à peine dans l'âge mûr. Aussi bien sa sagesse était-elle méprisée dans le parti. On se rappelle la manière superbe dont Luther l'exhorte à se retirer de démêlés qui ne le concernent pas[1]. Le chef de la réforme suisse, Zwingle, ne le traitait pas avec moins de dédain. Érasme lui avait donné

1. Voir *Érasme*, VII, au tome I.

Digitized by Google

quelques avertissements, du droit qu'il tenait de sa grande renommée. Zwingle lui répond : « Les choses que tu sais nous sont inutiles, les choses que nous savons ne te conviennent pas[1]. » Comment Érasme pouvait-il être tenté de se joindre à un parti « qui n'a, disait-il, que ceci d'évangélique, c'est que beaucoup y manquent du nécessaire » ? Le plus beau rôle et le seul qu'il pût prendre, c'était, après avoir fourni à la réforme ses meilleures armes, de combattre ses excès et de lui marquer ses limites.

Mélanchthon était venu, à peine âgé de vingt ans, dans le foyer même de la réforme allemande. Il s'était vu le collègue et l'égal de Luther, et n'avait pas été libre de n'être point de ses amis. Les jeunes gens se mettent toujours du côté du plus fort, mais seulement quand ce qui est le plus fort est une idée. Mélanchthon avait suivi tous ceux de son âge, sauf quelques incertitudes secrètes, et un certain étonnement intérieur qui suspendait quelquefois en lui le mouvement des espérances, et qui était l'effet de grandes lumières dans l'âge de l'enthousiasme.

Ajoutez que la réforme avait besoin de lui, que sans lui Luther eût plutôt secoué les esprits qu'il n'y eût pénétré et pris racine, et se fût plus élevé que propagé. La réforme, telle qu'elle se montre dans les écrits de Luther, passionnée, puissante,

1. *Corpus reformatorum*, t. I.

Digitized by Google

mais excessive, demandait un écrivain souple, habile, élémentaire, qui la fît couler et s'insinuer en quelque manière là où Luther, cet olympien, comme l'appela Mélanchthon dans les jours de doute, la fulminait. Luther voulait garder impunément le mystère et les inégalités d'un oracle, les pensées sans application, les ravissements de Pathmos; il lui fallait Mélanchthon pour l'interprétation modeste, pour les adoucissements, et, si je puis parler ainsi, pour la réduction à l'échelle populaire de ses formes héroïques. Non seulement Mélanchthon était nécessaire à Luther pour éclaircir et approprier les nouvelles doctrines; il ne l'était guère moins aux principaux chefs de la réforme, théologiens ou princes, et en particulier à l'électeur Frédéric de Saxe, pour tempérer la fougue de Luther et en obtenir, soit des concessions, soit, de temps en temps, le désaveu des forces aveugles qui se mettaient à son service. C'est ainsi que l'électeur le chargea personnellement de négocier avec Luther le maintien de la messe canonique à Wittemberg. La réforme demandait un écrivain et un négociateur : Mélanchthon avait toutes les qualités de l'un et de l'autre rôle; il n'y pouvait pas échapper. A son insu, et quoique résistant toujours, il finit par s'engager, mais en déclarant qu'il prenait pour bannière la modération. Il crut, par une erreur commune à tous les hommes supérieurs qui prennent parti, que cette bannière l'abriterait : il se trompa. C'est la

Digitized by Google

bannière qui attire le plus de coups, et c'est la seule qui ne protége contre personne.

Avant d'entrer sans retour dans cette carrière où l'attendaient, selon la belle expression de Bossuet, « les plus violentes agitations que puisse jamais sentir un homme vivant », il voulut aller revoir sa ville natale, comme pour y prendre des forces pour les épreuves qui lui étaient réservées. Ce fut dans le mois de mai de l'année 1524. Il arriva le 6 mai à Bretten, où il trouva sa mère remariée, par jalousie, dit-on, de ce que lui-même avait pris femme. Après quelque séjour qui ne fut pas tout donné au repos, puisqu'il écrivit pour le cardinal Campége [1] une Somme de la nouvelle théologie, il se remit en route, dans le mois de juin, pour Wittemberg.

Chemin faisant, et comme il n'était plus qu'à quelque distance de Francfort, il rencontra le fameux landgrave de Hesse, fort jeune alors, qui se rendait avec une suite à Heidelberg, à la fête du jeu de l'arc. Le landgrave avait su le voyage de Mélanchthon. L'allure fort peu équestre du voyageur et de ses compagnons, lesquels, à ce que raconte Camérarius, abrégeaient le chemin en faisant des épigrammes latines, lui fit soupçonner que ce devait être Mélanchthon. Il s'approche de lui et lui demande s'il n'est pas Mélanchthon. « C'est en effet mon nom, dit celui-ci. » Et, par

1. Campége était le légat du pape.

Digitized by Google

honneur, il se dispose à descendre de cheval. « Venez, dit l'électeur, m'accompagner quelque peu de chemin : j'ai à vous entretenir de certaines choses. Du reste, ayez l'esprit tranquille, et soyez sans crainte. — Que craindrais-je? reprit Mélanchthon; et que peut-il m'arriver qui importe à qui que ce soit? — Mais si je vous emmenais et vous livrais à Campége, dit le prince en riant; je sais que je ne lui déplairais pas. » Puis il lui fit quelques questions sur les points principaux de la nouvelle doctrine, avec la légèreté d'un jeune prince qui avait de bien autres soucis, et qui n'aurait pu supporter un exposé sérieux. Mélanchthon répondit sommairement et en peu de mots, comme il convenait au lieu et à la personne; après quoi il demanda la permission de reprendre sa route. Le landgrave y consentit à la condition qu'à son retour il écrirait pour lui un traité des questions en litige. Il s'informa ensuite des dépenses du voyage, et le pria de passer par ses terres; ce qui fit dire plus tard que le landgrave de Hesse était le disciple de Mélanchthon.

De retour à Wittemberg, celui-ci écrivit le traité promis, sous le titre d'*Abrégé de la doctrine ecclésiastique restaurée, pour le très-illustre landgrave de Hesse.*

Digitized by Google

VI

Premiers doutes. — Premières difficultés intestines. — La sédition éclate à Wittemberg. — Guerre des paysans. — Douleur de Mélanchthon. — Sa superstition. — Luther est soutenu contre le doute par l'orgueil. — Son mariage; chagrin qu'en éprouve Mélanchthon. — Il est chargé d'inspecter les églises saxonnes. — Sa querelle avec Agricola au sujet de la pénitence. — Luther tranche le débat. — Mélanchthon accompagne l'électeur à la diète de Spire. — Ses conseils à sa mère. — Le colloque de Marpurg.

On sait quelle fut la marche de la réforme. Comme toutes les révolutions, elle s'était annoncée par des principes plus généraux que les changements qu'elle voulait opérer, et elle n'avait pas craint, comme fit l'Europe pour le nouveau monde, de prendre droit de souveraineté même sur l'inconnu. Luther avait dit : Toute vérité vient de l'Écriture. Axiome presque sans limites, car il comprenait non-seulement toutes les réformes particulières que demandait et que précisait Luther, mais encore toutes celles que pouvaient rêver les imaginations les plus ardentes. Luther ne trouvait, dans l'Écriture, ni pape, ni concile, ni confession auriculaire, ni intercession des saints, ni purgatoire, ni célibat des prêtres. Il passait par-dessus quinze siècles pour arriver sans intermédiaire, sans tradition, aux livres primitifs, et fonder, sur une

Digitized by Google

nouvelle interprétation de ces livres, un nouveau christianisme. Le principe *Toute vérité est dans l'Écriture*, portait cette conséquence : chacun peut voir dans l'Écriture la vérité qu'il veut. Aussi, peu de temps après les déclarations de Luther à Worms, Carlostadt, son disciple et son frère d'armes au colloque de Leipsick, déclarait ne pas trouver dans l'Écriture le dogme de la présence réelle que devait rejeter la réforme suisse; et les anabaptistes, plus hardis, y trouvaient la nécessité d'un second baptême, et n'y trouvaient ni évêques, ni ministres, ni hiérarchie d'aucune sorte, ni droits féodaux, ni droits de succession.

Les chefs ne sont souvent si hardis que par subtilité, et à force de pousser leurs idées à l'extrême; les sectaires le sont par l'emportement brutal des passions. Le principe posé par Luther déchaîna tous ceux qui avaient à se plaindre, à désirer, à se venger. Outre que la plupart ne lisaient l'Écriture que par les yeux grossiers de quelques théologiens subalternes, chacun y voyait tout ce qu'il aimait, et n'y voyait pas ce qu'il haïssait; chacun y trouvait des droits et n'y trouvait pas de devoirs.

Wittemberg donna le signal et en vit les premiers effets. Les esprits y avaient été échauffés dès l'année 1521 par Nicolas Storck, le chef des anabaptistes, qui disait avoir eu des entretiens avec l'ange Gabriel, et en avoir reçu la promesse qu'il serait le réformateur de l'Église. Il avait persuadé

Digitized by Google

un certain Marcus (Stübner), camarade d'école de Mélanchthon pendant son séjour à Tubingue et devenu son hôte à Wittemberg. Mélanchthon l'y avait accueilli, moitié par bon cœur, moitié pour savoir d'une manière plus certaine ce que professait sa secte. Mais ni son commerce avec Mélanchthon, ni leurs nombreux entretiens sur la doctrine, ni la confiance de Mélanchthon, qui l'avait associé à son école privée, n'avaient pu le changer. Il s'y mêlait beaucoup de visions, les têtes n'étant pas médiocrement échauffées, et Luther ayant en quelque sorte autorisé les visions par son exemple. Camérarius raconte que ce Marcus, étant assis à côté de Mélanchthon qui écrivait, s'assoupit peu à peu, et, laissant tomber sa tête sur la table, finit par s'endormir tout à fait. Après quelque temps, il s'éveilla comme en sursaut, et, regardant Mélanchthon : « Que pensez-vous de Jean Chrysostome? lui demanda-t-il. — Beaucoup de bien, dit Mélanchthon, quoique je le trouve verbeux. — Je viens de le voir en ce moment même, dit Marcus, dans un triste état, au fond du purgatoire. » Mélanchthon sourit d'abord, puis il quitta Marcus, déplorant l'aberration de gens qui, éveillés, niaient le purgatoire, et qui le voyaient dans leurs songes [1].

Les sectaires voulaient immédiatement deux réformes : l'abolition du sacrement de l'eucharistie,

1. Camérarius, ch. XIV

Digitized by Google

et la destruction, par le feu, des statues et images des saints. Carlostadt prêtait à leurs projets l'appui de son nom. C'était un homme farouche, sans génie, sans savoir ni bon sens; au physique, court de taille, le visage sombre, la voix sourde et sans accent; un de ces esprits ardents où tout fermente et où rien ne se forme et ne s'articule, qui, ne pouvant ni obéir ni se faire de partisans parmi les esprits cultivés, en cherchent jusque dans les derniers rangs de la foule. Carlostadt, un moment aussi considérable que Luther, avait pu se croire son égal. Il ne put souffrir de voir s'étendre de jour en jour la distance qui le séparait de Luther, ou peut-être ne la vit-il point, par cette illusion propre aux contemporains et aux amis de jeunesse d'un homme qui doit les surpasser. Quoi qu'il en soit, sentant qu'il ne pouvait disputer à Luther le premier rang, ni dans la chaire, où il était confus et injurieux, ni par la plume, où il était tout à fait inhabile, il voulut l'égaler par l'action. L'absence de Luther, alors retenu par l'électeur de Saxe au château de Wartbourg, favorisait ses projets violents, et bientôt Wittemberg fut sous la menace d'une sédition à la fois sacramentaire et anabaptiste.

Mélanchthon, effrayé, en écrivit à Luther, qui, sans attendre la permission de l'électeur et sans lui en donner avis, parut à Wittemberg tout à coup, le 9 mars 1522. Ce coup de force étonna les sectaires.

Digitized by Google

Ses prêches multipliés, qui firent dire à un des plus fougueux d'entre eux que c'était moins la voix d'un homme que celle d'un ange, arrêtèrent tout. Les chefs, après quelques débats avec lui, se retirèrent à Chemberg, d'où ils lui écrivirent des lettres injurieuses, pour le moment sans effet.

Deux ans après, tout avait marché, même Luther, qui se trouvait à son insu plus près qu'en 1521 des opinions de Carlostadt. Ne s'étant pas encore borné lui-même, il avait perdu le droit de marquer des limites à son parti. La sédition éclata donc à Wittemberg, et toutes les statues furent brisées. Cela se passait en 1524. Un an après, cent mille paysans, couverts du sang des nobles, des magistrats et des prêtres, étaient noyés dans le leur, en Souabe, en Thuringe, en Franconie.

Les premiers mouvements avaient donné beaucoup de soucis à Mélanchthon : la guerre des paysans lui fit plus de mal, car elle lui donna le doute. Elle le donna aussi à Luther, qui venait de jeter inutilement sa parole entre les paysans et les princes. Mais le doute de Luther, superbe comme ses croyances, n'allait pas jusqu'à son cœur, et n'en faisait pas jaillir ces vives larmes qui coulaient des yeux de Mélanchthon, et que sa fille, assise sur ses genoux, essuyait, nous raconte-t-il, avec sa robe du matin[1]. De ce moment il commença cette longue

1. *Corpus reformatorum*, t. I.

Digitized by Google

plainte qu'il continua jusqu'à sa mort, et qu'interrompirent à peine les seules joies pures qu'il lui fût permis de goûter, celles que donnent les lettres; car ses joies de famille furent mêlées.

Cette guerre augmenta en lui la disposition aux idées superstitieuses. Dès sa plus tendre jeunesse, par penchant autant que par l'esprit du temps, il avait été frappé de la coïncidence de certains phénomènes naturels et de grands troubles dans l'ordre moral. Il s'effrayait d'un été pluvieux, d'un débordement de l'Elbe. Au reste, le monde étant profondément troublé, il y avait toute chance que des accidents de ce genre fussent suivis de quelque désordre social. Mélanchthon en concluait que les uns étaient une menace du ciel, et les autres l'effet de cette menace.

Ajoutez à cela un peu plus de confiance dans les songes qu'il ne convenait à un homme si sensé, presque de la foi dans l'astrologie divinatoire, et nul éloignement pour la chiromancie, quoiqu'il se défendît de l'accusation d'y croire aveuglément. Le préjugé du temps y était pour beaucoup; mais le plus fort venait d'une extrême curiosité, jointe à beaucoup d'esprit d'observation, et de l'état encore si imparfait de la physique et de l'astronomie. Mélanchthon savait tout ce qu'on en enseignait dans les écoles; il en écrivait fort pertinemment; mais c'était trop peu pour avoir le doute philosophique, également éloigné de la superstition et de la crédu-

Digitized by Google

lité, et qui doit être le point où se fixent tous les esprits élevés et sages dans ces matières. Car, pour nier obstinément qu'il y ait un rapport quelconque entre les faits naturels et les faits moraux, et que l'homme reçoive quelque influence mystérieuse de la marche de ces grands corps qui roulent dans l'espace, c'est une témérité non moins déraisonnable que de croire cette influence irrésistible, et de s'y soumettre comme le Turc à la fatalité. D'autre part, ne s'en point soucier du tout, vivre au sein de cette harmonie, et en quelque sorte par elle, sans en adorer au moins le secret, est un épicurisme grossier, peut-être trop commun à l'époque où nous vivons. Pour moi, je loue les esprits éminents du XVIe siècle d'en avoir été si vivement préoccupés, et j'aime à voir Mélanchthon, en particulier, pousser cette préoccupation jusqu'à l'inquiétude, et estimer assez l'homme pour chercher, même au risque d'un peu de superstition, à rattacher sa vie à l'ordre universel.

Dans le temps de la guerre des paysans, il écrivait à Camérarius des lettres pleines de tristesse, où l'on voit, dans toute sa naïveté, cette disposition superstitieuse. Dans une de ces lettres, il parle d'un veau sans sexe, né l'année précédente (1524), qui signifiait très-certainement les interprétations charnelles et pernicieuses de la doctrine de Luther. Un arc-en-ciel qu'il avait vu la nuit, de la maison d'un de ses amis, ne présageait pas moins clairement un

Digitized by Google

mouvement populaire. N'avait-il pas vu pareille chose avant l'émeute de Wittemberg? Et il ajoute : « Quand je réfléchis à ces présages, que je considère les innombrables vices de ceux qui gouvernent, la fureur de la multitude, les exemples qu'on en voit dans les histoires, les signes manifestes du jugement de Dieu, je n'ai aucun espoir que les États puissent durer plus longtemps. Tout cela, joint à ma mauvaise santé, me jette dans un trouble d'esprit au-dessus de mes forces [1]. »

Pour Luther, l'orgueil surmontait le doute. Dans le premier moment, il sentit au vif l'accusation d'avoir engendré deux partis, les anabaptistes et les sacramentaires, et, à peine au début de sa réforme, de n'en être déjà plus l'unique chef. Mais peu à peu, la dispute s'échauffant, il n'eut pas de peine à se persuader qu'il l'emporterait, et il s'écria : « J'ai le pape en tête, j'ai à dos les anabaptistes et les sacramentaires; mais je marcherai seul contre tous, je les défierai au combat, je les foulerai aux pieds ! »

En attendant, pour se distraire des horreurs de la guerre des paysans, il aimait une religieuse et l'épousait. De là cette lettre de Mélanchthon à Camérarius, toute en grec : c'est un secret qu'il n'osait dire que dans la langue savante. En parlant de l'étonnement où vont être les gens de bien de cette marque d'insensibilité de Luther au milieu de tant

1. *Corpus reformatorum*, t. I, nº 330.

Digitized by Google

de maux, Mélanchthon laisse voir son propre sentiment. Il était blessé plus qu'il n'osait se l'avouer de ce nouvel exemple de l'égoïsme des chefs de parti, lesquels montrent bien, par la facilité avec laquelle ils manquent tout à coup, et pour un caprice, à l'honneur commun, combien peu ils estiment leurs instruments. Mais il ne pouvait pas rester sur une impression si fâcheuse. Il trouve bientôt, soit dans son respect pour Luther, soit dans l'illusion de l'esprit de parti, des motifs d'atténuer et d'expliquer ce mariage : « Après tout, Luther n'est pas un misanthrope ni un homme farouche; il n'y a rien d'étonnant que sa magnanimité ait été amollie; c'est la nature qui l'a forcé à devenir époux; les saintes Écritures honorent le mariage. » Un peu de sa disposition superstitieuse vient à propos aider des explications dont il tâchait de s'exagérer la valeur : « Il y a, sans doute, ajoute-t-il, dans cette affaire, quelque chose de caché et de divin, qu'il ne convient pas que nous recherchions. »

Les dernières réflexions sont plus conformes à la première, et Mélanchthon finit comme il a commencé, par le doute. « Cet événement, dit-il, ne sera pas inutile pour nous humilier; car il y a grand péril non-seulement pour ceux qui exercent des fonctions saintes, mais pour tous les mortels, à toujours s'élever[1]. »

1. *Corpus reformatorum*, t. I, nº 344.

Digitized by Google

Malgré ces fautes, il fallait continuer à marcher. Les événements se pressaient. La formation des ligues catholique et protestante, le progrès des sacramentaires, la résurrection des anabaptistes, tant de difficultés et tant de menaces pour l'avenir ne laissaient guère de temps au découragement. Mélanchthon, tout en résistant, était devenu si nécessaire, qu'il fut peu à peu amené à prendre une part active et personnelle au gouvernement des églises saxonnes. Le nouvel électeur de Saxe, Jean-Frédéric, qui connaissait son esprit conciliant et pratique, le chargea à diverses reprises d'inspections religieuses dans les diverses parties de l'électorat. Il fallut qu'il fermât son école privée ; ses fréquentes absences ne lui permettaient plus cette sorte d'enseignement.

La tâche d'inspecter les églises était pleine de difficultés. Les obstacles les plus grands venaient moins de la résistance des catholiques que du défaut d'intelligence et de lumières dans les défenseurs de la réforme, de l'esprit de licence dans la multitude. Aussi Mélanchthon, comme tous les esprits pratiques, allant au plus pressé, s'inquiétait-il moins de raffiner sur la nouvelle religion que de la discipliner. Il engageait les prédicateurs à ne rien exiger d'excessif, à ne rien précipiter, à tolérer tous ceux des usages catholiques qu'on ne pouvait abolir sans irriter la foule. Il n'approuvait pas les objurgations lancées, du haut de la chaire évangéli-

Digitized by Google

que, contre les danses, les lieux de réunion et autres choses semblables, dont certains prédicateurs n'attaquaient l'usage en général que pour l'interdire à quelques personnes objets de leur ressentiment. Il ne voulait pas trop de prêches dans le même jour, et trouvait superflu qu'on en fît trois dans un dimanche. « Cette quantité, disait-il, engendre la satiété; d'ailleurs, plus les prédicateurs ont à parler, moins il leur reste de temps pour s'instruire; obligés de monter en chaire sans préparation, ils n'ont d'autre matière que des déclamations contre les moines. »

Quant aux changements dans les choses, il conseillait qu'ils fussent insensibles et qu'on y conservât le plus qu'on pourrait de l'ancien état. Pour la messe en latin, il voulait qu'on en laissât subsister la plus grande partie, en se contentant d'y mêler des cantiques en allemand. Là où la messe latine avait été abolie, il fallait néanmoins garder un certain ordre qui ne différât pas trop de l'ancien, et ne pas rejeter les vêtements sacerdotaux. Il poussait même l'esprit de tolérance jusqu'à conseiller qu'on n'empêchât pas le peuple de sonner les cloches pendant les orages, pour peu que l'abolition de cet usage dût causer des troubles. Enfin, il travaillait surtout à approprier à l'intelligence de la foule les nouvelles interprétations des livres saints, et il n'évitait pas moins, dans ses instructions, la subtilité qui trouble les esprits simples que les injures qui excitent les

Digitized by Google

passions. Mélanchthon ne voulait pas plus d'une religion qui s'abaissât jusqu'aux imaginations grossières de la foule que d'un dogme trop raffiné qui les enivrât.

Quelque prudence qu'il mît dans ses inspections, il ne pouvait se renfermer si strictement dans les doctrines de Luther, que la nécessité de les accommoder à la pratique ne le forçât quelquefois, soit d'y ajouter, soit d'en retrancher. Quand il voulut mettre par écrit les instructions qu'il avait données, il n'y put si bien se conformer aux opinions du maître que le désir d'être clair et appliquable ne l'entraînât, selon les matières, à étendre ou à restreindre la pensée de la nouvelle Église. Ces légers changements déplurent aux plus ardents; ils crièrent à la scission, et forcèrent Luther à en prendre de l'ombrage, ce qu'il n'eût peut-être pas fait de son propre mouvement, n'ayant pas donné à ses amis l'exemple d'une fidélité immuable à ce qu'il avait dit.

A la suite d'une inspection des églises de Thuringe, Mélanchthon en avait exposé les principes dans un petit écrit en manière d'abrégé de la nouvelle doctrine. Ce petit écrit fut vivement attaqué. L'accusateur était un certain Agricola, un de ces disciples de Luther qui, avant d'exagérer les conséquences de ses doctrines, commencèrent par les défendre avec un acharnement inquiet et jaloux, forçant le sens, ou supposant des intentions pro-

Digitized by Google

fondes, là où le maître avait voulu être facile ou n'avait été qu'indifférent. Mélanchthon avait enseigné, dans son écrit, que la pénitence commence par la crainte de Dieu ; c'était contraire à la doctrine de Luther, qui la faisait naître de l'amour de la justice. Luther admettait « une crainte filiale » consistant à craindre Dieu pour lui-même, ce qui semble étrange et vague. Mélanchthon laissait subsister « la crainte servile », enseignée par l'Église catholique, et qui consiste à avoir peur des peines que Dieu réserve aux coupables. Par ce premier dissentiment, on peut juger tout d'abord, et pour la suite, de l'esprit de la théologie de Mélanchthon. Luther, trop orgueilleux pour songer à persuader, n'évitait pas les subtilités de la métaphysique. Il se souciait plus d'étonner ou d'accabler les intelligences que de les gagner et de s'y établir de leur gré. Cette dernière pratique, au contraire, était celle de Mélanchthon; aussi, dans la question en litige, avait-il préféré avec raison, à une maxime ardue et inaccessible, à cette pénitence sophistique qui naît de l'amour de la justice, la maxime commune que la pénitence commence à la crainte des châtiments. « J'ai jugé, dit-il à Agricola, dans une admirable lettre qui n'arrêta pas la querelle, qu'il faut nourrir les enfants avec du lait; au reste, je ne t'empêche pas d'offrir aux grandes personnes des mets plus solides [1]. »

1. *Corpus reformatorum*, t. I, nº 478.

Digitized by Google

En même temps que la réfutation d'Agricola était colportée et vantée par les ardents du parti, on répandait le bruit que Luther chantait la palinodie, pour me servir d'un mot du temps; l'opinion de Mélanchthon sur la pénitence passait pour avoir été concertée avec lui. Ce bruit arriva jusqu'aux oreilles de Spalatin, qui invita Mélanchthon à le démentir. Celui-ci écrivit que si, malgré son désir d'être en tout de l'opinion de Luther, il s'était glissé dans ce livre quelque dissidence, il la prenait sur lui, et s'empresserait de l'expliquer; mais qu'il n'en fallait pas faire un tort à Luther. « Et, ajouta-t-il avec tristesse, c'est sans doute le soin que j'ai pris d'exposer toutes choses dans leur nudité, sans sophisterie et sans amertume dans l'expression, qui soulève contre moi tous ceux qui font consister la réforme en déclamations lancées, comme du haut du chariot d'un charlatan, contre tous les dissidents. »

Ce bruit, et d'autres dont on le grossissait, n'avaient été répandus dans le parti que pour engager Luther à désavouer Mélanchthon. Outre des motifs sincères de dissidence dans l'emportement d'une révolution, les ardents étaient jaloux d'un homme qui, tout en paraissant s'abstenir, occupait les esprits plus que les hommes d'action, et qui, déterminé à rester sur le seuil de la nouvelle théologie, lui rendait plus de services que ceux qui en avaient fait en quelque sorte leur domicile. On voulait l'af-

Digitized by Google

faiblir et arrêter des commencements si beaux, en faisant tomber sur sa tête quelque sévère désaveu. Mais Luther ne s'y laissa pas entraîner. Il se contenta de donner sèchement avis à Mélanchthon de ce qu'on écrivait contre lui, sans entrer dans aucune récrimination, et sans lui demander de s'expliquer. Il ne se croyait pas sérieusement attaqué par Mélanchthon, mais il était sensible au plaisir de se voir défendu comme s'il eût été attaqué.

Cependant Agricola se donnait beaucoup de mouvement pour aggraver les choses; il y allait de son honneur de n'avoir pas fait un éclat inutile. Ses partisans murmuraient de l'inaction de Luther. Mélanchthon s'étant rencontré avec les principaux d'entre eux aux noces d'un ami commun, Ambroise Reutter, ceux-ci avaient fait mine de ne pas le connaître. L'un d'eux, Loguléius, qui le connaissait particulièrement, avait affecté de le saluer comme un inconnu. Enfin l'électeur s'en mêla; il manda Luther à Torgaw, ville où il tenait sa cour, et il le chargea, ainsi que Poméranus, d'entendre Mélanchthon et Agricola, et de prononcer entre eux.

Le débat fut court. Luther, qu'Agricola y avait mis sur le même rang que les saintes Écritures, le trancha par une définition ambiguë, soit qu'il eût voulu ménager à la fois le disciple ardent et l'auxiliaire utile, soit qu'il fût sincère, et qu'il se payât lui-même de ces ambiguïtés. Toutefois, dans le dîner qui suivit, il disputa tout bas avec Mélanchthon sur

Digitized by Google

d'autres passages du livre incriminé, l'embarrassant d'explications qui font dire à celui-ci, dans une lettre à Justus Jonas : « Quel homme subtil ! » Pour Agricola, qui n'était nullement satisfait de la décision, et ne trouvait pas le jugement assez éclatant pour le procès, il refusa de se réconcilier avec Mélanchthon. Vainement celui-ci lui rappela une amitié déjà ancienne, et lui promit d'oublier son offense, du reste n'exigeant de lui aucune rétractation; « Il ne répondit, écrit Mélanchthon, non plus qu'une statue. » Mais au dehors il continua de triompher de Mélanchthon. Luther n'y contredisait pas, et sans doute se réjouissait secrètement d'un débat qui n'avait profité qu'à lui; il y avait vu tout à la fois éclater le dévouement de ses disciples à sa gloire, et intimider la gloire naissante de Mélanchthon.

La querelle se calma, moins, comme il arrive en des temps si agités, par un adoucissement dans les personnes, ou un changement dans les opinions, que par les événements qui suscitaient de nouvelles affaires avant que les affaires en instance fussent terminées. Les querelles finissaient moins qu'elles ne s'ajournaient; au moindre répit, toutes les haines du passé profitaient pour se réveiller de ces courtes trêves du présent. Ce ne fut pas la seule fois que Mélanchthon eut à défendre sa modération contre les attaques d'Agricola. Il est vrai que, pour prix des difficultés et des périls attachés au beau rôle de modérateur, Mélanchthon en eut toutes les douceurs secrètes. Il

Digitized by Google

dut être touché de voir, par son exemple, combien la modération est nécessaire aux sociétés humaines, puisque les partis les plus violents, soit avant de se ruer l'un sur l'autre, soit après le combat, et pour régler la victoire, ont besoin de sa médiation, et l'invoquent tout en la calomniant.

Il en eut bientôt une preuve dans l'ordre qu'il reçut d'accompagner, en 1529, l'électeur Jean-Frédéric à la diète de Spire. C'est là qu'après bien des disputes entre les catholiques et les réformés, aucun des deux partis n'étant assez fort pour opprimer l'autre, ils s'accordèrent pour frapper les anabaptistes et les sacramentaires qui les embarrassaient également. Ils concoururent aux décrets violents qui furent rendus contre l'ennemi commun, les réformés avec moins d'empressement, et non sans de grands délais, parce qu'ils soupçonnaient les catholiques d'y avoir plus d'intérêt qu'eux. Mais, une fois les anabaptistes et les sacramentaires rejetés, il fallut bien que les catholiques et les luthériens se regardassent en face. Les premiers, qui avaient la majorité des voix, décrétèrent que tous ceux qui avaient jusqu'alors conservé les anciennes traditions fussent tenus d'y rester fidèles; que quant à ceux qui professaient le nouvel Évangile, ils fussent libres d'y persister, à la condition de s'unir aux catholiques pour obliger le reste des peuples à ne pas changer de religion. Ce décret absurde, qui demandait à un parti en progrès un acte contre nature, en exigeant

Digitized by Google

qu'il se circonscrivît et s'isolât, souleva les luthériens, qui protestèrent auprès de l'empereur : d'où le nom de protestants, bientôt commun à toutes les Églises réformées.

Mélanchthon se montra très-circonspect, excepté sur un point, où il fut pressant jusqu'à se rendre suspect aux réformés : c'était la séparation d'avec les sacramentaires et Zwingle, leur chef. Il blâmait toute lenteur à cet égard. Dans le fond il était moins éloigné des catholiques, lesquels représentaient du moins l'ordre établi, l'organisation, que des anabaptistes et des sacramentaires, à cause de l'esprit de bouleversement qui perçait sous leurs dogmes. C'est d'ailleurs par cet esprit que ceux-ci trouvaient faveur auprès de certains princes, pour qui la réforme était une question d'intérêt bien plus que de conscience. Ces princes, et en particulier le landgrave de Hesse, se servaient de leurs théologiens, comme Philippe le Bel de ses jurisconsultes, pour brouiller les affaires, et trouver des prétextes sacrés aux projets d'ambition. Mélanchthon, qui les pénétrait, en écrivait à Jonas, à son retour de la diète : « Ces ménagements pour les zwingliens m'ont jeté dans un grand trouble; j'aimerais mieux mourir que d'avoir à supporter de si grands maux. Toutes les douleurs intérieures m'ont accablé à la fois [1]. »

Dans ce voyage il était allé voir sa mère, à Bretten.

1. *Corpus reformatorum*, t. I, nº 617.

Digitized by Google

Celle-ci lui demanda ce qu'il fallait croire de toutes ces disputes, et si elle devait s'en tenir aux prières qu'elle avait coutume de faire; et elle les lui récita. « Continuez, lui dit son fils, de croire et de prier comme vous avez fait jusqu'à présent, et ne vous troublez point l'esprit de toutes ces controverses. » A peu de temps de là, une lettre de son frère lui apprit la mort de sa mère. L'indifférence avec laquelle il l'annonce à Camérarius, son ami intime et le confident ordinaire de ses douleurs privées, semble prouver, ou qu'il avait quelque raison de moins regretter cette mort, ou que ses travaux ne lui laissaient pas le temps de pleurer la perte des siens.

Le colloque de Marpurg suivit de près la diète de Spire. Il avait été ménagé par le même landgrave de Hesse que, cinq ans auparavant, Mélanchthon avait rencontré chevauchant sur la route d'Heidelberg. Cinq ans avaient mûri ce jeune homme et en avaient fait un des chefs les plus décidés de la réforme. C'était, comme le remarque Bossuet, le plus vaillant des princes protestants. Prévoyant que toutes ces discussions finiraient par la guerre, et nourrissant des pensées d'indépendance et d'agrandissement, il avait senti le besoin d'assurer l'union politique dans le parti par l'union des doctrines. C'est dans ce but qu'il avait réuni à Marpurg les principaux théologiens de la réforme. Luther, Mélanchthon et Osiandre y représentaient l'Église saxonne; Œco-

Digitized by Google

lampade et Zwingle, les sacramentaires et l'Église de Suisse; Bucer, celle de Strasbourg, qui inclinait vers les sacramentaires; outre un certain nombre d'adhérents attachés à ces divers chefs, et qui ne s'étaient pas encore fait de nom dans le nouvel Évangile.

Malgré le grand intérêt du landgrave et celui de tout le parti à se mettre d'accord, et quoi qu'on eût coulé sur tous les autres points, moins par facilité que pour ne pas soulever des difficultés prématurées, on demeura plus séparé que jamais sur la question d'où était née la secte des sacramentaires, la présence réelle. Après un débat de trois jours, où figurèrent seuls Luther et Zwingle, en présence des autres qui jouèrent le rôle de personnages muets, on se quitta en promettant qu'on n'écrirait plus les uns contre les autres. Il faut croire qu'on ne l'entendit pas des récits qui pouvaient être faits par lettres des incidents de la conférence, car il s'en répandit plusieurs où les divers partis ne se ménageaient pas.

Digitized by Google

VII

Mélanchthon accompagne l'électeur de Saxe à la diète d'Augsbourg. — On y attend Charles-Quint. — Préparatifs pour son arrivée. — Débats préalables entre les sectes. — Consultation sur la conduite que devait tenir l'électeur. — Mélanchthon travaille à la *Confession d'Augsbourg*. — Ses difficultés du côté de Luther et du landgrave de Hesse. — Arrivée de l'empereur à Augsbourg, le 16 juin 1530. — Premiers débats entre les princes et lui au sujet de la liberté des prêches. — Les retouches faites à la *Confession d'Augsbourg*. — Légère brouille entre Mélanchthon et Luther. — Charles-Quint entend la lecture de la *Confession;* il s'y endort.— Menaces des catholiques. — Ménagements de Mélanchthon. — Ses craintes pour la paix. — Luther à Cobourg. — Ses prières à Dieu. — Contraste des angoisses de Mélanchthon et de l'ardeur impérieuse de Luther. — Divers incidents du débat religieux. — Mélanchthon est accusé de trahison par son parti. — Suspect à tous, il est nécessaire à tous. — Beauté de son rôle, et gloire de la modération.

Au mois d'avril 1530, Luther reçut de l'électeur de Saxe une lettre qui lui mandait de se concerter avec ses collègues Jonas et Mélanchthon, pour que les cours fussent continués en leur absence à l'académie de Wittemberg, et qu'ils se tinssent prêts à le joindre à Cobourg, où l'on devait arrêter dans quels termes chaque parti exposerait son opinion à la diète d'Augsbourg.

Les magistrats de cette ville envoyèrent à l'électeur un sauf-conduit dont les termes excluaient Luther, car il y était dit : « Nous en exceptons toute

Digitized by Google

personne qui aurait rompu la paix de Sa Majesté Impériale, notre pouvoir n'allant pas jusqu'à donner protection à ceux que l'empereur a condamnés. »

L'électeur n'emmena avec lui que Jonas et Mélanchthon. Pour Luther, il reçut l'ordre de demeurer. On lui donna de vagues raisons. La vraie était que l'électeur craignait pour sa personne : mais on la lui cacha de peur qu'il n'y vît une marque de défiance dans la bonté de la cause, et que, par un coup de fougue, il ne vînt à Augsbourg malgré tout le monde. Du reste, il fut convenu que rien ne se ferait sans ses avis.

Au commencement du mois de juin 1530, tous les princes et États qui devaient composer la diète étaient successivement arrivés, et attendaient Charles-Quint. Chacun s'était fait accompagner ou représenter par ses prédicateurs, lesquels abondaient des deux côtés. Georges, duc de Saxe, entre autres, en avait amené une voiture pleine. Dans cette confusion d'opinions, d'hommes et d'intérêts si divers, les bruits les plus étranges et les plus contradictoires avaient tour à tour crédit. L'arrivée de Charles-Quint, ses dispositions, ses projets, ceux de sa cour, en étaient la matière. Les uns annonçaient qu'il venait sans parti pris, avec l'intention d'examiner à fond la querelle, et de corriger ce qu'il trouverait d'excessif dans les deux partis ; les autres le disaient prêt à écraser la réforme par les armes,

Digitized by Google

et déjà engagé par serment à cette œuvre d'extermination. On ne faisait pas moins de conjectures, ni de moins contradictoires, sur les théologiens et les négociateurs dont il s'était fait suivre. Toutefois on s'accordait à fonder des espérances sur le crédit et la modération bien connue de son chancelier, Mercurinus Gattinara, lequel avait du penchant pour les réformateurs, par amour pour les lettres, dont le goût lui était commun avec les principaux d'entre eux. Chacun s'alarmait ou se réjouissait selon les bruits auxquels il ajoutait foi. Les timides travaillaient à la paix; les hommes décidés ne prétendaient pas moins, protestants, qu'intimider Charles-Quint; catholiques, que lui arracher des édits violents et des déclarations de guerre.

Ces espérances ou ces craintes se trahissaient dans les nombreux prêches qui se faisaient à Augsbourg. Il fallait bien occuper tant de prédicateurs, tous impatients de se faire entendre, les uns par ardeur religieuse, les autres par le désir de se distinguer. Tous ces prêches remuaient la ville, transformée tout à coup en un vaste auditoire. Les magistrats avaient fort à faire pour maintenir l'ordre dans cette foule qui désertait ses travaux, et se pressait autour des chaires pour s'abreuver de ces nouveautés enivrantes. Les princes y assistaient, entre autres le landgrave de Hesse, lequel écoutait volontiers maître Michel, un des sacramentaires.

La ville avait équipé huit cents hommes, tant fan-

Digitized by Google

tassins que cavaliers, tous habillés de velours et de soie, et un bon nombre cuirassés. En outre, on avait dressé des barrières et tendu des chaînes dans les rues, en cas d'émeutes du soldat ou du peuple. Charles-Quint, averti de ces précautions, en prit de l'ombrage et exprima des méfiances. Le sénat répondit que l'établissement de chaînes et de barrières avait été résolu depuis dix ans, et que, quant aux soldats, ils n'avaient été équipés que pour fêter l'empereur. Charles-Quint insista. Il voulut faire des épurations dans cette troupe, remplir les vides par des hommes à lui, et faire prêter à tous serment de fidélité à l'empereur. Le sénat aima mieux un licenciement général.

Au reste, l'empereur en usait avec la ville d'Augsbourg comme il eût fait d'une ville de ses Espagnes. Ses fourriers arrachaient des auberges les écussons des princes, et prenaient possession, au nom de l'empereur, de tous les logements qui leur convenaient. On le disait, quant à lui, arrêté dans les États romains par le manque d'argent. Il attendait celui de France, dont le premier terme, selon les derniers traités, devait échoir à la Pentecôte. N'est-il pas plus vraisemblable que ce retard était calculé, et que l'empereur voulait arriver au milieu de partis épuisés par des discussions préliminaires, avec l'espoir que la fatigue générale, en faisant désirer sa médiation, la rendrait plus facile?

Quoi qu'il en soit, on anticipait sur la diète en

Digitized by Google

agitant, soit dans les églises, soit dans les conciliabules, toutes les questions qui devaient y être débattues. Pour les prêches en particulier, on délibérait à quel prix il faudrait en revendiquer le libre usage, au cas où il plût à l'empereur de l'interdire. Le plus grand nombre penchait pour la désobéissance, les zwingliens surtout, qui avaient le plus d'intérêt au maintien des prêches, étant l'extrême parti de la réforme, et ayant plus besoin que les autres de l'acclamation populaire. L'Église saxonne aurait vu sans déplaisir l'interdiction des prêches zwingliens : mais, en la souffrant, n'invitait-elle pas l'empereur à supprimer les siens? On discutait tous les cas. Ou Charles-Quint interdirait tous les prêches quelconques, publics ou privés, ou il bornerait l'interdiction aux prêches publics, ou enfin, de concert avec tous les États et Ordres de l'empire, il abolirait tous les prêches sans distinction. Devrait-on résister? De quelle manière et jusqu'où?

Une consultation présentée à l'électeur par ses théologiens portait que, dans tous les cas, il fallait se soumettre; qu'à la vérité ce serait l'obéissance de prisonniers qui ne peuvent pas résister, mais qu'il valait mieux s'y résigner, la ville étant à l'empereur, que de montrer qu'on se défiait de la cause; qu'à cet égard, ni prières ni menaces ne devaient déterminer l'électeur à quitter Augsbourg avant d'avoir fait connaître la profession de foi saxonne à l'empereur et à l'empire.

Digitized by Google

Cette consultation, où l'on reconnaît la marque de Luther dans la recommandation de ne laisser soupçonner à aucun prix qu'on se défie de la cause, avait été rédigée par Mélanchthon. C'est lui qu'on avait chargé de dresser toutes les délibérations des théologiens saxons sur les questions subsidiaires qui s'agitaient, et généralement sur toutes les décisions que pouvaient rendre nécessaires les dispositions présumées de Charles-Quint. Et, comme toutes ces délibérations étaient communiquées à tous les adhérents de l'Église saxonne, lesquels formaient la majorité du parti protestant, de fait Mélanchthon était la plume et le négociateur de ce parti. Il servait à la fois de lien entre les princes et les États confédérés, que distinguaient et que pouvaient séparer des caractères et des intérêts très-divers, et entre leurs théologiens, non moins partagés, qu'il fallait ménager pour ne pas les précipiter vers les partis extrêmes. Seul il pouvait sauver la doctrine des mains de tant d'amis qui l'eussent déchirée et mise en pièces, pour en usurper l'interprétation exclusive et le gouvernement. Il y mettait d'ailleurs tant de modestie, qu'on adhérait volontiers à des éclaircissements qu'il ne donnait ni comme son invention, ni comme un secret.

Dans l'intervalle, il préparait cette Confession, dont le fonds avait été arrêté à Cobourg entre Luther et les autres théologiens de l'électeur. Il s'agissait de la faire accepter de toutes les sectes protestantes.

Digitized by Google

La tâche était immense. Il fallait une rédaction nette et sans équivoque, mais qui, soit par des omissions calculées, soit par la généralité des termes, laissât quelque espoir aux dissidents extrêmes. Ceux-ci, en effet, voulaient bien ajourner leurs prétentions, mais non les voir formellement exclues du corps du nouvel Évangile, à titre d'hérésies. Mélanchthon donnait tout le premier l'exemple de ces transactions. Je cherche vainement, dans l'article sur la pénitence, sa *crainte servile;* il en avait fait le sacrifice à l'intérêt commun.

Les plus grandes difficultés lui venaient de Luther et du landgrave de Hesse. C'étaient deux rudes maîtres, surtout pour un homme encore moins propre à servir qu'à résister. Luther, enchaîné à Cobourg, en proie à des douleurs de tête qu'il compare, dans son langage plein de figures, à des tourbillons de vent, supportait mal que les affaires se fissent sans lui; il n'était content ni de commander de si loin, ni qu'on lui obéît avec liberté. Quant au landgrave, comme il voulait la guerre, il favorisait les zwingliens, qui y poussaient et qui la déclaraient à l'empereur dans leurs prêches. D'un côté, Mélanchthon avait à faire souscrire à sa Confession Luther, qui ne voulait pas marcher si doucement ni à si petit bruit, et qui ne se reconnaissait ni dans la simplicité pratique des interprétations, ni dans le ton modéré dont elles étaient présentées. De l'autre, il avait à obtenir l'adhésion du landgrave,

Digitized by Google

lequel voulait accommoder l'article sur l'eucharistie pour les Églises saxonnes, qui l'entendaient dans le sens littéral, et pour les zwingliens, qui ne la souffraient qu'au sens figuré.

Mélanchthon n'avait pas de prise sur l'esprit de ce prince, d'autant plus opiniâtre qu'il défendait, sous des dissentiments théologiques, une politique déjà résolue; il chargea Luther de le faire revenir. La peur qu'eut celui-ci des excès des zwingliens le rapprocha du terme moyen que proposait Mélanchthon. Il y attira bientôt le landgrave, qui souscrivit enfin, avec des réserves sur l'eucharistie, à la Confession. Autant en fit Bucer, le représentant de l'Église de Strasbourg, dont l'esprit subtil et insidieux [1] avait imaginé une quatrième interprétation des paroles de Jésus-Christ, dans la cène, entre le sens littéral diversement expliqué par les catholiques et les luthériens, et le sens figuré défendu par Zwingle et son Église.

Toutes les négociations étaient pendantes quand Charles-Quint arriva. Il fit son entrée à Augsbourg le 16 juin 1530, sur le soir, accompagné de tous les princes venus au-devant de lui par honneur. En avant de l'empereur marchait l'électeur de Saxe, portant l'épée, selon le privilége de son rang. Charles avait avec lui, Ferdinand, son frère, roi des Romains,

1. On lui donnait dans le parti l'épithète de *Vulpinus*.

Digitized by Google

et le cardinal Campége, légat apostolique. On reporta sur ce prélat, estimé pour sa modération, les espérances qu'on avait conçues de Mercurinus Gattinara, mort quelques jours auparavant. Campége trompa ces espérances; il était venu avec la mission de conseiller à Charles-Quint l'emploi de la force; il remplit cette mission jusqu'à la fin de la diète.

A peine arrivé, l'empereur fit appeler les trois princes évangéliques, l'électeur de Saxe, le margrave de Brandebourg, et le landgrave de Hesse. Il n'avait auprès de lui que Ferdinand son frère, lequel, parlant habituellement l'allemand, lui servait d'interprète. Il leur demanda de faire cesser tous les prêches à Augsbourg. Ceux-ci répondirent que ce serait paraître abjurer le nouvel Évangile, si, avant toute discussion, ils supprimaient les prêches. Charles leur donna jusqu'au lendemain matin pour en délibérer.

Ils demandèrent dans la nuit une consultation à leurs théologiens. Mélanchthon conseilla d'obéir. La principale raison qu'il en donnait, d'accord avec Luther, c'est que la ville appartenant à l'empereur, les princes et les théologiens n'y étaient qu'à titre d'hôtes. Cette raison en cachait une plus sérieuse. Dans le fond, il tenait médiocrement à ce que les prêches fussent libres, cette liberté ne servant guère qu'à obscurcir les questions et à irriter les esprits. Mélanchthon voulait circonscrire le débat au petit cercle des doctes, et il ne lui déplaisait pas qu'on

Digitized by Google

fermât l'une des voies par où les hommes impatients et sans lumières se jetaient dans des discussions déjà grosses de la guerre.

Son avis ne fut pas suivi. Le matin, les princes se rendirent auprès de l'empereur, et renouvelèrent leur réponse de la veille. Il n'était point juste, disaient-ils, de les priver de la parole de Dieu; cette exigence était contraire aux lettres de convocation qu'ils avaient reçues. A de nouvelles insistances de Charles ils opposèrent de nouveaux refus, et les prêches particuliers continuèrent à Augsbourg.

Charles, trouvant sur ce point la résistance trop forte, et n'étant encore ni résolu ni prêt à agir par les armes, demanda aux princes de l'accompagner à la procession du saint-sacrement qui devait avoir lieu le jour même. C'était leur demander de trancher par une manifestation extérieure et publique une des questions sur lesquelles il s'était amassé le plus de controverses et préparé le plus de résistances. Ils refusèrent, non sans y mettre toutes les formes de la déférence et du respect. Charles laissa échapper des menaces, et on put croire, à la violence de son indignation, que la diète n'irait pas plus loin. Une transaction apaisa tout. Il fut convenu que tous les prêches sans distinction seraient supprimés, que toutefois l'empereur pourrait instituer des prédicateurs étrangers aux deux partis, lesquels enseigneraient l'Évangile sans commentaires. « Nous attendons, écrivait plaisamment

Digitized by Google

Brentius, une chimère ou quelque animal tenant du cerf ou du bouc. »

Il y eut un grand empressement à ce premier prêche, qui ne devait être ni papiste ni évangélique. « Nous étions là, écrit Brentius, l'oreille tendue; mais nous n'avons entendu qu'une simple lecture du texte de l'Évangile. Seulement le prédicateur a commencé cette lecture par des prières communes pour les vivants et les morts, et l'a terminée par une confession générale. Vous avez là un prédicateur qui n'est ni papiste ni évangélique, mais qui s'en tient au texte nu[1]. »

Le 20 juin, une messe du Saint-Esprit fut célébrée dans la cathédrale d'Augsbourg, en grande pompe, avec chant et musique d'orgue. L'empereur et les princes avaient pris place dans le chœur, qui était fermé. Là, le prédicateur de la légation apostolique, Vincent Pimpinelli, dans un sermon que ne pouvaient entendre les réformés répandus dans l'église, invita Charles-Quint et Ferdinand à s'unir pour détruire l'hérésie, et pour ramener toute l'Allemagne sous le joug de l'ancienne discipline romaine. Ce fut par le margrave de Brandebourg, qui savait assez de latin pour comprendre celui de Vincent Pimpinelli, que les réformés connurent dans quel esprit l'orateur avait parlé.

Pendant ces difficultés subsidiaires, Mélanchthon

1. *Corpus reformatorum*, t. II, nº 740.

Digitized by Google

travaillait sans relâche à l'œuvre principale, la Confession du parti. Il avait à pourvoir à deux choses à la fois : accommoder la rédaction aux opinions de tous ses coreligionnaires, négocier pour que Charles-Quint en permît la lecture. Dans ce dernier but il s'était rapproché de quelques-uns des secrétaires espagnols de l'empereur, et en particulier de Valdésius, qui avait du crédit. Les choses étaient allées assez loin pour qu'il crût pouvoir proposer de substituer à une lecture publique de simples communications à l'empereur, par l'entremise de son secrétaire. L'électeur, son maître, décida que la Confession serait lue comme elle avait été dressée. Mélanchthon, qui voulait la paix, y retouchait sans cesse, tantôt d'accord avec ses coreligionnaires, qui lui reprochaient ensuite ce qu'ils s'étaient laissé arracher, tantôt de son propre mouvement, là où l'âpreté des expressions aurait pu effaroucher les adversaires. « J'y aurais fait bien plus de changements, écrivait-il à Camérarius, si nos amis me l'eussent permis; car, bien loin de penser que l'écrit soit plus doux qu'il ne convient, j'ai grand'peur qu'on ne s'offense de notre liberté [1]. »

Sa tâche était d'autant plus difficile, que Luther, en cessant tout à coup de lui écrire, avait paru désavouer tout ce qui se faisait à Augsbourg. Cette brusque interruption avait eu de l'éclat. Mélanchthon

1 *Corpus reformatorum*, t. II, nº 729.

Digitized by Google

s'en plaignit avec douceur et humilité; Luther ne voulut pas même recevoir ses lettres. Il fallut qu'il priât Théodorus Vitus, leur ami commun, resté près de Luther, de les lui lire malgré lui. Il les envoyait décachetées, afin que Vitus en prît d'abord connaissance et s'assurât si elles étaient assez humbles pour apaiser l'impérieux docteur. Une fois il lui en fit porter une par un messager à ses frais. « Vous savez, lui écrivait-il, les dangers que nous courons tous, et combien nous avons besoin de vos conseils et de vos consolations. On ne fait rien que par vos directions : quel sera notre péril si vous nous abandonnez! » Le grief de Luther, c'est que Mélanchthon ne lui écrivait pas assez souvent. C'était trop peu pour lui d'une lettre par semaine; il ne supportait pas qu'on fît un pas en avant sans l'en avertir. Ajoutez-y un peu de jalousie secrète de l'importance croissante de Mélanchthon, qui, quoique sans prétention à être le chef du parti, parut, en certaines occasions, ne manquer d'aucune des qualités d'un chef, et fit murmurer, parmi ses coreligionnaires mêmes, contre sa tyrannie [1].

Enfin Charles-Quint consentit à entendre la Confession des Églises saxonnes, non publiquement, mais dans son palais. Tous les princes et ordres de l'empire étaient présents. Charles, selon les uns,

1. *Corp. ref.*, t. II. — *Correspondance allemande des députés de Nuremberg.*

Digitized by Google

s'y montra assez attentif; selon d'autres, il s'y endormit. L'évêque d'Augsbourg, saisi de la clarté de cette théologie, de la profondeur de ce savoir, de cette défense sans déclamation et sans sophisterie, s'échappa jusqu'à dire : « Ce qui a été lu est vrai, est la pure vérité. » Le cardinal de Saltzbourg n'en pensait guère moins favorablement; mais la cause lui déplaisait en raison de l'homme qui l'avait soulevée; il ne voulait pas de la réforme, parce que le réformateur était un moine marié.

Pour les princes évangéliques, c'était peu de chose d'avoir obtenu qu'on entendît l'exposition de leur doctrine; pour Charles-Quint et les catholiques, en avoir souffert la lecture, c'était une concession pleine d'embarras. Fallait-il engager une discussion avec un parti qui avait si évidemment l'avantage du savoir, et qui comptait des amis secrets jusque dans l'intimité de l'empereur? Faber, Jean de Eck, les seuls d'entre les catholiques qui pussent soutenir la discussion publique, s'agitaient pour l'empêcher, soit par intrigue, soit par crainte d'avoir le dessous. Les princes ne la voulaient que plus vivement. Venus sur ce que l'empereur avait promis, ils pouvaient contenter leur passion, tout en n'ayant l'air que de réclamer l'exécution d'une promesse. Charles-Quint ne savait à quoi se résoudre. Le fond du débat l'intéressait médiocrement, et je suis plus porté à croire, avec Brentius, qu'il dormit à la lecture de la Confession, qu'avec Jonas, qu'il l'écouta

Digitized by Google

assez attentivement. Il n'avait pas l'ardeur religieuse qui fait qu'on se décide, quoique au hasard; et, loin de partager la ferveur catholique de Ferdinand, il s'appliquait à la tempérer. Placé entre deux partis dont il n'était pas prudent de satisfaire l'un, et dont il eût été dangereux de trop mécontenter l'autre, il montra jusqu'où allaient son irrésolution et ses doutes en écrivant à Érasme de venir à Augsbourg. On comprend, du reste, que celui-ci ne manqua pas de raisons très-fortes pour rester à Bâle.

Cependant les catholiques prodiguaient les menaces, probablement de l'aveu de l'empereur, qui n'empêchait pas qu'on n'essayât de ce moyen. On en espérait l'effet, surtout sur Mélanchthon, qu'on croyait craintif parce qu'il était pacifique, et inquiet pour sa personne, quand il ne l'était que pour la cause. Il en donna une preuve, qu'aurait pu lui envier Luther. Après la lecture publique de la Confession, il est appelé tout à coup par le cardinal Campége. On lui dit que l'empereur jettera plutôt tous les États dans la guerre que de supporter cet outrage. En même temps plusieurs personnes d'autorité le pressent avec menace de céder et de faire céder ses amis. « Nous ne pouvons céder, dit-il, ni déserter la vérité; mais nous prions nos adversaires, au nom de Dieu et du Christ, de nous pardonner et de souffrir que nous gardions notre croyance. — Je ne le puis, je ne le puis, interrompit Campége; les clefs sont infaillibles. — Eh bien,

Digitized by Google

reprit Mélanchthon, nous remettrons notre cause entre les mains de Dieu. S'il est pour nous, qui sera contre nous[1] ? »

Mais cet éclat ne lui convenait pas. Homme simple et ennemi du bruit, ne tirant aucune force de son imagination, n'ayant pas, comme Luther, une tête « où tourbillonnaient les vents », son courage ne se soutenait pas, pour peu surtout qu'il eût l'air d'une prétention au premier rôle. Au sortir de ces scènes violentes, après des entrevues où Campége et d'autres le faisaient appeler, vers le milieu de la nuit, comme pour profiter du trouble de ses sens, il rentrait chez lui accablé et en proie à une mélancolie qui se communiquait à tous ses coreligionnaires. Dans cette espèce de Passion, pour parler le langage énergique d'un d'entre eux, tout ce qu'il pensait, disait, écrivait ou faisait, ne rendait pas la cause meilleure.

C'est dans un de ces accès de désespoir qu'il écrivit au cardinal Campége une lettre, dissimulée par ses amis, omise ou très-altérée dans les recueils, presque niée par lui, où l'on ne lit pas sans surprise des paroles comme celles-ci : « Nous n'avons aucun dogme qui diffère de l'*Église romaine*. Nous avons même réprimé plusieurs novateurs, pour avoir essayé de répandre des doctrines pernicieuses ; il en existe

1. *Oraison funèbre de Mélanchthon*, par Vitus Winshemius. — On a ait de cette belle parole : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » la devise de Mélanchthon. Tous ses portraits portent cet exergue.

Digitized by Google

des témoignages publics. Nous sommes prêts à obéir à l'*Église romaine*, pourvu qu'usant de cette clémence qu'elle a toujours montrée envers les peuples, elle consente, soit à dissimuler, soit à permettre un très-petit nombre de changements que, le voulussions-nous, nous ne pourrions empêcher... Nous n'avons attiré sur nous tant de haines que pour avoir défendu avec constance les doctrines de l'*Église romaine*. Cette foi en Christ et dans l'*Église romaine*, nous y persévérerons, s'il plaît à Dieu, jusqu'au dernier soupir, dussiez-vous ne pas nous recevoir en grâce. »

On regrette d'avoir à remarquer dans cette lettre la substitution du terme trop souvent répété d'*Église romaine* à celui d'Église catholique. On y peut blâmer aussi quelque affectation, soit à protester d'une obéissance dont Mélanchthon savait bien ne pouvoir répondre, soit à réduire et à rapetisser les changements introduits par la réforme. Ce fut une erreur de conduite, dans un moment de découragement, plutôt qu'une lâcheté intéressée. Cette fois encore Mélanchthon s'immolait à la paix ; mais un sacrifice inutile est une faute.

Pendant cette lutte, dont il suivait tous les incidents, Luther, enfermé à Cobourg, priait avec une ardeur fébrile. « Je prierai et je pleurerai, écrit-il, jusqu'à ce que je sache que mes cris ont été entendus dans le ciel. » Et ailleurs, à Spalatin : « Quant à moi, qui suis un ermite et comme une terre sans eau, il ne peut rien germer en moi qui

Digitized by Google

soit digne de vous être écrit, si ce n'est que, par mes gémissements et mes soupirs, et par toutes les forces du geste et du discours, je monte dans le ciel, et je frappe, quoique indigne, aux portes de celui qui a dit : Il sera ouvert à celui qui frappe [1]. »

Dans une lettre à Mélanchthon, Vitus raconte des choses étranges de l'audace et de la confiance de ces prières. « Il ne s'écoule pas un jour, dit-il, dont Luther ne passe en oraison au moins trois des heures les plus favorables à l'étude. Il m'est arrivé une fois de l'entendre prier ainsi. Bon Dieu! quelle spiritualité, quelle foi dans ses paroles! Ses demandes sont si respectueuses, qu'on voit bien qu'il parle à Dieu; elles sont si pleines d'espoir et de confiance, qu'il semble parler à un père et à un ami. « Je sais, disait-il, que tu es notre père et notre Dieu; je suis donc assuré que tu perdras les persécuteurs de tes enfants. Que si tu ne le fais, ton péril est lié au nôtre. Tu nous défendras donc. » J'étais debout, à quelque distance, l'entendant prier à peu près en ces termes, et je me sentais moi-même transporté d'un mouvement étrange, pendant qu'il s'entretenait ainsi avec Dieu, d'un ton si amical, si grave, si respectueux, le pressant par tant de promesses tirées des psaumes, et comme assuré que tout ce qu'il demandait allait arriver [2]. »

1. *Lettres de Luther.*
2. *Cor. ref.*, t I, nº 755.

Digitized by Google

On proposait, dans le conseil de Charles-Quint, soit de revenir à l'édit de Worms, soit de faire juger la Confession par des personnes impartiales et de laisser la décision à l'empereur, soit enfin d'en faire dresser la réfutation; après quoi l'empereur prononcerait.

De ces trois avis, aucun ne prévalut pour le moment. On essaya d'une autre politique. On imagiña de demander aux réformés s'ils avaient l'intention de soumettre à l'empereur plus d'articles que n'en contenait la Confession. S'ils disaient non, on devait leur répondre : Donc vous retirez ou pensez qu'il faut retirer ce que vous passez sous silence. S'ils réservaient en effet certains articles : Les controverses n'auront donc pas de fin! leur répondrait-on. En outre, on voulait leur poser une seconde question : Accepterez-vous l'empereur pour juge? S'ils ne l'acceptaient pas, tout rentrerait dans l'ancien état jusqu'au prochain concile.

Tous ces piéges étaient grossiers. Les réformés, avertis d'avance par des indiscrétions probablement amies, avaient préparé leurs réponses. A la première demande, ils dirent qu'ils n'avaient pas plus l'intention de dissimuler les points omis dans la Confession que de les soulever; que s'il plaisait aux catholiques de les soulever, leurs explications étaient prêtes. Cette conduite était habile; elle rejetait sur les catholiques le tort d'avoir suscité des questions inutiles. Quant à la seconde question, savoir s'ils

Digitized by Google

acceptaient l'empereur pour juge, il était convenu qu'ils ne le rejetteraient pas ouvertement, mais qu'ils déclineraient, avec toutes les formes du respect, son autorité dans les matières spirituelles.

Ces réponses étaient concertées avec Luther, qui, du reste, sollicité par des amis communs, avait renoué sa correspondance avec Mélanchthon. A des jugements sur les points controversés, il mêlait des consolations comme il en pouvait donner, parlant plus en maître qui craint que son disciple ne fléchisse, qu'en ami qui comprend les troubles d'une conscience timide et d'un esprit empêché par ses propres lumières. « Pourvois donc enfin, lui écrit-il, à ne te pas tant macérer pour une cause qui n'est pas en ta main, mais en celle de Dieu. » Ailleurs : « C'est ta philosophie qui te donne tous ces tourments, et non la théologie. » Et dans une autre lettre : « J'ai été dans de plus grands embarras que jamais tu ne seras, et pourtant un mot de mon frère, de Poméranus, de toi, me soulageait. Que ne nous écoutes-tu donc à notre tour?... Je suis le plus faible dans les difficultés privées, et toi le plus fort. Au rebours, tu es en public ce que je suis dans le privé. Je suis spectateur presque sans souci, et je ne fais pas grand état de ces papistes si fiers et si menaçants. Si nous succombons, Christ succombera avec nous, lui qui est le roi du monde. Soit : qu'il succombe! J'aime mieux tomber avec Christ que demeurer debout avec César. » Et ail-

Digitized by Google

leurs : « Je hais ces soins excessifs dont tu te dis consumé. Que s'ils te dominent de cette façon, ce n'est point par la grandeur de la cause, mais par la grandeur de notre incrédulité... Pourquoi t'agiter à en perdre haleine? Si la cause est fausse, retirons-nous; si elle est vraie, pourquoi faire mentir à ses promesses celui qui nous ordonne d'être oisifs et endormis? Dieu a la puissance de ressusciter les morts; il a la puissance de soutenir sa cause chancelante, de la relever si elle tombe, de la faire marcher en avant. Si nous sommes indignes, l'œuvre se fera par d'autres [1]. »

J'admire cette force et cet enthousiasme. Mais Mélanchthon, après l'émotion d'une première lecture, n'en tirait guère de secours. Toute cette confiance ne résolvait aucune difficulté, et pouvait en faire naître de nouvelles. Les embarras de Luther avaient été grands; mais il se les exagérait en ne permettant pas à Mélanchthon d'y comparer les siens. Sa position avait toujours été nette. Dès le premier jour, il avait dit comme le Christ : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi. » Il n'avait affaire qu'à des ennemis irréconciliables, et il ne souffrait que des amis sans volonté et sans avis. Dès lors tout était facile. Avec ses ennemis, la discussion, au lieu de l'embarrasser, le soulageait. La lutte est plus aisée à l'homme qui ne voit

1. *Lettres de Luther.*

Digitized by Google

pas le danger, ou qui le voit extrême, qu'à celui qui ne veut pas le courir inutilement ou qui le croit inévitable. Avec ses amis, il ne conseillait pas, il commandait. En cas d'objection, ou bien il grondait, ou il s'abstenait de répondre. Il interrompit de nouveau sa correspondance avec Mélanchthon, sitôt qu'au lieu d'ordres il eut à lui donner des explications. Luther s'impatientait de tout scrupule. La chair et le sang l'empêchaient de comprendre les incertitudes d'un esprit modéré et pratique jeté dans une conjoncture où rien n'était mûr pour les dénoûments et où, des deux partis, aucun n'était prêt à profiter des imprudences de l'autre.

Il est vrai que Luther, deux fois en deux ans, avait couru les plus grands périls. La première fois, à Worms, son sauf-conduit pouvait être violé, comme celui de Jean Hus à Constance. La seconde, il avait pu craindre que l'accord de Maximilien et du pape contre lui ne refroidît l'électeur et que ce prince ne se lassât de le défendre. Mais les périls extrêmes exercent les courages qu'abat un danger douteux. A Worms, où sa tête était menacée, il se montra plus résolu qu'à Wittemberg devant la crainte de dangers encore éloignés. Je ne veux point diminuer son courage; mais il était mauvais juge des embarras de Mélanchthon, et n'ayant jamais eu à craindre que pour sa personne, il apprécia mal les craintes que donnait à son disciple le sort de ces quarante mille âmes qu'il ne

Digitized by Google

voulait pas abandonner, selon sa belle parole à Campége, même au péril de mort. Luther fut soutenu dans ses luttes par l'éclat d'un grand rôle, l'ivresse des applaudissements populaires, les joies secrètes de l'orgueil, ce serpent du nouvel Évangile. Pour Mélanchthon, n'ayant à défendre ni sa personne qui n'avait pas encore été menacée, ni des opinions propres à lui seul, il n'était soutenu, dans des luttes sans éclat, que par son dévouement à des coreligionnaires qui le suspectaient ou le désavouaient. Jeté au milieu d'un parti qui ne pensait qu'à jouir de sa foi et point au péril, on ne lui savait pas gré de voir ce péril et de se compromettre pour le conjurer. La foule aime mieux l'homme qui la mène au combat, sauf à la déserter en présence de l'ennemi, que celui qui, après l'avoir suivie malgré lui, se fait tuer avec elle.

Il aurait fallu qu'il entrât dans le plan de Bossuet de peindre en moraliste ces angoisses dont il a triomphé en catholique orthodoxe. Mais ce n'était pas la tâche du défenseur de la tradition et de l'unité catholique de raffiner sur les tourments d'une belle intelligence qui avait quitté la grande voie. Il a laissé ces analyses au scepticisme de notre âge, avec la témérité d'essayer un nouveau portrait de Mélanchthon dans la langue où Bossuet a écrit.

Charles-Quint s'était arrêté au parti le plus inefficace, parce qu'il n'était pas en mesure de prendre le seul qui fût décisif. On avait chargé

Digitized by Google

Jean de Eck, Cochléus et Faber de dresser une réfutation de la Confession d'Augsbourg. Il en courut toutes sortes de bruits ridicules, de façon qu'avant de paraître elle était déjà ruinée, soit par les réponses sérieuses, soit par les railleries des protestants.

Il y eut, dans l'intervalle, une sorte de suspension d'armes, durant laquelle la ville d'Augsbourg courut voir un géant, « auprès de qui, écrit Brentius, qui était de grande taille, je me suis trouvé un pygmée [1]. » Un autre jour, c'était le lendemain de la Saint-Jacques, l'empereur se donna lui-même en spectacle dans une cérémonie où il conféra les insignes de feudataires à quelques princes, vêtu d'un costume qu'on estimait à deux cent mille florins d'or. Le commun des deux partis s'amusait à ces fêtes; les chefs, surtout du côté des réformés, murmuraient de cet étalage de la majesté impériale, calculé, disaient-ils soit pour prolonger les débats et les trancher plus commodément par la fatigue universelle, soit pour effrayer les âmes timides par cette pompe menaçante.

Enfin, le 3 août, la réfutation des catholiques fut lue, au nom de l'empereur, par Frédéric, comte palatin. Elle était précédée d'une sorte de prologue où Charles-Quint déclarait que telle était sa profession de foi personnelle, et qu'il y demeurerait fidèle

1. *Cor. ref.*, t. II, nº 813.

Digitized by Google

jusqu'à la mort. La lecture en fut longue. L'empereur y dormit, comme il avait fait à celle de la Confession d'Augsbourg. Il n'en somma pas moins les princes d'y souscrire; puis il permit qu'on négociât. Telle avait été sa politique invariable depuis l'ouverture de la diète. D'abord il refusait tout, comme pour éprouver la force de résistance des princes; ensuite il consentait, non sans les faire attendre longtemps, à des concessions insignifiantes, pensant que son premier refus y donnerait plus de prix, et que les princes, ayant d'abord désespéré de tout, s'exagéreraient par la surprise le peu qu'il leur céderait.

C'est ainsi qu'après dix jours de refus il consentit à communiquer aux princes la réfutation écrite, à la condition qu'ils jureraient par serment de ne pas la publier. Il crut les satisfaire par cette faveur inattendue, et qu'il en détruirait l'effet principal en empêchant la publicité de la pièce; mais les princes avaient appris l'art d'opposer des refus qui n'entraînaient pas une rupture à des exigences qui n'y étaient pas préparées : ils refusèrent de lire le document sous la condition qu'il y mettait. On convint enfin d'une controverse définitive entre des arbitres pris dans les deux partis. C'était, depuis la lecture de la Confession, le second avantage des réformés. Ils ne demandaient que la publicité, et des débats, si limités qu'ils fussent.

Sur l'entrefaite, le landgrave de Hesse, qu'impa-

Digitized by Google

tientaient toutes ces lenteurs, s'échappa d'Augsbourg un soir, avant la fermeture des portes, sous un déguisement, avec une suite de quelques cavaliers. Le lendemain Charles-Quint, qui le croyait encore dans la ville, fit défendre au sénat d'Augsbourg de laisser sortir personne. La garde des remparts fut doublée. Ces précautions prises, il fait venir les princes et les menace. S'ils ne souscrivent pas à la réfutation, ils s'exposent aux derniers périls, eux, leurs familles, leurs États. S'ils y souscrivent, ils ont tout à attendre de sa clémence. Quelques heures après, instruit que le landgrave s'est échappé, il rappelle les princes, s'excuse de cette fermeture des portes, de ces gardes doublées, disant qu'il n'a pris ces mesures qu'à cause d'un tumulte de la veille où un soldat espagnol avait péri. Il les sollicite de rester jusqu'à une décision; que tous concourent à apaiser les troubles de l'Église : il ne fera violence à personne. Sur ces assurances, les princes, dont quelques-uns songeaient à faire comme le landgrave, consentent à demeurer, et le débat par arbitre est engagé.

Ces arbitres, ou plutôt ces champions, étaient au nombre de quatorze, dont sept catholiques et sept réformés. Les premiers avaient pour chef le docteur Eck, qui, depuis la dispute de Leipsick, avait acquis assez de vrai savoir pour n'être pas un adversaire indigne de Mélanchthon, lequel était le chef des seconds. Seuls ils avaient le droit de prendre la pa-

Digitized by Google

role. Dans une première séance, qui dura depuis midi jusqu'au soir, ils convinrent de dix articles de la Confession. La discussion avait été douce et amicale. S'il arrivait que l'un des champions s'échauffât, les princes intervenaient des deux côtés pour le rappeler à la modération. Tout l'auditoire était de bonne foi, et il semblait qu'on fût d'accord : les catholiques, pour prouver que ce n'était point par insuffisance qu'ils s'étaient opposés d'abord à une discussion publique; les réformés pour faire regretter à l'empereur de leur avoir si longtemps refusé un moyen de défense dont ils usaient si modérément.

Dans une première conférence, la dispute est toujours mesurée, chacun voulant mettre de son côté l'avantage si considérable de la modération. Ajoutez que les préliminaires du débat n'intéressaient que les croyances acceptées de tous. Il s'agissait de la vérité de la religion chrétienne, du péché originel, et d'autres articles de foi générale, où un accord, même sincère, entre les deux partis, n'eût rien ôté à l'un ni rien donné à l'autre. Mais sitôt que le débat porta sur la forme même de l'Église, sur la messe, le mariage des prêtres, la communion sous les deux espèces et la juridiction cléricale, les conférences furent rompues. On trouva que c'était trop de quatorze commissaires, et on les réduisit à six. Le docteur Eck et Mélanchthon furent conservés.

Ce fut pour ce dernier le moment le plus rude. Tout le monde était las. L'essai d'un accord par la

Digitized by Google

libre discussion n'avait pas réussi, et cette réduction des commissaires de quatorze à six était de la faute des deux partis. D'ailleurs le temps pressait : Charles-Quint avait passé plus de deux mois à Augsbourg; l'orgueil du vainqueur de Pavie souffrait de n'avoir pu ni accorder ni faire taire une poignée de théologiens. On ne manquait pas, à sa cour, d'aigrir cette disposition et de comparer la rapidité de ses campagnes contre le roi de France avec l'inefficacité de son arbitrage entre quelques beaux esprits. Les princes pressaient leurs mandataires de s'entendre sur les mots, bien qu'ils fussent eux-mêmes pleins d'arrière-pensées sur les choses. Mélanchthon et le docteur Eck multipliaient les ultimatum. Mais plus les concessions étaient précipitées, moins elles étaient sincères, l'impatience relâchant les convictions, ou dérobant à des esprits fatigués les conséquences de ce qu'ils accordaient. Des deux négociateurs sur lesquels roulait toute l'affaire, Mélanchthon, comme le plus pacifique et le plus droit, allait le plus loin dans les concessions, outre qu'à force de débattre sur le papier les articles en litige, soit pour les éclaircir, soit pour les atténuer, il se refroidissait pour tout ce qui n'y était que de pure théologie, et, au contraire, s'échauffait pour les idées de paix, d'ordre, de discipline, qui sont d'un intérêt si pressant pour les sociétés humaines.

Ses concessions, quoique trop grandes, puis-

Digitized by Google

qu'elles devaient être sans résultat, l'étaient pourtant moins que ne l'imaginait l'inquiétude ou la jalousie de ses coreligionnaires. Il n'était bruit à Augsbourg et dans toute cette partie de l'Allemagne que de la complaisance et, selon les plus exagérés, de la trahison de Mélanchthon. Ces derniers qualifiaient ses négociations de conseils *achitophéliques;* les plus modérés, de conseils *érasmiques*. S'il eût été acheté par le pape, disaient les uns, il n'eût pas fait plus pour le maintien de sa domination. Il s'opiniâtre à céder, disaient les autres, et il sait bien avoir contre ses amis la fermeté de caractère et d'opinion qu'il n'a pas contre l'ennemi commun. On lui adressait des reproches de toutes parts; on demandait à ses collègues, à Spalatin, à Agricola, des explications sur sa conduite. L'inquiétude avait gagné jusqu'à son ami Camérarius, lequel était si ébranlé, qu'avant de s'en ouvrir à lui, il s'enquit près d'un ami commun de ce qu'il en devait penser. Les plus ardents, sans attendre ses explications, et avant même de connaître les articles proposés par lui, le harcelaient de protestations « très-inciviles, dit Brentius, et hors des termes de la charité ».

Les députés de Nuremberg, qui avaient loué, au commencement de la diète, son zèle et ses efforts, se plaignaient de lui avec beaucoup d'amertume. « C'est vraiment une grâce particulière de Dieu, écrit Jérôme Baumgarten, un d'entre eux, que la

Digitized by Google

Confession soit rédigée et publiée : autrement, il y a longtemps que nos théologiens (les commissaires protestants) en auraient fait une autre. Philippe est plus enfant qu'un enfant... Les autres théologiens saxons n'osent parler contre lui; il a levé la tête jusqu'à dire dernièrement au chevalier de Lunebourg que ceux qui le blâmaient mentaient comme des scélérats... Et quand on nous appelle, nous autres, et que nous ne goûtons pas la bouillie qu'on nous a cuite, nos théologiens s'emportent et vont partout disant que nous ne voulons pas la paix, et que nous aimons mieux frapper à tort et à travers avec le landgrave. » Dans une autre lettre, il passe toute mesure : « A cette diète, dit-il, personne n'a fait, jusqu'à ce jour, autant de mal à l'Évangile que Philippe. Il est devenu tellement orgueilleux, que non-seulement il ne supporte pas un avis contraire au sien, mais qu'il cherche à intimider tout le monde par de violents reproches et des menaces inconvenantes. C'est à contre-cœur que je l'accuse ainsi, à cause de la grande estime que tout le monde lui a portée jusqu'alors, et qui m'a fait moi-même lui céder, en bien des occasions, contre ma conscience [1]. »

Quoique ce portrait de Mélanchthon ne puisse prévaloir contre la réputation de douceur qu'il avait

1. Lettres des 13 et 15 septembre. — *Cor. ref.*, t. II. — *Correspondance.*

Digitized by Google

de son temps, et à laquelle aucun historien n'a contredit, il est vraisemblable que, sur la fin de la diète, épuisé par tant de vicissitudes, il dut s'irriter et s'endurcir. Comme tous les hommes chez qui la fermeté vient de l'intelligence plutôt que du caractère, et semble moins une habitude qu'un devoir, Mélanchthon put montrer de l'impatience, et blesser d'autant plus par son obstination qu'on s'y attendait moins. Peut-être aussi laissa-t-il voir qu'il n'ignorait pas quel poids lui donnaient ses lumières et sa facilité de travail, si nécessaire dans des négociations précipitées. S'il était suspect à tous, tous avaient besoin de lui. Les catholiques le recherchaient directement ou par des intermédiaires. Cochléus, théologien considérable dans ce parti, lui demandait des entrevues, soit à son auberge, soit dans une église, et « en revenait radouci, dit Brentius, jusqu'à supporter la vue d'un prêtre marié ». Les chefs des sacramentaires de Strasbourg, Bucer et Capiton, offraient de se donner à lui, moitié pour lui, moitié rejetés vers les Églises saxonnes par la peur de paraître complices des extravagances de Zwingle. Le landgrave lui-même ne refusait pas sa médiation. Enfin Luther, tout en s'agitant à Cobourg contre ce qu'il appelait la molle délicatesse de Mélanchthon, n'en cédait pas moins à son ascendant. C'est d'accord avec Luther qu'il avait proposé de rendre aux évêques la juridiction ecclésiastique. Or, de toutes les concessions

Digitized by Google

reprochées à Mélanchthon, celle-là était de beaucoup la plus importante, car elle restituait aux évêques un pouvoir par lequel ils avaient la chance de regagner tout le reste.

Si la nécessité était la justice, et qu'il n'y eût de bien entrepris que ce qui réussit, il faudrait blâmer Mélanchthon de s'être tant obstiné à cette chimère d'une transaction, au risque d'altérer ce caractère de douceur et de modestie qui le rendait si admirable. Il crut la paix possible, parce que la guerre ne l'était pas encore. C'était un politique médiocre. Il avait coutume de dire qu'il n'aimait pas les cours, parce que les princes poursuivent toujours plusieurs desseins à la fois. Il était bien plus propre à démêler les pensées que les volontés, et le temps qu'il employait à éclaircir les principes était perdu pour l'observation des passions et des intrigues. Il eut la douleur d'être désavoué jusque dans les négociations concertées en commun, et de voir ses actes ou démentis par ceux qui y concouraient, ou discrédités par des arrière-pensées dont on pouvait le croire complice. Ajoutez à cela les haines des impatients, les seuls qui, avec lui, fussent de bonne foi dans cette question de la juridiction des évêques; ils ne supportaient pas qu'on fît un si grand sacrifice à la peur d'un danger qu'ils n'apercevaient point. Ils en voulaient moins d'ailleurs à Luther qu'à Mélanchthon. Outre plus de respect pour le chef véritable de la doctrine, ou bien ils le suppo-

Digitized by Google

saient égaré par les artifices et l'insinuation de Mélanchthon, ou bien ils ne le croyaient pas sincère, et ils lui tenaient cette fausseté à vertu. Pour Mélanchthon, ce fut peut-être heureux qu'il échouât dans une entreprise impossible; car l'insuccès put faire penser à ses accusateurs, ou que ces concessions étaient moins grandes qu'ils ne l'avaient imaginé, puisqu'elles ne satisfaisaient point les catholiques, ou qu'il n'y avait pas mis plus de sincérité que Luther et les autres politiques.

Avant de le plaindre ou de le blâmer, cherchons s'il y eut un plus beau rôle que le sien à la diète d'Augsbourg. Je mets à part la gloire du génie, que nul ne pouvait disputer à Luther, et qui a des priviléges qui étonnent la conscience des hommes simples. Lequel valait mieux, ou d'être impraticable comme Zwingle, qui voulait recommencer la guerre des anabaptistes; ou de céder, comme Luther, dans les actes publics, sauf à décrier dans le privé les concessions faites en commun, et de couvrir par l'orgueil et l'audace les plus choquantes contradictions; ou de raffiner, comme Bucer, entre les zwingliens et les luthériens, pour donner à l'Église de Strasbourg quelque caractère qui la distinguât et qui en relevât le chef; ou enfin de travailler, comme Mélanchthon — au risque de la maladie qui tue le corps et de la calomnie qui tue l'âme, jour et nuit, par la plume, par la parole, en public et dans le privé — à établir par voie de conces-

Digitized by Google

sions réciproques une réforme qui ne fît disparaître que les scandales, et qui sauvât la paix, l'ordre et les lettres, d'une nouvelle guerre de paysans?

Pour moi qui ai appris à aimer la modération en étudiant le beau modèle que m'en offrait la vie d'Erasme, puisqu'il fallait que tout le monde faillît, je préfère la conduite de Mélanchthon avec toutes ses fautes. Aussi bien sa modération fut plus magnanime que celle d'Érasme. Tandis que celui-ci lui écrivait que « loin de se mêler des affaires d'Augsbourg, il songe à s'éloigner de l'Allemagne », Mélanchthon, selon le mot de Luther, se consumait à maintenir cette paix qu'Érasme se contentait d'aimer par-dessus tout. La modération d'Érasme, surtout vers la fin de sa vie, put ressembler à une retraite au moment du danger. Celle de Mélanchthon fut active et courageuse; elle provoqua les inimitiés et y tint tête. En courant les mêmes périls que ceux qui tenaient pour les partis violents, il avait sur eux le mérite de n'être soutenu par aucune de ces grandes passions qui nous cachent le danger, et de risquer pour l'intérêt général autant que chacun d'eux pour sa cause particulière. Or, s'il est vrai que dans ces grands événements, si manifestement marqués du doigt de Dieu, tout concourt et tout sert au résultat, ceux qui précipitent les choses comme ceux qui y font obstacle, ceux qui doutent comme ceux qui affirment, personne d'ailleurs n'ayant la gloire de ne

Digitized by Google

pas faire de fautes, le plus beau rôle est à celui qui a le plus souffert pour rester le plus modéré.

Mélanchthon laissa d'ailleurs la marque de son rare esprit dans la Confession d'Augsbourg, adoptée comme le formulaire de la nouvelle doctrine, et dont la rédaction était son ouvrage. Le monde n'avait pas encore vu les questions de théologie exposées avec tant de méthode et de clarté, ni des interprétations si ardues si bien appropriées à l'intelligence du plus grand nombre. Tout le parti finit par y souscrire. Ceux qui avaient fait des réserves dans la pensée qu'elle serait acceptée de l'empereur, la voyant rejetée à la fin tout entière, et toutes choses renvoyées à un concile, s'adoucirent sur leurs différends, et se rallièrent à une déclaration dont tous les points étaient également contestés. Et ce fut en quelque sorte du consentement de tous que Mélanchthon, après tant de travail pour la faire reconnaître des catholiques, se chargea d'en écrire l'apologie en réponse à la réfutation que l'empereur en avait fait dresser. « Je me tiens enfermé chez moi, écrit-il à Camérarius, à cause des calomnies, et j'écris l'apologie avec soin et véhémence, pour la produire au besoin [1]. »

L'empereur, quoique porté à une rupture, par lassitude autant que par l'entraînement de ses conseillers et l'instigation de quelques cours, hésitait

1. *Cor. ref.*, t. II, nº 908.

Digitized by Google

encore. On était à la fin de septembre. L'électeur de Saxe ayant fait partir ses bagages et sa bouche, l'empereur lui demanda un délai de trois jours. Ce délai n'eut aucun résultat. L'électeur, après avoir donné ce dernier gage de bonne volonté, retourna dans ses États. Tous les princes et députés des villes en firent autant, et la diète fut close. Tout le monde emportait en se retirant l'espoir ou la crainte d'une guerre prochaine.

VIII

Les ligues d'Augsbourg et de Smalcalde. — Politique de Charles Quint. — Mélanchthon reprend ses travaux littéraires. — Mauvais vouloir pour les études. — L'Académie de Wittemberg est transférée à Iéna. — Soucis que donne ce déplacement à Mélanchthon. — Ses dégoûts. — Il est tenté de quitter la Saxe. — François Ier le mande à Paris.

L'effet de la diète d'Augsbourg fut de fortifier deux ligues qui, d'ailleurs, existaient déjà, mais plus en projet qu'en action : la ligue d'Augsbourg, formée par les catholiques, et la ligue de Smalcalde, formée par les protestants. La première commença les hostilités en élisant roi des Romains, sans le concours des princes réformés, Ferdinand, frère de Charles-Quint. La ligue de Smalcalde protesta contre cette élection. Dès lors les préparatifs

Digitized by Google

de guerre se firent ouvertement. L'électeur de Saxe consulta ses théologiens sur la légitimité d'une guerre pour la défense de la religion. Luther, quoique préférant la paix, se laissait entraîner aux idées de guerre, et, comme en toutes ses actions principales, là où l'esprit l'avait fait hésiter, la chair le décidait. Pour Mélanchthon, il ne voulut d'abord la guerre à aucun prix; mais, soit contagion, tout le monde s'y préparant autour de lui, soit qu'il crût que les préparatifs mêmes l'empêcheraient d'éclater, il finit par déclarer qu'il n'en désapprouvait pas la pensée, et qu'il fallait se tenir prêt à se faire respecter.

Je ne m'étonnerais pas que l'esprit de guerre ne l'eût gagné lui-même. Tant de fatigues de corps et d'esprit pour concilier les deux partis à Augsbourg, sa considération inutilement sacrifiée à la paix, la perte ou le refroidissement de ses amitiés, les attaques qui l'attendaient, pour avoir livré des points que les adversaires n'avaient même pas daigné prendre, tant d'efforts perdus et de dangers amassés pour l'avenir, avaient dû le disposer à l'idée d'une lutte ouverte. « Puisque les catholiques, écrit-il à Brentius, n'ont pas voulu de moi pour pacificateur, et qu'ils aiment mieux m'avoir pour ennemi, je ferai ce qu'exige la circonstance, et je défendrai notre cause fidèlement[1]. »

1. *Cor. ref.*, t. II.

Digitized by Google

Les théologiens de Charles-Quint ne lui conseillaient pas la guerre. Il suffisait, dans leur opinion, que l'empereur fît exécuter les décrets. « Il ne faut pas faire la guerre, criait Cochléus, il faut sévir par les lois et les jugements. S'ils n'entendent pas les paroles, eh bien! qu'ils entendent le bruit des chaînes et des fouets, qu'ils goûtent des horreurs de la prison jusqu'à ce qu'ils reviennent à la vérité [1]. » Si Charles-Quint n'écouta pas ses théologiens, c'est que faire exécuter les décrets, c'était déclarer la guerre. Il se décida par la politique, comme il avait fait jusqu'alors. La Suisse était en feu, les Turcs menaçaient d'envahir la Hongrie; valait-il mieux faire la guerre aux Turcs, avec l'Allemagne protestante et catholique, réunies sous le drapeau commun de l'empire, que la faire en même temps aux Turcs et à l'Allemagne protestante? Charles-Quint se décida pour le premier parti. Il acheta, par la trêve de Nuremberg (1532) et par le retrait des édits de Worms et d'Augsbourg, les secours des protestants, et le seul bruit de l'union de l'Allemagne et de l'empereur dissipa les projets des Turcs. Dans le même temps, la guerre avait cessé en Suisse par la mort de Zwingle, frappé sur le champ de bataille, et l'Église suisse se dissolvait pour être recueillie plus tard et réorganisée par Calvin.

1. *Philippiques* de Cochléus, IV, 72.

Digitized by Google

Cette année-là mourut l'électeur de Saxe, Jean, prince pacifique, qui avait inspiré ou soutenu la plupart des démarches de Mélanchthon à la diète d'Augsbourg. Cette mort et les incertitudes d'un nouveau règne ne changèrent pas les résolutions de Charles-Quint. Il avait promis, dans le traité de Nuremberg, d'obtenir du pape la convocation d'un concile, et il s'y employait avec activité. Le pape Clément n'accorda qu'à demi ce qu'il ne pouvait pas refuser; des légats furent envoyés en Allemagne, en apparence pour témoigner de sa bonne volonté, en réalité pour tâter les protestants sur les conditions qu'il songeait à mettre au concile. Ces conditions étaient que l'assemblée serait présidée par lui, et que les protestants s'engageraient d'avance à se soumettre au jugement rendu. Tous les théologiens saxons, à l'exception de Mélanchthon, déclarèrent qu'il ne devait être souscrit ni à l'une ni à l'autre des deux conditions. Mélanchthon se réunissait à eux pour repousser la seconde, qui n'était qu'un piége grossier; mais il insistait pour qu'on acceptât la première, et il ne parut pas voir que le pape ne voulait la présidence du tribunal que pour se rendre maître du jugement.

Au reste, le concile n'eut pas lieu, le pape n'en voulant pas sans les conditions proposées, et l'empereur n'étant pas d'humeur ni peut-être en mesure de l'obtenir de force. Cependant la promesse n'en fut pas retirée par le pape, et les démarches

Digitized by Google

ne cessèrent pas du côté de l'empereur. Cet état de choses dura jusqu'à la mort de Clément, arrivée en 1534, au milieu de ruses et d'efforts incroyables pour éluder le concile.

Il y eut quelque intervalle où Mélanchthon reprit ses travaux littéraires, mais avec des interruptions continuelles et toutes sortes de dégoûts. Les affaires religieuses détournaient tout le monde de l'étude des lettres. On montrait si peu d'empressement pour les cours de l'Académie, quelle que fût la nouveauté des matières, presque toutes inconnues, que le professeur le plus populaire de l'Allemagne était réduit, faute d'auditeurs, à changer d'un mois à l'autre le programme de ses leçons.

« J'avais espéré, dit-il dans un avertissement affiché aux portes de l'Académie, que les charmes de la seconde olynthienne inviteraient un grand nombre d'auditeurs à connaître Démosthènes; car que peut-on imaginer de plus agréable et de plus solide que cette harangue? Mais, je le vois, la jeunesse est sourde à de tels auteurs. J'ai pu à peine retenir dans la salle quelques auditeurs, qui, par égard pour moi, n'ont pas voulu m'abandonner, ce dont je leur rends grâce. Je n'en continuerai pas moins à faire mon devoir, malgré les gens, dira-t-on dans les dîners, et demain j'expliquerai la quatrième philippique de Démosthènes[1]. »

1. *Corp. ref.*, t. II, 2° 1109.

Digitized by Google

Quoique la quatrième philippique de Démosthènes ne soit guère moins agréable, selon son expression, que la seconde olynthienne, un mois après, la même solitude le força de prétexter la publication prochaine d'une traduction des *Philippiques* pour en suspendre l'explication. Il y substitua des leçons sur Aristote, dont il vanta aussi les charmes dans l'affiche de son cours, probablement avec un peu plus de succès, à cause du nom d'Aristote, si populaire encore, quoique atteint par le décri de la scolastique. Il lui fallait user des mêmes insinuations pour faire venir des auditeurs aux leçons sur les poëtes, dont il entremêlait l'explication des orateurs et des philosophes. Voici de quelle façon il essaye de les amener à un cours sur Homère : « J'ai résolu, dit-il, avec la grâce de Dieu, d'expliquer quelques chants d'Homère. J'y consacrerai la sixième heure du soir, les mercredis, et, selon ma coutume, gratuitement. Ce qu'on a dit d'Homère, qu'il a mendié pendant sa vie, n'est pas moins vrai d'Homère mort; il erre çà et là, cet excellent poëte, demandant qui veut l'entendre. Il ne peut pas promettre d'argent; mais il promet la science des grandes et des belles choses. Il ne s'adresse pas à ceux qui étudient les arts lucratifs, et qui font consister la sagesse à mépriser tout savoir honorable. Que si, par accident, Homère, comme il est aveugle, vient à se heurter contre quelqu'un de ces sages, il prie qu'on le renvoie

Digitized by Google

poliment, comme Platon le renvoie de sa république[1]... »

La dispersion de l'Académie de Wittemberg transférée par l'électeur à Iéna, sur une fausse appréhension de la peste, vint ajouter à ses devoirs et à ses sollicitudes. Il avait été chargé de pourvoir à ce que ce déplacement se fît au moindre dommage possible pour les études. Il fallut d'abord prendre des mesures pour que la nouvelle de cette émigration ne causât pas de troubles. Un grand nombre d'étudiants parcouraient armés les rues de Wittemberg : il fallut les calmer et leur ôter leurs armes. A Iéna, les difficultés augmentèrent. La ville avait mis un monastère à la disposition des étudiants; mais ce monastère était sans meubles et ne pouvait contenir tout le monde. La plupart erraient dans la ville, sans domicile, sans livres, et comme dans un camp. Les plus riches faisaient venir des lits de chez eux; en attendant, ils couchaient par terre, ainsi que les parents venus pour les suivre dans leurs études. Cependant l'ordre ne fut pas troublé, et les cours purent recommencer après quelques jours. Le sénat d'Iéna, qui avait eu peur des étudiants, sur leur réputation un peu suspecte, rassuré et adouci par ces dispositions pacifiques, avait fini par les traiter en hôtes, jusqu'à faire venir pour eux de la bière qui leur était vendue à bas prix.

1. *Corp. ref.*, t. II, n° 1024.

Digitized by Google

Mélanchthon, au mois d'août 1535, se disait dégoûté de la Saxe, et se laissait tenter de divers côtés d'en sortir. Il écrit à Camérarius en grec, comme dans tous les cas graves, qu'il lui faudra quitter un jour ce pays qui lui est peu propice. Le duc de Wurtemberg, Ulrich, l'appelait dans ses États. Dans le même temps, on lui écrivait de Pologne dans les termes les plus pressants. Enfin François Ier l'invita de sa main à se rendre en France pour s'y employer au rétablissement de la paix religieuse.

Mélanchthon était fort célèbre à Paris. Les théologiens de la Sorbonne le connaissaient par un écrit qu'il avait composé à la prière de Guillaume du Bellay, frère de Jean, évêque de cette ville, sur les principaux articles de la nouvelle doctrine. Dans cet écrit, qui devait servir de texte à des délibérations entre hommes de savoir, il n'avait rien outré. Il n'y demandait ni le changement de la juridiction ecclésiastique, ni l'abolition de la suprématie romaine. Il se montrait coulant sur la question des deux espèces. C'est la réforme dans les limites où l'auraient acceptée, où l'acceptaient, dans toute la chrétienté, tous les esprits éclairés et de bonne foi. Le rêve de Mélanchthon était celui de tous les hommes pour qui les questions religieuses n'étaient ni un prétexte politique ni un tournoi oratoire.

C'est à la suite des premières persécutions et sur l'avis de Jean du Bellay, évêque de Paris, et de Guil-

Digitized by Google

laume son frère, que François Ier eut l'idée d'appeler Mélanchthon. Il lui en fit faire les premières ouvertures par Barnabé de Voray, un des disciples secrets de Mélanchthon. Celui-ci objecta la difficulté d'obtenir une permission de l'électeur et l'inutilité d'un voyage dans un but d'arrangement. Qu'y gagnerait la France? Qu'y gagnerait la religion ? « Si j'obtiens, disait-il, qu'on ne brûle pas ceux qui ont quitté le froc, faudra-t-il laisser mettre à mort ceux qui n'approuvent ni les liturgies ni le culte des saints? Mais alors on ne manquera pas de dire que je suis exigeant sur les petites choses et trop coulant sur les grandes. Si j'accorde trop, par la considération du temps, du pape, des personnes, ce sera un préjugé contre moi dans le concile. Qui sait même si le roi de France ne se croira pas quitte avec les nouvelles doctrines, au moyen de quelques conférences où il m'aura appelé, et s'il ne se refroidira pas sur l'idée même d'un concile ? »

De nouvelles instances de Guillaume du Bellay le décidèrent, et, avant même d'en avoir écrit à l'électeur de Saxe, il avait pris l'engagement de partir. François Ier ne fit pas attendre le sauf-conduit qu'il demandait, et lui écrivit de sa main, le priant de se hâter, et lui promettant toute sa protection.

Mélanchthon demanda le consentement de l'électeur. Il avoua au prince qu'il s'était engagé à faire ce voyage, sauf toutefois son agrément. « Si je manque à ma promesse, écrivait-il, il semblera que

Digitized by Google

j'aie peur ou que je veuille offenser le roi. Je partirai donc, si votre grâce m'en donne la permission. Il est bon que les nations étrangères commencent à nous connaître, et nous distinguent des anabaptistes, avec lesquels on affecte de nous confondre. S'il m'est interdit d'aller à Paris, je crains que les partisans de la modération, et le frère de l'évêque de Paris en particulier, ne soient compromis[1]. »

L'électeur lui répondit par un refus, refus très-dur, selon Mélanchthon, plein de ménagement, s'il faut en croire l'électeur écrivant à son conseiller Bruck. On lui opposait les conférences qui devaient avoir lieu au sujet de la Hongrie et de la Bohême, et où le prince pourrait avoir besoin de Mélanchthon. En outre, François Ier faisant ouvertement des préparatifs de guerre contre l'empereur, le consentement de l'électeur au départ de Mélanchthon n'eût-il point paru une ouverture au roi de France? C'étaient là les prétextes du refus. Les vraies raisons, l'électeur les donne à son conseiller dans un *post-scriptum* de la même lettre. « Il est à craindre, dit ce prince, que Mélanchthon ne fasse des concessions qui le brouillent avec Luther; que les Français, peu soucieux de se convertir, ne cherchent à se jouer de lui; que son influence ne soit nulle, même sur les mécontents du pays, lesquels sont plutôt érasmiens qu'évangéli-

1. *Voir* aux pièces justificatives de la *Vie de Mélanchthon*, par Camérarius, édition de Théod. Strobelius.

Digitized by Google

ques ; qu'enfin on ne veuille se servir de Mélanchthon pour lui faire approuver le second mariage du roi anglais [1]. » On ne voulait pas qu'il allât en France achever de s'adoucir jusqu'à la connivence. Luther intervint sans succès. Il approuvait l'idée du voyage, soit qu'il y vît un moyen de faire cesser au moins pour un temps le malaise qui le séparait de Mélanchthon, soit qu'il pensât que le moindre point gagné en France par la réforme vaudrait bien les concessions dont Mélanchthon l'eût acheté.

Barnabé de Voray, revenu sans Mélanchthon, trouva le roi tout entier à ses préparatifs de guerre contre Charles-Quint. François ne s'occupa plus de cette affaire, et la persécution continua.

A la suite de cette négociation, Mélanchthon alla à Tubingue, moitié pour rétablir sa santé, moitié pour échapper à des disputes pour lesquelles il prenait, d'ailleurs, si peu la peine de dissimuler son peu de goût, que Camérarius se crut obligé de lui recommander plus de précautions dans sa correspondance. On donna d'autres motifs de ce voyage. On disait qu'il s'éloignait pour ne pas revenir ; on colportait des lettres où il était parlé d'un nouveau dissentiment entre lui et Luther. Ces bruits étaient fondés, mais la crainte des uns et l'espérance des autres les exagéraient.

1. *Corp. ref.*, t. III. Il s'agit du mariage d'Henri VIII avec Anne Boleyn.

Digitized by Google

IX

Mélanchthon chef de l'école modérée ou érasmique. — Le professeur Cruciger. — Doctrine de la justification par la foi et par les œuvres. — Artifices honnêtes de Mélanchthon pour concilier la foi et les œuvres. — Querelle avec Cordatus. — L'Électeur et ses théologiens à Smalcalde. — Maladie de Luther. — Mélanchthon est chargé de préparer une déclaration de foi sur le pape. — Querelle avec Jacques Schenk.

Parmi les professeurs de l'Académie de Wittemberg, qui penchaient le plus ouvertement pour les doctrines de Mélanchthon, était Creutziger ou Cruciger, selon l'usage de latiniser les noms. Quoique fort attaché à Luther, il était de cette école modérée que Luther qualifiait d'érasmique et qui avait pour chef Mélanchthon. Il enseignait alors la théologie. Ayant à faire des leçons sur la justification, une des plus grandes nouveautés de la doctrine de Luther, il avait adopté l'interprétation de Mélanchthon, laquelle consistait à faire aux bonnes œuvres une plus forte part que ne voulait Luther.

Je n'ai ni le talent qu'il faut pour exposer des questions si ardues, ni le goût, presque plus nécessaire que le talent, et qui seul peut ouvrir l'esprit et le soutenir dans l'étude de ces mystères de la théologie chrétienne. Cependant j'ai dû faire des

Digitized by Google

efforts pour comprendre, au moins dans les généralités, un des points de la nouvelle doctrine qui donna le plus de trouble à Mélanchthon, et lui attira le plus de tracasseries.

Après la question de l'autorité, que les catholiques plaçaient à la fois dans les livres saints et dans les traditions des conciles et de l'Église romaine, et les protestants exclusivement dans les livres saints, la question de la justification était la plus considérable que la réforme eût soulevée. Être justifié, c'est à-dire quitter l'état injuste pour l'état juste; d'impie, de païen, devenir enfant de Dieu; d'exclu de ses promesses, y être à jamais participant : quel plus grand intérêt, et où était-il de plus grande conséquence d'assurer les esprits, puisqu'il s'agissait pour eux de la vie ou de la mort éternelle? Or, dans la doctrine catholique, on est justifié par la foi et par les bonnes œuvres tout ensemble. La foi, c'est la croyance naïve à la loi chrétienne, et l'habitude de s'y conformer simplement, sans ardeur particulière comme sans doute. Luther changea tout cela. Saint Paul avait dit : « Nous sommes justifiés par la seule foi ». Luther ajouta : « Par la seule foi, sans les œuvres ». Dans la doctrine catholique, la foi était implicitement dans les œuvres; dans la doctrine luthérienne, elle en était séparée, elle était tout. Il est vrai qu'à cette foi paisible et de tradition que demande la doctrine catholique, la doctrine luthérienne substituait une foi spéciale, absolue, vé-

Digitized by Google

hémente, marquée du caractère de son auteur, et réclamant de Dieu la justification à titre de promesse. Cela consistait à dire dans la pratique, de toutes les forces de son être : « Je crois que mes péchés me seront remis par les seuls mérites de Jésus-Christ, médiateur et propitiateur. »

C'est ce qu'on appela la justice imputative. Dans le commencement, on fut si épris de cette justice qu'on ne s'occupa point des œuvres. On les proscrivit dans ce qui n'en avait été que l'abus, dans les pratiques extérieures et plus ou moins mêlées de superstitions, au moyen desquelles les catholiques croyaient acheter la justification, à savoir les jeûnes et les pèlerinages, l'excès des vœux de religion, les fuites au fond des monastères ou des solitudes pour échapper aux mauvaises œuvres par l'inaction.

« Quelles sont les bonnes œuvres qui ne laissent pas du doute? disait Luther. Y en a-t-il d'assez évidentes, d'assez claires, d'assez distinctes de ces actions intéressées que notre amour-propre regarde comme bonnes, pour que nous soyons assurés qu'elles nous justifient? » Et il citait l'exemple du pharisien de l'Évangile, qui se croit juste parce qu'il a satisfait à la loi. A ce doute, où nous laissent même nos bonnes actions, il opposait la certitude qui nous vient de la foi en ce dogme que nos péchés nous ont été remis par la médiation de Jésus-Christ.

Digitized by Google

Il fallait tout le premier enivrement de cette foi délibérée pour dérober à Luther et à ses disciples la nécessité du concours de la foi et des œuvres dans la justification; mais cette difficulté qu'ils n'avaient pas vue d'abord ne tarda pas à se montrer dans toute sa force. D'abord, leurs adversaires ne manquèrent pas de la leur opposer, et de comparer ce prétendu doute où nous laissent nos bonnes œuvres, au doute, bien autrement grave, qui vient nous inquiéter au sein même de la foi, et que Luther ignorait moins que personne. Ensuite, bon nombre de partisans de la justice imputée, et Mélanchthon en particulier, par leurs efforts mêmes pour établir ce point, étaient entraînés malgré eux vers la doctrine des bonnes œuvres, d'autant plus obligatoires que la foi est plus languissante. Mélanchthon avait eu à traiter cette question à plusieurs reprises, et pour tous les degrés de lecteurs, depuis les enfants, pour lesquels il avait fait des catéchismes de la nouvelle doctrine, jusqu'aux théologiens les plus raffinés. Il s'était donné des peines incroyables pour retenir les bonnes œuvres dont son esprit pratique sentait toute la nécessité, et toutefois ne pas abandonner la justice imputative, aux charmes de laquelle, pour parler comme Bossuet, il ne put jamais renoncer.

Il y avait un égal péril à trop donner, soit à la foi, soit aux œuvres. Trop donner à la foi, c'était autoriser les anabaptistes qui disaient après Lu-

Digitized by Google

ther : La foi sans les œuvres! et qui, la main dans le sang, se croyaient absous en criant du fond de la poitrine : Je crois que mes péchés me sont remis par Jésus médiateur. Trop donner aux œuvres, c'était rouvrir la porte à ces abus de recherche de perfection chrétienne qui avaient rempli les déserts et plus tard les couvents, et égaré la conscience des peuples sur la nature des bonnes œuvres confondues avec les pratiques superstitieuses. En outre, Mélanchthon avait peur d'encourager certains esprits, à demi païens, qui prétendaient qu'il n'y a d'autre justice que celle des œuvres, et qu'à cet égard les Éthiques d'Aristote en apprennent autant que l'Évangile. Il s'imprimait, en effet, des livres où l'on comparait les paroles du Christ avec celles de Socrate et de Zénon, et qui le disaient venu dans le monde, moins pour nous obtenir la justification par ses propres mérites, que pour nous apprendre par quelles actions et par quel accroissement de notre dignité personnelle nous pouvons y arriver.

Il est intéressant de lire de quels artifices honnêtes Mélanchthon s'est servi, dans ses nombreux écrits sur cette matière, pour demeurer dans la justice imputative, loin des excès des anabaptistes, et pour faire la part des œuvres, sans pencher vers les catholiques outrés ni vers les demi-païens. Luther n'avait pas pris tant de peine; une fois le dogme de la justification par la foi proclamé, il ne

Digitized by Google

s'était pas soucié de le concilier avec les œuvres, et s'était reposé dans la joie de son invention. Pressé par les événements, il avait, selon le besoin de sa politique ou de son orgueil, tantôt abondé dans son premier sens, tantôt fait à la doctrine des œuvres des concessions inattendues, peu méditées, comme avec la pensée de les retirer dans l'occasion. Pour Mélanchthon, qui, dès le commencement, avait voulu faire des dogmes du maître des règles pour sa propre conduite, ce partage impossible l'avait toujours agité. Il sentait la nécessité de ne pas séparer la foi des œuvres; mais voulant, à l'exemple de Luther, la part la plus forte pour la foi, et seulement une part accessoire pour les œuvres, il n'arrivait pas à concilier deux choses inégalement nécessaires, et il prévoyait que, dans la pratique, la moins nécessaire serait bientôt rejetée comme inutile.

Il serait malaisé de déterminer clairement en quoi il différait de Luther. C'était moins une opinion dogmatique que des scrupules enveloppés de ténèbres qu'il ne pouvait ou n'osait dissiper. Mais telle était, dans le parti, l'autorité de sa conscience, que ces scrupules mêmes formaient, sur ce point de doctrine, comme une école nouvelle, quoiqu'il n'y eût véritablement pas de dogme nouveau.

Cruciger, ainsi que je l'ai dit, enseignait à l'Académie de Wittemberg ces scrupules et ces incertitudes de Mélanchthon. Ses leçons, qui avaient été

Digitized by Google

recueillies et publiées, émurent un certain Cordatus, pasteur de Nimègue, qui, s'ennuyant d'un si petit théâtre, voulut se faire voir sur celui de Wittemberg. Il avait été un des élèves de Mélanchthon. C'était un de ces hommes sans lumières, qui ont une sorte de bonne foi sourde et intraitable, et qui se passionnent jusqu'au fanatisme pour le peu qu'ils entrevoient. Quoique jeune et marié, il avait eu des attaques d'apoplexie. Son jugement, naturellement borné, était encore offusqué par le sang; ses idées, obscures et confuses, semblaient des mouvements de colère mal comprimés. Il écrivit d'abord à Cruciger une lettre en manière de défi, à laquelle celui-ci ne fit point de réponse. Une seconde lettre suivit, qui fut rendue publique. Cordatus attaquait les doctrines de Cruciger sur la justification et demandait un débat public. Il voulait, disait-il, défendre la foi de Luther, le docteur des docteurs, contre les interprétations de disciples infidèles.

Jonas, alors recteur de l'Académie, l'invita, dans une lettre sévère, à se contenter d'explications amicales et secrètes. Cordatus insista pour un débat public; on le lui refusa. Ne pouvant parler du haut de la chaire, il se soulagea par des écrits violents contre Cruciger et Mélanchthon. Il foula aux pieds un des meilleurs ouvrages de ce dernier, les *Lieux communs de théologie*, dont il venait de paraître une édition nouvelle. Des placards étaient affichés aux murs de l'église de Wittemberg, où Cruciger

Digitized by Google

était dénoncé comme papiste et hérétique. Luther blâma ces excès; mais il ne toucha pas à celui qui les avait provoqués. Sa conduite à l'égard de Cordatus fut la même qu'à l'égard d'Agricola : il n'approuva ni ne désavoua rien. Son orgueil était flatté que les élèves formés par Mélanchthon remontassent à lui comme à la vraie et unique source de la doctrine, et le titre de docteur des docteurs lui cachait le danger de livrer les professeurs à l'élève, et les chefs mêmes de son Église à la violence d'un obscur sectaire.

Sur ces entrefaites, l'électeur emmena ses théologiens à Smalcalde, où il avait à délibérer avec les autres princes évangéliques sur la proposition du nouveau pape, Paul III, de convoquer un concile à Mantoue. Il y fut décidé qu'on ne se présenterait au concile qu'avec un appareil de preuves qui rendît la contradiction impossible. En conséquence, les théologiens eurent ordre de recueillir tous les passages des Écritures, des Pères, des conciles, des décrets pontificaux, qui pouvaient se rapporter à la Confession d'Augsbourg, demeurée le corps de doctrine du parti. Il manquait d'ailleurs à cette Confession un point important; on n'y avait pas donné d'avis sur la papauté : de peur d'en dire trop, on avait omis cet article. Les théologiens devaient se mettre d'accord pour en arrêter la rédaction.

Dès le commencement des conférences, Luther

Digitized by Google

était tombé malade. Il n'en continua pas moins de prêcher dans l'intervalle des crises; mais le mal empirant, il fallut l'emporter de Smalcalde. Mélanchthon fut chargé d'appeler un médecin de Wittemberg. « Il a fallu faire tant de hâte, écrit-il à Sturz, docteur en médecine, qu'on n'en a pu confier qu'à moi la commission. » L'aveu est charmant; on l'employait à tout.

Au premier aspect, il semblait facile de rassembler tous les textes à l'appui de la Confession. Mais un choix ne pouvait être fait sans discussion, et la discussion, en rouvrant la carrière aux dissidences, pouvait rompre la ligue. Les politiques, et le landgrave de Hesse en particulier, firent avorter ces débats dès les premières paroles. Mélanchthon se trompe en accusant cette conduite de timidité. C'était habileté et prudence de la part d'un prince beaucoup plus occupé d'émanciper l'Allemagne de l'empire que de mettre sa conscience en paix sur des articles de foi. Toutefois, pour que les théologiens ne restassent pas inactifs, on leur ordonna de préparer une déclaration de foi sur le pape.

Mélanchthon en fut chargé, comme de tout le reste. Il fit un écrit, « plus âpre qu'il n'est dans ses habitudes », écrit-il à Jonas, « modéré », selon sa lettre à Camérarius; contradiction qu'expliquent ses alternatives d'animosité passagère contre les catholiques et de sollicitude pour le maintien de la paix. Dans cet écrit, il attaquait l'infaillibilité du

Digitized by Google

pape, et ne reconnaissait les évêques qu'autant qu'ils s'accommoderaient de la nouvelle doctrine. Il demandait que les biens ecclésiastiques fussent employés à l'entretien des ministres de l'Évangile, à fonder des écoles, à nourrir les pauvres, à faire les frais d'une justice particulière chargée de régler les questions si diverses et si délicates que soulevaient les mariages, et dont la décision avait appartenu jusqu'alors aux évêques. Ce dernier point était une des plus grandes affaires des réformateurs. Ils donnaient sur tous les mariages mal contractés, sur les divorces, sur les cas de bigamie, des jugements généralement équitables, mais pleins de périls, comme toute règle qui ne se forme qu'au fur et à mesure des cas à régler.

Mélanchthon supportait avec peine le séjour de Smalcalde. Outre la confusion des affaires, et ces ajournements qui blessaient sa sincérité sans alléger ses travaux, il se plaignait de l'incommodité des auberges, où il n'avait pour toute boisson que « des vins sulfureux de France ». Faisant allusion aux établissements métallurgiques qui abondaient dans ce pays, il ajoutait : « Ces forges de Vulcain sont pleines non-seulement de fumée, mais d'illusion [1]. »

L'assemblée se sépara après s'être contentée, en ce qui regardait la doctrine, d'adhérer de nouveau à la Confession d'Augsbourg, avec l'annexe sur le

1. *Non solum fumi, sed fuci*, etc., nº 1528.

Digitized by Google

pape et les évêques. Tous les théologiens y souscrivirent, sauf Luther, apparemment trop malade pour signer en connaissance de cause. Quant aux princes, ils décidèrent que la proposition de Paul III serait rejetée, et l'empereur supplié d'obtenir un concile libre, général, dont le siége fût en Allemagne. Ce n'était pas l'opinion de Mélanchthon. Il voulait qu'on acceptât le concile du pape, qui avait, selon lui, le droit de le convoquer, sinon d'y faire l'office de juge, ce qui devait être réservé à des arbitres pris dans les deux partis. Il n'en eut pas moins à rédiger toutes les pièces relatives à ce refus, à en exposer les causes aux adhérents, et à le notifier à l'empereur au nom des princes. Ce ne fut pas sans débats. « Il n'y a pas de place auprès des princes, écrit-il à Théodorus, pour notre philosophie. Je leur ai pourtant obéi, cette fois encore, comme aux vents et à la tempête, parce que je ne pouvais m'arracher de là sans scandale. » Dans le trouble où le jetait cet étrange rôle, il regrettait de n'être pas à la place de Luther, retenu chez lui par une fièvre dangereuse.

A peine de retour à Wittemberg, où il avait accompagné Luther convalescent, il y trouva, outre les restes de la querelle de Cordatus, une nouvelle querelle soulevée par Jacques Schenk, de Fribourg, qui l'accusait auprès de l'électeur de paroles indiscrètes sur l'eucharistie.

Luther se laissait renvoyer les accusations, comme au juge suprême, et accueillait les plaintes. Il lui

Digitized by Google

échappa, cette fois, les mots de peste violente, de médiateurs érasmiques, à propos de Mélanchthon et de Cruciger; et, s'il n'alla pas jusqu'à rompre avec eux, il ne voulut pas les entendre, quoique sa femme, qui aimait Mélanchthon, l'en priât avec instance. Il n'arrêta pas les poursuites de Jacques Schenk, et laissa les choses en venir à ce point, que Mélanchthon reçut jour de l'électeur pour s'expliquer sur la dénonciation dont il était l'objet. Il put se croire sérieusement menacé d'une destitution, et dans sa douleur, noblement supportée, il se comparait à Eschine écrivant à un ami qu'il se réjouit d'être délivré de l'administration de la république, comme d'une chienne enragée.

On ne lui avait pas fait savoir sur quoi porterait l'interrogatoire. On en délibérait avec mystère dans des réunions où n'était admis aucun de ses amis. Pour lui, il avait préparé sa défense pour toutes sortes d'attaques, s'étendant sur le grief principal, sur sa modération, qui rendait tout suspect. Il devait expliquer pourquoi il avait exposé certains dogmes dans la langue de tout le monde, coulé sur certains autres; pourquoi, dans les diètes, ses avis avaient été modérés. Il devait dénoncer cette conspiration d'ignorants qui le haïssaient pour sa philosophie, comme il appelle ses études et ses goûts littéraires. Il se réjouissait d'avoir à plaider une si belle cause, aimant mieux un débat public que des soupçons dans les ténèbres.

Digitized by Google

Cette attitude fit tomber l'affaire. Je trouve, à l'année suivante, 1538, une lettre de Mélanchthon à ce même Jacques Schenk, où celui-ci est qualifié de prédicateur de la cour. C'était sans doute le prix de ses attaques contre Mélanchthon. Dans cette lettre, Mélanchthon s'excuse de ce qu'un livre de Schenk n'est pas encore imprimé. « L'imprimeur attestera, dit-il, qu'ayant reçu le livre avec ordre de l'imprimer, je l'ai porté à Luther, qui ne l'a pas encore lu, quoique je l'en aie pressé. » Il prie Schenk de ne pas mal penser de lui, puisqu'il a fait son devoir, et il ajoute : « Ne crois pas que je me plaise aux haines. »

X

Mélanchthon recteur de l'Académie de Wittemberg. — Divers avis aux étudiants.

Cette année (1538), il fut élu recteur de l'Académie de Wittemberg. Les monuments qui nous restent de son rectorat se réduisent à quelques avis aux étudiants. Ces avis ne sont pas sans intérêt pour l'histoire des mœurs.

J'en trouve un daté du 2 mai, qui prescrit aux étudiants d'assister à la lecture publique des statuts et des règlements de l'Académie, en présence des maîtres et docteurs. L'avis du recteur laisse percer

Digitized by Google

quelques plaintes contre la conduite relâchée des étudiants. Cette lecture des statuts se faisait dans toutes les circonstances solennelles, soit à la reprise des cours, soit lors de l'installation du nouveau recteur, soit à la collation des grades académiques. Comme les règlements étaient mêlés de conseils, l'Académie tenait la main à ce que tous les étudiants en entendissent la lecture. C'était un premier hommage à la discipline.

Un autre avis, daté du 8 juin, invite les étudiants et les maîtres à venir, selon l'usage, déposer sur l'autel les légers dons qui doivent être offerts aux ministres de l'Évangile. C'était une des ressources du clergé nouveau, l'ancien n'ayant pas été dépossédé, et le produit seul des extinctions étant attribué aux ministres de l'Évangile, quand les princes ne se l'adjugeaient pas pour les besoins de la guerre.

Au mois de juillet, Jean Schurff, jeune étudiant, laborieux et de bonne conduite, s'était noyé dans l'Elbe en s'y baignant. Le recteur invite ses camarades à assister à ses funérailles, et leur fait défense de se baigner dans l'Elbe, « fleuve perfide, dit-il, où l'on voit des spectres qui menacent les nageurs ». Mélanchthon aurait-il songé à faire peur de ces spectres aux étudiants, s'il n'y eût cru quelque peu tout le premier ?

Par d'autres avis du même mois et des mois suivants, il réprimande les étudiants pour des espièglerie de collége. Une fois, il est informé qu'ils ont

Digitized by Google

fait des dégâts dans les bois, coupé des branches, étêté des sapins, querellé les gardes; il leur fait défense de recommencer. Une autre fois, ils ont troublé la navigation sur les rives du fleuve, et quelques-uns s'y sont baignés, malgré la défense du recteur et ses spectres. Un avis du second semestre d'été les exhorte à être décents dans leur tenue, leurs gestes, leur costume. Un autre leur défend, sous menace de peines, de troubler les ouvriers qui travaillent aux fortifications. — Les écoliers, dit le bon recteur, doivent du respect à ceux qui réparent les murs à l'abri desquels les arts de la paix jouissent de la sécurité. »

Ailleurs il les prie, soit de se joindre au convoi de la fille d'un haut personnage, soit de se rendre au temple pour mêler leurs voix en chœur. « Cette harmonie, dit-il, plaît à Dieu. »

Il n'eut à user qu'une fois du pouvoir disciplinaire, et il s'y prêta si mal, qu'il fit accuser sa douceur de complicité avec le délinquant. Un certain Simon Lemnius, étudiant de l'Académie, avait fait des épigrammes contre l'électeur et les professeurs. Appelé par un premier édit du recteur à comparaître devant lui, pour rendre compte de sa conduite, Lemnius n'obéit pas. Un second l'ajourna à la semaine suivante, avec menace, s'il ne se présentait pas, d'être jugé et condamné, quoique absent. Lemnius ne s'émut pas plus du second édit que du premier. Enfin, par un troisième édit, le recteur le

Digitized by Google

déclara expulsé de l'Académie. Ses épigrammes n'en furent que plus lues, et il ne manqua pas de courtisans pour se trouver blessés des piqûres faites à l'électeur, et pour calomnier la lenteur de Mélanchthon à instruire et à juger cette affaire.

On n'allait pas jusqu'à l'accuser d'avoir travaillé aux épigrammes de Lemnius, mais d'avoir molli par considération pour son gendre, Sabinus, soupçonné, non sans motif, d'en avoir suggéré à Lemnius les principaux traits. On parlait d'une enquête, et les amis de Mélanchthon lui conseillaient de quitter Wittemberg. Il resta, se défendant à sa manière, en opposant la patience à toutes ces inimitiés, dont le fonds était la religion, et qui prenaient occasion des moindres incidents. Pendant qu'on s'agitait pour le perdre, il donnait une édition de la *Germanie* de Tacite.

XI

Mélanchthon tombe malade. — Les diètes. — Politique du pape, de Charles-Quint et des protestants, au sujet du concile de Trente.

Vers le mois de novembre, Mélanchthon, étant dans sa quarante et unième année, se crut près de sa fin et fit son testament. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Comme il se rendait à Haguenau, à une assemblée des princes, il tomba malade à Wei-

Digitized by Google

mar, et faillit mourir. Luther, qui vint lui donner des soins, le trouva plus malade encore d'esprit que de corps. La bigamie du landgrave de Hesse l'avait jeté dans une sorte de désespoir. Il n'avait pu voir sans une douleur infinie la cause de la réforme déshonorée dans la personne du plus considérable et du plus habile de ses défenseurs. Quant à Luther, il en avait pris son parti. Outre sa propre conduite, qui le rendait très-tolérant sur ce point, il lui importait peu que le landgrave fût bigame, pourvu qu'il demeurât ferme dans la foi. Il essaya de relever Mélanchthon, tâchant de lui faire comprendre cette morale particulière des hommes d'action, qui compense les fautes personnelles par le dévoûment à la cause commune.

A peine rétabli, Mélanchthon reçut l'ordre de partir pour Smalcalde, où s'était ajournée l'assemblée de Haguenau. De Smalcalde, où les princes ne s'arrêtèrent qu'un moment, l'assemblée fut transférée à Spire, puis de Spire à Worms, pour être prorogée de nouveau à Ratisbonne. « Nous avons vécu dans les synodes, disait Mélanchthon, et nous y mourrons. »

L'empereur et le pape, jusque-là d'accord pour étouffer les protestants, s'étaient peu à peu séparés, selon les intérêts de leur politique. L'empereur avait demandé de bonne foi un concile, et en avait arraché plutôt qu'obtenu la promesse. Le pape, qui s'était résigné à regret, ne voulait ni retirer ni

Digitized by Google

tenir sa parole. Il eût mieux aimé se servir de l'empereur pour opprimer les protestants et faire trancher l'hérésie par le bras séculier; mais il n'était pas dans les plans de Charles-Quint de se faire l'instrument du pape, le parti protestant prenant plus de force de jour en jour, et rendant de plus en plus chanceux l'emploi de la violence. Quant aux protestants, ils n'avaient pas eu de peine à s'accorder : on est toujours d'accord, même dans le parti le plus divisé, pour demander des choses que tout le monde est également loin d'obtenir.

Au reste, jusqu'à la diète de Ratisbonne, qui s'ouvrit en mars 1541, les protestants désirèrent sincèrement un concile, quoique dans d'autres conditions que celui que proposait le pape. Le pape voulait le convoquer en Italie et parlait de le présider. Les protestants l'auraient voulu en Allemagne et que le pape n'y fût juge ni en personne ni par ses représentants. Mais l'idée même d'un concile, c'est-à-dire d'une assemblée solennelle où il leur fût enfin permis d'exposer librement la nouvelle doctrine, était populaire dans ce parti. Ils y tenaient d'autant plus qu'ils y savaient le pape opposé, malgré ses promesses réitérées de le convoquer, et qu'ils le voyaient médiocrement désiré par l'empereur, pour qui c'était un moyen plutôt qu'un but.

Le pape ne voulait fixer ni l'époque ni la forme du concile. L'empereur l'en pressait, et se donnait aux yeux des protestants le mérite de demander

Digitized by Google

avec instance ce que le pape refusait. Les diètes se succédaient presque sans interruption et ne duraient guère au delà des discussions préliminaires. L'empereur s'y louait ou s'y faisait louer de ses nouveaux efforts pour obtenir le concile; après quoi venaient les difficultés ordinaires sur la manière de délibérer. L'empereur ne se hâtait point de les résoudre, sa politique étant de multiplier les diètes pour traîner la paix, jusqu'à ce qu'il fût plus libre du côté de la France ou de la Turquie, et de les rendre stériles, parce qu'il ne s'y pouvait rien arrêter qui ne fût une conquête pour le parti protestant.

C'est une erreur commune aux plus grands politiques de croire que leurs plans ne servent qu'à eux seuls, et qu'ils restent maîtres de régler l'usage des droits qu'ils ont accordés. Quand Charles pensait se jouer avec ces diètes, il en était dupe à son insu. Chaque diète rapprochait les protestants, et le même moyen qui servait à l'empereur pour prolonger la paix leur servait pour s'affermir et s'étendre. Toutes les lenteurs ne faisaient que rendre inévitable, soit le concile dont le pape ne voulait pas, et dont l'empereur ne voulait que pour embarrasser le pape et tenir les réformés en suspens, soit une diète solennelle et définitive d'où il pouvait sortir autre chose qu'une paix de religion.

Pendant quelque temps, l'empereur et les protestants parurent s'entendre contre le pape, parce

Digitized by Google

qu'ils avaient alors un intérêt commun à suivre deux desseins forts différents, qui devaient plus tard amener la guerre entre eux. Tandis que Charles-Quint poursuivait son but, qui était de se faire l'arbitre de la religion en Allemagne, et les protestants le leur, qui était de se faire reconnaître définitivement, le pape, qui souffrait également de leurs prétentions, et qui vit qu'on n'allait pas à moins qu'à se passer de lui, parla de nouveau du concile, mais en termes plus explicites. Il ne trouva pas de créance. Les protestants, qui l'avaient désiré de bonne foi, n'en voulaient plus. Ils contestaient au pape le droit de le convoquer, celui de le présider, celui d'y être juge. L'idée d'un concile national, tenu en Allemagne et par les Églises d'Allemagne, avait prévalu, et l'empereur avait laissé les esprits s'y attacher, sa place ne pouvant pas être moindre que celle d'un médiateur suprême dans un concile de l'empire. On citait beaucoup d'exemples de conciles nationaux, où le pape n'était pas intervenu. Les catholiques eux-mêmes s'étaient rangés pour la plupart au parti d'un concile national. Quoique n'accordant pas qu'on pût s'y passer du pape, ils le demandaient par désespoir d'obtenir ce concile général, auquel on s'habituait à ne plus croire. Le pape comprit le péril, et, au lieu de présenter, dans un lointain qu'il reculait à volonté, le remède universel d'un concile, il chargea l'évêque de Moron d'en annoncer la convocation dans l'année. Il en

Digitized by Google

fixait le siége à Trente, non sans avoir insinué Bologne et Mantoue, comme plus convenables à sa vieillesse et à sa santé, faisant ainsi valoir le choix de Trente comme une faveur pour l'Allemagne.

Une bulle proclama bientôt l'ouverture du concile; mais, le jour où il fut de l'intérêt de Paul III, qui s'était rapproché de la France, de le convoquer, Charles-Quint cessa de le vouloir. Il chercha des prétextes que lui rendaient faciles les dispositions des protestants, lesquels déclaraient n'accepter ni le concile, ni le lieu indiqué, par la raison que le pape n'avait pas le droit de convocation. Il se plaignit d'avoir été mis, dans la bulle, sur le même rang que le roi de France, et déclara qu'il s'y prendrait autrement pour pacifier l'Allemagne. Le saint-père n'en envoya pas moins des évêques et des ambassadeurs à Trente, ce qui força Charles-Quint à en envoyer de son côté, avec l'ordre d'observer ceux du pape et de ne pas engager la discussion.

N'ayant pu empêcher le concile, il songea à s'en servir auprès des protestants, comme il avait fait de la promesse de l'obtenir. Il avait besoin d'eux contre François Ier, alors ligué avec le pape par un traité scellé du sang protestant. Il leur fit tour à tour la promesse de ne point laisser délibérer le concile, s'ils le contentaient, et la menace de le tenir lui-même, s'ils résistaient, et de le laisser procéder contre eux. Les protestants, qui savaient

Digitized by Google

ses embarras, subordonnaient leur concours politique à l'arrangement des affaires de religion, et l'amenaient à déclarer, à la diète de Spire, qu'ils eussent à se préparer pour un concile national. Ainsi ce grand politique, par la raison qu'il n'écoutait que des pensées d'agrandissement personnel, était, en définitive, moins habile que les protestants dont il faisait les affaires contre le pape, moins habile que le pape, qui battait sa politique personnelle par la politique antique et traditionnelle de l'Église romaine. Quelques mois après cette même diète de Spire, où il avait annoncé à l'Allemagne un concile national, c'est-à-dire sans pape, où elle réglerait elle-même sa religion, il faisait sa paix avec la France, et convenait avec le pape de travailler en commun à la défense du catholicisme. L'empereur se liguait avec le saint-siége contre l'empire.

On comprend quelles durent être, au milieu de complications si nombreuses, les peines d'esprit de Mélanchthon. Où les autres venaient avec plusieurs desseins manifestes ou cachés, il n'apportait qu'une pensée, et toujours la même, le désir d'une discussion solennelle et l'espoir d'un arrangement définitif. Ne sachant que penser de tous ces changements dans les volontés, dont il dit quelque part qu'il y aurait à en faire une longue histoire, il renonçait à les pénétrer, et se laissait traîner de diètes en diètes, heureux quand la maladie ou quelque

Digitized by Google

accident l'empêchait d'y assister. Il s'était fait une habitude de ne plus espérer, et il cherchait dans les présages, comme un Romain du temps de Camille, l'issue de tant de complications. Durant la diète de Smalcalde, qui se tint en 1540, il avait vu un soir, étant à Gotha, des feux éclater dans l'air : « Que présagent ces feux? écrit-il. Que Dieu éteigne ces flammes qui doivent dévorer l'Allemagne, ou qu'il dissolve, avec le feu céleste, toute cette machine du monde, et qu'il nous délivre tous ensemble pour l'éternité des misères présentes [1] ! »

XII

Querelle soulevée par le livre de la *Réforme de Cologne*. — Chagrins domestiques de Mélanchthon.

La réforme avait profité des débats entre le pape et Charles-Quint pour avancer ses affaires en Allemagne. Hermann, archevêque-électeur de Cologne, avait demandé Mélanchthon, dès l'année 1543, pour constituer l'Église nouvelle dans ses États. Luther et le landgrave de Hesse étaient d'avis de ce voyage; tous deux jugeaient, sans s'être consultés, que les atténuations mêmes de Mélanchthon étaient d'assez hardies nouveautés pour une ville encore catho-

1. *Corp ref.*, nº 1932.

Digitized by Google

lique, et que ce serait un grand point de les y établir. Mais il y eut des difficultés du côté de l'électeur, qui, sans rien empêcher, ne répondit pas d'abord à la demande de l'archevêque. Mélanchthon souffrait facilement qu'on le retînt; il prévoyait des querelles à son retour, et il n'aimait pas assez l'éclat de ces sortes de missions, pour aller au-devant de l'envie qu'elles lui attiraient. L'électeur ayant changé d'avis, Mélanchthon se laissa mettre en route pour Cologne au mois d'avril 1543.

Il y trouva les plus fortes préventions contre la réforme, des adversaires en grand nombre, disposés à ne rien ménager, l'archevêque presque seul de sa cause, le peuple de Cologne contre son prince, et tout entier aux images. On fabriquait en ce moment même une robe pour la Vierge, estimée cent florins d'or. Le chapitre était très-menaçant; il avait parlé de déposer et de chasser l'archevêque, ce qui avait motivé une lettre du landgrave de Hesse, déclarant qu'en cas de violence il viendrait avec les confédérés le défendre.

Hermann voulait constituer son Église sur le patron de celle de Nuremberg. Mélanchthon et Bucer se partagèrent la rédaction du formulaire. Mélanchthon traita de la création, du péché originel, de la justification par la foi et les œuvres, de l'Église, de la pénitence, laissant l'eucharistie à Bucer dont il s'était rapproché dans cette question. Ce formulaire souleva les plus vives discussions. Mélanchthon s'y

Digitized by Google

emporta jusqu'à dire que les sycophantes de Cologne ne devaient pas être réfutés avec des livres, mais châtiés à coups de bâton. Il est vrai que le jour où il quitta sa modération on le loua de sa fermeté, et Bucer, dans une lettre à Jonas, vantant les services qu'il rendait à la doctrine par sa résolution et sa science, lui donna le nom de proto-docteur et d'organe salutaire de Dieu, autant par équité que pour affliger Luther, à qui le mot devait être redit.

Enfin la réforme triompha à Cologne, les conversions se faisant vite alors, et la peur du landgrave y aidant. Le formulaire fut adopté par le plus grand nombre. Le collége seul continua de résister. Du reste, la juridiction ecclésiastique avait été conservée aux évêques en échange de la tolérance qu'ils accorderaient à la doctrine. C'était pour Mélanchthon la borne extrême de toute réforme. Quelque temps après son retour à Wittemberg, l'archevêque de Cologne fit hommage à l'électeur de Saxe du formulaire de sa nouvelle Église, sous le titre de *Réforme de Cologne*. Celui-ci chargea Amsdorff, évêque de Naumbourg, de l'examiner et de donner son avis. Cet Amsdorff, un des disciples les plus passionnés de Luther, avait été récompensé de son zèle par l'évêché de Naumbourg, arraché au titulaire, Jules Pflug, malgré sa nomination régulière par le collége. Mélanchthon avait eu le chagrin d'aller, par ordre, installer le nouvel évêque à la place de Pflug, qui

Digitized by Google

était de ses amis, et en avant des catholiques, comme Mélanchthon était en arrière des réformés. Ils se touchaient par là, comme Sadolet et Mélanchthon. Amsdorff avait su ce chagrin, et ne pardonnait à Mélanchthon ni son amitié pour Pflug, laquelle était un blâme secret contre l'usurpateur de son siége, ni surtout la cause de cette amitié, ce caractère de modération par où Mélanchthon paraissait aux hommes ardents de connivence avec les catholiques.

Amsdorff critiqua les articles sur le libre arbitre et l'eucharistie, dont l'un était plus particulièrement l'ouvrage de Mélanchthon, et l'autre celui de Bucer. Il les dénonça à Luther, l'adjurant d'en faire une réfutation solennelle du haut de la chaire et par écrit. « Je vois là, écrivit Mélanchthon à Théodorus Vitus, la trompette d'une nouvelle guerre. Si notre Périclès le prend sur le ton de l'invective, je m'en vais. » En effet, dès le 11 août, Luther monta en chaire, et la guerre fut déclarée.

Le crime de Mélanchthon était cette même doctrine de la justification, qu'il ne pouvait plus approfondir sans incliner de plus en plus vers les œuvres. Il avait dit que ceux qui font des actes contre la conscience perdent la grâce, c'est-à-dire, cessent d'être justifiés, et redeviennent impies et païens : d'où il résultait que si les œuvres ne justifient pas, elles peuvent néanmoins faire perdre le caractère de justifié. Comment donc ne donneraient elles pas ce qu'elles pouvaient ôter? Cette consé

Digitized by Google

quence ramenait à la doctrine catholique. De là l'indignation des exagérés, lesquels voulaient garder aux élus qui pèchent contre la conscience la qualité de justes. Luther n'allait pas jusque-là, pour ne pas tomber dans la doctrine des anabaptistes; mais il s'éloignait de plus en plus des œuvres, tandis que Mélanchthon abandonnait chaque jour quelques-unes des subtilités qui l'empêchaient de s'en rapprocher.

Non content d'une contradiction publique, Luther alla trouver Amsdorff pour se concerter sur un plan de campagne contre Mélanchthon et Cruciger. Il s'agissait de les soumettre à un interrogatoire solennel. On parlait d'un livre qui les forcerait de quitter Wittemberg. Ce fut alors que Mélanchthon songea, comme dit Bossuet, à prendre la fuite. « Je suis, écrit-il à Bucer, un oiseau tranquille, et je m'en irai très-volontiers de cette prison. » Tout en se tenant prêt à partir, il attendit le livre dont on l'avait menacé.

Ce livre parut. Il roulait principalement sur la cène, dogme d'une plus grande importance pour Luther que la justification, parce qu'il en était sorti toute une Église régulièrement constituée, celle de Strasbourg. C'était le plus impétueux qu'on eût écrit sur la matière. Luther le fit suivre de la menace d'une formule à laquelle il voulait que tout le monde souscrivît, sous peine de s'exiler lui-même de Wittemberg. Mélanchthon lui offrit des explica-

Digitized by Google

tions, avec le ferme dessein, s'il ne s'en contentait pas, de quitter le pays. « Vous apprendrez bientôt, écrivait-il à Medmann, que j'ai été renvoyé d'ici comme Aristide d'Athènes. » Luther tint quelque temps suspendue sa réponse.

Dans l'intervalle, Mélanchthon reçut l'ordre de se rendre à la diète de Spire. Une intrigue de cour, ou peut-être un changement dans la politique de l'électeur, qui crut n'avoir plus besoin de sa modération, fit contremander son départ. On le remplaça par un certain Naogeorgius, qui l'avait attaqué sur la justification. Mélanchthon n'en ressentit l'injure que pour la paix qui pouvait en souffrir. Pour lui, il se montrait moins jaloux que jamais de figurer dans ces stériles conférences. Depuis cette première dispute publique, où il avait échangé quelques discours avec Jean de Eck, il était désabusé de sa chimère d'une assemblée de doctes arrangeant à l'amiable les affaires de l'Église. « Voici, dit-il à Myconius, la dixième lettre que j'écris aujourd'hui. Jugez par là de quels travaux je suis accablé. Toutefois j'aime mieux avoir à faire toute cette besogne d'école que d'être spectateur, dans une diète, de rixes sophistiques. Il m'est doux de n'y pas assister, quel qu'ait été le dessein de la cour. »

Cette diète de Spire fut plus politique que religieuse. On vota des discours contre les Turcs, et on déclara François Ier ennemi de l'empire. Pour la religion, Charles-Quint trouva moyen de l'ajourner.

Digitized by Google

Il profita d'un jour où les princes étaient allés au-devant de l'électeur de Saxe, et fit fermer l'église où prêchaient les théologiens du landgrave. Du reste, il adjugea indirectement aux catholiques ce débat étouffé, en donnant des marques solennelles de catholicité, soit à un lavement de pieds qu'il célébra avec son frère Ferdinand, soit à une procession de l'âne, le jour des Rameaux, où il assista six heures durant, accompagné des princes, l'électeur de Saxe excepté. Il y eut aussi des Espagnols qui, pour de l'argent, dit-on, quelques-uns de plein gré, protestèrent contre le dogme de la justification par la foi, en se flagellant, les premiers jusqu'au sang, les derniers jusqu'à en mourir. C'était la doctrine du mérite des œuvres mise en scène avec un appareil dramatique qui n'y aurait pas nui dans l'opinion populaire, si les réformés, auxquels l'empereur n'avait laissé que la liberté de railler, n'en eussent détruit l'effet par les plaisanteries qu'ils en faisaient courir.

Cependant la formule dont Luther avait menacé ses collègues, et en particulier Mélanchthon et Cruciger, se faisait encore attendre. Soit que les explications de Mélanchthon l'eussent satisfait, soit cet admirable instinct de chef de parti qu'il conserva jusqu'à la fin, et qui triomphait des plus grands emportements, Luther laissa tomber un débat qui affaiblissait tout le monde. D'ailleurs, une violente controverse entre lui et les jurisconsultes de Wit-

Digitized by Google

temberg l'avait détourné du livre de la *Réforme de Cologne*. Il s'agissait d'un mariage clandestin, que les jurisconsultes maintenaient, et que Luther voulait casser. Luther l'emporta; mais cette lutte d'une espèce nouvelle acheva de l'aigrir. Les jurisconsultes étaient des gens fort orgueilleux. Avant Luther et depuis plusieurs siècles, ils avaient tenu le premier rang; la réforme le leur enleva, pour y faire monter les théologiens. De là, la vivacité de toutes leurs querelles avec ces derniers. Dans ce débat particulier avec Luther, celui-ci, outre les préventions réciproques, avait été excité par Catherine, sa femme, qui avait pu se croire compétente dans une question de mariage.

L'irritation de Luther allait augmentant. Si l'on veut suivre avec quelque attention les grands changements qui surviennent dans le caractère des hommes supérieurs, on reconnaît que ces changements datent du jour où la mort les a marqués pour un terme prochain. Ce terme était arrivé pour Luther. Chez lui, la vigueur des premières luttes était devenue de la violence; l'injure avait remplacé les bonnes raisons; la tyrannie et les caprices succédaient au commandement ferme et égal. C'étaient, pour qui aurait su voir, des signes d'une fin prochaine. S'offensant de toute chose, se défiant de tout le monde, il parlait sans cesse de quitter l'école et l'Académie, et il en jetait la menace à quiconque ne jurait pas sur sa parole. Mélanchthon avait donné le conseil

Digitized by Google

qu'on s'abstînt de le provoquer, car tout ce qui sortait de lui était plein d'amertume et ne faisait qu'augmenter les discordes. Beaucoup, qui ne s'accommodaient pas de cette contrainte, soit par esprit d'indépendance, soit par scrupule de religion sur les points où Luther ne souffrait plus de contradicteurs, pensaient à s'éloigner de Wittemberg. « S'il n'y avait ici, écrit Cruciger, un homme qui, par sa vertu, sa modération et toutes sortes de bons offices, entretient un certain accord entre tous, et les maintient dans le devoir, la position ne serait plus tenable. » Cet homme, c'était Mélanchthon.

Au milieu de ses efforts de chaque jour pour faire taire tout bruit autour de Luther mourant, il eut un vif chagrin de famille. Il lui fallut se séparer de sa fille Anna, la femme de Sabinus. Cette union n'avait pas été heureuse. Après quatre années de vie en commun dans la maison paternelle, avec le mélange ordinaire des bons et des mauvais jours, Sabinus venait d'être appelé en Prusse par le duc Albert. C'était un homme d'un esprit peu commun, mais ambitieux et vain, et de mœurs irrégulières et basses, quoiqu'il ne faille peut-être pas l'accuser de tous les malheurs de son mariage avec Anna. Il lui reprochait un caractère morose, probablement cette habitude silencieuse dont la louait Mélanchthon : il voulait que son père l'en corrigeât. Mélanchthon répondait : « Elle s'est accommodée de votre caractère, que ne vous accommodez-vous du

Digitized by Google

sien? » C'était avouer qu'il y avait quelque imperfection du côté de sa fille. Camérarius, à qui Mélanchthon confiait ses plaintes, était loin de donner tous les torts à Sabinus.

Celui-ci était allé, sans sa femme, à la cour du duc Albert. Il écrivit à Mélanchthon des lettres violentes, où il demandait qu'on la fît partir, malgré des couches imminentes, avec ses filles. Mélanchthon promit de les lui conduire lui-même, sauf la plus jeune des filles, qu'il suppliait Sabinus de laisser auprès de sa grand'mère, « qui, dit-il, n'a pas voulu s'en séparer. » Sur ce dernier point, Sabinus eut le mérite de céder. Les tristes époux se rejoignirent à Beltzig, et l'entrevue fut assez amicale. Mais, à peine Mélanchthon parti, Sabinus renvoya une servante qui avait élevé sa femme dès le berceau, et l'avait soignée dans toutes ses maladies. Je lis une lettre où Mélanchthon, de retour à Wittemberg, s'occupe de la remplacer, et cherche une Saxonne, dans la pensée qu'elle sera plus attachée à sa fille qu'une servante de la marche de Brandebourg.

S'il faut en croire Camérarius, les amis des deux époux, en abondant dans le sens de celui qu'ils favorisaient, n'avaient pas peu contribué à envenimer ces querelles domestiques. Après la réunion, les rapports redevinrent plus faciles; et, si l'amour propre n'a pas fait croire à Camérarius que la paix à laquelle il avait travaillé était en effet rétablie,

Digitized by Google

il paraît que Sabinus, plus satisfait du côté des honneurs et de l'argent, se serait adouci, et que les quatre années qui s'écoulèrent jusqu'à la mort d'Anna auraient été sans orages. Cependant je vois une lettre d'Anna à sa mère où elle lui parle de dettes de son mari, et la prie de n'en rien dire à son père. Il était donc resté dans le ménage une cause de difficultés, et non pas la moins grave, les embarras d'argent.

XIII

Mort de Luther. — Mélanchthon devient malgré lui le chef religieux de la réforme en Allemagne.

La mort de Luther, arrivée le 15 février 1546, fit cesser toutes les disputes intérieures. La gêne entre Mélanchthon et lui était si notoire, qu'il ne manqua pas de calomniateurs pour accuser Mélanchthon de s'être réjoui de sa mort. J'aime mieux croire les témoignages plus nombreux qui parlent de la douleur qu'il en ressentit. Ils avaient vécu pendant vingt-huit ans dans une liaison que les différences de caractères avaient rendue difficile et orageuse, mais que soutenaient, contre les dangers des premiers mouvements et les excitations d'autrui, une estime inaltérable, et, du côté de Mélanchthon, beaucoup d'humilité véritable et d'esprit de sacri-

Digitized by Google

fice. Si leurs dissentiments ont laissé plus de traces, c'est qu'ils furent la proie des partis, qui, en s'y associant, les envenimèrent de leurs propres haines. Mais il y avait eu de bons jours, des jours d'intimité, et en grand nombre, et il est touchant de lire, dans un discours d'adieu adressé par le vieux George Major aux élèves et aux maîtres de l'Académie, un passage où il remercie Dieu de lui avoir donné de vivre dans la familiarité de ces deux grands hommes, et de les avoir souvent entendus converser sur la doctrine et les grandes affaires. C'est dans ces jours-là que Luther, parlant de ce qui arriverait après sa mort, et des effets de cet orgueil particulier à la réforme, dont il ne se souvenait pas assez qu'il était le père, disait à Mélanchthon : « Les clameurs des ambitieux, et cet aveugle désir de gloire et de domination dans l'Église, troubleront et détruiront plus de choses en un mois que toi et moi n'en avons élevé en dix ans par nos sueurs. »

Ces entretiens, où Luther et Mélanchthon se traitaient comme les chefs d'une génération meilleure, qui allait emporter dans la tombe toute la bonne foi et toutes les vertus de la nouvelle cause, n'avaient point d'éclat au dehors. Ceux qui étaient admis à y prendre part les gardaient dans leur cœur, comme George Major, pour s'en souvenir avec émotion sur la fin de leurs jours et en nourrir leurs dernières pensées. Il est juste que Bossuet ne parle que des dissentiments, et qu'il offre en holocauste à son

Digitized by Google

Église, une et universelle depuis dix-sept cents ans, les pleurs de Mélanchthon ne pouvant ni obéir ni résister à Luther. Mais il appartient aux hommes de notre temps, pour lesquels il n'y a plus ni vainqueurs ni vaincus dans deux camps également chrétiens, de compter les jours de concorde où deux grands esprits, connaissant mutuellement leurs faiblesses et le parti qu'on en tirait au dehors, oubliaient leurs différends pour se confondre dans un dévouement commun à une cause qu'ils jugeaient meilleure qu'eux-mêmes.

Mélanchthon fut le premier, à Wittemberg, qui apprit la mort de Luther. La nouvelle lui en arriva comme il allait monter dans sa chaire. Oppressé par la douleur, il ne put que s'écrier : « Notre père, notre père est mort [1]. » L'oraison funèbre qu'il prononça quelques jours après est pleine de ses véritables sentiments. Une admiration profonde, nul doute sur le caractère divin de la mission de Luther, dont il explique les rudesses mêmes et les inégalités par les prophéties; beaucoup de soumission; quelques remarques indulgentes, mais justes, sur sa vivacité et sa dureté; une appréciation sûre et élevée de ses qualités de caractère et d'esprit, de sa force, de son savoir, de ses travaux, des points fondamentaux de sa réforme; rien sur lui-même, et pour parler du talent littéraire, une proportion,

1. *Unser vater, unser vater ist todt.*

Digitized by Google

un goût, une richesse et un naturel de diction, qu'on ne devait attendre ni de son temps ni d'un auteur écrivant dans une langue morte; telle est cette oraison funèbre où Mélanchthon se plaçait au-dessus de toutes les insinuations et de toutes les calomnies, et gardait la vérité de son caractère avec Luther mort, comme il avait fait avec Luther vivant.

La mort de Luther privait la réforme de son chef, l'Église nouvelle de son gouvernement. Mélanchthon aurait pu en avoir quelque joie secrète, comme l'en accusaient ses ennemis, s'il s'était cru de force à remplacer Luther; mais il aimait mieux être le premier sujet de ce Périclès, comme il l'appelait, que d'être son successeur. Leurs rôles avaient été distincts, quoique chacun d'eux eût occupé le premier dans son rang. Luther marchait en tête, retenant ou poussant toutes choses, avec l'autorité qu'on lui supposait d'en haut. Mélanchthon enfermait les dogmes nouveaux dans les limites de la méthode. L'un fondait et l'autre enseignait. Mais, le premier mort, l'autre était insuffisant pour le remplacer, et ce n'est pas un des moindres mérites de Mélanchthon de l'avoir compris, et de s'être défendu de prendre le commandement qui s'offrait à lui comme au premier après Luther.

Il avait voulu longtemps un grand débat, à la manière des conciles de l'ancienne Église, entre hommes de savoir, d'autorité et de bonne foi. Ce

Digitized by Google

débat terminé, il se fût reposé dans sa religion épurée, et, après avoir mis sa conscience en paix, il aurait continué ses travaux littéraires. Il n'avait aucune passion ni pour le commandement, comme Luther, ni pour la dispute, comme les scolastiques, et il manquait de la grandeur comme des petitesses de l'ambition. S'il ne prit pas le gouvernement après Luther, il n'empêcha personne de le prendre, et il ne fit que continuer à défendre les scrupules de sa conscience contre les attaques ouvertes qui succédèrent aux sourds mécontentements et aux demi-désaveux de Luther.

Ces attaques étaient inévitables. Le parti sentait le besoin d'un chef. Il fallait un homme qui eût l'autorité et les lumières de Mélanchthon, et en même temps la passion et cet orgueil bilieux dont parle Bayle, qui fait les chefs actifs et dévoués. C'est ce besoin d'un chef qui fit accueillir successivement par les impatients du parti toutes sortes de brouillons, dont aucun n'avait la taille, quoique tous eussent la prétention d'un premier rôle. Mélanchthon les gênait, à cause de sa grande renommée, de la *Confession* et de l'*Apologie*, si évidemment marquées de son esprit, et parce qu'il avait été le premier et le plus illustre coopérateur de Luther. De là tant de calomnies qui le poursuivirent jusqu'à la mort, et auxquelles il répondait mollement ou s'abstenait de répondre, n'étant point sujet à cette nécessité d'un chef de parti qui lui commande de

Digitized by Google

ne laisser jamais à ses adversaires l'avantage de la violence ni du dernier mot.

L'histoire en serait monotone, et je ne dois pas la raconter dans tous ses détails. Quoiqu'il n'y ait rien de plus beau que le spectacle d'un esprit supérieur qui veut connaître et posséder la vérité, sans en chercher les profits ni en redouter les périls, ce n'est pas là le héros des imaginations populaires, ni le rôle le plus intéressant dans le drame de l'histoire. Nous aimons mieux ceux qui ont éprouvé nos passions, bonnes et mauvaises, et qui les ont agrandies en mettant à leur service de grandes facultés et de grandes lumières. Nous préférons à celui qui songe toute sa vie à garder sa conscience intacte, comme un gage de salut futur, celui qui la mêle à nos erreurs, et la compromet parmi nos emportements et nos incertitudes. Nous voulons des héros faits à notre image, et qui nous donnent quelque avantage sur eux, en retour de l'admiration qu'ils nous inspirent. Nos saints de prédilection sont ceux qui ont eu beaucoup à expier.

Digitized by Google

XIV

Charles-Quint déclare la guerre au corps germanique — Mélanchthon se retire dans le duché d'Anhalt. — L'empereur fait rédiger un formulaire sous le titre d'*Intérim*. — Caractère de ce livre. — Mélanchthon en fait la critique. — Il est menacé dans sa liberté. — Mort de sa fille Anna. — La question des cérémonies. — Doctrine de Mélanchthon. — La querelle *des choses indifférentes*. — Illyric. — Osiandre. — Mélanchthon, appelé à Heidelberg pour y constituer l'Académie, apprend la mort de sa femme.

La dernière diète qui précéda la guerre de religion fut celle de Ratisbonne. Mélanchthon avait dû recevoir des instructions pour s'y rendre; mais l'électeur changea d'avis, sollicité, dit-on, par Luther, qui léguait en mourant ses défiances à ce prince. On craignait que les sentiments de Mélanchthon sur la cène ne donnassent quelque avantage aux catholiques. Au reste, le rôle d'intermédiaire était fini. L'empereur avait résolu la guerre. Depuis que sa politique l'avait rapproché du pape, et qu'il avait acheté les subsides du saint-siége par l'approbation donnée aux décrets du concile de Trente, les protestants ne voulaient plus le reconnaître comme chef du corps germanique. Ils ne l'appelaient que Charles de Gand ou le prétendu empereur. Ceux de leurs princes qui passaient pour lui être le plus contraires n'avaient pas voulu se rendre à la diète,

Digitized by Google

craignant, disaient-ils, les desseins violents, et que la guerre ne les surprît éloignés de leurs États. Charles-Quint entra en campagne dans l'automne de 1546.

On voulut d'abord l'arrêter par des négociations. L'électeur de Saxe prit l'avis de ses théologiens. L'opinion de Mélanchthon ne pouvait être douteuse; il conseilla la rupture de la ligue protestante, et que les princes s'engageassent à ne troubler aucun évêque dans son gouvernement, et à ne lui imposer aucune charge nouvelle. Il était trop tard. Déjà Charles-Quint était maître sur le Danube et sur le Rhin. Les villes de la Bavière et de la Souabe, Strasbourg, Francfort-sur-le-Mein, Augsbourg, avaient fait leur soumission. L'archevêque de Cologne, Hermann, l'ami de Mélanchthon, abandonnait ses États à un successeur catholique.

Charles-Quint fut un moment arrêté par les troubles de Gênes, par le soulèvement de la Bohême et de la Moravie, et par la nouvelle qu'un traité allait être conclu entre François Ier et les luthériens. Mais, François étant mort au milieu de ses projets, l'empereur se remit en campagne, et, dès le mois d'avril 1547, il était maître sur l'Elbe comme sur le Danube et sur le Rhin. L'électeur de Saxe, Jean Frédéric, fut battu et pris devant Muhlberg. Sibylle de Clèves, sa femme, après avoir défendu en homme Wittemberg, se rendit à l'empereur pour prix d'une commutation de la peine de mort, à laquelle avait

Digitized by Google

été condamné l'électeur, en une prison perpétuelle. Charles-Quint donna les États du prince déchu à Maurice, d'une autre branche de la famille de Saxe, qui s'était fait son allié pour dépouiller Frédéric. Quant au landgrave de Hesse, voyant la Saxe conquise, il se rendit sans combattre. L'empereur le condamna, comme l'électeur, à une détention perpétuelle. Après quelques mois à peine, il ne restait plus rien de la ligue protestante.

Pendant cette guerre, Mélanchthon s'était retiré à Zerbst, petite ville du duché d'Anhalt. Il ressentait dans son cœur tous les maux qui désolaient l'Allemagne. Wittemberg était occupé par une garnison impériale. La guerre avait dispersé cette douce confrérie, comme il appelait l'Académie : la plupart des professeurs s'étaient exilés : ce qui restait de cet enseignement naguère si florissant avait été transporté à Iéna. Mélanchthon n'y suivit pas les professeurs : il revint à Wittemberg, pleurer en secret sur son prince légitime et prier Dieu pour sa délivrance.

Cette victoire, à laquelle le pape avait contribué de ses deniers, le brouilla de nouveau avec l'empereur. Celui-ci, quoiqu'il eût en réalité vaincu pour l'empire, avait néanmoins fait la guerre pour la religion. Après avoir tiré de sa victoire tout le profit qu'il en avait espéré en argent et en soumission, il voulait, ou honorer la vraie cause, ou cacher le prétexte de la guerre, en continuant

Digitized by Google

l'œuvre de la pacification religieuse. C'est dans ce but qu'il pressait le pape de continuer le concile de Trente. Mais le saint-père temporisait, la pacification ne pouvant avoir lieu sans deux choses qui lui répugnaient également : une controverse avec les protestants, et l'arbitrage impérial. En conséquence, il avait fait décider par ses légats, sur un faux bruit de peste habilement semé, que le concile serait transféré à Bologne. C'était un moyen, ou de l'avoir sous la main, si tous les membres consentaient à la translation, ou de le dissoudre, s'il y avait dissentiment. Le premier vœu du pape était qu'il n'y eût pas de concile, dût-il même y être le maître; le second était qu'il se tînt le plus loin possible de l'Allemagne et de l'empereur. Il le transférait à Bologne, faute d'oser le dissoudre.

Mais la politique de Charles était que le concile restât assemblé, afin de ne pas s'affaiblir aux yeux des protestants qu'il avait amenés, le fer sur la gorge, à le reconnaître, et qu'il continuât de siéger à Trente, pour qu'il fût plus proche de ses armes. Aussi avait-il ordonné aux prélats impériaux de ne pas suivre les légats à Bologne. De là un schisme dans un concile institué pour établir l'unité. Après de vives récriminations de part et d'autre, le pape ne cédant point, Charles-Quint s'empara de la puissance spirituelle, et fit rédiger un formulaire de pacification. Ce formulaire devait régler l'état des Églises d'Allemagne jusqu'à la reprise du concile,

Digitized by Google

qu'il ajournait à la mort du pape, jugée imminente à cause de son grand âge. En attendant, ses prélats particuliers avaient ordre de rester à Trente, pour qu'il n'y eût pas dissolution, et que les protestants ne se crussent pas dégagés du serment envers un concile qui aurait cessé d'exister.

Le formulaire de l'empereur était l'œuvre commune de Jules Pflug, que la guerre avait rétabli sur son siége épiscopal; de Helding, suffragant de l'archevêque de Mayence, et de ce même Agricola, dont on se rappelle les débats avec Mélanchthon. Les deux premiers, catholiques, appartenaient à ce parti de modérés qui était si près de s'entendre avec les protestants de l'école de Mélanchthon. Leur livre étant destiné à régler les choses jusqu'à la décision suprême du concile, reçut le titre d'*Intérim*, que chacun prit au mot, les uns sincèrement, les autres, en plus grand nombre, pour en faire le sujet de plaisanteries. C'était un résumé de tous les articles soulevés par la réforme, et qui avaient été plutôt proposés qu'acceptés. Il ne satisfit personne, ni les protestants qui n'y voyaient plus que des ombres de leurs dogmes, ni les catholiques, quoiqu'on leur y eût laissé de quoi reprendre le tout.

Autour du vieux pape, les catholiques honnêtes s'indignèrent, disant que l'envoi d'un tel écrit insultait le saint-siége, et comparant Charles-Quint à Henri VIII. Le saint-père ne s'en alarma point. Il prévit que ce moyen terme ne ferait, comme il

Digitized by Google

arrive, qu'éloigner davantage ceux qu'il voulait rapprocher, et il se garda bien de désavouer avec éclat l'*Intérim*, pour n'y pas réconcilier les protestants. Il répondit vaguement à la prière qui lui avait été faite de l'examiner, et il l'examina avec une lenteur calculée, pour lui laisser le temps de faire son effet.

L'empereur demeura quelque temps en Allemagne pour faire recevoir son livre. Il ne rencontra dans presque toutes les villes qu'une obéissance imparfaite et menaçante. L'ancien électeur de Saxe, Jean-Frédéric, quoique prisonnier, et quoique Granvelle, au rapport de Sleidanus [1], lui eût promis la liberté pour prix de son adhésion à l'*Intérim*, déclara que Dieu ni sa conscience ne lui permettaient d'y souscrire. Il y eut une petite ville qui supplia l'empereur de se contenter des biens et des vies de ses citoyens, mais de leur laisser leur conscience, ajoutant qu'il n'était pas de sa justice de leur faire accepter par force une confession de foi qu'il ne suivait pas lui-même [2]. En effet, les doctrines imposées à l'Allemagne par Charles-Quint auraient été condamnées au feu dans ses États d'Espagne.

Ce prince avait défendu, sous les peines les plus sévères, d'écrire, d'enseigner et de prêcher contre l'*Intérim*. A peine eut-il quitté l'Allemagne, que le

1. *De statu religionis et reipublicæ*, etc., livre XXI.
2. Fra Paolo, livre III.

Digitized by Google

livre impérial fut assailli d'une multitude de réponses, tant protestantes que catholiques. Vainement Agricola, à qui Mélanchthon avait paru au commencement un réformateur trop tiède, se mit à prêcher que l'*Intérim* ramenait l'âge d'or. On ne le crut pas, et on continua les attaques. Mélanchthon lui-même, quoiqu'il en eût approuvé certains articles, en fit des critiques qui faillirent lui coûter la liberté. L'empereur, du moins, le fit menacer; il y eut un projet d'édit par lequel on devait appréhender au corps Mélanchthon, lui faire son procès et le mettre à mort. Le roi des Romains, Ferdinand, fit donner à Maurice le conseil de l'éloigner. Maurice répondit qu'il avait promis à Mélanchthon protection et sûreté, qu'il avait besoin de lui pour conserver l'Église et la discipline ecclésiastique dans ses États; toutefois il le tint quelque temps caché dans un monastère sur la Mulde.

Rentré à Wittemberg, Mélanchthon apprit la mort de sa fille Anna, femme de Sabinus. L'habitude de gémir, de prévoir les malheurs, d'en souffrir d'avance, l'ancienneté de ses blessures, avaient affaibli sa sensibilité. Il est touchant néanmoins de le voir consoler Sabinus et lui offrir une amitié sans arrière-pensée. « Vos enfants, lui écrit-il, seront les miens. L'amour que j'ai eu pour ma fille, je le reporterai sur ses enfants. Envoyez-moi, ajoute-t-il, ou toutes vos filles, ou quelques-unes. Elles seront élevées, avec l'aide de Dieu, doucement

Digitized by Google

et fidèlement, à la connaissance de Dieu et aux devoirs de leur sexe. Dois-je les venir chercher moi-même, ou y envoyer un ami fidèle? Je désire surtout que vous permettiez à Marthe de venir près de sa sœur [1]. Les périls de la guerre ne m'effrayent pas tellement que je ne souhaite de vivre au milieu de tous les miens [2]. »

Les dernières victoires de Charles-Quint, en opprimant tout le parti réformé, avaient empêché ce parti de s'apercevoir qu'il lui manquait un chef spirituel, depuis la mort de Luther. Dès que l'empereur se fut éloigné, avec la liberté se réveillèrent les dissentiments qui en sont l'effet, et ces dissentiments firent sentir le besoin d'un chef. Les partis ont cet instinct contradictoire qu'en demandant l'extrême liberté pour chacun, ils veulent un chef pour commander à tous. Il n'y avait qu'un homme assez considérable pour remplir ce rôle; c'était Mélanchthon. Mais il n'y était appelé ni par ceux qui pensaient que la réforme était allée assez loin, ni à plus forte raison par ceux qui la voulaient radicale. Disons même qu'à cette époque il n'y avait plus aucun rôle qui lui convînt, et que son temps était fini comme réformateur. Mais ses écrits, son autorité, son école, subsistaient; il continuait à enseigner, et il n'était guère plus possible de mar-

1. C'était la plus jeune. Il l'avait toujours gardée avec lui.
2. *Lettres*, col. 181.

Digitized by Google

cher sans lui qu'avec lui. Encore qu'il ne disputât la place à personne, et qu'attaqué de tous côtés il ne voulût ni se défendre ni se laisser défendre, il faisait obstacle malgré lui par sa modération. Il gênait la nouvelle Église par son désir si louable d'en dissimuler les divisions, en ne donnant point à ses griefs l'éclat d'un schisme. C'est sur lui que les ardents du parti allaient se venger des humiliations de l'*Intérim*.

Parmi les obligations prescrites par ce livre, l'empereur avait insisté sur le rétablissement des cérémonies. Mélanchthon, qui ne les avait jamais rejetées, s'était soumis à cet article et avait engagé publiquement quelques Églises à s'y soumettre. Il voulait qu'on laissât subsister les fêtes, l'ordre des leçons, la confession et l'absolution avant de recevoir le sacrement, l'ordination publique pour le ministère évangélique, les prières pour les noces et les discours pour les enterrements, les chants, enfin le surplis, si détesté par le parti extrême. Il conseillait de ne combattre que sur les choses importantes, où l'évidence pût éclater aux yeux de tous les hommes de sens, dans les deux partis; mais qu'on ne risquât pas, par des difficultés sur des points indifférents, de raviver la guerre et de faire déserter les églises. « Point d'audace avant le combat, écrivait-il à ceux de Strasbourg, qui l'accusaient de rendre du cœur aux catholiques par sa faiblesse; point de ce courage pour les choses inu-

Digitized by Google

tiles, ordinairement suivi d'hésitation ou de rétractation dans le combat. De la facilité sur les détails; mais du courage, et tout le courage possible, en cas d'appel devant le magistrat pour abjurer la doctrine ou en reconnaître une autre. Sur ce point, il faut savoir préférer sa foi à sa vie et à la paix, moins nécessaire que la connaissance de la vérité. N'imitez pas ce martyr de Bâle, ajoutait-il, qui se fit brûler pour avoir mangé de la viande le vendredi, ni saint Laurent, qui subit le même supplice pour ne pas payer l'impôt à l'empereur Dèce. Le vrai culte de Dieu, c'est la foi, la prière, l'amour, l'espérance, la patience, la chasteté, la justice envers le prochain, et les autres vertus. Sans tout cela, la liberté dans le vêtement et dans l'usage de la viande, et d'autres libertés du même genre, ne sont qu'une nouvelle police plus agréable aux hommes, parce qu'elle les oblige à moins[1]. »

C'est là cette fameuse querelle des chose indifférentes (ἀδιάφορα) qui remua toute l'Allemagne et hâta la mort de Mélanchthon. Le premier qui la souleva fut Illyric, théologien médiocre, qui n'a laissé ni un livre estimé, ni même une erreur éclatante, mais doué d'assez d'audace et de talent pour défendre une cause qui pouvait se passer de haute théologie. Venu à Wittemberg en 1541, il y avait été recueilli par Mélanchthon avec cette bonté cé

1. *Lettres*, liv. I, col. 82.

Digitized by Google

lèbre dont presque tous les érudits d'Allemagne et tous les hommes de quelque espérance avaient reçu des marques. Il s'y était appliqué à l'étude de l'hébreu, avait reçu le titre de maître ès arts, et s'était marié. Vers le temps de l'*Intérim*, si propice aux entreprises nouvelles, soit audace, soit instigation du dehors, ce que son caractère enveloppé ne permit pas de découvrir, il s'était mis à écrire, sous de faux noms, des libelles où il attaquait tous les esprits et toutes les opinions pacifiques. Il avait une manière particulière de capter la confiance. Affectant un grand zèle, prodiguant les gémissements, il parlait d'un commerce familier avec Dieu, qui se communiquait à lui dans ses extases [1]. Retiré à Magdebourg, la seule ville qui se fût ouvertement révoltée contre l'*Intérim*, il y répandit des écrits et des caricatures contre l'électeur, Mélanchthon, le prince d'Anhalt, Major, et d'autres chefs du parti modéré, qu'il appelait intérimistes et adiaphoristes. Il criait que l'on corrompait la doctrine en rétablissant les cérémonies abolies, qu'il fallait plutôt déserter les églises et menacer les princes de séditions, que de rien rabattre des principes.

C'était la thèse populaire. Aussi Illyric eut-il bientôt groupé autour de lui tous ceux qui avaient sur le cœur la défaite de l'Allemagne, et qui voulaient la venger de ces images où on la représentait

1. *Discours prononcés à l'Académie de Wittemberg*, t. VI. Discours de George Major.

Digitized by Google

enchaînée aux pieds de l'Espagne et de l'Italie. Il était poussé à la fois par les passions qu'il avait excitées, par le bruit qu'il avait fait et par une jalousie ardente contre Mélanchthon. Dans ce premier rôle, qu'il avait conquis avec toutes sortes d'alliés, il était inquiet comme un usurpateur qui se sent inférieur à celui qu'il a dépossédé. Outre l'ingratitude pour les services qu'il avait reçus, il faisait à Mélanchthon une guerre déloyale. Il lui prêtait des mots qui pouvaient mettre sa vie en péril, comme celui-ci : « Qu'il fallait ne pas se séparer de l'Église, dussent tous les anciens abus être rétablis. » Il se vantait d'avoir surpris dans ses entretiens des aveux de retour au catholicisme. Il parlait de rêves que Mélanchthon lui aurait racontés, et il s'aveuglait sur son manque de foi en l'étalant. Il n'est pas étonnant qu'un parti qui avait pour chef un tel homme se recrutât de tous ceux que gênait le présent, dans ce qu'il avait de bon comme de mauvais.

A la faction d'Illyric vint s'en ajouter une autre, dont Osiandre était le chef. L'ambition d'Osiandre était plus vaste. Illyric ne voulait que les conséquences extrêmes du luthéranisme; Osiandre aspirait à être chef de doctrine et à innover dans le dogme. Il avait commencé par donner des leçons d'hébreu dans le couvent des Augustins, à Nuremberg. Remarqué dès ce temps-là pour la vivacité de son esprit et l'étendue de son savoir, mais redouté pour sa rudesse et son orgueil, il fit admirer l'élo-

Digitized by Google

quence de ses attaques contre les superstitions des moines. Depuis lors, il avait toujours fait partie, à titre de théologien de Nuremberg, de toutes les députations que cette ville avait envoyées aux diètes.

Il avait une grande connaissance des langues, et du savoir sur toutes choses; mais il gâtait ces dons excellents par beaucoup d'opiniâtreté, par un orgueil souffrant et envieux, par des opinions extraordinaires qu'il couvait longtemps et dont il ne s'ouvrait à personne. L'occasion venue, il les divulguait au hasard, sans retenue ni mesure, et son audace étonnait d'autant plus qu'elle avait été plus longtemps contrainte. Mélanchthon l'accusait avec raison d'avoir assisté à toutes les délibérations d'Augsbourg, sans adhérer ni contredire, sans aider en rien ceux qui tenaient la plume, s'enveloppant d'un silence orgueilleux et défiant, et paraissant borner son ambition à ce qu'on s'inquiétât de sa réserve. Il avait été vingt ans sans se laisser pénétrer. Enfin il éclata, et afficha la prétention de réformer Luther lui-même.

A Nuremberg, le régime de l'*Intérim* le gênait, et d'ailleurs le parti modéré y était le plus fort. Il quitta cette ville et vint dans le Brandebourg, auprès d'Illyric et des autres, apportant une nouvelle interprétation de la justification, qu'il attribuait, non plus aux mérites du Christ, mais à la justice de Dieu. Ce fut la grande nouveauté qu'il introduisit dans la réforme. Cette nouveauté ne touchait que les

Digitized by Google

théologiens; il fallait faire la part de la multitude. Mélanchthon et l'Église saxonne lui en fournirent la matière. Il les attaqua par des écrits et des prêches dont la violence émut tout le Brandebourg, où le peuple était plus porté aux excès d'opinion, la réforme y étant plus récente et sans discipline. « Il souffle sur moi de la Baltique des vents furieux, écrit Mélanchthon à Camérarius. J'entends parler de menaces. Ce harangueur du peuple dit qu'il me coupera une veine d'où le sang jaillira sur toute l'Allemagne[1]. » Ceux de la Confession d'Augsbourg exigeaient de tout aspirant au titre de professeur de théologie le serment qu'il confessait la doctrine présentée à Charles-Quint à la diète d'Augsbourg; qu'avec l'aide de Dieu il y persévérerait, et qu'en cas de controverses nouvelles sur des points où des jugements clairs n'auraient pas encore été rendus, il en délibérerait avec les vieillards de l'Église de Wittemberg et des villes alliées. Osiandre rejetait ce serment comme une tyrannie. Il parlait de bien d'autres dissentiments encore, et sur un ton menaçant, attaquant doublement la nouvelle Église par ce qu'il disait et par ce qu'il affectait de taire.

Pourquoi un homme si éminent, de tant de savoir et d'éloquence, qui, à la diète de Marpurg (1529), avait émerveillé et charmé Luther et tous les autres théologiens, à qui ne manquaient ni la fermeté ni la

1 *Corp. ref.*, t. III.

Digitized by Google

patience, qualités qui sont parmi les premières d'un chef de parti, n'eut-il que l'éclat d'un brouillon? D'abord ses premières années s'étaient passées sous Luther. Or il n'y avait guère de chance à disputer à Luther le premier rang, et, en fait d'audace extravagante, Carlostadt et Zwingle n'avaient rien laissé à d'autres à tenter. Luther mort, il fallait, ou suivre avec la gloire toujours modeste d'un disciple, ou se distinguer par des folies. C'est la seule alternative des hommes de talent quand les révolutions sont consommées : ceux qui ne se contentent pas de la gloire de les assurer, ne trouvant rien à faire prévaloir, et incapables d'obéir, renchérissent sur le schisme et innovent en séditions.

Tel fut le sort d'Osiandre. Du reste, sa justification sans le Christ et sans les œuvres ne lui survécut que peu d'années. Elle causa quelques troubles à Nuremberg en 1555; mais ces troubles étaient peu profonds, et ce fut assez de la douceur de Mélanchthon pour les apaiser.

Dans l'intervalle, la guerre avait éclaté entre Charles-Quint et Maurice, lequel eut cette gloire singulière, qu'après avoir aidé l'empereur à vaincre l'Allemagne protestante, il aida l'Allemagne protestante à vaincre l'empereur. On sait que Charles-Quint, poursuivi jusque dans Inspruck, s'échappa, non sans peine, par des passages inconnus des montagnes du Tyrol. La convention de Passaw rendit la liberté à Jean-Frédéric et au landgrave de Hesse, et

Digitized by Google

mit les protestants sur le même pied que les catholiques.

L'Allemagne était de nouveau maîtresse, et le parti protestant ayant vaincu par ses exagérés, Illyric et les siens revinrent à la charge contre Mélanchthon. Ils délibérèrent dans leurs conventicules de proscrire quelques-uns de ses livres. Enfin, à la diète de Worms, qui se tint en 1557, ils demandèrent qu'avant d'engager le débat avec les catholiques, il en fût ouvert un entre eux et les Églises de la Confession d'Augsbourg, représentées par Mélanchthon. Les deux partis échangèrent en effet quelques discours sur les questions qu'on débattait depuis trente ans. « Ce premier engagement, dit Mélanchthon, fut brillant et agréable[1]. » Il caressait encore ce rêve d'un grand débat solennel et définitif, et il recommençait à croire à l'efficacité de la discussion. C'était l'erreur excusable d'un homme qui y était sincère et qui y réussissait.

Pendant une suspension de cette diète, Mélanchthon fut appelé à Heidelberg pour y constituer l'Académie. C'est là que Camérarius vint lui apprendre la mort de sa femme. Leurs amis communs l'avaient chargé de ce soin. On avait espéré que le coup serait moins rude, si Mélanchthon tenait cette nouvelle d'une bouche si chère. L'arrivée de Camérarius lui causa une joie si vive, que celui-ci n'osa pas d'abord

1. *Lettres*, liv. I, 85, 86.

Digitized by Google

la troubler, et qu'il le laissa s'engager en toute sécurité dans un de ces entretiens qu'il réservait pour ses amis, et qui ne roulaient pas sur les matières théologiques. Le lendemain, Camérarius, craignant qu'il n'apprît d'un autre son malheur, et qu'il lui en voulût de ce silence, se décida à lui en parler. A cette nouvelle, Mélanchthon ne s'échappa point en démonstrations violentes : il dit adieu à sa femme, l'appelant par son nom, et ajoutant qu'il ne serait pas longtemps à la rejoindre. Puis, s'enfermant avec son ami, il lui tint sur l'état des affaires et sur l'avenir de l'Allemagne des discours pleins de tristesse, et mêlés de prédictions que l'événement ne démentit pas.

XV

Dernières années de Mélanchthon. — Désordres causés par les partisans d'Illyric. — État de trouble de la ville de Wittemberg. — Relâchement de la discipline académique. — Mœurs des étudiants. — Impatience d'arriver aux professions lucratives. — Esprit des parents. — Découragement croissant de Mélanchthon.

Mélanchthon ne devait pas être séparé longtemps de sa femme. Croyant sa fin prochaine, il commençait à s'affecter moins des malheurs publics et des siens; il sentait que les douleurs longues et immodérées ne conviennent plus à l'homme que la mort va bientôt délivrer. Ses dernières années se passè-

Digitized by Google

rent dans ce calme sans indifférence, où il était arrivé après tant de peines d'esprit, par la raison et par l'épuisement. D'ailleurs, tout ce qu'il avait d'amis de son âge étaient morts. Il avait vu disparaître successivement Luther, Cruciger, Jonas, Menius, Poméranus, l'électeur Jean-Frédéric, qui ne jouit pas longtemps de sa liberté, Bucer, qui était allé finir en Angleterre une vie laborieuse et conduite avec habileté. Ces hommes éminents formaient la première génération de la réforme; ils en avaient eu toutes les illusions et toute la bonne foi. Ceux qui venaient ensuite y mêlaient beaucoup d'intérêts divers et confus, outre cet orgueil propre aux héritiers immédiats d'une révolution, lesquels se piquent d'interpréter ce qu'ils n'ont pas fait, et se tournent quelquefois contre la gloire de leurs pères pour relever la leur.

Les adversaires eux-mêmes étaient changés. Dans ces premières luttes du vieux catholicisme et de la réforme, on avait disputé des deux côtés, sinon avec la même bonne foi, du moins avec plus de bonne foi que de politique. On cherchait à mettre hors du débat quelques vérités évidentes pour les intelligences les plus simples. Ce fut toujours le but hautement déclaré de Mélanchthon, et les scolastiques, peut-être moins sincères d'abord, parce qu'ils étaient moins savants et moins habiles, n'avaient pas paru s'en proposer un autre. Mais depuis que la guerre, précédée ou suivie des intrigues, avait exalté, comme

Digitized by Google

il arrive, la lâcheté et l'audace, la politique avait chassé la bonne foi. Les catholiques s'étaient habitués à compter sur l'empereur, et se mettaient moins en peine d'éclaircir des difficultés qui devaient être tranchées par son épée. Le rôle de Mélanchthon était fini. Il n'y avait presque plus de disciples pour apprécier ce langage honnête, sans équivoque, sincère là même où la pensée était incertaine; il n'y avait plus d'adversaires pour rendre les armes, au moins sur quelques points, à cette polémique si loyale qui arracha aux consciences plus d'une concession retirée ensuite par les intérêts.

Les amis d'Illyric lui avaient rendu le séjour de Wittemberg assez difficile pour qu'une fois encore il parlât d'en sortir, et de chercher pour sa mort un exil plus hospitalier. Camérarius parle des désordres de ce parti avec une tristesse que l'obscurité de son style, habituellement impénétrable, n'a pu nous dérober entièrement. La religion n'était guère que le prétexte dont se couvraient les jalousies et les haines privées, et les noms d'adiaphoristes, de majoristes [1], désignaient ceux qu'on n'osait appeler du nom trop éhonté d'ennemis. C'est un trait commun à toutes les révolutions, que ces haines personnelles qui, au moyen de noms généraux, parviennent à se donner

1. C'est-à-dire de partisans de la tolérance sur des choses indifférentes, de disciples de Major, qui était lui-même de l'école de Mélanchthon.

Digitized by Google

pour complices toute une ville et quelquefois toute une nation.

Wittemberg souffrait de tous les maux que peuvent causer la plume et la parole, quand elles ont pour prétexte l'intérêt public, et pour motif l'intérêt particulier. La rage de la dispute avait gagné tout le monde : les disciples interpellaient les maîtres; les écoliers offraient le débat public aux professeurs. Quelques-uns l'acceptèrent, contre le gré de Mélanchthon; il sentait qu'à se commettre ainsi on abaissait la dignité de l'enseignement. Pour les écrits deux choses les multipliaient à l'infini : l'amour du bruit qui fait tant d'écrivains; une matière où la moindre équivoque donnait aisément sujet à des volumes. Camérarius n'y voyait qu'un remède, la censure, et il la demande honnêtement. On en avait, dès ce temps-là, tout au moins un commencement. Un décret de l'académie interdisait toute publication non revêtue de l'approbation des quatre doyens des facultés et du recteur. Mélanchthon lui-même paraît avoir été chargé, auprès de l'académie, des fonctions de rapporteur dans les affaires de ce genre. La censure n'était donc pas à trouver. Si elle ne réprimait rien, c'est peut-être que l'inutilité de la censure n'est guère moins ancienne que son existence.

Il n'est pas étonnant que cette confusion eût relâché la discipline académique. La plupart des jeunes gens avaient une religion fort tiède. Ils aimaient mieux

Digitized by Google

disputer qu'assister avec recueillement aux lectures, à la prière, aux rites du nouvel Évangile. La doctrine de la justification dans les œuvres avait produit ses fruits. « Pourquoi nous mettre un frein, disaient les étudiants, puisque vous nous enseignez que le soin de gouverner nos actes extérieurs n'est pas la justice par laquelle nous sommes sauvés[1]? » En d'autres termes : « A quoi bon nous gêner, puisque cette gêne ne doit pas nous être comptée? » On les combattait par des subtilités. Mélanchthon lui-même, le plus souvent d'une clarté si admirable, ne répondait rien de concluant. Il n'osait faire un pas de plus vers les œuvres, de peur d'affaiblir la doctrine de la justification par la foi, et la morale s'obscurcissait dans des subtilités impuissantes contre les passions.

Au reste, la tiédeur dans les exercices de piété était le moindre de ces relâchements. On reprochait aux élèves surtout la gloutonnerie, reproche très-ancien en Allemagne. En ce temps-là, la table était plus turbulente qu'aujourd'hui. Les orgies se prolongeaient jusqu'à minuit, heure indue à cette époque; après quoi les jeunes gens se répandaient sur la place et parcouraient les rues de Wittemberg, criant et chantant à tue-tête, réveillant tout le monde, et faisant croire aux magistrats que l'ennemi était dans la ville. Un décret de l'académie leur ordonne

1. *Discours prononcés à l'Académie de Wittemberg*, t. IV.

Digitized by Google

d'être rentrés chez eux à huit heures. Si quelqu'un est appelé au dehors par des affaires, qu'il les fasse en silence, et s'éclaire dans les rues avec une lanterne, pour qu'on le reconnaisse. Quiconque sera surpris armé et sans lanterne, sera mis en prison. Un autre décret les menaça d'une prison particulière, plus dure que la prison scolastique. Le premier décret n'avait pas réussi. On continuait à sortir armé, et on battait le guet.

Plusieurs étudiants avaient des domestiques à la façon de ces Scapins et de ces Mascarilles dont la comédie a fait un type, mais qui ont été d'abord des personnages réels, héritiers des Daves de Rome. Il ne paraît pas d'ailleurs que la comédie les ait calomniés. Ils étaient larrons jusqu'à rompre les coffres et crocheter les portes, de complicité avec leurs maîtres, qui prenaient leur part de ces rapines; ils soufflaient les discordes, excitaient les rixes, poussaient les moins braves à se battre et fournissaient les armes; ils entraînaient dans les orgies les jeunes gens sobres, et troublaient de leurs chants, de leur ivresse, de leurs espiègleries, les noces et toutes les réunions publiques[1].

Dans les faubourgs, des maraudeurs prenaient d'assaut les jardins et les vignes, et ils avaient des chambres où se cacher pour manger leurs vols. Un décret leur défend de coucher hors de la ville. On

1. *Discours prononcés à l'Académie de Wittemberg*, t. VII.

Digitized by Google

leur fait un tableau des blessures qui les attendent, de la mort qu'ils risquent peut-être, outre les châtiment que leur réserve l'académie. Un autre décret parle de femmes perdues qui attiraient les jeunes gens dans les bois proches de la ville ou dans les bouges des faubourgs, et qui pénétraient dans l'intérieur de la ville sous des habits d'homme.

Enfin ils se faisaient accuser de modes outrées dans leur costume, et particulièrement dans la forme de leurs chapeaux. Les uns portaient des turbans à la manière turque, ce qu'on leur reproche comme une imitation qui présage des mœurs et un empire barbares. Les autres se couvraient de chapeaux à larges bords, dont on leur disait vainement, du haut des chaires académiques, qu'ils gênent la vue, qu'ils sont enlevés par les coups de vent, que leur poids alourdit la tête et opprime l'esprit. Ceux-ci imitaient la coiffure militaire des cavaliers, ceux-là le bonnet de voyage, bigarrure qui étonnait beaucoup les étrangers et leur donnait mauvaise opinion de l'autorité académique.

Un mal plus grave, contre lequel Mélanchthon lutta avec plus de zèle que de succès, c'était l'impatience des jeunes gens d'arriver de plein saut aux professions lucratives sans passer par les études. L'académie de Wittemberg suivait, à quelques différences près, la même conduite que notre université, quoique dès ce temps-là il se trouvât, comme aujourd'hui, nombre d'inventeurs et de partisans

Digitized by Google

des méthodes expéditives. On n'arrivait aux sciences spéciales et d'application, à la théologie, au droit, à la médecine, qu'après avoir été arrêté longtemps sur ce qu'on appelait la grammaire et la dialectique, c'est-à-dire les études de langue et la philosophie. A l'issue de ces premières études, on recevait le grade de bachelier. De là il fallait traverser la physique, les mathématiques, les éthiques, et recevoir le grade qui y était attaché, avant d'entrer dans l'enseignement d'application. Ces lenteurs, si sagement calculées sur les progrès des facultés de l'enfant, de l'adolescent et du jeune homme, avaient, comme aujourd'hui, de nombreux contradicteurs. On attaquait, comme une routine et un empêchement, l'usage de décerner des grades. Les parents avaient hâte d'échapper aux dépenses de l'éducation littéraire, et poussaient leurs enfants aux professions lucratives. Pourtant la rétribution académique était modique; les plus riches ne payaient que quatre florins et demi par année, les pauvres deux florins, et les plus pauvres rien. Pour les étudiants, outre le peu d'application de cet âge, qu'aucune méthode ne corrigera, ils étaient impatients d'aller où les attiraient l'influence, le bruit, la vie, c'est-à-dire, à la médecine, au droit, surtout à la théologie, par laquelle on arrivait à la faveur des princes. « Il nous naît, dit Cruciger, des théologiens comme des champignons[1]. » On apportait à ces études un chapeau

1. *Discours prononcés à l'Académie de Wittemberg*, t. I.

Digitized by Google

à larges bords et un souverain mépris pour les lettres. Cruciger juge le mal si grand, qu'il demande l'intervention des magistrats et des princes pour empêcher ces professions sans instruction première, et cette nuée de théologiens, de jurisconsultes et de médecins improvisés.

De toutes ces difficultés, quelques-unes ne sont pas particulières au temps où vivait Mélanchthon. Les plus graves, nées de l'esprit d'émancipation qui fait le fond de la réforme, étaient depuis longtemps au-dessus de ses forces et de ses espérances. Ajoutez-y les embarras que causaient aux chefs de l'académie l'insuffisance ou le défaut de zèle de certains professeurs, la témérité de quelques-uns, qui déchiraient dans les querelles la robe académique, les inégalités des princes envers les lettres, tour à tour protégées avec faste, ou abandonnées, comme une dépense de luxe, dans les temps de guerre; l'anarchie des familles que partageaient tant de contradictions et de schismes dans la même doctrine; les embarras matériels et de police; les disettes, alors si fréquentes; la peur des Turcs, et celle plus récente des Russes, qu'enfantait sourdement le Nord; enfin l'idée, familière alors à tous les esprits éminents, d'une prochaine dissolution du monde; et étonnez-vous qu'après avoir donné toute sa jeunesse et tout son âge mûr à la réforme, entrant dans la vieillesse avec des forces épuisées, et plus de considération que de pouvoir, Mélanchthon vît venir

Digitized by Google

avec quelque douceur la mort qui devait l'enlever à l'envie, au doute et à l'impuissance. Parmi les biens immédiats des révolutions, lesquels sont en si petit nombre, le plus grand peut-être pour l'homme qui a payé sa dette à la vérité, c'est la chance de mourir avant l'heure du découragement.

XVI

Mort de Mélanchthon.

L'année 1560 trouva Mélanchthon occupé de sa fin, et déjà touché de cette tristesse douce que donne à l'homme le mieux préparé l'approche solennelle de la mort. Depuis quelques mois, il priait Dieu tous les jours, à son lever, de lui adoucir ce passage. Il avait alors soixante-trois ans. C'était son année climatérique. En ce temps là, tout homme qui avait atteint cet âge, se recueillait, s'attendant également à recommencer sa vie ou à mourir. Mélanchthon en parlait souvent avec une piété mêlée de superstition, disant que, selon la prédiction d'un célèbre mathématicien et médecin, Jean Virgund, les astres lui comptaient les années jusqu'à soixante-trois, mais que, passé ce nombre, ils ne parlaient plus. Il laissait voir par d'autres paroles qu'il ne se croyait pas loin de sa mort.

Digitized by Google

Quand on lui parlait d'intrigues ourdies contre lui par ses ennemis : « Je ne les embarrasserai pas longtemps, disait-il, de mon opposition[1]. »

Il traversa pourtant cette année-là sans maladie, l'année climatérique. Mais c'était une opinion générale que les dangers en étaient souvent différés à la suivante. On l'avait remarqué de Luther, mort trois mois après l'époque fatale, et les amis de Mélanchthon n'étaient point rassurés par son air de santé. Lui-même n'en continua pas moins de prédire sa fin, et de s'y accoutumer. Son corps s'amaigrissait, et, quoiqu'il conservât la même capacité de travail, ses amis remarquaient qu'il perdait de sa facilité. Ce fut à son retour de Leipsick, où l'électeur de Saxe l'avait envoyé présider des examens, que Mélanchthon sentit les premières atteintes du mal qui devait l'enlever. Dans la nuit du 7 avril, il éprouva de vives douleurs. Peucer, son gendre et son médecin, effrayé des symptômes, fit écrire à Camérarius, avec lequel Mélanchthon était lié depuis quarante ans par la plus étroite amitié, qu'il se hâtât de venir à tout événement.

Le matin, dès le point du jour, Mélanchthon voulut reprendre ses travaux ordinaires, pensant trouver encore ses forces. Mais, déjà frappé de cette faiblesse qui est le commencement de la mort,

1. *Orationes, epitaphia et scripta quæ edita sunt de morte Philippi Melanchthonis*, Wittemberg, 1561.

Digitized by Google

il écrivit d'une main tremblante à un de ses amis qu'apparemment Dieu voulait l'enlever au synode que les partisans d'Illyric allaient provoquer. Puis s'interrompant pour parler avec son gendre de sa maladie : « Si Dieu le veut ainsi, dit-il, je mourrai volontiers : puisse-t-il faire que mon départ soit joyeux! » Il était fort inquiet d'une éclipse qui avait eu lieu au moment de l'équinoxe, et d'une conjonction de Mars et de Saturne. Il y avait vu d'ailleurs un présage de stérilité, et avait conseillé qu'on se pourvût de blé pour une disette, ce qui fut fait.

Vers huit heures, il parla d'aller faire sa leçon de dialectique à l'académie. Comme on essayait de l'en détourner : « Je ne lirai qu'une petite demi-heure, » dit-il, et il sortit, appuyé sur les bras de deux élèves. Arrivé dans la salle des cours publics, il la trouva vide; on l'avait trompé d'heure, dans l'espoir que, ne trouvant personne, il s'en reviendrait. Il hésita d'abord s'il ne prendrait pas l'heure d'un de ses collègues, alors absent; l'auditoire manquant, il se fit reconduire chez lui. Là, se sentant mieux, et neuf heures ayant sonné, il témoigna le désir de retourner à l'académie. On avait pensé d'abord à faire afficher que le cours n'aurait pas lieu; sur la réflexion que cette contrariété pourrait le fatiguer plus que sa leçon, on le laissa monter dans sa chaire. Il parvint à parler environ un quart d'heure sur un texte de Grégoire de Nazianze, dissimulant sa faiblesse, et affectant d'élever la voix.

Digitized by Google

Cet effort parut toutefois le ranimer. Il continua tout le jour et une partie du lendemain à dicter une histoire universelle qu'il avait déjà menée jusqu'à Charlemagne; et le sénat de l'académie ayant été convoqué pour délibérer sur quelques rixes entre des jeunes gens, il s'y rendit, et prononça de graves paroles, conseillant des mesures mêlées de sévérité et de douceur.

De retour chez lui, il se remit à ses travaux. Il faisait imprimer alors un discours funèbre sur la mort de Philippe, duc de Stettin et de Poméranie. Ses amis craignaient d'y voir un présage, et lui-même allant au-devant de leurs pensées : « Je ne traite plus, leur dit-il, que des sujets funèbres. L'excellent prince à qui j'ai rendu cet hommage a été un Philippe. Quoi d'étrange que moi, un Philippe de la foule, je le suive? »

Le 12 avril, jour de la Passion, après une nuit sans sommeil, il se leva, dès quatre heures du matin, et deux heures après, selon la coutume des professeurs qui célébraient, ce jour-là, la mémoire de si grandes choses, il alla faire sa leçon, dès le matin; effort de zèle qu'il ne faisait pas sans beaucoup de fatigue, même en santé. Ce fut la dernière fois qu'il parla en public. Il rentra chez lui pour n'en plus ressortir, luttant contre les progrès du mal, tantôt assis, tantôt debout et se promenant dans sa bibliothèque. Il y eut un moment où, descendant l'escalier qui y conduisait, les forces lui

Digitized by Google

manquèrent, et il s'assit sur une marche, la tête appuyée sur le coude. C'est dans cette posture que Camérarius le trouva.

Le jour de Pâques, quoiqu'il pût à peine se tenir debout, il voulut, dès six heures, aller à l'académie faire sa leçon accoutumée sur la solennité du jour. Déjà, malgré la résistance de Camérarius, il avait revêtu sa robe, disant qu'il se contenterait de faire aux élèves quelques courtes réflexions, lorsque son fils, survenant, lui annonce que l'auditoire est désert. « Est-ce donc toi, dit Mélanchthon avec impatience, qui as fait retirer les élèves? » Celui-ci l'ayant nié, Mélanchthon se calma : « Aussi bien, dit-il, pour qui ferais-je ma leçon, s'il n'y a personne? » Et quittant sa robe, il se mit à écrire des lettres.

Des affaires pressantes forçaient Camérarius de partir. On n'avait pas perdu toute espérance; la tête du malade était encore intacte. Un goûter d'adieu fut préparé, où devaient assister quelques amis. Il voulut les traiter avec du gibier que lui avait envoyé le prince d'Anhalt et du vin du Rhin, venant d'un autre don. Avant de se mettre à table, Camérarius et lui étant dans la bibliothèque, lui assis sur un escabeau, et plusieurs personnes debout vers la porte, il dit à son ami, comme dans un dernier adieu : « Mon cher Joachim, nous sommes liés depuis quarante ans d'une amitié vraie et réciproque, dont ni l'un ni l'autre de nous n'a cherché

Digitized by Google

à tirer profit, et nous avons été de bons pédagogues, chacun à notre place. J'ai la confiance que nos travaux ont été utiles à plusieurs. Que si Dieu a voulu mettre fin à mes jours, nous continuerons de nous aimer saintement dans l'autre vie. » Ensuite ils descendirent pour le goûter. Après quelques discours touchants sur la mort édifiante d'une fille de Camérarius, Mélanchthon fut pris d'une telle faiblesse, que son ami, effrayé, remit son départ au lendemain.

Le moment de la séparation arrivé, Mélanchthon lui dit d'une voix triste : « Que Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est assis à la droite de son Père et qui dispense ses dons aux hommes, te conserve, toi, les tiens et nous tous! » Et il ajouta des compliments pour la femme de Camérarius. Celui-ci monta à cheval et partit pour Leipsick.

Le même jour, Mélanchthon parla de la folie de ceux qui nient que Jésus-Christ ait craint la mort. « Il la craignait d'autant plus, ajouta-t-il, qu'il connaissait mieux que nous ce que c'est que mourir. » Il revint sur cette mort de la fille de Camérarius, et sur la maladie qui l'avait enlevée, et qu'il comparait à la sienne, sauf sa faiblesse qu'il trouvait si grande et qu'il attribuait à une cause obscure. Et peu auparavant, étant couché : « Si ce n'est pas la mort, dit-il, c'est du moins un bien grand châtiment. » A la muraille où touchait son lit, était suspendue une carte d'Europe; il la regarda d'un œil

Digitized by Google

fixe, et se retournant vers ceux qui le soignaient, il leur dit avec un sourire : « Virdung a lu dans les astres que je ferais naufrage dans la Baltique. Il a raison, je ne suis pas bien loin de cette mer. » Et, en effet, la partie de la carte où elle était figurée était la plus proche de son lit.

Le lendemain, ne pouvant souffrir le lit à cause de son extrême faiblesse, il se fit placer dans une litière. « Ceci s'appelle un lit de voyage, dit-il; n'est-ce pas dans ce lit que je vais partir? » Vers neuf heures, il appela Peucer : « Que vous semble, dit-il, de mon mal, et quelle espérance avez-vous? Ne me dissimulez rien. — A Dieu appartient votre vie, répondit Peucer, et la longueur de vos jours. Nous les lui recommandons; mais, puisque vous voulez que je vous dise la vérité, si je considère les causes physiques, votre état est loin d'être sans péril, car votre faiblesse est grande et s'accroît de moment en moment. — Je pense comme vous, dit Mélanchthon, et je ne m'abuse pas sur cette faiblesse. » Et il pria qu'on cherchât dans ses papiers un projet de testament qu'il avait préparé, et dont le préambule était une profession de foi sur la religion. Comme on ne trouvait pas cet écrit, probablement dérobé par une de ces infidélités dont se plaignent tous les hommes publics de ce temps-là, il en dicta un autre où il donnait son sentiment sur les dissidences des protestants.

Le 19 avril, qui fut son dernier jour sur cette

Digitized by Google

terre, après avoir tenu plusieurs discours à son gendre sur les malheurs de l'Église, il parut dormir quelques instants d'un sommeil assez doux. Puis, se réveillant en sursaut, il pria Peucer de lui couper les cheveux, service qu'il était accoutumé de recevoir de son gendre, et il se fit changer de linge, comme s'il eût été averti tout à coup du départ et qu'il voulût se tenir prêt. Peu après, il fut visité par des amis et des hôtes d'une ville voisine. Il s'entretint avec eux environ une demi-heure, avec quelque gaieté d'abord; puis, ses pensées devenant sombres, il leur parla tristement des disputes qui déchiraient l'Église; et il ajouta : « Si je meurs, c'est un bienfait singulier de Dieu qui m'enlève à tous les maux dont nous sommes menacés. »

Vers midi, le pasteur et les professeurs de Wittemberg entrèrent dans sa chambre. Ne pouvant déjà plus parler, il demanda qu'on lui lût divers passages des livres sacrés qu'il aimait particulièrement. Cette lecture finie, il dit à haute voix : « J'ai toujours dans l'esprit et en vue ce mot de Jean sur le Fils de Dieu : « Le monde ne l'a pas reçu; mais, à ceux qui l'ont reçu, il a donné le privilége de devenir enfants de Dieu. » Après quoi il remua les lèvres environ un quart d'heure, comme s'il eût continué intérieurement ses pieuses réflexions.

L'heure approchait où la plupart des professeurs allaient faire leur cours. Personne ne se sentant le

Digitized by Google

courage de quitter, à ce moment suprême, l'ami qui allait leur échapper, on rédigea à la hâte, au nom de tous, un avis conçu en ces termes : « Très-chers auditeurs, vous n'ignorez pas dans quelle sollicitude, quel chagrin et quelle crainte nous jette la maladie de notre vénéré précepteur et père, maître Philippe, et sans doute vous vous en affectez avec nous. Vous souffrirez donc que les leçons de cette après-midi n'aient pas lieu. Nous voulons vous prouver par là que telle est la force du mal, que, si Dieu n'aide la nature, notre maître ne pourra résister plus longtemps. Nous vous exhortons à vous unir à nous pour prier Dieu qu'il jette un regard de pitié sur cette misérable Église et sur la jeunesse, et que, pour châtier notre ingratitude, il ne nous enlève pas, dans des temps si difficiles, le fidèle directeur de nos études. Employez à des prières ce temps de loisir, et implorez Dieu pour l'Église et pour la santé de notre précepteur. »

Déjà Mélanchthon luttait avec la mort. Il ne parlait plus que pour répondre ; mais ses lèvres, toujours en mouvement, semblaient dire qu'il se parlait à lui-même des promesses de l'autre vie. Son gendre lui demanda s'il voulait quelque chose : « Rien, dit-il, que le ciel ». Peu d'instants après, il s'évanouit. Rappelé à lui-même par un cordial qu'on lui fit boire, il parut se ranimer et dit : « Pourquoi troublez-vous mon repos? laissez-moi en paix jusqu'à la fin de ma vie, qui n'est pas loin. » Cependant tout

Digitized by Google

le monde s'était agenouillé, et le pasteur lisait, parmi les passages des saintes Écritures, ceux que le mourant s'était plu toute sa vie à méditer. Après cette lecture, on recommença les prières. Vitus, un de ses collègues, docteur en médecine et professeur de langue grecque, lui demanda s'il comprenait tout ce qui venait de lui être lu; il répondit en allemand : « Oui. » Quelques minutes après, vers six heures du soir, pendant qu'on récitait le Symbole des apôtres et l'Oraison dominicale, il rendit l'âme. Sa fin fut si douce que, de tous ces yeux qui étaient attachés sur lui, aucun ne put surprendre l'instant du passage suprême.

Il avait vécu soixante-trois ans et autant de jours, et était mort à la même heure qu'il était venu au monde.

La nouvelle de sa mort amena toute la ville devant sa maison. Étudiants, étrangers, habitants de toutes les classes, demandaient à le voir avant qu'il fût mis dans le cercueil. Le corps resta exposé dans la bibliothèque, depuis le 20 avril au matin jusqu'au lendemain dans l'après-midi. Ses plumes, et jusqu'aux débris de papier qui étaient répandus sur le plancher, furent enlevés. Sur le passage du convoi, des sanglots éclatèrent, parmi les femmes surtout, de qui Mélanchthon s'était fait aimer, pour cette douceur et cette grâce qui lui étaient particulières. Camérarius, arrivé le matin, n'eut pas la force d'entrer dans cette triste maison, au milieu

Digitized by Google

des derniers préparatifs. Il attendit que le cercueil fût fermé, et il le suivit jusqu'à l'église de la citadelle. Le corps y fut déposé à côté de celui de Luther. La mort avait réuni le disciple au maître, après une séparation de quatorze ans.

XVII

Mélanchthon réformateur dans les lettres. — Caractère des corrections qu'il fait à ses livres. — Ses contradictions. — Sa méthode. — Il l'emprunte aux anciens. – La *Confession d'Augsbourg* au point de vue littéraire. — Influence de sa méthode en Europe. — Il met la renaissance au service de la réforme. — Influence de la réforme sur les croyances chrétiennes.

Mélanchthon avait bien gagné l'éternel repos. Il avait rempli, avec une gloire que lui seul ne connut pas, la double tâche de réformateur dans la religion et de réformateur dans les lettres. Nul ne mit à leur service un esprit pourvu de plus de ressources. Nul ne souffrit plus pour ces deux causes, si étroitement liées au commencement : la réforme pénétrant partout où la renaissance avait ouvert les intelligences, et le même progrès éclairant les esprits et émancipant les consciences.

Mélanchthon n'estima jamais de son immense savoir que ce qui pouvait être compris du plus grand nombre. Quelquefois, pensant à la gloire des anciens écrits, il laissa échapper l'aveu qu'il eût pu faire

Digitized by Google

des livres plus polis et plus agréables aux lecteurs[1]. Mais il ne se croyait pas le droit de se contenter, et ce qu'il lui eût fallu de travail et de patience pour développer et perfectionner ses dons naturels, il en faisait volontiers le sacrifice à l'impérieuse nécessité de publier ses livres à temps et de les approprier à l'intelligence des lecteurs. A une époque où les livres étaient des actions, et les lettrés des chefs de parti, il n'était guère loisible de songer à la gloire des écrits durables. Pour Mélanchthon, il ne pensa jamais à jouir de son esprit; il ne fut et ne voulut être que pédagogue : assez semblable encore à Fénelon par ce trait, qu'il n'eut pas l'orgueil du génie, et qu'il ne trouva rien de plus beau que de faire des livres d'éducation.

On a vu Mélanchthon se défendre, non par peur de la responsabilité, mais pour être vrai, d'avoir rien inventé en fait de dogmes. Il y revient souvent dans ses écrits. « Je n'ai appliqué, dit-il quelque part, toutes les forces de mon esprit et tous les efforts de ma volonté qu'à expliquer avec clarté et précision de si grandes matières, et à donner à la jeunesse des opinions droites et modérées. Autant que je me connais, j'affirme avec vérité et en toute conscience que je n'ai jamais eu en vue que de servir le public[2]. » Il ne faisait des corrections dans ses livres

1. *Epist. Ph. Mel. de seipso, et de editione prima scriptorum suorum.*
2. *Epist.* IX, lib. II.

Digitized by Google

que pour y mettre plus de cette netteté qui découvre les choses aux lecteurs les plus inattentifs, et non pour attirer les yeux sur l'écrivain. Sa conscience délicate et simple l'aidait beaucoup dans ce dessein : il ne pouvait enseigner que ce qu'il croyait, et il ne pouvait croire que ce qu'il concevait nettement. Bossuet l'a surpris se contredisant, atténuant ou omettant selon le besoin. Le reproche est vrai ; mais c'est à nous de dire que ce ne fut jamais pour se tirer d'un embarras ou d'un danger personnel. Les contradictions de Luther peuvent choquer, parce que c'est le plus souvent son orgueil qui donne un démenti à sa bonne foi, et qu'on voit un législateur s'excepter des lois qu'il a faites. Mais comment blâmer Mélanchthon, lorsque, dans un intérêt commun et pressant, il ne souffre pas que ce qu'il a pu écrire soit un empêchement pour la paix, et que, à la différence de Luther, l'homme pacifique ne craint pas de démentir l'écrivain? Comment n'aimer pas chez lui cette habitude de ne tenir à ses idées qu'autant qu'elles peuvent servir au bien d'autrui? Et celui-là n'était-il pas le vrai disciple du Christ, qui s'offrait toujours pour premier otage de la paix qu'il apportait aux partis, et qui ne songeait à les accorder qu'à ses dépens?

Un esprit si pratique devait emprunter sa méthode aux anciens. Là, en effet, sont les plus beaux modèles de littérature appropriée. Les livres des anciens sont comme leur politique : celle-ci se fai-

Digitized by Google

sait au Forum ou sur l'Agora, en plein jour, par la communication et la discussion. Les livres se faisaient comme la politique, en vue et avec le contrôle de tous. L'art des anciens n'est que la connaissance des routes les plus sûres et les plus directes pour arriver à l'intelligence d'autrui, et pour accommoder le génie aux esprits les plus ordinaires, sans le faire descendre. C'est aux anciens que Mélanchthon prit ses plans, sa netteté dans l'exposition, l'art de grouper les preuves, de proportionner un sujet; la clarté, cette lumière qui n'éclaire pas tout le monde au même degré, mais qui ne laisse personne dans l'obscurité; le naturel de l'expression, qui n'est que le langage le plus général et le plus approprié : c'est à ces qualités qu'il dut cette puissance que tout le monde contesta et que tout le monde subit.

La *Confession d'Augsbourg*, son plus beau livre comme théologien, est un ouvrage antique par la méthode. Ce livre lui a survécu et demeure encore. Vainement Luther l'affaiblit, d'abord par son refus de concours, dans le temps que Mélanchthon l'écrivait, ensuite par ses désaveux, quand il parut. Vainement les sacramentaires et l'Église de Strasbourg, par l'éclat de leurs réserves; tous les exagérés, par la peur de ne pas demander assez; tous les beaux-esprits, par le désir de se distinguer des autres, s'agitèrent pour le discréditer : le livre résista. Il résista par sa méthode même, qui en avait exclu toutes les exagérations particulières de chacun des

Digitized by Google

chefs, et n'y avait fait entrer de leurs sentiments que ce qui pouvait être consenti par tous et compris du public. Plus d'une fois, au début de certaines diètes, on parut s'entendre pour rejeter ce code. On s'étonnait d'autant plus de le subir, que l'auteur lui-même ne cherchait pas la domination. Les discussions s'ouvraient, soit sur certains points qui n'y avaient pas été résolus, soit sur d'autres que l'on prétendait poser dans d'autres termes. Bientôt les excès des interprétations particulières ramenaient tous les disputeurs, comme à leur insu, au livre de Mélanchthon ; en sorte que celui de tous les réformateurs qui paraissait avoir fait le plus de concessions, revenait par le fait de moins loin que tous les autres. A force de se dérober, Mélanchthon avait fini par se faire suivre de tout le monde.

Les plus éclairés de ses contemporains appréciaient très-bien sa position. Ils le regardaient comme envoyé de Dieu, non moins manifestement que Luther, pour éclaircir la doctrine et l'assurer. Dans l'imagination populaire, Luther découvrait des terres nouvelles et les conquérait ; Mélanchthon y mettait l'organisation et l'administration. Ces deux hommes étaient si nécessaires l'un à l'autre, que Luther, qui fut toujours le premier à s'en fatiguer et à vouloir rompre, ne gagna rien à se brouiller avec Mélanchthon. Séparé du plus illustre de ses disciples, du seul qui pût l'entendre sans être ébloui, le maître, au lieu de faire des conquêtes, ne courut

Digitized by Google

que des aventures. La parole de Luther toute seule soulevait des tempêtes dans la foule ; en passant par la bouche de Mélanchthon, elle s'insinuait doucement dans les esprits, et y prenait racine.

L'influence que sa méthode lui donna en Allemagne, il l'eut en France, en Angleterre; il l'eut en Italie, en Espagne, sur tous les esprits éclairés que l'inquisition ou la prépondérance du catholicisme n'empêchèrent pas de s'unir de vœux à l'Allemagne protestante. Cet art de trouver, au milieu de tant d'opinions extrêmes, une sorte de doctrine moyenne où pussent se rencontrer toutes les intelligences, les unes comme à leur point d'arrivée, les autres comme à leur point de départ, lui donna une véritable importance diplomatique en Europe. Tant que les princes ne songèrent pas à tirer parti pour leur politique des questions religieuses, ou, plus tard, quand ils s'aperçurent que les embarras surpassaient le profit, ils pensèrent à se servir de Mélanchthon. On s'exagéra même les succès de sa parole, chacun jugeant par soi de l'effet que devaient produire sur les autres cette modération et cette clarté. Mais lui-même ne se laissa pas enivrer, et ne reçut jamais qu'avec hésitation cette médiation universelle, soit qu'il comprît que le débat ne resterait pas longtemps spéculatif, ou qu'il se souvînt trop du prix que lui avaient coûté ses succès à Augsbourg.

Si je ne craignais les opinions trop absolues dans une étude sur l'homme qui se fit une gloire immor-

Digitized by Google

telle en les évitant, et les airs de paradoxe en parlant d'un esprit qui les redouta comme des fautes contre la conscience, je dirais que Mélanchthon fut la méthode vivante de la réforme. Et, comme il emprunta aux anciens leurs procédés de composition, j'ajouterais que ce fut la renaissance qui fournit à la réforme sa méthode.

Mais ce serait pousser trop loin l'éloge que de lui en attribuer tout l'honneur. Luther, de son regard supérieur, avait bien vu le service qu'on pouvait tirer des lettres anciennes, et, avant de connaître Mélanchthon, il les avait assez étudiées pour être, même en ce point, plus exercé qu'aucun de ses adversaires. Mais il ne sentait pas le besoin de s'y perfectionner, et s'enfonçait de plus en plus dans la théologie, si favorable à la subtilité de son esprit et à la hardiesse de son imagination. Érasme, et c'est sa gloire, avait toujours mêlé les études littéraires aux études théologiques, éditant de la même main les Pères du christianisme et les auteurs profanes; mais son goût, moins fin que celui de Mélanchthon, le portait plutôt vers la négligence abondante des premiers que vers la perfection des seconds. Ses écrits théologiques, outre leur indécision, tantôt calculée, tantôt sincère, ne sont piquants que par leurs railleries sur la grossièreté illettrée des moines. Il y manque la proportion, le plan, et cet art merveilleux des anciens, si c'est un art que de se conformer à l'esprit humain, de se rendre

Digitized by Google

accessible à tout le monde, quoique à des degrés divers, et à chacun dans la mesure de son intelligence et de son savoir. Or c'est cet art que retrouva Mélanchthon, et qui, joint à sa sincérité en toutes circonstances, et à sa décision dans les choses essentielles, en fit le premier théologien de la réforme pour la propagation et l'enseignement de la doctrine.

Je crains qu'aux yeux de certaines personnes dont la foi peut être inquiète, ou l'orthodoxie intolérante, ce ne soit pour la renaissance un médiocre honneur d'avoir aidé la réforme. Mais j'avertirai ces personnes de prendre garde d'être plus catholiques que chrétiennes. Dans le temps que la réforme suscitait les anabaptistes de Munster, ou qu'elle partageait la France en deux pays ennemis, cette prévention était juste; mais depuis que les armes sont rentrées dans le fourreau, qu'aucun pays n'est divisé par la religion, que, dans les deux partis, les hommes éclairés se sont réconciliés sur le terrain du christianisme [1], il ne faut pas craindre de faire honneur à l'antiquité classique de nous avoir ramenés des derniers excès de la scolastique à l'intelligence

1. J'écrivais cela en 1846. Ce n'était pas tout-à-fait l'état vrai du monde chrétien; mais les apparences étaient assez bonnes pour qu'on s'y trompât. Depuis lors, et dans ces dernières années notamment, quel douloureux démenti les événements n'ont-ils pas donné à mes paroles! Je ne crois pourtant pas devoir les effacer de cette nouvelle édition. Si, même à l'époque où je les écrivais pour la première fois, elles étaient moins un jugement qu'un vœu, combien n'ai-je pas raison de les reproduire en un temps où ce vœu a tant d'à-propos!

Digitized by Google

savante et profonde du christianisme. Il ne faut pas surtout marchander les louanges à Mélanchthon, qui, par sa plume comme par toutes les vertus du chrétien pratique, y a tant contribué.

Je dirai même aux catholiques, pour peu qu'ils consentent à ne l'être pas plus que Bossuet, que c'est la réforme qui a fait le catholicisme gallican, le catholicisme profond, savant et philosophique de ce grand homme. Aimeraient-ils donc mieux le temps où des professeurs de scolastique, à Paris, s'évertuaient à montrer à leurs élèves en quoi *papam vidi* diffère de *vidi papam;* où, soutenir qu'*ego currit* est de mauvais latin, sentait l'hérésie ; où un professeur de théologie, expliquant un passage des livres sacrés dans lequel il est question d'un roi de Salem qui offre du pain et du vin, croyant que *Salem* voulait dire *sel*, s'étendit sur la nature et la force de ce condiment? C'était le temps où certains évêques faisaient la guerre aux lettres comme à des semences d'hérésie. La réforme força ces catholiques qui avaient oublié leurs livres, et étouffé sous un amas de vaine sophisterie les dogmes de l'Évangile, de revenir aux sources mêmes de leur foi, et de l'apprendre pour mieux la défendre[1]. Les premiers écrits de Luther, et plus tard les lumineux traités de Mélanchthon, firent rougir Jean de Eck et les autres de n'être que diffus, et les forcèrent à être éloquents.

1. Voir, dans mon *Histoire de la littérature française*, tome I, liv. II, chap. Ier.

Digitized by Google

L'homme ne peut rien conquérir ni conserver que par le combat. Quand il fallut apprendre l'hébreu pour tenir tête aux élèves de Reuchlin, et réfuter les écrits de Luther et de Mélanchthon par leur propre méthode, il y eut un plus grand nombre de vrais catholiques qu'au temps où la scolastique régnait paisiblement sur tout le continent européen. Les plus illustres catholiques sont contemporains des réformateurs. Pendant que Luther et Mélanchthon remplissaient l'Europe occidentale de leurs livres, le catholique Thomas Morus disputait comme un Père de l'Église romaine et mourait comme un martyr de l'Église primitive. Plus tard, ne sont-ce pas les protestants de la Hollande qui suscitèrent la polémique de Bossuet? Les croyances disputées sont les seules qui soient profondes, outre que les mêmes combats qui renouvellent les esprits, renouvellent les caractères. Aux époques dont je viens de parler, les grandes vertus se trouvaient du même côté que les grands talents.

XVIII

Mélanchthon *précepteur commun de l'Allemagne*. — Sa méthode dans l'enseignement des lettres. — La scolastique, la dialectique, la jurisprudence, la médecine de son temps. — Dans quelle mesure il les réforme. — Ses doctrines littéraires — Caractère de ses avis aux étudiants. — Comment ses collègues se distribuent son héritage. — Opinion générale sur Mélanchthon.

Il est temps que je quitte ce terrain, où je me

Digitized by Google

sens mal assuré, ne pouvant rien affirmer avec autorité, ni exprimer de doutes utilement et avec convenance, et j'ai hâte de montrer dans Mélanchthon le réformateur littéraire. Là du moins les contradictions sont moins à craindre, et ont peu de conséquence. Je n'y rencontrerai ni les protestants, pour interpréter sa modération par sa faiblesse de caractère plutôt que par la justesse de son esprit; ni les catholiques, pour l'accuser de n'avoir pas été modéré jusqu'à passer de leur côté. Les services qu'il a rendus à ce qui, sous le nom de philosophie, embrassait alors toute la science humaine, ne peuvent être ni contestés ni interprétés à mal, puisque, grâce à Dieu, il n'y a pas un parti de l'ignorance et de la vie sauvage. Quiconque aime les lettres pour elles-mêmes, et en a goûté la douceur dans le commerce des grands écrivains de l'antiquité, honorera sans réserve l'homme que sa patrie a nommé le *précepteur commun de l'Allemagne.*

Le titre de précepteur est le plus modeste des titres, ou bien un des plus grands, selon le théâtre où se donnent les leçons. Quand l'école se compose d'un grand peuple, il n'y en a pas de plus beau ni de plus à envier. Je ne trouve, dans l'histoire de ce temps-là, que Mélanchthon qui en ait été honoré. C'est là en effet sa gloire très-particulière, qu'à côté de ceux qui exhumaient les monuments de l'antiquité et étaient souvent éblouis eux-mêmes par le flambeau qu'ils rallumaient, Mélanchthon faisait ar-

Digitized by Google

river jusqu'aux petits enfants quelques lueurs de la sagesse antique.

Il fut pour les lettres ce qu'il avait été pour la réforme; il n'imagina rien, il appropria ce qui avait été fait. Pourquoi lui donnerais-je une gloire à laquelle il s'est refusé? La grande pensée de la réforme comme de la renaissance, c'est le retour aux sources mêmes. Or, Luther pour la réforme, pour la renaissance l'Italie tout entière, et en Allemagne, Érasme et Reuchlin, avaient rouvert les livres. Mais pendant que Luther s'enivrait de la nouveauté de ses interprétations, et qu'Érasme écrivait d'agréables livres pour les lettrés de l'Europe, Mélanchthon mettait en catéchisme la théologie nouvelle, et faisait des grammaires pour apprendre aux enfants à lire les anciens.

Dans les lettres, comme dans la religion, il ne recherchait que la gloire d'approprier les choses à l'entendement de la jeunesse. Mais tandis qu'il ne croyait et qu'il ne voulait être que pédagogue, se défendant de tout autre titre avec la modestie chrétienne, il réformait toutes les parties de l'enseignement public. Il faisait, pour la philosophie proprement dite, pour l'enseignement des langues, pour la jurisprudence, pour la médecine, pour les sciences physiques, ce que Luther avait fait pour la théologie : il les séparait de cette fausse science qui, dans l'ignorance où l'on était de la véritable, était née du souvenir vague et obscur qu'on en avait gardé, et

Digitized by Google

avait fini par s'y substituer et en usurper le nom.

Avant lui, la scolastique était partout. J'entends par là ce mélange grossier de toutes les sciences les plus distinctes, ce raffinement inouï qui retenait dans la spéculation stérile celles que, plus tard, la méthode devait mêler à la vie pratique. La philosophie, par exemple, était confondue avec la religion, ou plutôt c'était un amalgame de la tradition corrompue d'Aristote avec la tradition non moins corrompue du christianisme. De là l'indignation de Luther, et, dans le commencement, celle de Mélanchthon contre Aristote, comme s'il eût été complice de cette confusion. Et de là, par contre-coup, l'attachement des scolastiques, dont cette confusion favorisait l'ignorance et la sophisterie, pour ce même Aristote qui leur était presque plus Dieu que Jésus-Christ. Le moyen âge avait désappris les livres, mais il avait retenu les grands noms; et son respect pour Aristote était d'autant plus superstitieux que, ne pouvant le connaître par ses écrits, il l'avait fait à son image. Toutes les vanités et toutes les ignorances étaient intéressées à la perpétuité de son règne.

L'espèce de science qui s'enseignait généralement dans les écoles sous le nom de dialectique, consistait en commentaires des diverses parties de l'*Organum* d'Aristote, défigurées et mutilées dans des traductions latines. Les professeurs de dialectique, ne sachant point les langues originales, et n'étant point exercés à écrire, ajoutaient leur propre obscurité à

Digitized by Google

toutes celles de la matière, et se contentaient d'étonner leurs auditeurs par des artifices où toutes les forces du raisonnement étaient employées à surprendre et à égarer la raison. Le prédécesseur de Mélanchthon à Wittemberg, un certain Tartaretus, passait, dit Vitus Winshemius, pour un dieu [1], tant il avait poussé loin l'art d'embarrasser les questions et de les résoudre par des moyens surprenants. On qualifiait les plus habiles en ce genre d'*irréfragables*, de *très-illuminés*, d'*angéliques*, de *séraphiques;* les éloges étant, comme il arrive, d'autant plus exagérés que la science était moins solide. Mais l'admiration suscitait des critiques non moins passionnées, et les disputes, sur ce misérable terrain d'équivoques et d'arguties, finirent plus d'une fois par des coups.

En arrivant à Wittemberg, Mélanchthon y trouva cette dialectique florissante. Les réalistes et les nominaux continuaient d'y disputer, quoique Luther les eût fort surpris en apportant une bien autre matière de disputes que celle qui les tenait divisés. Mélanchthon se plaça entre eux comme arbitre, condamna les deux partis, et leur demanda de réunir leurs forces pour rechercher en commun la vérité dans ces livres qu'ils citaient et qu'ils n'avaient pas lus. En même temps il leur mit dans les mains une grammaire latine et une grammaire grecque, et il

1. *Discours prononcés à l'Académie de Wittemberg après la mort de Mélanchthon.*

Digitized by Google

rétablit la paix entre tous ces docteurs en en faisant des écoliers.

Quant à la dialectique, il alla en chercher la définition dans Cicéron, qui lui fournit le programme même de ses leçons. « La dialectique, dit Cicéron, c'est cette science qui enseigne à distribuer un tout en ses diverses parties, à découvrir par la définition ce qui est caché, à éclaircir par l'interprétation ce qui est obscur, à voir les équivoques et à les résoudre par d'habiles distinctions, à posséder enfin une règle certaine pour juger le vrai ou le faux, et pour savoir si une conséquence est bien ou mal déduite de son principe[1]. » Mélanchthon étudia les formes du raisonnement dans le plus serré et le plus vif des logiciens, Démosthènes. Puis, faisant un choix de tous les préceptes de l'art antique, et renouvelant le raisonnement lui-même, il appliqua cet instrument réparé à des questions qui touchaient à la conduite même de l'homme et aux plus grands intérêts de son temps. Il fit succéder, dans son auditoire, à une curiosité stérile, l'attention et la réflexion; il intéressa aux vérités essentielles ceux que son prédécesseur Tartaretus amusait par des jeux de paroles. Bientôt le dieu dont parle Vitus fut traité par les nouveaux lettrés comme les saints l'étaient par les réformateurs, et il courut plus d'une épigramme grecque ou latine, où l'on jouait sur la ressem-

1. *Brutus*, XLI.

Digitized by Google

blance de son nom avec le nom du Tartare, dont il avait, disait-on, répandu les ténèbres sur les pensées d'Aristote.

Cet art, dont Cicéron raconte que le grand jurisconsulte Scévola s'était aidé pour débrouiller la jurisprudence, n'est que la méthode même de tout esprit bien fait; la chose existait avant le nom. C'est l'arme défensive de l'homme vivant en société. Étendez-la aux actions, c'est la morale. Il n'y a de sûreté dans la conduite, il n'y a de solidité dans le jugement que par la dialectique. Le moyen âge n'en ayant pas la réalité, en avait adoré l'ombre. Il languissait dans une sorte d'ébahissement devant les merveilleux tours de l'art équivoque qui en tenait la place. Mélanchthon chassa la fausse dialectique, et il introduisit la vraie dans toutes les branches des connaissances humaines, dans les lettres et les sciences morales où elle garda son nom, comme dans les sciences physiques où elle devait prendre le nom d'analyse.

Avant lui, la jurisprudence était une science obscure et captieuse, formée, comme la philosophie aristotélique, de quelques traditions confuses des monuments. On en avait fait l'art de résoudre des questions de ce genre : Quand Lazare fut ressuscité, son testament demeura-t-il valable? Et cette autre : Un âne, voulant boire, s'approche d'un fleuve : mais, trouvant l'eau du bord ou trop bourbeuse ou en trop petite quantité, il monte dans une barque

Digitized by Google

qu'on avait amarrée là, afin de boire plus près du courant. La barque se détache, est emportée sur des écueils où elle se brise, et l'âne se noie. Procès entre le meunier qui accuse la barque d'avoir fait périr son âne, et le pêcheur, qui accuse l'âne du naufrage de sa barque. Qui a raison, qui a tort, du pêcheur ou du meunier[1] ? Voilà pour la théorie. Quant à la pratique, les lois et les jugements étaient la proie de quelques agents d'affaires, qui profitaient de l'incertitude des traditions et de l'ignorance des juges, pour embrouiller les causes et semer les procès.

Mélanchthon n'était pas jurisconsulte; mais il avait étudié les lois romaines, et y avait retrouvé cette sagesse écrite dont on dit qu'elles sont le recueil. Il y renvoya les jurisconsultes; et, après avoir montré les sources et rétabli la théorie, il demanda que les lois et les jugements fussent arrachés des mains des sycophantes et remis aux hommes de savoir et de probité. Les catholiques soutenaient cette jurisprudence à la fois puérile et meurtrière, d'abord comme une des pièces du vieil édifice, ensuite sous le prétexte qu'un État chrétien ne devait pas être régi dans le civil par des lois païennes. Mélanchthon les combattit par des raisons profondes, faisant, dès ce temps-là, entre le citoyen dans ses rapports avec l'État, et l'homme dans ses rapports avec Dieu, cette distinction protectrice qui a valu à

1. *Oratio Melanchthonis de legibus.*

Digitized by Google

notre législation d'être qualifiée d'athée, apparemment parce qu'elle a cessé de se croire dieu.

Cette même méthode, il la conseilla dans l'étude de la médecine, de la physique, de l'astronomie, des mathématiques, de la géographie, matières sur lesquelles il était allé fort au delà du savoir de son temps. Si la diversité de ses travaux, et surtout l'application de chaque jour que lui demanda la théologie, ne lui laissèrent pas le temps d'inventer dans ces diverses sciences, il y mit du moins la méthode, c'est-à-dire l'ordre qui féconde le chaos. Les savants en ces diverses sciences trouveraient sans doute bien des erreurs dans ce qu'il en a écrit; les astronomes, par exemple, pourraient sourire de son penchant pour l'astrologie judiciaire; mais tous lui reconnaîtraient le mérite d'avoir compris la dignité de leur science et de leur en avoir montré le vrai chemin.

Quant à ses théories littéraires, les lettres peuvent les accepter sans restriction. C'est la tradition et le grand goût. J'oppose ce grand goût à cette recherche puérile d'une sorte de perfection dans l'art d'écrire, indépendante de l'objet pour lequel on écrit, du caractère et des mœurs de l'écrivain. Mélanchthon conçut les lettres comme la religion : les unes doivent gouverner les actions dans la vie civile, comme l'autre doit gouverner la conscience dans les choses de foi. Il ne voulut rien d'académique, rien qui fût donné à l'esprit tout seul. Pour lui, les poëtes,

Digitized by Google

les orateurs, les historiens, étaient d'admirables précepteurs qui nous apprennent par des voies agréables à distinguer le bien du mal, le vrai du faux, à être tolérants, réservés, pacifiques, à nous défendre, mais, s'il le faut, à nous sacrifier. Dans ses charmants avis aux étudiants, il ne manquait guère d'indiquer les rapports de ses leçons avec la vie pratique. Il y a toujours deux choses dans son cours : le sujet et le but. Le sujet, c'est un auteur ou quelque partie d'un auteur ancien; le but, c'est une application soit à la vie pratique en général, soit, en certaines circonstances, à des événements contemporains qui commandaient une certaine conduite. Mélanchthon n'aurait pas imaginé de monter dans la chaire du professeur, pour n'y montrer que son esprit ou pour n'y faire que les affaires de son ambition.

Quel aimable trait de ses mœurs académiques que ces avis familiers, en prose ou en vers, où il indique à ses auditeurs le sujet qu'il doit traiter, le profit particulier qu'ils en tireront; où il les gourmande doucement de leur inassiduité, et s'excuse lui-même de ses empêchements! Ces communications entre le professeur et les élèves étaient toujours utiles, et, dans certains cas, touchantes. Mélanchthon n'eût pas manqué à une leçon sans en faire savoir le motif : parlant de sa santé, de ses fatigues, si son absence venait de là; et, en aucun cas, ne se faisant pas seul juge des raisons qui le forçaient à remettre sa leçon au lendemain.

Digitized by Google

Je n'aime pas moins cet autre usage de recommander aux élèves, sous la même forme, les bons livres qui se publiaient. Un de ces avis, signé de Mélanchthon, porte : « L'ouvrage se vend — il s'agit d'un traité de saint Augustin, — chez l'imprimeur Joseph. J'invite les étudiants à l'acheter et à le lire, par amour pour l'antiquité, dont l'étude convient à des gens d'esprit [1].» D'autres fois je le vois engageant les étudiants à suivre les leçons de tel professeur dont l'enseignement a pu les effrayer par l'aridité des matières. Il leur recommande ce professeur, il leur donne une idée sommaire du cours et l'avantage qu'ils trouveront à le suivre. Ainsi, à propos d'un traité d'arithmétique que doit expliquer Jean Ficher : « Il y a, dit-il, beaucoup de mérite et d'utilité à posséder cette science, qui est d'un si grand usage dans la vie, et qui ouvre la voie à la connaissance des mouvements célestes. Celui même qui ne sait que médiocrement l'arithmétique est en possession d'un art qui peut le rendre propre à diverses fonctions, et lui être d'un grand secours. Il ne faut donc pas le négliger; il est de sa nature le premier des arts, la connaissance des nombres étant la première lumière de l'esprit [2].»

Outre ces appels directs, Mélanchthon s'adressait souvent aux étudiants et au public, dans des préfaces qu'il mettait en tête des auteurs anciens,

1. *Corp. ref.*, nº 3236.
2. *Ibid.*, nº 3036.

Digitized by Google

écrites, soit par lui, soit par ses amis. La vraie critique n'a rien changé aux jugements que Mélanchthon y porte sur les auteurs. Le XVIIe siècle les a adoptés; le XVIIIe siècle s'y est rangé, malgré la légèreté de ses opinions et de son savoir, en ce qui regarde les anciens; et, de nos jours, la seule nouveauté solide à laquelle on puisse prétendre, c'est d'y revenir.

Cette vie ouverte à tous et donnée à tous, cette source de lumières et de sentiments honnêtes où chacun pouvait puiser, cette plume universelle, font de Mélanchthon un génie très-original par tout ce qu'il fit pour ne point s'appartenir. Il servit tout le monde jusqu'à la fin, et il fut d'autant plus grand, qu'à l'âge où les hommes commencent à s'imposer, il continua toujours à se prodiguer. Il fut puissant à force de refuser le pouvoir. Comme recteur ou comme professeur, il gouverna l'académie qui gouvernait elle-même la ville, et plus d'une fois la seule vue de cette figure douce et souffrante, que lui prêtent les gravures du temps, animée par le courage du devoir, suffit pour dissiper une sédition.

Qu'on imagine maintenant ce qui put se former d'élèves et de maîtres distingués, pendant un enseignement de quarante années, à la voix si persuasive et par les écrits si naturels et si pratiques de ce grand homme; qu'on songe à ces Académies qu'il fut chargé d'organiser sur le modèle de celle de Wittemberg; à tant de professeurs choisis par lui,

Digitized by Google

sur la demande de toutes les villes de l'Allemagne, lesquels y répandirent sa méthode; à l'immense multitude d'étudiants qui, à divers degrés, furent touchés par cet esprit supérieur; on s'expliquera qu'il ait reçu de sa nation le titre glorieux de *précepteur commun de l'Allemagne.*

Il fut aussi, à certains égards, le précepteur de la France, quoiqu'il n'y ait jamais enseigné de sa personne. Calvin, par qui se formaient nos meilleurs esprits de ce temps-là, s'était formé lui-même par la méthode de Mélanchthon. Nos étudiants apprenaient le latin dans ses grammaires. J'ai sous les yeux un exemplaire de ses *Institutions de rhétorique*, « bien autrement traitées qu'auparavant, » dit le libraire François Regnault, et qui porte la date de 1529. Dès 1526, cette rhétorique était populaire dans nos écoles[1]. Ses écrits de théologie, très-lus et très-admirés, formaient le goût de ceux mêmes dont ils ne changeaient pas la foi. Je n'y trouve rien d'essentiel qui ne fasse partie du fonds même de l'esprit français, ni aucune qualité de composition et de style qui ne soit obligatoire pour nos écrivains. Si l'influence de Mélanchthon fut si directe, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ce grand homme? Si, ce qui ne le diminuerait point, l'esprit français n'a fait que suivre la même voie que Mé-

1. *Gotschedii or. ad memor. communis Germaniæ præceptoris Philip. Mel.*

Digitized by Google

lanchthon, non toutefois sans le connaître, je le vénérerais encore pour ce trait de confraternité avec nos grands écrivains, et comme me confirmant dans l'excellence de leur art et dans la vérité de leurs doctrines.

Qui peut apprécier tout ce que cet esprit si admirablement tempéré, vif sans témérité, facile sans relâchement éloquent sans déclamation, toujours et en toutes matières solide et vrai, dut enseigner de choses sensées, nobles, fructueuses? Qui peut connaître, si ce n'est Dieu, tout ce que produisit, dans les esprits élevés sous sa discipline, cette semence choisie, tout ce qui partit de ce foyer pour se répandre autour de lui et dans toute l'Europe? Il reste un curieux témoignage de ce qu'était son enseignement à Wittemberg : c'est le partage qu'en firent ses collègues après sa mort. Il n'en fallut pas moins de quatre pour suffire à cet héritage, « en attendant, dit l'Académie, qu'on trouve un homme, s'il en existe, qui puisse prendre le fardeau tout entier[2]. » Vitus Ortelius, docteur en médecine, qui professait depuis quarante ans l'éloquence et la langue grecque, se chargea des cours de dialectique, et d'expliquer Euripide à la place de Mélanchthon. C'étaient quatre leçons par semaine. Il promit en outre aux élèves qui commençaient l'étude du grec de leur

1. Scriptum publice propositum de ordine aliquot lectionum publicarum constituto, post pium et felicem obitum D. Philippi Melanchthonis.

Digitized by Google

enseigner une fois par semaine la grammaire de Mélanchthon. Paul Eberus, pasteur, quoique chargé du gouvernement de l'Église de Wittemberg, consentit à remplacer Mélanchthon, deux jours par semaine, pour la leçon de théologie, et, le dimanche, dans la leçon du matin que Mélanchthon avait coutume d'approprier à la solennité du jour. Pierre Vincent eut à expliquer les *Éthiques* d'Aristote, tous les mercredis. Enfin Peucer, le gendre de Mélanchthon, fut chargé de continuer à dicter la chronique, ou histoire universelle, que Mélanchthon avait menée jusqu'à Charlemagne.

« Nous avons distribué de telle sorte, dit ce dernier, dans son discours d'ouverture, les travaux interrompus par sa mort, que le fardeau qu'il a porté sur ses épaules et soutenu avec les forces d'Atlas, nous nous le sommes partagé entre plusieurs, réunissant nos efforts et nos conseils, pour prévenir la chute de cette école qui a subsisté et prospéré par lui. » Et il ajoute : « C'est pour empêcher que, dans ce malheur public, vous ne perdiez courage, et ne désespériez du sort des études, que nous avons résolu de poursuivre et de presser les travaux abandonnés par lui, et de donner tous nos soins pour assurer par la diligence, l'assiduité, la fidélité au devoir, ce que nous ne pourrions obtenir par le talent, l'expérience, l'abondance et la variété des connaissances. » Dans cet écrit sur les changements qui vont avoir lieu dans les cours,

Digitized by Google

l'académie de Wittemberg est comparée au navire Argo et Mélanchthon au pilote Typhis. Mais la douleur y est si vraie, qu'elle perce à travers ces souvenirs de la mythologie antique, d'ailleurs particuliers à ce temps, où les sentiments les plus profonds ne pouvaient s'exprimer qu'avec des images et des tours empruntés à des langues mortes.

Le même professeur, dont il fallait partager l'héritage entre quatre de ses collègues, écrivit pendant le même espace de temps, outre tant de traités, de pièces diplomatiques, d'ouvrages de théologie, de préfaces, un nombre immense de lettres, quelquefois jusqu'à douze en un jour, dont quelques-unes ont l'étendue d'un traité. Cette modération admirable attirait à lui, de tous les points de l'Europe, tous ceux qui voulaient se recueillir avant de se décider, se connaître avant de disposer d'eux. Tous les yeux qu'éblouissait l'éclat de Luther se tournaient vers cette lumière douce et égale qui pénétrait les consciences sans les troubler. Les hommes passionnés, pour qui les idées nouvelles n'étaient qu'une occasion de se déchaîner avec impunité, attendaient le signal de Luther, et souvent le devançaient. Mélanchthon avait autour de lui tous ceux qui cherchaient la vérité pour elle-même, ou pour régler sur ses enseignements leur vie intérieure; tous ceux qui voulaient moins un maître qu'un directeur de conscience, et aimaient mieux se donner librement que se laisser conquérir; tous ceux qui avaient besoin

Digitized by Google

de conseils, soit pour la conduite de leur conscience dans les choses de la foi, soit pour celle de leur esprit dans les choses de l'intelligence. Et ce n'est pas une médiocre gloire pour la modération, d'avoir donné plus de travail à Mélanchthon, que n'en donnait à Luther le gouvernement de tant de passions qui offraient d'être ses auxiliaires, sans lui dire et peut-être sans savoir elles-mêmes jusqu'où elles comptaient le suivre.

Tel fut Mélanchthon dans sa double tâche de réformateur de la religion et des lettres. Une vie si laborieuse, un si rude passage sur la terre, tant d'oubli de soi-même et de dévouement à tous, ont réconcilié tout le monde à cette grande mémoire. Les catholiques ne lui sont pas sévères, car Bossuet lui-même l'a aimé, et n'a pas pu voir impunément tant de douceur et de lumières. Les protestants, loin de le haïr, ne le suspectent même plus. Quant à ceux qui cultivent ce qu'il appelait la *philosophie*, comment ne seraient-ils pas justes pour lui? Il a défriché pour eux le champ de la science et de l'art, et nul, parmi les héroïques ouvriers de la renaissance, n'a fait plus d'efforts et dépensé plus de sa vie pour nous rendre faciles et doux les plaisirs les plus relevés de l'esprit.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

THOMAS MORUS

Pages.

I. Mort de Henri VII. — Henri VIII son fils lui succède. — Mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. — L'épithalame..... 1

II. Naissance de Thomas Morus. — Les présages. — Morus est protégé par le cardinal Morton. — Ses succès à Oxford. — Caractère de ses premières poésies. — Ses austérités. — Les pieux entretiens chez le doyen de Saint-Paul, Colet. — Morus se marie deux fois. — Il est nommé à la Chambre des communes. — Sa fuite en France. — Il revient en Angleterre à l'avénement de Henri VIII..... 11

III. Morus présenté à Henri VIII par le cardinal Wolsey. — Il est chargé de diverses missions à l'étranger. — Sa lettre à Érasme à ce sujet. — Ses mœurs domestiques. — Comment il trouve du temps pour écrire. — Première idée de l'*Utopie*. — Admiration que cet ouvrage excite en Europe..... 25

IV. L'*Utopie*..... 37

V. La querelle de Morus et de Brixius. — Les dix années littéraires de la vie de Morus. — Son portrait par Érasme à quarante ans. — La gravure d'après Holbein. — Mot prophétique d'Érasme..... 47

Digitized by Google

Pages.

VI. L'amitié du roi Henri VIII. — La maison de Morus à Chelsea. — Refroidissement du roi. — Le parlement et le cardinal Wolsey en 1523. — Morus est nommé *orateur* malgré lui. — Wolsey veut faire exiler Morus dans une ambassade; Morus obtient du roi de rester en Angleterre. — Son genre de vie à Chelsea. — L'éducation de ses enfants. — Marguerite Roper, sa fille, traduit et commente les Pères grecs et latins. — Sévérité de mœurs et piété croissante dans la maison de Morus. — Il réfute la réponse de Luther à un livre de Henri VIII. — Caractère de ses croyances à cette époque. — Henri le nomme lord chancelier d'Angleterre... 57

VII. Disgrâce de Wolsey. — Discours d'installation du nouveau chancelier. — Le père de Thomas Morus préside à quatre-vingt-dix ans la cour du banc du roi. — Henri demande à Thomas Morus un avis favorable au divorce. — Refus de Morus. — Son application à ses devoirs judiciaires. — Caractère de sa justice. — La *Requête des pauvres*. — Morus y répond. — Sa polémique contre Tyndall. — Il refuse un présent d'argent des évêques. — Sa démission de la charge de chancelier. — Il licencie sa maison. — Il fait son épitaphe 79

VIII. La réhabilitation. — Mes premiers doutes sur la vérité du reproche fait à Thomas Morus d'avoir fait couler le sang des protestants. — Jugements de Burnet, de Hume, de Voltaire, de Mackintosh. — Témoignage d'Érasme. — Sévérité des opinions catholiques de Morus. — L'opinion générale et la légalité l'autorisent à frapper les protestants. — Il résiste à sa propre logique et à la provocation universelle. — Sa déclaration. — Histoire de Frith. — Polémique avec le *Pacificateur*. — Les combats intérieurs de Morus. — En quoi son inconséquence est plus glorieuse que la logique de certains hommes..... 103

IX. La famille de Morus se disperse. — Ses inquiétudes. — Comment il se prépare et prépare les siens à un dernier malheur. — Présent d'argent que lui font des évêques. — Mariage de Henri VIII avec Anne de Boleyn. — Conduite de Morus avant et après le mariage. — On cherche à l'im-

Digitized by Google

Pages.

pliquer dans un procès capital. — Accusations de corruption. — On lui impute le livre de Henri VIII contre Luther. — Morus est renvoyé de toutes les accusations. — Ses pressentiments..... 133

X. Le double serment. — Morus refuse de le prêter. — Il est envoyé à la Tour. — Sa lettre, écrite au charbon, à Marguerite Roper..... 152

XI. Entretiens de Morus et de sa fille dans la prison. — Le lord chancelier fait appeler sa belle-fille Alice. — Les deux fables. — Marguerite essaye d'amener son père à prêter le serment. — La *mère Ève*. — Morus écrit des traités spirituels au charbon. — Il reçoit la visite de sa femme. — On attaque sa conscience par tous les moyens. — Le conseil du dernier jour d'avril 1535. — Interrogatoire de Morus. — Rigueurs de sa prison. — Le solliciteur Rich..... 158

XII. Procès d'État. — Condamnation. — Mort. — Conclusion. 174

MÉLANCHTHON

I. L'école de Pfortzheim. — Jean Hungarus. — Première éducation de Mélanchthon. — Jean Reuchlin. — Le père de Mélanchthon. — Querelle des moines de Cologne contre Reuchlin. — L'inquisiteur Hoocstrate. — Mélanchthon à Tubingue. — Il est appelé à Wittemberg par l'électeur de Saxe. — Le repas académique donné en son honneur à Leipsick. — Il arrive à Wittemberg; il y est chargé de l'enseignement du grec..... 197

II. Fondation de l'académie de Wittemberg..... 209

III. Situation de Luther à l'époque où Mélanchthon s'établissait à Wittemberg. — Son admiration pour Mélanchthon. — Première ardeur de celui-ci pour les lettres. — Détail de ses travaux d'érudit et de professeur. — Son caractère. — Il est gagné par Luther..... 212

Digitized by Google

Pages.

IV. La dispute de Leipsick..... 219

V. Mélanchthon s'engage dans le parti de Luther. — Petits traités élémentaires. — Partage de sa vie entre la renaissance et la réforme. — Sa facilité pour ses amis; son obligeance pour tout le monde. — Il se laisse marier avec Catherine Krapp. — Le distique qui l'annonce à ses élèves. — Ses difficultés à l'académie. — Il refuse une offre de Reuchlin. — On le charge malgré lui de l'enseignement de la théologie. — Son désintéressement. — Ses efforts inutiles pour se tenir en dehors des luttes imminentes. — Érasme l'y invite vainement. — La réforme avait besoin de lui. — Il s'y engage..... 226

VI. Premiers doutes. — Premières difficultés intestines. — La sédition éclate à Wittemberg. — Guerre des paysans. — Douleur de Mélanchthon. — Sa superstition. — Luther est soutenu contre le doute par l'orgueil. — Son mariage; chagrin qu'en éprouve Mélanchthon. — Il est chargé d'inspecter les églises saxonnes. — Sa querelle avec Agricola, au sujet de la pénitence. — Luther tranche le débat. — Mélanchthon accompagne l'électeur à la diète de Spire. — Ses conseils à sa mère. — Le colloque de Marpurg..... 247

VII. Mélanchthon accompagne l'électeur de Saxe à la diète d'Augsbourg. — On y attend Charles-Quint. — Préparatifs pour son arrivée — Débats préalables entre les sectes. — Consultation sur la conduite que devait tenir l'électeur. — Mélanchthon travaille à la *Confession d'Augsbourg*. — Ses difficultés du côté de Luther et du landgrave de Hesse. — Arrivée de l'empereur à Augsbourg, le 16 juin 1530. — Premiers débats entre les princes et lui au sujet de la liberté des prêches. — Les retouches faites à la *Confession d'Augsbourg*. — Légère brouille entre Mélanchthon et Luther. — Charles-Quint entend la lecture de la *Confession;* il s'y endort. — Menaces des catholiques. — Ménagements de Mélanchthon. — Ses craintes pour la paix. — Luther à Cobourg. — Ses prières à Dieu. — Contrastes des angoisses de Mélanchthon et de l'ardeur impérieuse de Luther. — Divers incidents du débat religieux. — Mélanchthon est accusé de

Digitized by Google

Pages.

trahison par son parti. — Suspect à tous, il est nécessaire à tous. — Beauté de son rôle, et gloire de la modération. 267

VIII. Les ligues d'Augsbourg et de Smalcalde. — Politique de Charles-Quint. — Mélanchthon reprend ses travaux littéraires. — Mauvais vouloir pour les études. — L'Académie de Wittemberg est transférée à Iéna. — Soucis que donne ce déplacement à Mélanchthon. — Ses dégoûts. — Il est tenté de quitter la Saxe. — François Ier le mande à Paris..... 302

IX. Mélanchthon chef de l'école modérée ou érasmique. — Le professeur Cruciger. — Doctrine de la justification par la foi et par les œuvres. — Artifices honnêtes de Mélanchthon pour concilier la foi et les œuvres. — Querelle avec Cordatus. — L'Électeur et ses théologiens à Smalcalde. — Maladie de Luther. — Mélanchthon est chargé de préparer une déclaration de foi sur le pape. — Querelle avec Jacques Schenk. 313

X. Mélanchthon recteur de l'Académie de Wittemberg. — Divers avis aux étudiants..... 325

XI. Les diètes. — Politique du pape, de Charles-Quint et des protestants, au sujet du concile de Trente..... 328

XII. Querelle soulevée par le livre de la réforme de Cologne. — Chagrins domestiques de Mélanchthon..... 335

XIII. Mort de Luther. — Mélanchthon devient malgré lui le chef religieux de la réforme en Allemagne..... 345

XIV. Charles-Quint déclare la guerre au corps germanique. — Mélanchthon se retire dans le duché d'Anhalt. — L'empereur fait rédiger un formulaire sous le titre d'*Intérim*. — Caractère de ce livre. — Mélanchthon en fait la critique. — Il est menacé dans sa liberté. — Mort de sa fille Anna. — La question des cérémonies. — Doctrine de Mélanchthon. — La querelle des *choses indifférentes*. — Illyric. — Osiandre. — Mélanchthon appelé à Heidelberg, pour y constituer l'Académie, apprend la mort de sa femme..... 351

XV. Dernières années de Mélanchthon. — Désordres causés par les partisans d'Illyric. — État de trouble de la ville de Wit-

Digitized by Google

Pages.

temberg. — Relâchement de la discipline académique. — Mœurs des étudiants. Impatience d'arriver aux professions lucratives. — Esprit des parents. — Découragement croissant de Mélanchthon..... 367

XVI. Mort de Mélanchthon..... 376

XVII. Mélanchthon réformateur dans les lettres. — Caractère des corrections qu'il fait à ses livres. — Ses contradictions. — Sa méthode. — Il l'emprunte aux anciens. — La *Confession d'Augsbourg* au point de vue littéraire. — Influence de sa méthode en Europe. — Il met la renaissance au service de la réforme. — Influence de la réforme sur les croyances chrétiennes..... 386

XVIII. Mélanchthon, *précepteur commun de l'Allemagne.* — Sa méthode dans l'enseignement des lettres. — La scolastique, la dialectique, la jurisprudence, la médecine de son temps. — Dans quelle mesure il les réforme. — Ses doctrines littéraires. — Caractère de ses avis aux étudiants. — Comment ses collègues se distribuent son héritage. — Opinion générale sur Mélanchthon..... 395

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google